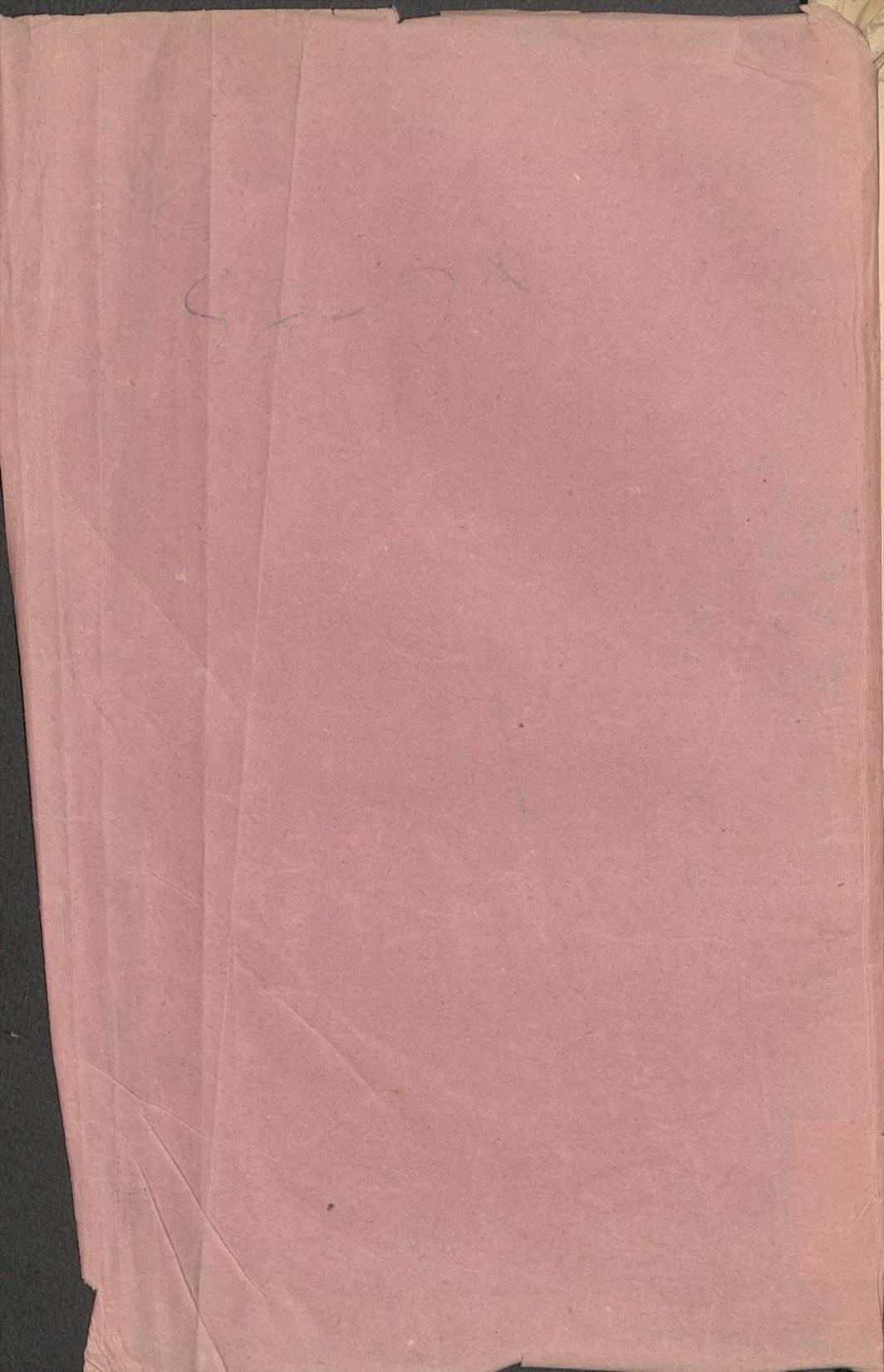


Oct. 15/
1865

9.297
— day 1847

2748



L47-4548

RECUEIL
DE
FAITS, ÉCRITS ET PAROLES REMARQUABLES
sur
L'ART DE LA GUERRE
SUIVIS D'UN MÉLANGE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS

2778

RECUEIL

DE

FAITS, ÉCRITS ET PAROLES REMARQUABLES

SUR

L'ART DE LA GUERRE

suivis d'un MÉLANGE

TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS

dédié

AUX ÉLÈVES DU COLLÈGE D'INFANTERIE

PAR

D. JOAQUIN DE MARTÍTEGUI,

Colonel en retraite.

SECONDE ÉDITION.

MADRID:

IMPRIMERIE DE FANDO ET FILS,
rue Saint Jean, n.º 16.

1865.

Esta obra, adoptada tambien en el Colegio de Artilleria,
es propiedad de su autor, que firmará todos los ejemplares;
y los que carezcan de ese requisito y de ciertas señas par-
ticulares, se tendrán por contrahechos.

Joaquín Martínez

QUALITÉS DE L'HOMME DE GUERRE.

De la Vocation Militaire.

L'art militaire n'est pas le premier dans l'ordre naturel, quoi qu'en dise *Hobbes*; mais c'est le plus distingué dans l'ordre civil. Les gouvernements sont intéressés à le protéger, les peuples à le respecter, et ceux qui en attendent leur illustration et leur fortune, à l'étudier. Ses prééminences sont brillantes, ses récompenses sont nobles, ses hasards, ses succès et ses malheurs même sont glorieux.

De toutes les professions, celle des armes exige la vocation la moins équivoque. Ceux qui y portent les dispositions les plus heureuses, pensent communément qu'il suffit à un militaire qui veut remplir ses devoirs, d'avoir de la valeur, de s'appliquer à bien connaître les évolutions qu'il doit commander à sa troupe, d'obtenir la confiance de ses soldats, et de savoir obéir.

Beaucoup sans doute, dont les noms ont passé à la postérité, ont dû les avantages qu'ils ont obtenus sur l'ennemi,

dans les occasions les plus périlleuses, à la bonne volonté et à la confiance du soldat ; mais sur quoi cette confiance était-elle fondée, sinon sur l'opinion qu'ils lui avaient donnée de leurs talents et de leurs connaissances ? Il faut donc que tout militaire qui aime son état, et qui veut parvenir, sache quelles sont les connaissances qui lui sont nécessaires dans les différentes circonstances où il peut se trouver, et qu'il s'applique uniquement à les acquérir.

On ne peut pas disconvenir que dans la carrière des armes la pratique ne soit une source abondante d'instructions ; mais si cette pratique n'est éclairée du flambeau de la théorie, que d'objets lui échappent ! Que les lumières qu'elle donne sont incertaines ! et peut-on appeler lumières, des connaissances acquises sans principes, et fondées sur une routine trompeuse ?

Le métier de la guerre s'apprend comme les autres ; mais il suppose des qualités plus rares : les unes naissent avec nous, les autres s'acquièrent. Les premières émanent du génie. Que celui qui se destine aux armes, ne s'y engage point sans avoir consulté son talent et ses forces. La capacité, soit dans le général, soit dans l'officier, est le fruit du génie excité par un goût naturel pour son métier ; sans ce goût, sans cette espèce de vocation, qui nous entraîne comme malgré nous, et qui est la marque la plus sûre d'un talent décidé, on étudie sans fruit, et l'on pratique sans discernement.

Celui qui, avec la connaissance la plus parfaite de l'art militaire, ne se sent pas l'âme au-dessus de toute crainte, ne fera pas fortune dans la carrière des armes. On est bientôt rassasié des merveilles de la guerre quand on y a peur, et l'effet des bombes ne divertit pas longtemps : il est donc absolument nécessaire à celui qui se destine à la guerre, de bien connaître son cœur. Quand on s'est assuré de sa fermeté dans les dangers, de son intrépidité et de sa valeur, il reste

encore à consulter son tempérament et sa complexion. Aura-t-on la force de supporter les fatigues d'une tranchée? Souffrira-t-on, dans l'occasion, la faim et la soif? Couchera-t-on sans répugnance sur la dure? Pourra-t-on passer les nuits au bivouac? etc.

Le courage, le tempérament et la complexion sont également nécessaires à l'officier et au soldat; mais les devoirs et la noble émulation du premier, exigent bien d'autres qualités. Il faut du génie, si l'on aspire au titre de grand homme, de grands talents pour seconder le génie, et des vertus généreuses pour mériter ce titre. Que de prudence pour maîtriser sa colère! que de sagesse pour distinguer un véritable affront, de ce qui n'en a que l'apparence! que de douceur ne faut-il pas dans les mœurs! que de droiture dans l'esprit! qu'il faut de discernement pour se faire des amis à l'armée, et de ménagement pour se les conserver!

Le génie ne s'acquiert point; il naît avec nous. On a défini le génie une aptitude naturelle à faire quelque chose; on s'est trompé; c'est le talent qu'il fallait définir ainsi. Il est plus ordinaire, dit-on, à la nature de produire un monstre, qu'un homme sans aucun talent; mais tout le monde ne naît point avec du génie. C'est le don le plus magnifique de la nature. Avec du talent, on peut être un bon militaire; avec du génie, un bon militaire devient un grand général. C'est quelquefois l'assemblage des talents: c'est toujours la perfection de celui que la nature nous a donné, qui décèle le génie. On étudie, on cherche son talent, souvent on le manque. Le génie se développe de lui-même. Le talent peut être enfoui, parce qu'il n'a pas les occasions d'éclater; le génie perce malgré tous les obstacles; c'est lui seul qui produit; le talent ne fait que mettre en œuvre; le génie est l'âme d'un militaire, l'amour de la gloire le développe, l'étude le dispose, la pratique le perfectionne.

Le même sujet à l'égard de l'orateur militaire.

Avant de choisir le métier des armes, consultez donc votre vocation. Il ne faut point accorder trop de confiance à cette prétendue disposition belliqueuse qu'on attribue à toute la population française : vainement on veut nous persuader qu'elle arrive au monde armée de pied en cap : on a si longtemps entendu en France le bruit du tambour, que chacun n'a plus voulu marcher qu'au pas ; on y a vu tant d'armes, tant d'uniformes, que le bourgeois et l'artisan ont échangé leur canne contre un fusil, et leur chapeau contre un bonnet à poil ; la moustache même, ridiculement usurpée par toutes les classes, est venue compléter cette attitude militaire ; mais les épaulettes, le bonnet à poil et la moustache ne font point un officier. Pour être digne de le devenir il faut sentir en soi cette force d'âme qui entraîne au milieu des périls, et cette élévation de sentiments qui placent l'amour de la patrie et de la gloire au-dessus de toutes les autres affections.

Nous exigerons donc avant tout de l'orateur militaire, qu'il se sente appelé par inclination à la profession des armes.

La seconde qualité que nous voulons trouver en lui est la bravoure, qualité rare, et si maladroitement confondue avec la témérité et les succès de circonstance. De beaux esprits, des discoureurs de salons ont prétendu que la bravoure *courait les rues* : placez ces juges de boudoirs aux avant-gardes ; c'est de ce point qu'il faut étudier la bravoure et apprendre à la connaître. Combien de ces intrépides officiers qui, en face de l'ennemi, s'inclinaient devant le boulet, saluaient les balles et la mitraille, ont attendu pour devenir braves de se retrouver aux portes de la capitale ? Combien ne l'ont jamais quittée, qui, chargés de la double épaulette,

et porteurs d'une épée vierge, ne passent pour intrépides qu'à la faveur de l'uniforme? Sans doute nos villes fourmillent d'officiers, mais non de braves; toutefois le ridicule propos que nous relevons ne pouvait chercher crédit dans de meilleures circonstances, et le licenciement de la plus vaillante armée arrivait fort à propos pour y donner confiance.

La bravoure que nous exigeons de l'orateur militaire est cette qualité de l'âme qui, au milieu des plus grands dangers, permet le libre usage du raisonnement, et les calculs du sang-froid; cette intrépidité éclairée qui précipite ou sait à propos retenir ses coups. La véritable bravoure ne consiste pas à marcher toujours en avant; elle ordonne aussi la retraite, et prouve qu'à la guerre l'audace éclate quelquefois par de nobles efforts de modération. En un mot, la seule bravoure dont un officier doive se prévaloir, est celle que l'on pourrait justement définir, le *bon sens du courage*. Nous l'exigeons de l'orateur militaire, parce qu'elle est l'un des plus solides éléments de la confiance des soldats. Il ne faut point leur dire, *courez au danger!* mais *courons au danger!* et s'y précipiter avec eux. Le premier laurier ainsi cueilli prêtera à vos discours une force irrésistible; la bravoure est pour l'orateur militaire une sorte d'éloquence en action. C'est ici que les belles images, les grandes pensées, et les beautés du style ne peuvent entrer en parallèle avec le pouvoir que l'orateur militaire exerce sur les esprits; ce n'est que dans une pareille circonstance qu'il est permis de se rappeler que Démosthènes, si éloquent à Athènes, ne sait plus que fuir à Chéronée, jeter ses armes, et dans l'excès de sa frayeur, crier au chardon qui retient sa robe enchaînée: *Donnez-moi la vie!*

Puisque nous avons rappelé ce trait, nous ferons remarquer qu'il trace plus vigoureusement que nous ne l'aurions pu faire, la différence qui existe entre l'orateur militaire et

les autres orateurs. Ce même Démosthènes qui, à la tribune, comprime les agitations de la multitude, étouffe les séditions, entraîne les Athéniens à la guerre, tremble devant une phalange armée, et sa voix éloquente ne trouve plus d'accents que pour demander grâce. Peut-être aussi, par un retour qui tient à la diversité des émotions, l'orateur militaire, tout-à-coup transporté à la tribune, s'épouvanterait à l'aspect d'auditeurs tumultueux, et oublierait subitement le courage et les inspirations du champ de bataille. Tirons de cette observation la juste conséquence, que le talent de l'orateur militaire part du cœur bien plus que de l'esprit; cette source naturelle de son éloquence se reconnaît assez à la franchise, à la noblesse de ses pensées, et aux vives inégalités de son style sans art.

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

De la Bravoure et du Courage.

La bravoure n'est pas une de ces vertus qui s'acquièrent : on l'a en naissant, ou l'on n'en aura jamais. Il est inutile de méditer pour se rendre brave ; c'est une vertu du cœur ; elle est bien faible quand on ne la doit qu'à la réflexion.

Quand je dis que la bravoure est innée, je la distingue du courage. Ces deux vertus, souvent confondues, ne sont pas si étroitement unies, qu'elles ne se trouvent souvent l'une sans l'autre. Le courage paraît plus propre au général et à tous ceux qui commandent, la bravoure est plus nécessaire au soldat. La bravoure est dans le sang, le courage est dans l'âme. La première est une espèce d'instinct, le second est une vertu. L'une est un mouvement presque machinal, l'autre est un sentiment noble et sublime : on

est brave à telle heure, et selon les circonstances ; on a du courage à tous les instants et dans toutes les occasions. La bravoure est d'autant plus impétueuse qu'elle est moins réfléchie ; le courage est d'autant plus intrépide qu'il est plus raisonné. L'impulsion de l'exemple, l'aveuglement sur le danger, la fureur du combat inspirent la bravoure ; l'amour de son devoir, le zèle pour la patrie, le désir de la gloire animent le courage ; le courage tient plus de la raison, la bravoure est plus du tempérament. *Achille*, implacable, cruel, méprisant tout autre droit que celui de la force, ne m'offre que l'intrépidité d'un gladiateur. Mais ce général des Romains, dont la perte aurait entraîné la ruine de l'armée, *Scipion*, couvert du bouclier de trois soldats, pour éviter une grêle de traits que les ennemis dirigeaient contre lui, s'approchant ainsi du mur qu'il tenait assiégé, et qui, simple spectateur des combattants, se contente de leur donner des ordres, me donne l'idée du vrai courage. Enfin, la bravoure est essentielle dans le moment d'une action, mais le courage doit se soutenir dans tout le cours d'une campagne.

Le courage n'est pas inaccessible à la crainte, mais il la dompte ; la bravoure ne craint rien. Il faut de la bravoure à la guerre, il faut du courage dans tous les états de la vie : le magistrat en a besoin pour résister aux instances d'une aimable sollicitieuse, à celles d'un homme en place, ou de sa propre famille ; le sage, pour oser dire à son supérieur une vérité qui peut déplaire. La bravoure est comme involontaire, et semble ne point dépendre de nous. Le courage est l'effet de la raison, de l'éducation, de la sagesse, quelquefois du malheur, d'une vie exempte de remords, et passée dans l'habitude du bien ; c'est un don imparfait de la nature, que la raison perfectionne.

La réunion de la bravoure et du courage est ce qui constitue la valeur. La vraie valeur consiste à être brave dans les combats, intrépide dans les dangers, et courageux dans

toutes les occasions de la vie. Les motifs de cette valeur doivent être l'amour de ses devoirs, le désir de la gloire, et le zèle pour sa patrie. Si ces vertus ne sont pas la source du courage, si le brave soldat n'est aussi doux et aussi humain envers ses camarades que redoutable aux ennemis de l'Etat; il n'est qu'un furieux, un vil gladiateur qu'il faudrait enchaîner comme une bête féroce, pour ne le lâcher qu'un jour de bataille. Le courage, cette vertu si nécessaire à un militaire, que sans elle toutes les autres lui deviennent inutiles, le courage, dis-je, est une qualité qui s'acquiert, et qu'il faut entretenir. L'on remarque que les gens actifs, laborieux, vigilants, sont presque tous braves, et que les hommes oisifs, indolents, et qui aiment leurs aises, sont assez ordinairement des lâches; c'est que le luxe et les superfluités ne peuvent engendrer que lâcheté et mollesse.

La valeur est donc la vertu la plus nécessaire au militaire, puisque c'est celle qui constitue essentiellement l'homme de guerre. L'homme d'église peut en imposer par un extérieur composé; il peut feindre de la piété: il passera même pour dévot s'il veut; les apparences trompent; mais de toutes les hypocrisies, la plus mal aisée à soutenir, c'est celle de la bravoure: l'on sonde de trop près les poltrons et les fanfarons, pour qu'ils puissent jouer longtemps cette vertu. Quelques militaires, pour s'exciter à la valeur, et se fortifier contre la crainte de la mort, cherchent à se persuader que l'âme périt avec le corps; idée basse et absurde: on ne craint point la mort quand on a bien vécu; l'espérance d'un Dieu prêt à couronner l'obéissance d'un soldat qui vient de répandre son sang pour sa patrie, est mille fois plus consolante pour les vrais braves, et bien plus capable de fortifier leur courage. Celui qui n'attend rien après sa mort a toutes sortes de raisons de ménager sa vie, et la ménage en effet. Le brave militaire, à qui une conscience pure donne l'espoir d'une immortalité heureuse, vit et meurt en héros.

J'ai lieu d'espérer, mon fils, que les principes d'éducation que vous avez reçus auront contribué à vous donner la bravoure et le courage. Si la première de ces qualités (qui ne dépend pas de nous, comme nous venons de le voir) vous manquait, vous auriez du moins la seconde, et quand vous ne l'auriez pas, vous pourriez l'acquérir, puisqu'elle est, pour ainsi dire, l'ouvrage de la raison.

On a tort de dire qu'on ne peut guérir de la peur, qu'il est impossible de réformer la nature; cela peut être vrai tout au plus quand elle a pris de profondes racines dans un cœur faible; mais ne doutez point qu'un jeune homme bien né, qui se sent des dispositions à cette faiblesse, ne puisse, à l'aide des principes de l'honneur et de la vertu, l'arracher de son cœur avant qu'elle n'y ait fait de grands progrès. Il n'y a point d'homme qui ne sache distinguer le vrai du faux, l'honnête du déshonnête, le courage de la lâcheté, la gloire de l'infamie; haïr ce qui avilit et nuit; aimer ce qui honore et ce qui est utile: on parvient donc à corriger la nature et les penchants qui nous portent à la peur, quand l'amour-propre et le cri de l'honneur nous avertissent qu'il vaut mille fois mieux mourir, que de vivre déshonoré.

Un militaire aussi franc que modeste, avouait, à quiconque voulait l'entendre, qu'il avait peur quand il allait au feu: mais que ce mouvement machinal ne l'empêchait pas de faire son devoir avec honneur, et qu'il était transporté de joie, quand il pouvait prévenir les ordres de son général.

Cet homme vrai fut commandé un jour pour attaquer un poste, et laissa entrevoir dans le chemin quelque inquiétude. Un camarade fort fanfaron qu'on lui avait donné, en fut si scandalisé qu'il revint sur ses pas, pour prier *M. de Turenne* de lui donner un autre officier qui pût le seconder dans le coup de main qu'il s'agissait d'exécuter, parce que celui qu'on avait envoyé avec lui, était un homme à lâcher le pied dans l'action; puisqu'il avouait lui-même ingénument son

peu de courage : *Eh ! monsieur* , dit le grand homme , *si vous n'aviez pas plus peur que lui, vous ne seriez pas ici ; retournez promptement où je vous ai envoyé, vous courez risque de ne pas vous y trouver à temps, votre poltron pourrait bien vous ôter la gloire de l'action.* Cela se trouva vrai.

La peur est pour l'homme le plus grand des malheurs. Dès qu'il en est frappé, il ne voit plus les objets tels qu'ils sont ; il perd le jugement, il est même incapable de penser. Plus de ressource pour se tirer d'affaire, il succombe sous la peur bien plus que sous le danger qui le menaçait, car un moment de réflexion l'en aurait aisément délivré.

Il faut faire une grande différence entre la peur et la timidité. L'une peut être l'effet de la prudence, elle naît de la connaissance réfléchie du danger ; l'autre vient de la méfiance de soi-même. L'animal le plus timide fuit pour éviter le danger ; mais lorsque le danger est manifeste, lorsqu'il est attaqué, il se tient sur la défensive, il attaque même à son tour : l'homme lâche et timide, non-seulement fuit le danger ; mais vaincu d'avance, il ne se défend même pas quand on l'attaque. La peur du lâche ne ressemble en rien à la crainte commune à tous les hommes. Il en est peu qui aient montré autant d'intrépidité que *Peterborouh* : quelqu'un le louait un jour de ce que rien ne l'avait jamais effrayé : « Montrez-moi, répondit-il, un danger que je croie sérieux et inévitable, vous verrez que j'ai peur comme un autre. »

Le vrai courage est la source de toutes les vertus héroïques, telle que la grandeur d'âme, l'humanité, la générosité, la fermeté, l'intrépidité, l'amour de la patrie, etc.

Instructions d'un père à son fils par le colonel Baron.....

De l'Intrépidité.

La fermeté conduit à l'intrépidité, mais celle-ci mène plus aisément encore à la témérité. *La Rochefoucauld* définit l'intrépidité : « Une hardiesse, une assurance, une force extraordinaire de l'âme, qui s'élève au-dessus des désordres et des émotions que la vue des plus grands périls pourrait exciter en elle. » Il me semble que cette définition ne donne pas une idée assez nette de cette qualité de l'âme, et qu'elle la confond trop avec l'inconsidération et la brutalité. « La brutalité, dit *Saint-Evremont*, mène quelquefois aussi avant dans le péril que l'intrépidité ; mais celle-ci marche avec connaissance, et l'autre s'élance avec un emportement aveugle et féroce. » Si la brutalité est aveugle et féroce, elle doit précipiter dans les dangers les plus terribles et les plus certains ; ce que ne fait pas l'intrépidité puisqu'elle marche avec connaissance.

« L'intrépidité dit l'abbé *Girard*, dans ses *Synonymes français*, affronte et voit de sang-froid le péril le plus évident ; elle n'est point effrayée d'une mort présente..... elle ne se montre que dans les cas où le devoir et la nécessité y engagent. » Cette définition est plus exacte et plus conforme à l'idée que présente le mot même.

L'homme intrépide ne hait point la vie, et ne méprise pas la mort ; mais il est toujours déterminé à tout sacrifier à ses devoirs. Les plus braves guerriers ont fait des actions d'une intrépidité qui nous étonne, pour surmonter les dangers qui menaçaient leur vie ; et lorsqu'il a fallu la quitter, ils ont marqué la même intrépidité pour descendre au tombeau. L'intrépidité n'est donc point une ivresse de courage qui nous fait courir à la mort, en nous ôtant le jugement ;

ce serait une démence dangereuse, un emportement fougueux qui ne nous rendrait indifférents aux dangers, que parce qu'il nous en ôterait la connaissance : une telle disposition, loin d'être un mérite dans un officier, serait très-condamnabile, parce qu'il exposerait sans cesse les troupes qu'il aurait à commander. L'intrépidité est éclairée ; c'est un héroïsme qui nous conserve libres et tranquilles dans les plus grands dangers, qui marche avec connaissance à l'exécution des entreprises les plus hérissées de difficultés, qui paraissent même téméraires et insurmontables aux esprits et aux courages médiocres. Elle en vient à bout bien moins par la force et par le nombre, que par les ressources qu'elle inspire à l'homme de courage, de savoir et de génie.

Le même.

La Témérité.

Il n'y a de téméraire à la guerre que l'impossible, et qu'il n'y a par conséquent point de témérité où la possibilité de la chose se rencontre sous quelque face, pourvu que le temps, les conjonctures, les occasions s'y prêtent, et qu'on fasse penser l'ennemi auquel on a affaire, comme nous penserions si nous étions à sa place, sans être plus habiles et plus prévoyants. Encore une fois, la témérité ne consiste que dans l'impossibilité de l'exécution, et il y a peu de chemins fermés à l'intelligence et à la valeur ; ainsi dans ce sens la témérité est moins un vice qu'un excès de vertu.

Ce qui constitue l'indiscrétion et la témérité dans un officier, c'est lorsqu'étant libre d'embrasser ou de rejeter un projet très-difficile et très-dangereux, il s'y livre par un amour déréglé de la gloire : mais lorsqu'il se voit également

pressé par le péril, soit qu'il l'exécute ou qu'il l'abandonne, il doit choisir des deux partis celui qui lui paraît le plus honorable et le plus court, pour parvenir au but qu'il se propose.

Folard.

Origine de l'art de la guerre.

La guerre, fille de la discorde, est ancienne comme le monde.

Les instruments de guerre furent simples chez les premiers peuples : ils se perfectionnèrent, comme tous les produits des arts, avec la civilisation.

Les pierres lancées à la main, le bâton durci au feu, la massue, voilà les premières armes offensives ; ensuite on imagina l'arc et la fronde ; et, à la découverte des métaux, on fabriqua des javelots, des lances, des épées, d'abord en cuivre, puis en fer. Les premières armes défensives employées furent le bouclier, le casque et la cuirasse façonnés en peaux d'animaux.

Pour se mettre à l'abri des surprises, on entoura les habitations de haies, de fossés, de pieux, de palissades clayonnées, de murs. Pour repousser l'ennemi les hommes se groupèrent en petits corps d'infanterie ; et bientôt, guidés par l'impression que fait tout objet qui domine, ils inventèrent les chars et montèrent les animaux qu'ils avaient à leur disposition : les chevaux, les éléphants, les chameaux ou dromadaires, les onagres.

Avec l'accroissement de la population les corps d'infanterie se grossirent, les chars et les cavaliers se multiplièrent. Chaque peuple organisa ses combattants. Parmi ces combat-

tants, les uns, *armés à la légère*, furent destinés à l'escarmouche, les autres, *pesamment armés*, furent réservés pour le choc. L'escarmouche et le choc constituent deux manières de combattre puisées dans les mœurs des animaux, et par conséquent de toute antiquité.

En ces temps primitifs, à ce début des sociétés, l'art de la guerre, cet art expérimental et traditionnel qui se fonde sur tous les arts et sur toutes les sciences, n'existait pas, ne pouvait exister. Aussi la victoire appartenait exclusivement entre individus *à la force*, entre peuples *au nombre*.

On voit en effet *le nombre* former chez les premiers peuples l'indice de la puissance. Les souverains, rivalisant à qui aurait le plus de combattants, favorisaient dans ce but la population et accordaient des gratifications aux pères de nombreuses familles. Ils se plaisaient à traîner à leur suite une multitude confuse, aussi difficile à discipliner qu'à nourrir, pensant ainsi décider de la victoire et prévenir les troubles qui pourraient s'élever en leur absence. Les premiers conquérants, dont l'histoire peu connue du berceau du monde laisse entrevoir les hauts faits, nous apparaissent à la tête de millions d'hommes effectifs, dans lesquels il faut sans doute comprendre les femmes qui, chez les peuples d'Asie, suivaient ordinairement leurs maris à la guerre. Le passage de semblables armées affamait nécessairement les pays traversés, car alors la guerre nourrissait la guerre; et d'ailleurs eût-il été possible d'organiser un service de subsistances capable d'alimenter régulièrement de telles masses? Pour éviter un semblable fléau, pour se soustraire au pillage, but et conséquence de ces invasions, les populations n'avaient d'autre ressource que de se réfugier dans des villes fortifiées. Aussi construisait-on des cités d'une étendue proportionnée à l'agglomération d'habitants qu'elles devaient recevoir. Memphis, Ninive, Babylone, dont l'immensité rencontre de nos jours tant d'incrédules, n'étaient autre chose que des

places de refuge. L'enceinte de ces places, généralement de forme carrée, consistait en parapets de terre avec fossé, ou en murs épais garnis de tours.

Ces innombrables armées se composaient d'infanterie, de chars et d'hommes montés sur des chameaux, des éléphants et des chevaux, c'est-à-dire, d'hommes à pied et d'hommes montés sur des machines ou sur des animaux.

L'homme à pied, en grand nombre, était pourtant alors peu estimé : on préférait l'homme monté et surtout les chars, que les peuples d'Asie considéraient comme la force principale des armées. Il faut diviser ces chars de guerre en trois espèces : les chars propres au transport des combattants, les chars armés de faux, les chars portant des machines.

Les chars destinés au transport des combattants possèdent la plus haute antiquité : leur usage précède celui des hommes montés à cheval, c'est-à-dire, de la cavalerie proprement dite. Ils consistaient en plates-formes garnies sur le devant d'un petit parapet, montées sur un essieu à deux roues, attelées le plus souvent de deux chevaux bardés, et assez larges pour contenir au minimum deux hommes, un conducteur et un combattant. Cette espèce de char servait de monture aux guerriers éminents, les chefs et les rois haranguaient leurs troupes du haut de ces tribunes mobiles.

Les chars armés de faux et les chars portant des machines, plus récents que les précédents, sont contemporains de l'usage de la cavalerie ou postérieurs à cet usage.

Les chars armés de faux proviennent d'un perfectionnement des premiers chars employés : on imagina en effet d'armer ces chars de guerre pour les rendre plus redoutables, et l'on plaça « à chaque extrémité des essieux deux faux longues de trois pieds, l'une disposée horizontalement, l'autre verticalement, pour couper en pièces les hommes et les chevaux renversés. On ajouta dans la suite deux longues pointes au bout du timon pour percer tout ce qui se présen-

tait, et l'on arma le derrière du chariot de lames tranchantes pour empêcher qu'on ne pût y monter». On agrandit bientôt ces chars afin qu'ils pussent contenir plusieurs combattants: dès lors ils ne furent plus la monture exclusive des guerriers éminents. Mais on eut soin de conserver des chars armés de faux exclusivement destinés au carnage, et conduits par un seul homme bardé et monté sur un des chevaux qu'il conduisait: ces chars n'étaient plus alors que des espèces d'avant-trains armés en tous sens de pointes et de lames tranchantes, que le conducteur pouvait, dit-on, allonger et mouvoir au moyen de courroies et de ressorts.

Les chars portant des machines se construisaient sans doute suivant les machines qu'ils recevaient et qui étaient des machines de jet, des machines incendiaires ou des tours. Les combattants montés dans ces tours tiraient contre l'armée ennemie par dessus l'infanterie derrière laquelle ils se trouvaient rangés.

La construction des chars de guerre variant d'un peuple à l'autre, la description qui précède indique la forme la plus généralement adoptée, et si l'on est entré dans quelques détails, c'est que le char de guerre demeure la machine la plus caractéristique de l'art de la guerre chez les premiers peuples.

Les chameaux, dont la vue et l'odeur effrayaient les chevaux et jetaient le désordre dans la cavalerie, étaient montés par des archers.

Il faut considérer les éléphants comme des combattants isolés ou en portant d'autres. Redoutables et par leur masse et par l'usage destructeur de leur trompe et de leurs défenses, ces animaux, lorsqu'on ne les destinait point à lutter seuls, portaient des tours où se plaçaient ordinairement quatre combattants.

L'art de la guerre naquit dans un pays de plaines et dans un climat sec: quand même on ne saurait pas que telle est

la nature du sol et du climat de l'Asie, contrée habitée par les premiers peuples, la description sommaire des moyens de guerre employés par ces peuples, telle que nous venons de la donner, le démontrerait suffisamment. D'innombrables armées ne conviennent pas en effet aux pays accidentés, où tout les arrête et les fractionne, et l'usage des chars et des éléphants exige un sol uni et ferme. Indépendamment de la différence des terrains et des climats, le perfectionnement de l'art devait d'ailleurs tendre à faire disparaître ces premiers moyens de destruction, car l'art de la guerre est un art d'envahissement, et comme tel doit employer des procédés applicables en tous lieux: aussi le verrons-nous, dans le cours de cette histoire, secouer, à plusieurs reprises, les usages alourdissants pour se rendre plus léger, plus mobile, plus universel.

Chez les anciens, où l'on suivait exactement les principes de l'art militaire, toutes les manoeuvres, toutes les évolutions pouvaient se calculer avec justesse; la victoire était au plus habile. «*C'étaient*, a dit Guischardt, *les généraux qui décidaient du sort des guerres.*» Les Romains, pour arriver à subjuguier le monde, durent donc être dirigés par des généraux instruits, vaillants, expérimentés. Leur histoire présente, en effet, une longue suite de puissants hommes de guerre parmi lesquels priment trois grands noms: Scipion l'Émilien, Marius, César.—Scipion, «homme de manières élégantes et polies, tacticien habile et général impitoyable,» fut l'exécuteur des vengeances de Rome: il détruisit Carthage et Numance,—Marius, homme du peuple, extermina les Cimbres et les Teutons, et fut appelé le troisième fondateur de Rome.—César, l'un de ces hommes que l'humanité met des siècles à produire, et dont le nom personnifie la gloire romaine, était délicat et épileptique: lorsqu'il partit à 41 ans (58 avant J.-C.) pour sa première campagne de Gaule, on aurait dit, à voir passer «cette blanche et pâle figure, fanée avant l'âge

par les débauches de Rome,» qu'il n'avait que le souffle; mais ce souffle était celui du génie, et il dompta le monde!

L'humanité a enfanté quatre génies colossaux: Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon. Alexandre disparut de la scène du monde en 324 (avant J.-C.), César en 44 (avant J.-C.), Charlemagne en 814 (après J.-C.), Napoléon en 1814 (après J.-C.); César près de trois siècles après Alexandre, Charlemagne près de neuf siècles après César, Napoléon dix siècles après Charlemagne.

De La Barre Duparcq.

MAXIMES DE GUERRE.

Opinion de Napoléon sur le commandement des armées anciennes et modernes.

La tâche qu'a à remplir le commandant d'une armée est plus difficile dans les armées modernes qu'elle ne l'était dans les armées anciennes: il est vrai aussi que son influence est plus efficace sur le résultat des batailles. Dans les armées anciennes, le général en chef, à 80 ou 100 toises de l'ennemi, ne courait aucun danger, et cependant il était convenablement placé pour bien diriger tous les mouvements de son armée. Dans les armées modernes, un général en chef placé à 400 ou 500 toises, se trouve au milieu du feu des batteries ennemies: il est fort exposé, et cependant il est déjà tellement éloigné, que plusieurs mouvements de l'ennemi lui échappent. Il n'est pas d'action où il ne soit obligé de s'approcher à la portée des petites armes. Les armes modernes ont d'autant plus d'effet qu'elles sont convenablement placées; une batterie de canon qui prolonge, domine, bat l'ennemi en écharpe, peut décider d'une victoire. Les champs

de bataille modernes sont plus étendus, ce qui oblige à étudier un plus grand champ de bataille: il faut beaucoup plus d'expérience et de génie militaire pour diriger une armée moderne qu'il n'en fallait pour diriger une armée ancienne.

Rogniat général.

Le duc d'Albe à son conseil de guerre (1557).

Lorsque François, duc de Guise, entreprit, en 1557, la conquête de Naples, il chercha, par mille stratagèmes, à forcer les Espagnols d'accepter une bataille décisive, dont le gain assurait les succès de son expédition. Mais le prudent et habile duc d'Albe, ne se laissa point entraîner dans le piège, et mit autant de soin à éviter une affaire générale, que son adversaire à la lui présenter. Les officiers qui composaient le conseil de guerre du duc, lui ayant témoigné un jour du mécontentement, de ce qu'il avait laissé échapper une occasion sûre de vaincre, il leur dit avec fierté: «J'ai
» toujours prié Dieu, Messieurs, d'inspirer à mes soldats une
» valeur déterminée et un courage plein de feu, afin que,
» sans craindre ni raisonner, ils allassent tête baissée affron-
» ter la mort, et s'exposer aux plus grands dangers, lorsqu'on
» le leur ordonne. Mais j'ai demandé autre chose pour les
» officiers, beaucoup de prudence et un grand flegme, pour
» modérer l'impétuosité des soldats. C'est par-là qu'on arrive
» au rang des grands Capitaines. Je ne vous dissimulerai pas
» que j'ai été révolté de votre ardeur, parce que je l'ai trouvée
» immodérée et contraire à la raison. Pour vous instruire des
» occasions où un général doit donner bataille, je vous dirai
» que c'est lorsqu'il s'agit de secourir une place forte qui est
» réduite à l'extrémité, et qui fait la sûreté d'une province;

» lorsqu'on sait que l'ennemi doit recevoir des secours qui le
» rendraient supérieur, ou du moins égal; lorsqu'au commen-
» cement d'une guerre, on veut donner de la réputation à ses
» armes, raffermir la fidélité chancelante des sujets, retenir
» les Alliés et empêcher les ennemis couverts de se déclarer;
» lorsque la fortune ne discontinuant pas de nous favoriser,
» nos ennemis sont si consternés, qu'ils n'osent tenir devant
» nous; enfin lorsque pressés par la famine et les maladies,
» et enfermés de toutes parts, il faut mourir ou vaincre....

.....
Société de Militaires et d'Hommes de Lettres.

Le même Duc.

A ce même duc d'Albe, qui fut l'un des grands capitaines du 16^e siècle on lui reprochait de trop manœuvrer et d'éviter souvent un engagement où il devait avoir l'avantage: «Le but d'un général, répondit-il, est toujours de vaincre son ennemi et non pas toujours de le combattre, on l'a bien combattu, quand on a triomphé.»

Le même.

Le bonheur est commun à tout le monde.

En lisant dans l'histoire tant d'actes heureux d'intrépidité bien des gens croient qu'il y a des favoris de la fortune à qui tout réussit; ils croient découvrir dans ces héros quelque chose de plus surprenant, de plus divin, pour ainsi

dire, que dans le commun des hommes ; mais les rapports qu'il y a entre la bonne conduite et le bonheur leur sont inconnus. On parlait un jour devant *Fontenelle* des saillies, et on les comparait à de bonnes fortunes. *Cela est vrai, dit Fontenelle, mais ces bonnes fortunes là n'arrivent jamais qu'aux hommes d'esprit.* Un succès peut dépendre de la fortune ; la continuité des succès est au-dessus d'elle. Le maréchal de *Villars* ayant été nommé pour commander l'armée un courtisan remarqua devant *Louis XIV*, que *Villars* était heureux. *Heureux!* répliqua le roi, *il l'est trop, pour n'être que cela.*

«Le bonheur, dit *Polybe*, est commun à tout le monde; mais ce n'est que les généraux judicieux, prévoyants et fermes qu'il faut regarder comme divins, et comme chéris des dieux.» Quand, faut d'esprit, de connaissances et d'expérience, ou par nonchalance, on ne peut ni se connaître en occasions, ni pénétrer les causes et les différents biais de chaque chose, on ne manque pas d'attribuer au ciel, ou à la fortune, des actions et des succès qui ne sont dûs qu'à la sagacité que donnent les réflexions et la prévoyance.

Guide du jeune Militaire.

De la Discipline.

Celui qui aspire à l'honneur de commander, doit avoir longtemps appris à obéir. On ne donne jamais de meilleurs ordres que ceux qu'on a bien exécutés soi-même: le général plus précis dans son commandement, celui qui est le plus en état de se faire obéir avec exactitude et avec ponctualité, est toujours celui qui fut le plus ponctuel et le plus exact dans les grades subalternes.

Il y a dans la discipline des choses auxquelles on ne fait pas assez d'attention, que les officiers regardent comme minutieuses, qu'ils tournent en ridicule, qu'ils envisagent comme un pédantisme dans ceux qui les exigent; ne vous laissez jamais, mon fils, prévenir par un préjugé aussi faux: il n'y a rien de petit à la guerre; la négligence dans les petites choses, accoutume insensiblement à en mettre dans les plus importantes: les petites fautes sont toujours suivies de plus grandes. Ce n'est point à celui qui obéit à examiner les motifs, et les conséquences des ordres qu'on lui donne; on ne lui demande pas des raisons, mais de la soumission; celui qui raisonne le plus, est toujours celui qui exécute le plus mal; ce sont ces raisonneurs, prétendus beaux-esprits, qui sont toujours la cause du relâchement de la discipline, et l'on peut ajouter de la perte d'une armée.

César, accoutumé à s'élever au-dessus de toutes les difficultés, exigeait le même esprit et la même hardiesse dans ses officiers. Quand il les détachait pour quelque expédition, il leur déclarait nettement qu'ils eussent à exécuter ses ordres sans délai, et les prévenait que ni les dangers, ni les obstacles ne pourraient leur servir d'excuse. De tels avis produisaient toujours un bon effet, et l'on vit ses officiers braver les plus grands périls.

Guide du jeune Militaire.

Le secret dans les entreprises militaires.

La première et la principale de toutes les précautions, c'est le secret. Que jamais ni la joie du succès que vous espérez, ni la crainte, ni la familiarité ni l'affection ne vous portent à communiquer votre dessein, ou celui qui vous a

été confié, aux personnes qui ne doivent point y avoir part, vous ne devez en instruire que ceux dont il ne vous est pas possible de vous passer pour l'exécuter; encore ne faut-il pas le confier d'abord tout entier, ce n'est qu'à mesure que le besoin de chaque chose vous y obligera. Le secret ne consiste pas seulement à se taire, mais encore plus à dissimuler ses dispositions intérieures. Il est arrivé à bien de gens, qu'en gardant le silence, ils ont laissé lire, tantôt sur leur visage, tantôt dans leurs actions, tout ce qu'ils avaient de secret dans le cœur. On doit réprimer jusqu'à la pensée, de peur que nos actions ne la trahissent et ne la fassent connaître.

Polybe.

Le même sujet.

Dans la guerre que les Romains soutenaient contre les Arabes et les Celtes, Quintius Cecilius Metellus menait ses troupes sans plan ni ordre. Un centurion osa lui demander ce qu'il se proposait par ces mouvements: le consul lui répondit: «Je brûlerais ma chemise si je savais qu'elle eût quelque part de mes secrets.»

Le même.

De l'utilité de Langues.

Toutes les langues ne sont pas d'une première nécessité. La vie est si courte, qu'en fait d'études, tout ce qui est inu-

tile est pernicieux. Les principes de la langue latine, d'où dérivent ceux de presque toutes les autres langues, sont infiniment utiles; ils conduisent avec facilité à la connaissance de la langue française, qui, devenue celle de toute l'Europe, doit être sue dans la dernière perfection.

Quant aux autres langues, un officier doit s'attacher à connaître celle des pays où il va faire la guerre; car faut de cette connaissance, il est sujet à faire de très-grandes bévues: il ne peut point s'informer, chez les gens du pays, de la situation des lieux; il ne saurait avoir de bons espions; il est obligé de se confier dans les occasions les plus délicates, à des interprètes, qui souvent le trompent, et sans lesquels il ne saurait faire un pas.

La clarté, l'énergie et la simplicité du style forment encore un talent indispensable pour un militaire, qui doit savoir s'exprimer avec netteté, tant par écrit que verbalement. Il est très-possible de bien combiner une opération de guerre; mais souvent elle a manqué, parce que les instructions mal énoncées ont été mal comprises; il est donc de la plus grande importance de se former de bonne heure à parler et à écrire purement et clairement.

Guide du jeune Militaire.

Du serment.

De toutes les institutions humaines il n'y en a pas de plus sainte, et qui mérite, par conséquent, plus de respect, que la prestation du serment.

C'est aussi, sans aucun doute, l'hommage le plus solennel, le plus éclatant qu'on puisse rendre à la dignité et à la conscience de l'homme.

Ne faut-il pas qu'on ait véritablement foi dans le caractère, dans les sentiments d'un homme, pour lui demander un serment, pour être rassuré sur sa conduite future, par sa simple parole?

Aussi quel est l'homme qui ne serait blessé, si on lui disait, nous ne voulons pas de votre serment? ne serait-ce pas lui dire, nous ne croyons pas à votre honneur? et la preuve, c'est qu'en justice on ne reçoit pas le serment d'un homme flétri par une condamnation.

Si c'est un devoir pour tout homme de cœur, pour tout homme qui veut être estimé, de tenir sa parole, qu'est-ce donc alors que de tenir son serment?

Celui qui fait un serment s'engage à le tenir ou à renoncer à l'honneur, car il prend à témoin de sa promesse les hommes, et ce qu'il y a de plus sacré, Dieu et la conscience. Il se soumet donc à la juste vengeance des hommes et de la divinité en cas d'infidélité ou de mensonge.

Pour un soldat le serment, c'est sa parole d'homme, sa parole d'honneur donnée à la patrie, représentée par le roi, de la servir avec fidélité, par conséquent de ne jamais abandonner son drapeau et de n'employer jamais contre elle les armes qui lui sont confiées.

La loi du pays comme la raison et l'honneur veulent que le soldat prête serment.

Qui voudrait refuser à la patrie le droit d'interroger la conscience du soldat?

Et qui serait donc l'enfant de la patrie qui refuserait de lui prêter serment de fidélité? refuser de prêter serment à son pays, ne serait-ce pas le renier? ne serait-ce pas comme si l'on disait à sa patrie: je veux être libre de te nuire, quand l'occasion se présentera?

Le serment est d'ailleurs, dans l'armée, le plus sûr garant de la confiance réciproque.

Le soldat doit donc prêter serment, et c'est bien con-

vaincu de ses obligations envers son prince et sa patrie qu'il doit lever la main vers le ciel; et c'est sa conscience qui doit répondre, devant ses camarades et ses chefs, devant les hommes et devant Dieu: Je le jure!

Mystérieuse puissance de l'honneur, admirable effet de la simple parole d'un soldat! à peine cet homme a-t-il prêté serment, qu'il a la confiance entière de ses camarades et de ses chefs: dans le danger on lui confiera le poste le plus important, on lui confiera tout à la fois le salut de l'armée et celui de sa patrie; mais on ne craint rien, ce soldat qui veille est un homme d'honneur; il s'est voué à la loi, à son prince, à son pays; il a prêté serment.

Le serment n'impose réellement qu'une obligation, celle de le tenir religieusement; à ceux qui n'ont pas foi dans cette promesse honorable et solennelle de la conscience, à ceux qui ne croient pas à la parole d'un homme, parce que quelques hommes ont manqué à leurs serments, on peut dire la fidélité dans les promesses donne la confiance, la foi dans les personnes, et fait naître l'estime et le respect pour elles; ceux qui ont su tenir leurs serments ont toujours été, et partout, justement appréciés, justement honorés; quelle est donc alors la part de ceux qui ont trahi les leurs?

Quel est l'homme d'ailleurs, quel est le soldat qui ne sait qu'on ne se sert des traîtres que par nécessité; que dans tous les pays on les méprise quels qu'ils soient, et qu'on les repousse aussitôt qu'ils ne sont plus utiles?

Il est beau de tenir religieusement sa *parole*, son serment, malgré toutes les offres et les séductions; mais il est sublime de les tenir malgré les menaces, malgré la misère et la douleur.

Desbordeliers.

Du respect à la loi.

Non-seulement tout homme doit respect et obéissance à la loi, mais on doit se dévouer pour elle; c'est-à-dire que citoyen ou soldat, que riche ou pauvre, chacun se doit à sa défense quand elle est attaquée.

La loi assure et protège les intérêts de chacun et de tous; elle défend le faible de la puissance du fort et, comme Dieu, elle met au même niveau devant sa justice le plus humble et le plus élevé, celui qui n'a rien comme celui qui possède beaucoup.

Pour ne pas obéir à la loi, qui doit être toujours considérée comme l'expression de la volonté de tous, il faut être insensé ou d'une imbécillité bien grande, puisque toute résistance est impossible, et pour ne pas se dévouer à sa défense il faut ne tenir aucun compte de ses propres intérêts et des intérêts de la patrie.

La défense de la loi est nécessairement comprise dans les devoirs militaires; et le soldat qui veille pour maintenir l'ordre et la liberté, le plus grand des biens qu'on puisse demander à la terre et le plus difficile à obtenir, doit se dévouer naturellement pour la loi qui l'assure.

Le même.

Il faut apprendre à obéir avant de commander; et se bien conduire pour corriger les autres.

Bien des gens se croient capables de commander, et

désirent gouverner les autres avant même d'avoir appris à obéir. Cela se voit principalement dans l'état militaire, et chez les jeunes officiers; mais s'ils savaient que par la faute d'un instant on peut perdre la bonne réputation, ouvrage de plusieurs années; que dans la guerre le châtement suit les fautes de près, et qu'elles ne peuvent être réparées comme dans d'autres affaires, ils s'appliqueraient certainement plus à acquérir les sciences qu'à s'empresseur à vouloir les mettre en exécution.

L'expérience conduit sûrement par degrés à l'honneur; et ce n'est pas par des sentiers cachés, dans lesquels on ne fait que chanceler et tomber, c'est par l'obéissance qu'on met un frein aux passions ordinaires des jeunes gens. C'est l'obéissance qui familiarise le soldat avec le danger, le rend intrépide, et lui donne la capacité nécessaire pour prendre sa résolution sur-le-champ, sans se troubler: c'est par elle que le soldat s'accoutume aux incommodités de la guerre; il prend son métier à cœur, parce qu'il voit qu'elle l'avance par degrés. Elle apprend à vivre avec le simple soldat, concilie son amitié et son estime, et fait exécuter à celui-ci, dans la plus grande rigueur et avec zèle, les ordres de ses supérieurs.

L'officier voit facilement que l'honneur est le seul mobile de la fortune: c'est lui qui doit être le but de toutes ses actions; et son courage le fera parvenir aux plus grandes charges.

C'est lui qui l'excitera sans relâche à éviter non-seulement le blâme, mais aussi à gagner l'estime. Il sera convaincu qu'il ne suffit pas de saisir une occasion qui se présente mais qu'un brave officier doit même la chercher. Il faut qu'il tâche par toutes sortes de moyens de découvrir les desseins et les entreprises de l'ennemi, afin de pouvoir les prévenir, et, selon les circonstances, l'attaquer, l'affaiblir et le molester. Il doit prendre pour maxime générale, qu'on

ne peut rien exécuter sans zèle et sans hasarder quelque chose. Il évitera la trop grande confiance en soi-même, et ne se reposera pas seulement sur ses vues et son audace: il saura qu'il ne peut rien sans des camarades dont l'appui lui est indispensable. Qu'il apprenne à les connaître, surtout ceux qui sont sous son commandement: qu'il juge leurs talents, et qu'il en choisisse les meilleurs pour ses amis. Selon leurs inclinations particulières, il doit savoir distinguer pour quelle entreprise chacun d'eux est propre. Par exemple, il y a des hussards qui sont très-habiles à rapporter des nouvelles de l'ennemi, et qui ne valent rien pour reconnaître un pays: un autre, au contraire, peut fort bien s'acquitter de cette dernière commission; mais ses forces ne lui permettent peut-être pas de bien remplir la première, parce qu'il serait obligé de passer plus d'une nuit au bivouac dans un bois. D'autres font plus dans des patrouilles et des escarmouches, que dans de grandes occasions.

Ce qui doit servir pour l'officier, peut aussi servir pour le soldat. Si le commandant en étudie la nature et le caractère, le succès sera facile et certain. Dans les escadrons on en trouve de vieux qui ont de l'intelligence, et qui peuvent découvrir de nouveau, ou en procurer la découverte: qu'un officier s'entretienne souvent avec eux; cela instruit et concilie cette confiance qui est d'une grande utilité en tous genres d'exécutions. L'officier doit faire la différence des braves et des mauvais soldats, afin que, dans l'occasion, il sache s'en servir à propos. On caresse les bons, on prévient leurs besoins: on peut ainsi s'en promettre de l'honneur et de la réputation. Quant aux jeunes gens timides, il faut les entraîner et les étourdir sur le danger: de cette façon j'ai vu souvent des officiers entreprendre des choses qui, au premier coup d'œil, leur attireraient le renom de téméraires.

Il est très-mauvais qu'un officier se borne à un certain avancement, et que, quand il a obtenu la charge qu'il dési-

rait, il ne désire plus au-delà; il est sûr que dans les commencements il se donnera des peines incroyables, et emploiera tous les moyens possibles pour acquérir cette charge, d'autant plus vite que peut-être il reconnaît lui-même qu'il n'est pas en état de la remplir; et alors il croit se soutenir à l'aide de quelque protecteur puissant ou autrement, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but. C'est de là qu'on voit des officiers qui, pendant un certain temps, se donnent des peines et prétendent faire plus qu'ils ne peuvent, et qui, ayant obtenu ce qu'ils désiraient, se relâchent et ne pensent plus à leur devoir.

Les ordres de tels gens ne dépendent que des circonstances, ils sont sans arrangement et sans choix, et avec cela ils perdent leur autorité et leur réputation. Celui qui se propose autre chose que l'honneur, ne cherche qu'à s'enrichir, devient avare, se gâte, et s'attire la haine et le mépris de tout le monde.

Rien ne rend l'officier plus méprisable auprès du soldat, que quand on le soupçonne d'une sordide économie. Le jeu en est souvent la cause, et porte facilement un officier à la bassesse. Qu'on dépense plutôt ce qu'on a, pour acheter de bonnes armes et d'excellents chevaux: c'est d'eux que dépendent souvent l'honneur et la vie.

Que l'officier soit toujours sobre et modéré dans sa dépense; car, outre que par là il retranche le superflu et l'inutile, il en est aussi actif et plus capable de faire brillamment son service. Il doit être le modèle de tous ses inférieurs, car ordinairement ces derniers ont coutume d'imiter leurs supérieurs; c'est surtout ce qui arrive quand un officier est adonné à la boisson, ou à quelque autre vice: il perd le droit de le reprocher à ceux qui se le permettent à son exemple, et en le faisant il se condamnerait lui-même. Le fondement et la source de toutes les qualités nécessaires à faire un brave officier, c'est une conduite régulière, laquelle doit non-

seulement être extérieure, mais doit aussi régler ses actions, afin qu'elles soient exemptes de blâme et de censure; car la véritable bravoure rougit de la moindre petite tache.

Je viens de vous indiquer comment on doit d'abord se corriger et se rendre propre aux plus nobles entreprises: à présent nous allons voir la conduite que doit tenir un officier pour acquérir de l'honneur et de la réputation en campagne.

Frédéric II.

Du coup d'œil militaire.

Selon le sentiment du chevalier *Folard*, c'est une science d'apprendre à connaître la nature et la qualité du pays où l'on fait la guerre, et de pouvoir d'un coup d'œil découvrir les avantages et les inconvénients des endroits où l'on veut placer des postes, comment ils peuvent nous être avantageux et nuisibles à l'ennemi, et tirer ainsi parti de tous les environs. C'est ce que nous nommons coup d'œil, sans lequel l'officier commet les fautes les plus grossières: sans ce talent l'on ne peut se rien promettre dans notre métier, et il faut pour l'acquérir bien de l'habitude et de l'exercice.

C'est le devoir de chaque brave officier de connaître la guerre avant de la faire, et de s'appliquer ensuite à mettre sa science en pratique. Mais, comme on ne fait pas toujours la guerre, que l'armée n'est pas toujours en campagne, et que les régiments ne s'assemblent que peu de fois dans l'année pour manœuvrer, on peut apprendre cette science utile et nécessaire à l'aide de l'esprit soutenu par le zèle et dirigé par l'ambition de bien faire.

Selon le sentiment de *Folard*, la chasse contribue le plus à acquérir un bon coup d'œil: outre qu'elle nous fait con-

naître différents pays qui ne se ressemblent pas, elle nous procure aussi mille ruses qui s'accordent à merveille avec la guerre, on peut, sans s'en douter, y devenir habile, mais il faut beaucoup d'usage.

Outre la chasse, qui sans cela ne procurerait rien d'utile, les voyages, les promenades, sont d'un très-grand avantage. Un œil pénétrant découvre dans l'instant un pays tout entier.

On peut donner un poste éloigné à un ennemi supposé, s'en donner un autre à soi-même dans l'endroit où l'on est, et juger de tous les avantages et désavantages de tous les lieux circonvoisins: on se fait le plan de l'attaque du poste ennemi, et de la défense du sien. Le changement des pays faisant faire de nouvelles découvertes et de nouveaux plans, un homme désireux d'apprendre quelque chose n'y manquera jamais d'occupation.

En se promenant on peut juger combien il y a d'un tel endroit à un tel objet, et pour savoir si l'on ne se trompe pas, et si notre jugement n'est pas faux, on mesurera pas à pas la distance pour se convaincre soi-même de son bon ou mauvais coup d'œil. Tout cela échappera à celui qui n'embrasse ce métier que par nécessité, et qui n'y a point de goût: il ne tirera jamais parti des circonstances les plus utiles et les plus instructives.

Le même.

*De l'utilité des Sciences exactes, de la Géographie
et du Dessin, dans le métier de la guerre.*

Les mathématiques, c'est-à-dire, l'arithmétique, la géométrie et la trigonométrie rectiligne, sont la base de l'art de la guerre, qui n'est autre chose qu'une science de combi-

raison et un art purement géométrique; tout peut s'y calculer; tout est supputation de temps et d'espace, tout peut s'y démontrer. Une manœuvre en nécessite une autre, et chaque opération a des conséquences certaines; mais outre l'avantage direct que l'on retire de plusieurs propositions mathématiques applicables au mouvement des troupes, l'étude de cette science, en général, est la plus propre à faire acquérir cet esprit de précision, si utile à tout homme de guerre. Sans géométrie, les idées sont presque toujours vagues et incertaines, l'esprit ne compare, ne juge et ne calcule que difficilement; elle est, pour ainsi dire, la boussole du raisonnement; c'est la véritable logique, et la seule qui convienne aux militaires. Un officier ne doit pas étudier avec moins de soin la géographie, le dessin, l'artillerie et la fortification, s'il veut se rendre capable de se conduire par lui-même dans les différentes occasions qui se présentent journellement à la guerre.

La géographie fait connaître la situation locale d'un pays et de ses frontières, de son commerce, de sa navigation, des mers qui l'environnent, des fleuves, des rivières, et des grands chemins qui le traversent; l'étude en est aisée et agréable, et ne demande que des yeux et de la mémoire.

La topographie, ou description particulière d'un canton, est la partie de la géographie la plus essentielle à l'officier; mais cette étude ne peut se faire que sur les lieux même, à moins qu'ayant été les théâtres de guerres anciennes, l'histoire, les mémoires particulières, ou les cartes, n'aient décrit ces lieux.

Le dessin apprend à représenter sur le papier les différentes situations des pays, les positions du terrain et des postes, les places et profils des retranchements. Il procure d'ailleurs une grande facilité pour toutes les dispositions qui exigent une connaissance exacte du local.

Qualités qui constituent l'homme de guerre éminent.

Voici donc l'énoncé des qualités qui, possédées au suprême degré, me semblent constituer l'homme de guerre éminent.

Un grand caractère, un courage moral qui mène aux grandes résolutions.

Un sang-froid tel qu'on ait un empire absolu sur soi-même. « La première qualité d'un général en chef, a dit Napoléon, est d'avoir une tête froide, qui reçoive des impressions justes des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou les mauvaises nouvelles: que les sensations successives ou simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent que la place juste qu'elles méritent d'occuper; car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égale considération. »

Bien connaître les hommes et savoir leur plaire, talents rares qui contiennent souvent tout le secret de conduire les masses.

Un coup-d'œil et une prévision qui permettent, autant que possible, de maîtriser les évènements.

Une grande connaissance de l'histoire militaire des temps passés, afin de joindre l'expérience apprise à l'expérience pratique.

Une instruction solide et variée, surtout en ce qui concerne la théorie et la pratique des sciences militaires.

Un génie prompt à combiner et à se décider: deux heures d'indécision peuvent souvent plus compromettre qu'une dé-

cision médiocre prise à temps. « La vraie sagesse pour un général est dans une détermination énergique. »

Une grande confiance en soi, ce qui chez un homme supérieur est un indice de force plutôt qu'un indice de présomption.

De la fermeté, de la persévérance.

De la réflexion, mais pas d'imagination.

Une sobriété et une discrétion de tous les instants.

Une éloquence suffisante et contenue.

Une bonne mémoire et de la lucidité dans les idées dès qu'elles se présentent à l'esprit: c'est le seul moyen de se rappeler les ordres déjà donnés, ceux à donner, ceux qu'il faudra donner: de suivre avec fruit les mouvements de l'ennemi et de déconcerter ses espions lorsque leurs rapports sont inexacts.

Enfin, l'art de gagner les batailles et surtout de savoir en profiter: le suprême talent du général est de réparer une défaite, pendant que l'ennemi célèbre sa victoire.

Quels sont maintenant les hommes illustres dont je vais raconter les hauts faits et faire valoir les titres divers à l'honneur de primer leurs rivaux? Je ne puis évidemment admettre ici tous les généraux qui se sont distingués dans la carrière des armes depuis Sésostris jusqu'à Napoléon. Leur nombre monterait au moins à cinquante, et rien que quelques mots sur la biographie de chacun d'eux formerait un volume, ce qui dépasserait de beaucoup les limites ordinaires d'une dissertation. Je me restreindrai donc à dix noms principaux que voici:

Alexandre.

Annibal.

Jules César.

Charlemagne.

Gengis-Khan.

Tamerlan.

Gustave-Adolphe.

Turenne.

Frédéric II.

Napoléon.

Alexandre-le-Grand représente, en les dépassant, tous les généraux grecs qui le précédèrent et le suivirent: Miltiade, Agésilas, Epaminondas, Xénophon, Pyrrhus, Philopœmen: Alexandre porta en effet l'art militaire grec à son apogée.

Annibal, c'est le génie hostile de Rome, c'est le général des troupes mercenaires.

César, c'est le plus grand des généraux de Rome: il éclipse les deux Scipion l'africain, Marius et Pompée: il est en réalité le premier dominateur de l'empire romain.

Charlemagne, c'est le conquérant barbare fondant un puissant empire: c'est la souche historique de plusieurs maisons royales d'Europe.

Gengis-Khan et Tamerlan représentent le génie oriental de la conquête, avec son caractère gigantesque et ses cruautés.

Gustave-Adolphe, c'est le restaurateur de l'art militaire chez les modernes: c'est le digne précurseur du héros de la grande guerre de Napoléon.

Turenne, guerrier moins brillant que Condé, est un général de premier ordre. Son œil pénétrant découvrait à merveille les fautes de son ennemi et savait en profiter: il excellait dans la retraite comme dans la victoire.

Frédéric II n'aimait pas la guerre, mais il la faisait avec promptitude et énergie: avec peu de ressources il résista à de nombreux ennemis, fit des conquêtes, et, qui mieux est, les conserva. Nul ne savait aussi bien réparer à propos ses fautes.

Napoléon est un grand homme de guerre, un génie profond: mais il ne se maîtrisa malheureusement pas assez, et

finit par trop compter sur son étoile. Il faisait admirablement la guerre de concentration, tombant à l'improviste avec de masses imposantes sur les points décisifs: il savait se faire aimer des hommes et tenait son armée comme dans sa main.—Napoléon est-il réellement le plus grand homme de guerre qui ait jamais existé? C'est ce que la suite de cette dissertation fera voir: mais je réclame l'indulgence pour les jugements que je porterai sur lui, puisque l'heure de son *histoire véritable* n'est pas encore venue.

De la Barre Dupareq.

Le rôle de Généralissime.

Je n'entrerai point dans l'énumération des talents nombreux que les auteurs exigent des généraux en chef; ils les tracent avec complaisance une longue liste de leurs devoirs, et ils les prodiguent leurs conseils. Quant à moi, je me bornerai à remarquer que, puisqu'il faut à la guerre délibérer froidement et exécuter avec feu, un bon général doit réunir deux qualités fort différentes, et qui semblent s'exclure d'abord, un jugement sain qui puisse le guider dans le choix des entreprises et des moyens d'exécution, en balançant avec calme les avantages et les inconvénients, le pour et le contre; en second lieu, des passions impétueuses, qui lui impriment la force et la volonté d'exécuter rapidement ce qu'il a conçu avec sagesse. Les généraux qui ne sont que raisonnables, tels que les vieillards, chez lesquels les glaces de l'âge ont amorti le feu des passions, sont lents, timides, indécis, ennemis de mouvement, de la fatigue et de la peine; de peur de faire des fautes, ils ne font rien, et ils se plaisent à décorer leur timidité et leur apathie du beau nom de pru-

dence. Les jeunes gens fougueux et passionnés, au contraire, s'aveuglent sur les difficultés, et se jettent dans des entreprises téméraires sans rien calculer. Si la fortune, qui se plaît souvent à couronner l'audace, quelque imprudente qu'elle soit, semble caresser un moment leur folie, c'est pour les laisser retomber ensuite dans un gouffre de malheurs.

La fougue des passions trouble et égare le jugement, et nous conduit à la folie qui, comme le remarque Hobbes, n'est que l'extrême passion; d'où il suit que les grandes passions et une saine raison marchent rarement de compagnie; et cependant ces deux qualités sont indispensables pour former les grands généraux: de là vient leur rareté. De tous les généraux qui figurent avec éclat dans l'histoire, je ne vois qu'Annibal et César qui me paraissent réunir dans une proportion convenable l'énergie que donnent les passions impétueuses et la prudence dictée par la raison; deux qualités nécessaires pour se livrer à des entreprises vastes et hardies, en se ménageant toutes les chances de succès qui dépendent des hommes. Quant au grand Alexandre, cet enfant gâté de la fortune me semble plus heureux que sage.

Ce que j'admire le plus chez les généraux romains, c'est cette heureuse alliance des talents politiques aux talents militaires, qui leur faisait gouverner avec sagesse les peuples que leur bras avait vaincus: car, si c'est la force des armes qui fait les conquêtes, c'est la politique qui les conserve; et par politique j'entends, non pas l'art de tracasser ses voisins, mais l'art de gouverner les peuples. Il faut donc que les généraux se livrent à cette science avec autant de soin qu'à celle de la guerre. Combien de généraux, après avoir accablé les peuples conquis sous le poids des maux sans nombre qu'enfante la guerre, les livrent au pillage et à l'insulte d'une soldatesque effrénée, au lieu d'adoucir leurs plaies par une sage administration, et d'éviter de froisser inutilement leurs plus chers intérêts. Cette conduite impolitique les exaspère,

les réduit au désespoir et on les oblige à se révolter et à s'insurger à force de vexations et de mauvais traitements. L'esprit de vengeance leur met les armes à la main: d'abord ce ne sont que des bandes éparses qui cherchent à suppléer à la force par la ruse, en attaquant les troupes en détail, et en cherchant à les affamer dans leur camp; bientôt l'incendie gagne toutes les classes, et c'est la population entière qui se soulève en masse, et qui extermine ses conquérants ou s'en fait exterminer. Pizarre nous fournit un exemple frappant des maux causés par l'ignorance de toute politique chez un conquérant. Cet homme grossier et ignorant, après avoir subjugué la plus belle partie du Nouveau-Monde, ne sut ni faire respecter son autorité de ses compagnons d'armes, ni gouverner les peuples que son bras avait vaincus. Il vécut comme un brigand, et périt misérablement, haï et méprisé des siens, au milieu des ruines et des débris de l'empire que son courage lui avait donné.

Baron Rogniat, lieutenant-général.

César et Napoléon.

Il me reste à établir quel est le plus grand homme de guerre de César ou de Napoléon, c'est-à-dire que ma dissertation se réduit à un parallèle.

César ne commença réellement sa carrière militaire qu'à la guerre des Gaules: il avait alors 41 ans. Napoléon commença sa carrière militaire comme général en chef en 1796, à 27 ans: il la termina en 1815 à 46 ans. Sous ce rapport, l'avantage reste à César: il est plus difficile de faire la guerre dans l'âge mûr que dans la force de l'âge.

Napoléon était d'une naissance obscure: César apparte-

nait à une famille patricienne: tous deux parvinrent au même degré de gloire. Sous ce point de vue l'avantage est au héros français.

César, habitué aux luttes oratoires du sénat romain, connaissait mieux que Napoléon l'art de ménager les hommes: il entendait mieux la politique intérieure.

César alla combattre dans les Gaules, pour laisser ses adversaires *s'user* à Rome: de même Bonaparte fit l'expédition d'Égypte dans le but de laisser le Directoire *s'user* à Paris.

César fit en Angleterre deux descentes qui réussirent: le projet de descente de Napoléon ne fut pas exécuté, quoique grandieux, bien entendu et présentant de véritables chances de succès, je considère ce projet comme très-supérieur aux descentes effectuées de César.

Comme César, Napoléon fonda un empire, mais c'était moins difficile à Paris qu'à Rome: la France était depuis longtemps façonnée au régime monarchique.

En qualité de prince absolu, Napoléon avait comme Alexandre toute liberté d'agir et d'employer à sa volonté les ressources dont il disposait: César n'eut cette liberté qu'à la fin de sa carrière.

César ne commanda jamais qu'à de petites armées; Napoléon eut sous sa main jusqu'à 200,000 hommes qu'il faisait mouvoir avec une étonnante facilité: sous ce rapport l'avantage reste à Napoléon; car bien commander une aussi grande masse d'hommes est un des plus grands efforts qu'il soit donné au génie de l'homme d'accomplir.

César montra plus de courage personnel que Napoléon; cela tient à la différence des manières de combattre des époques où vécurent ces grands hommes: dans l'antiquité, le courage actif d'un général était d'une grande influence: de nos jours le courage passif lui suffit, et il doit même se garder de se trop exposer.

Tous deux étaient adorés de leurs troupes. Napoléon s'entendait à merveille à tendre les ressorts du dévouement: mais il les tendit tellement qu'ils furent usés en peu d'années: ce fut la principale cause de sa chute.

César et Napoléon firent des guerres étrangères et des guerres civiles. Le premier obtint contre ses concitoyens ses plus brillants succès: le second n'obtint contre les siens que des succès secondaires. Napoléon fut donc plus heureux que César, car il est triste d'arroser sa gloire avec le sang de ses compatriotes.

Napoléon combattit, comme César, des peuples civilisés et des peuples barbares, mais, rapprochement curieux! les peuples civilisés vaincus par chacun d'eux furent les peuples barbares que soumit l'autre.

Napoléon, auquel on a reproché d'être aventureux, était pourtant plus prudent que César: il administrait mieux que lui; et, lorsqu'une entreprise manquait, c'est qu'on avait mal exécuté ses ordres, car il prévoyait tout.

César était plus téméraire que Napoléon, témoin sa pointe à Alexandrie après la victoire de Pharsale et sa campagne en Afrique contre Scipion. Mais il avait plus de ressources dans le génie et surtout plus de patience. Placé sur un coin de terre, avec quelques milliers d'hommes, il s'y fortifiait, attendait des renforts, et augmentait successivement le rayon de son influence par de petits combats, gagnait du terrain et finissait par vaincre. Pour quiconque a étudié le caractère de César, cette patience est admirable. Napoléon était moins capable de plier sa rapidité de conception à une semblable attente, quoiqu'il ait fait preuve d'une grande habileté défensive dans la campagne de France.

Napoléon a fait des marches admirables, savoir celles de Marengo, Austerlitz, Friedland.—César a passé le Rubicon et fait sa fameuse campagne contre Pharnaze.—Pour la rapidité des mouvements, l'imprévu des coups, je les mets

au même rang: ils possédaient tous deux l'art de se multiplier.

On dit avec raison que les généraux modernes devaient avoir plus de talents pour le travail de cabinet que les généraux de l'antiquité: mais on ne refusera certes pas à César, qui dictait *six* lettres à la fois, d'avoir ce talent au même degré que Napoléon.

La fortune a toujours, au point de vue militaire, favorablement traité César, tandis qu'elle a délaissé Napoléon à la fin de sa carrière; c'est que César fut plus habile à la captiver. César n'a jamais été battu.

Plusieurs auteurs tiennent Napoléon pour un plus grand homme de guerre que César, parce que l'art de la guerre est plus parfait aujourd'hui que du temps des Romains. C'est une manière fausse de raisonner. Pour comparer le mérite de deux hommes qui ont vécu à des époques différentes, il ne faut pas comparer les obstacles surmontés par l'un aux obstacles vaincus par l'autre, mais comparer, pour chacun d'eux, les adversaires qu'il a battus aux moyens dont il disposait. Or, si Napoléon eut à combattre les élèves du Grand Frédéric, son prédécesseur en habileté guerrière, César eut à se mesurer contre Pompée et des légions romaines qui valaient bien les siennes. Sous ce point de vue, l'avantage est du côté de César.

César et Napoléon sont des écrivains militaires de premier ordre; leurs caractères se reflètent dans leurs styles: le style de César est quelquefois sec, celui de Napoléon toujours jeune et nourri. Quant à la véracité, elle est plus grande chez Napoléon que chez César.

De tout ce qui précède, je conclus contre Napoléon. On va crier à l'hérésie, car je suis en désaccord avec les auteurs modernes les plus célèbres. Mais je ne me laisse pas aveugler par l'amour-propre national, et, même en présence de cette opinion du général *Bardin* que je transcris toute entière:

—«On est convenu d'admirer d'une manière absolue les anciens, quoique cette admiration ne doive être que relative; des écrivains superficiels trouvent beau tout ce qui est vieux; car il leur serait trop pénible de louer leurs contemporains, sans pouvoir faire tourner à leur propre profit une partie de louange; ils s'enthousiasment pour des mérites douteux; ils consacrent ou continuent des réputations usurpées, parce qu'en préconisant les morts, ils font une critique plus ou moins directe de leurs émules vivants:»—

—Je maintiens mon opinion.

Le plus grand homme de guerre des temps anciens et modernes c'est César.

De La Barre Dupareq.

Napoléon ne savait faire une guerre méthodique.

On reproche amèrement à Napoléon de n'avoir pas su faire sa retraite après ses campagnes désastreuses de Russie et de Saxe: mais, en vérité, où voulait-on qu'il se retirât, puisqu'il n'avait rien préparé pour rallier et réorganiser ses troupes en cas de revers? Sa grande faute fut de n'avoir formé ni armée de réserve, ni base d'opérations, où son armée, poursuivie par l'ennemi, pût trouver un refuge. Ce général extraordinaire, admirable pour combattre et vaincre ses ennemis sur un champ de bataille, admirable pour les surprendre dans leur marche, attaquer et dissiper leurs colonnes, ne savait pas faire une guerre méthodique, la seule cependant qui puisse asseoir des conquêtes stables en Europe. C'est ce qui faisait dire au général Moreau *qu'il avait bouleversé l'art de la guerre*. La tête remplie des hauts faits d'Alexandre, il courait le monde comme le héros grec, à la tête d'une ar-

mée victorieuse, sans apprécier la différence des circonstances, qui ne permettaient pas aux mêmes moyens d'opérer les mêmes résultats. Tout l'édifice de ses conquêtes, qui ne reposait que sur des victoires continuelles, devait être renversé au plus léger souffle de la mauvaise fortune. Cependant il se soutint plusieurs années, au grand étonnement des partisans de la guerre méthodique, grâce à l'excellence de ses troupes et à la mollesse de ses ennemis. Mais ses bons soldats ayant péri dans des guerres de détail, et ses adversaires ayant déployé enfin de l'énergie, ses succès éclatants firent place à d'affreux revers.

Rogniat.

Un Episode de l'histoire de Napoléon.

Napoléon naquit le 15 août 1769.

En 1779 il entra à l'école militaire de Brienne; en 1784 il passa à celle de Paris.

Le 1^{er} septembre 1785, à 16 ans, il fut nommé lieutenant en second d'artillerie; en 1791, capitaine; en 1793, chef de bataillon et envoyé au siège de Toulon, dont la prise fut due à ses bonnes dispositions. «Ce fut là que commença sa réputation. Il fut alors fait général de brigade d'artillerie, et nommé au commandement de cette arme à l'armée d'Italie.» Cette armée était sous les ordres du général Dumerbion. Les conseils et les combinaisons du général Bonaparte eurent la plus grande influence sur les opérations, et le firent chérir des troupes. Aussi lorsque la Convention le cita à sa barre comme *liberticide*, pour avoir fait un plan de réparation des forts Saint-Jean et Saint-Nicolas à Marseille, les repré-

sentants, présents à l'armée d'Italie, écrivirent qu'on ne pouvait plus se passer de lui.

En 1795 on le nomma au commandement d'une brigade d'infanterie dans la Vendée: désolé de voir qu'on l'enlève à l'Italie dont il a rêvé la conquête, Bonaparte accourt à Paris pour obtenir la conservation de son poste; mais il n'a que 25 ans, et la jalousie, se masquant d'une pitoyable raison, lui répond qu'il est trop jeune. Il refuse alors la brigade de l'ouest, et se fixe à Paris où il végète, sans fortune et sans traitement, absorbé dans de profondes méditations sur l'art militaire.

Le 13 vendémiaire (5 octobre 1795) vient le tirer de cette détresse. Nommé commandant en second des forces fidèles à la Convention, il repousse les sections et sauve l'Assemblée. Cette action énergique lui vaut le grade de général en second de l'armée de l'intérieur, et entoure son nom de popularité.

Le 16 octobre 1795, Bonaparte est nommé général de division. Le 27 octobre le Directoire s'installe. Quelques jours après Bonaparte épouse la veuve de Beauharnais, la gracieuse Joséphine, *son seul amour*, et obtient le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il arrive à son quartier général à Nice le 27 mars 1796. Il n'a que 27 ans et 30,000 hommes privés de tout; mais il compte parmi ses lieutenants Kellermann, Masséna, Augereau, Joubert; et, son génie aidant, il va faire d'admirables campagnes.

Séparer les Autrichiens des Piémontais, en battant successivement avec ses forces réunies leurs troupes éparpillées, voilà le plan que Bonaparte exécute en 15 jours. En effet, après avoir passé le mont Saint-Jacques, il défait, le 12 avril, les Impériaux à Montenotte, le 13 les Piémontais à Millésimo, le 14 les Impériaux à Dego, le 21 les Piémontais à Mondovi, d'où il se rend à Charesco, à dix lieues de Turin. La cour de Piémont est effrayée: Bonaparte lui accorde le 28

avril un armistice, sous la condition que la Savoie et Nice seront cédées à la France.

Ces rapides succès étonnent toute l'Europe qui se redit ces mots de la proclamation du général français: «Soldats vous avez remporté, en 15 jours, 6 victoires, pris 21 drapeaux, 55 pièces de canons, plusieurs places fortes et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait 15,000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10,000 hommes... Vous avez gagné ces batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans pain.» Il fallait pourtant s'attendre à d'autres merveilles de la part de ces *héros en quenilles*.

Bonaparte voulait s'emparer de Mantoue, afin de découvrir Vienne.

Il court à Plaisance, où il arrive le 6 mai pour passer le Pô. Le 16 mai, il enlève le Pont de Lodi; Beaulieu se retire, et le 14 mai Bonaparte entre en triomphe à Milan, où il adresse à son armée cette fameuse proclamation, la plus remarquable, dit Jomini, qui soit jamais sortie de sa plume: «Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin. Milan est à vous... Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité... Oui, soldats, vous avez beaucoup fait. Mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire?... Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant: *Il était de l'armée d'Italie!*» Que d'art! qu'il connaissait bien le cœur humain celui qui parlait ainsi! et que nos grands orateurs parlementaires actuels paraissent pygmées devant un tel homme!

Le même.

Ce qui perdit Napoléon.

Comme chef militaire, ce fut son ambition démesurée qu'il ne sut pas dompter: ce fut son imagination qui lui fit souvent voir l'état des choses suivant ses désirs, malgré les rapports qu'il recevait; ce fut sa préférence pour les sabreurs qui lui fit souvent faire de mauvais choix; ce fut sa bonté pour les vaincus, exemple la Prusse qu'il n'annihila pas assez à Tilsitt; ce fut encore son penchant pour la paix qu'il offrait après chaque victoire, au lieu de s'acharner après ses ennemis; exemple en 1809, après la bataille d'Eckmühl, il ne poursuivit pas l'archiduc Charles:—ce fut en outre sa faiblesse envers ses généraux; il savait récompenser, mais il ne savait pas punir: exemple Dupont après la capitulation de Baylen, Bernadotte après sa désobéissance d'Awerstaedt. Ajoutons que ses armées, par une économie mal entendue, étant en parties entretenues à l'Étranger par des réquisitions, il devait nécessairement arriver que les populations mécontentes se levassent en masse contre lui.

Napoléon est bien supérieur à Frédéric-le-Grand.

On répète souvent que la France manque d'un *poème épique*: on oublie ce grand drame de vingt ans dont Napoléon Bonaparte est le principal acteur et dont la scène occupe trois parties du monde: ce drame est un véritable poème en action auquel, pour tout peindre par un mot, on peut donner le titre d'*Épopée impériale*.

Napoléon a redit son nom aux échos de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; sa gloire est immense et rayonnera pure dans l'avenir, car rien n'a manqué à cet homme extraordinaire: après des bonheurs inouïs, l'adversité est venue l'at-

teindre: et cloué au rocher de Sainte-Hélène, après avoir commandé à toute l'Europe continentale, il n'a pu laisser à son fils d'autre héritage que son nom!

Le même.

Napoléon.

Napoléon Bonaparte, le héros des temps modernes, héros dans le sens antique du mot, héros à la façon de ces personnages épiques, demi-dieux de la terre, qui la remplissent de leurs exploits, laissent un souvenir ineffaçable dans la mémoire des hommes, prennent place dans les traditions des peuples, grandissent de siècle en siècle, grâce aux actions surhumaines dont la fable grossit leur histoire, et finissent par laisser l'érudit incertain, si ces Hercule, ces Sésostris, ces Romulus, dont le nom et les monuments sont partout, ont jamais vécu; qu'un jour la civilisation disparût de notre vieux continent, qu'il restât des poésies, des chroniques, des médailles, des ruines; qu'à travers les ravages du temps, l'historien lût le même nom inscrit sur la pierre de l'Escorial, sur le marbre du Capitole, sur le granit des pyramides; qu'il le retrouvât dans les débris de Schœnbrunn, de Postam, du Kremlin, comme sous les sables des déserts, ajouterait-il foi aux témoignages qui ferait de ce nom celui d'un seul conquérant, d'un même potentat, d'un monarque grand entre les législateurs aussi bien qu'entre les guerriers? Comment croire à cet empire du monde avec un point de départ si lointain, à ce complet changement de la face de l'univers sous la main d'un seul homme, à ces nations, à ces dynasties, faites ou défaites en dix ans?

Salbandy.

Napoléon.

Comment croire surtout à ces victoires sans nombre, à ces conquêtes sans terme, avec toutes les créations des arts, les routes ouvertes, les temples restaurés, les ponts construits, les musées fondés, avec Anvers fondé et les Alpes aplanis? Que dire de ces autres créations plus grandes, les institutions, les codes, une législation entière, qui embrasse à la fois la vie sociale et politique des peuples, au lendemain d'une révolution dévorante, à travers les invasions et les guerres plus dévorantes peut-être? Conciliez avec tant de puissance les catastrophes soudaines; avec tant de génie sa chute immense; avec tant de gloire l'abandon du genre humain, et avec cet abandon les terreurs des rois; l'Europe liguée pour se défendre d'un homme; l'Océan même préposé à sa garde, parce qu'un de ses pas pouvait encore ébranler le monde! Cet exil sur un écueil solitaire, en face du géant Adamastor, cette agonie de Prométhée, tiennent de la mythologie plutôt que de l'histoire. L'histoire, comment fera-t-elle pour expliquer la mort de Napoléon, imposante et ignorée comme sa naissance, lorsque, longtemps après, il reste à son nom assez d'empire pour prêter de la force à qui l'honore, et affermir le roi qui va à la tête de tout le peuple rendre gloire à sa statue relevée. Les partis qui l'ont combattu se disputant l'héritage de sa mémoire comme un trophée, comme une arme, comme un bouclier, sembleront une imitation des chefs de la Grèce se disputant les armes d'Achille. Tout est homérique, tout est fatal, tout est prodigieux dans cette grande vie pour qui contemple son cours depuis l'île où fut son berceau, jusqu'à celle où gît

son sépulcre; astre éclatant et terrible qui, pour remplir l'Orient et l'Occident, se lève du sein des mers et retourne s'y abîmer!!!

Le même.

Métaphisique de la Guerre.

Plusieurs généraux traitent la guerre comme une partie d'échecs; ils placent très-bien leurs bataillons, ils les soutiennent fort habilement, et les disposent avec art pour l'attaque comme pour la défense. Tout est calculé à merveille; ils n'oublient qu'une chose, c'est que les bataillons ne sont pas comme des pièces au jeu d'échecs, qui ont toujours la même valeur. Leur valeur, au contraire, varie sans cesse, puisqu'elle dépend du courage des soldats qui la composent. Les bataillons de l'ennemi peuvent valoir le double, le triple même des leurs, si ses troupes sont beaucoup plus braves. Alors c'est en vain que les généraux déploient les plus grands talents pour disposer heureusement leurs bataillons intimidés, et pour les réunir en nombre supérieur sur le point capital. Il se font battre deux contre un dans des positions avantageuses, et ces froids calculateurs sont tous surpris de perdre la partie malgré la justesse de leurs combinaisons. Combien de fois n'avons-nous pas vu les soldats de la révolution rompre et déconcerter les combinaisons les plus savantes des généraux ennemis, par les élans d'un courage supérieur, qui leur faisait surmonter et vaincre, contre toute espèce de probabilités, les obstacles du nombre et du terrain? Tant le courage est au-dessus des combinaisons!

Quelque confiance que l'on accorde à l'art de disposer avantageusement les troupes, on est cependant obligé de

convenir qu'en dernière analyse, la victoire ne s'obtient qu'en chassant son ennemi du terrain qu'il occupe, ce qu'on ne peut faire qu'en marchant à lui avec des troupes braves: car de mauvais soldats auraient peur, et resteraient en route. Qu'on suppose le général le plus habile à la tête de cinquante bataillons de troupes lâches et molles; quelle que soit la supériorité de ses manœuvres, il sera ordinairement battu par le même nombre de bonnes troupes. La guerre ne peut donc se faire qu'avec des soldats braves.

Mais, pour qu'ils soient braves, il faut les rendre tels; car le courage n'est pas inné en nous, c'est une qualité artificielle et non pas naturelle. Nous naissons tous timides, ainsi le veut la nature, qui inspire à tous les êtres animés, pour l'intérêt de leur conservation, un sentiment de crainte qui les porte à fuir tout ce qui peut leur nuire: le courage consiste à surmonter et à vaincre ce sentiment. L'on ne peut y parvenir que par le jeu des passions, et non par les conseils de la raison: car la raison, qui pèse et balance tout ce qui peut nous être avantageux ou désavantageux, ne trouve rien qui puisse nous dédommager de la perte de la vie: elle nous détourne par conséquent de nous exposer à la perdre. C'est en jugeant d'après les règles de la raison, que M. de la Rochefoucauld trouve que la bravoure est une grande folie; et cependant, par une contradiction assez ordinaire chez les hommes entre leurs actions et leurs opinions, il était fort brave.

Ce sont les passions qui nous aveuglent sur les dangers, qui nous poussent au milieu des périls les plus évidents, qui nous forcent à les braver malgré les conseils de la prudence. Pourquoi les jeunes gens sont-ils plus braves que les vieillards, eux qui ayant plus à perdre, d'après les froids calculs de la raison, devraient l'être moins? N'est-ce pas parce que les passions exercent leur empire dans toute leur énergie chez les uns, tandis que leur feu est éteint par les glaces de l'âge

chez les autres? Voyez la plupart de nos soldats modernes, espèce d'automates sans passions, qui ne font la guerre que comme un métier pour vivre à cinq sous par jour. Fort indifférents sur le bon ou le mauvais succès, puisque leur sort est toujours le même dans l'une et l'autre fortune, ils ne songent qu'à échapper au danger par une fuite précoce, sans attendre l'approche de l'ennemi. On veut attribuer beaucoup d'influence à la crainte des punitions pour les rendre braves: mais peut-on rendre les soldats braves par crainte? Ces deux sentiments ne s'excluent-ils pas? D'ailleurs, la crainte de l'ennemi n'agit-elle pas sur eux plus puissamment que celle de leurs officiers? Les punitions sont utiles sans doute pour maintenir la discipline et les règles établies, mais elles ne donnent point le courage.

Rogniat.

*Les septentrionaux ou les méridionaux: quels sont
les meilleurs soldats?*

Le climat et les aliments ont une grande influence sur le physique et sur le moral des hommes: les habitants du nord, engourdis par les frimas, engraisés par la bière, ont le corps gros et lourd, l'humeur patiente, et flegmatique, et l'imagination paresseuse. Ceux du midi, animés par la double chaleur du climat et du vin ont le corps sec et maigre, mais nerveux, l'imagination vive, et l'humeur inconstante. Cette différence dans leur organisation en établit une très-grande dans leurs qualités pour la guerre. Les premiers, habitués à une vie dure au milieu de leurs affreux climats, où ils vivent de privations, doués d'une constance et d'une patience à toute épreuve, soutiennent et les travaux et les fatigues de la guerre sans proférer de plainte; sont impassibles

aux coups de la fortune, et obéissent machinalement sans aucune réflexion; mais froids, apathiques et lents, ils soutiennent difficilement les marches rapides, et sont peu propres aux attaques brusques et aux saillies de l'audace. Les seconds, vifs et agiles susceptibles d'enthousiasme et d'élan marchent rapidement en avant, courent sur l'ennemi, et se précipitent au milieu des périls. Rien de plus redoutable que leur première impulsion; mais ce premier feu se calme bientôt; un long danger les dégoûte; de longs travaux les impatientent; la vie rude des camps, qui ne leur offre aucune des douceurs auxquelles ils sont accoutumés, leur paraît insupportable; les marches rétrogrades les découragent; si le succès les enflamme, le moindre revers les abat; indociles et inconstants, ils n'obéissent que difficilement au frein de la discipline.

Il ne m'appartient pas de décider entre ces deux espèces d'hommes quelle est la plus propre à la guerre. Cette question d'ailleurs serait assez oïseuse, puisque les souverains n'ayant pas ordinairement le choix de lever leurs troupes dans le nord ou dans le midi, sont obligés de les prendre indistinctement dans tous les pays de leur domination. Je veux seulement conclure de ces observations sur les variétés de l'espèce humaine, que la guerre ne doit pas se faire de la même manière avec des troupes septentrionales ou des troupes méridionales. Les premières doivent se mouvoir et se conduire avec ordre et précision, d'une manière lente, réglée et uniforme; avec les secondes, il faut marcher rapidement, attaquer brusquement, et se livrer à toutes les saillies de l'audace. Celles-ci, vives et fougueuses, supportent impatiemment le feu de l'ennemi, et s'assujétissent difficilement à la défense d'une position; si on ne les fait marcher en avant, elles cèdent bientôt du terrain, ce qui les rend plus propres aux combats offensifs qu'aux combats défensifs. Celles-là, tranquilles et calmes, préfèrent d'attendre froidement leur

ennemi, plutôt que d'aller au-devant de lui, et elles restent inébranlables sous son feu, ce qui les rend plus propres aux combats défensifs qu'aux combats offensifs. L'obéissance passive est la première vertu des soldats septentrionaux; mais pour tirer parti des soldats méridionaux, il ne suffit pas de commander, il faut savoir de plus émouvoir leur imagination et parler à leur esprit, ce qui les rend beaucoup plus difficiles à conduire. Avec les uns, on fait des conquêtes lentes, il est vrai, mais stables. Avec les autres, on peut se promettre des succès prompts et brillants, mais peu solides; le moindre revers les décourage, et tout l'édifice de leurs conquêtes s'écroule au premier caprice de la fortune: et qui peut se flatter de fixer longtemps cette volage déesse!

Le même.

Des Batailles.

Une bataille est une action générale par laquelle deux armées vident leur querelle. Pour qu'elle ait lieu, il ne suffit pas de la volonté des généraux, il faut encore que le théâtre de la guerre offre des champs de bataille en rapport avec la force des armées; autrement l'on n'obtient que des actions partielles, qui sont des combats et non pas des batailles. Les pays montagneux, bouleversés, brisés ou aquatiques, ne présentent que très-peu de champs de bataille capables de recevoir de grandes armées. Les obstacles dont ils sont hérissés, les accidents dont ils sont entrecoupés, nuisent à la circulation des troupes, et à leur liaison entre elles, isolent les colonnes, et ne laissent point le champ libre à une bataille rangée. Les têtes des colonnes opposées se heurtent dans les défilés sans pouvoir s'étendre; les troupes

se battent sur différents points, sans se communiquer, et l'on a, au lieu d'une bataille, des combats isolés et sans ensemble, qui, ne pouvant être réglés par une volonté unique, celle du général en chef, deviennent des jeux de la fortune et du hasard. Un aveugle courage a plus de puissance pour maîtriser le sort de ces engagements partiels et isolés, que l'ordre, la discipline, et même le nombre des troupes. Dans ces sortes de pays, des bandes irrégulières, mais courageuses, valent des armées. C'est ainsi que les Catalans ont défendu plusieurs fois leurs montagnes avec succès contre les meilleures troupes de l'Europe; c'est ainsi que les Vendéens soutinrent plusieurs armées de guerre au milieu de ce labyrinthe inextricable de haies qui couvrent leurs contrées. Les armées bien réglées sont faites pour les batailles: il faut donc éviter de les engager dans les pays où les batailles ne peuvent pas avoir lieu, faute de champs de bataille. Tâchons de les transporter et de les faire agir dans des pays ouverts, qui laissent un champ libre à leurs mouvements et à leur développement. C'est un théâtre de cette nature que nous supposons ici, pour y faire combattre d'abord un seul de nos corps d'armée, sauf à en mettre ensuite plusieurs en scène.

Le même.

Spécialité des armes.

Toutes les armes ont leur importance, toutes offrent un grand intérêt à l'observation dans leur composition, leur organisation, leur instruction particulière, leur service spécial, etc.; mais sous le rapport de la tactique élémentaire, du recrutement et des considérations qui s'y rattachent, sous le rapport de l'administration, de la discipline, toutes

viennent se ranger, selon leur espèce, dans l'une des grandes catégories qu'on nomme les *trois armes principales*, infanterie, cavalerie, artillerie. Aussi, tout en ne négligeant aucune des autres fractions, *armes accessoires, sous-armes*, etc. de notre état militaire, nous nous attacherons surtout à ces trois éléments fondamentaux de la puissance militaire, parce que c'est en eux que résident la force physique et morale et toute l'action des armées, de même que dans le perfectionnement de leur instruction, de leur tactique et dans la science et l'intelligence de leur emploi, réside tout l'art, tout le système de guerre moderne.

Journal des Sciences Militaires.

Infanterie.

In pedite robur, a dit Tacite, en parlant des armées des Germains. Cette parole, devenue en quelque sorte un adage, un axiome d'organisation militaire, ne sera pas niée par nous. L'infanterie est la principale force des armées modernes, mais ce n'en est pas toute la force; c'est la base des armées, mais à cette base il faut des arcboutants, des contreforts pour en compléter la solidité. Elle combat de près et de loin, dans l'offensive comme dans la défensive; nul obstacle ne l'arrête, elle pénètre partout; mais si la célérité, la promptitude et l'agilité sont aussi son partage, une grande vitesse, une grande rapidité lui sont refusées; une longue distance à parcourir, un grand espace de terrain à franchir instantanément, un choc impétueux à donner, une poursuite vive et prolongée à faire, des fuyards dispersés à atteindre, des colonnes désunies et déroutées à couper et à faire prisonnières ou à détruire, etc., lui sont impossibles. Enfin, l'in-

fanterie, qu'on a justement appelée *la nation des camps*, le *peuple baïonnettes*, sait donner et gagner seule des batailles: mais elle ne peut compléter ni recueillir tous les fruits de sa victoire, surtout quand elle a affaire à un ennemi plus fort en cavalerie. Alors, circonscrite dans les limites du champ de bataille dont elle est restée maîtresse, et y étant en quelque sorte tenue bloquée, comme nous l'avons vu dans les plaines de Lutzen pendant la nuit du 2 au 3 mai 1813, elle est obligée d'assister l'arme au bras, et sur la défensive, à la retraite d'un ennemi qui va se reformer et offrir de nouveau la bataille à quelques lieues plus loin, comme à Wurchen et Bautzen, où le résultat de la victoire ne sera pas différent de celui de la première.

Nonobstant cela, il faut le répéter, la principale force d'une armée est dans l'infanterie. La première raison en est dans son nombre, dans la simplicité de son organisation, qui, ayant l'homme pour unique élément, rend sa formation peu dispendieuse, relativement, son instruction prompte, facile, et son moral susceptible de toute l'énergie, de l'enthousiasme et du dévouement que l'intelligence, l'amour de la patrie et de la gloire peuvent développer dans le cœur humain.

Le même.

Cavalerie.

Si j'avais eu de la cavalerie, Sire, écrivait le maréchal Saint-Arnaud à l'Empereur, le 21 septembre 1854, du champ de bataille de l'Alma, *j'obtenais des résultats immenses, et Menschikoff n'aurait plus d'armée.* Telle est l'importance que la cavalerie a de nos jours. Aussi le *Journal des Sciences*

militaires appellera-t-il à son aide les lumières des officiers de cette arme les plus connus pour s'être occupés de son organisation, de son instruction, de sa tactique et surtout des remotes.

En 1779, Guibert disait: «Aujourd'hui la cavalerie, en acquérant la vitesse qui lui manquait, et en la combinant avec l'ordre et la discipline qui lui manquaient davantage encore, est devenue, dans la main du général qui saura la manier, une arme formidable et de la plus grande ressource. Par elle, les inconvénients de l'ordre étendu peuvent être en grande partie remédiés, puisque par elle on peut appuyer les parties faibles, porter rapidement des secours aux parties éloignées, embrasser une grande étendue de pays, et par conséquent se procurer beaucoup de subsistances et de commodités. Par elle, on peut en un clin d'œil rétablir un combat désespéré et compléter une victoire. *Les grands coups, les coups audacieux, les coups de génie doivent être frappés par la cavalerie.*» (*Défense du système de guerre moderne.*) Que l'on rapproche ce passage de Guibert des paroles d'amer regret échappées à Napoléon à Sainte-Hélène, et l'on comprendra l'importance, pour une nation comme la nôtre, d'avoir une bonne et nombreuse cavalerie: «Si j'avais eu, disait l'illustre exilé, aux journées de Lutzen et de Bautzen une cavalerie suffisante, j'aurais reconquis l'Europe.» Il devient inutile, après ce rapprochement, d'insister sur l'importance de la cavalerie; tous les raisonnements du monde ne vaudraient pas l'éloquente esquisse que Guibert a faite de son rôle dans une campagne et de son action dans les batailles, et rien ne peindrait aussi fortement que la cuisante réminiscence de l'empereur captif, les fatales conséquences qui peuvent résulter de la pénurie ou du défaut de cette arme dans une armée, quelque brave et dévouée qu'elle soit, et quelque soit le génie qui préside à ses destinées.

Le même.

Artillerie.

Les perfectionnements apportés de nos jours dans le matériel de l'artillerie, par S. M. l'Empereur Napoléon III, »qui a profondément médité sur les modifications successives de l'artillerie et a cherché à en découvrir les causes à »travers les siècles,» perfectionnements qui viennent de donner de très-beaux résultats en Crimée, les recherches qu'on fait pour obtenir une plus grande justesse et une portée plus étendue dans le tir, appellent à juste titre l'attention du monde militaire sur cette arme.

Le *Journal des Sciences militaires*, convaincu aussi de la nécessité et de l'urgence qu'il y a, pour une armée bien harmonisée dans toutes ces parties, à ce que les officiers d'infanterie et de cavalerie ne soient pas étrangers à la tactique de l'artillerie, et possèdent quelques-unes des connaissances d'après lesquelles son action utile doit être dirigée, mettra tous ses soins à les répandre et à les mettre à la portée du plus grand nombre.

« . . . Trop vanter l'artillerie et trop croire à ses effets, la »déprimer trop et faire trop peu de fond sur elle, ce sont »deux extrêmes également préjudiciales. Je vais chercher le »juste milieu entre ces extrêmes; je vais le chercher surtout »relativement à la propriété et aux effets de l'artillerie dans »la guerre de campagne, puisque c'est à elle principalement »que la tactique a rapport.

»L'artillerie est aux troupes ce que sont les *flancs* aux ouvrages de fortifications. Elle est faite pour les appuyer, »pour les soutenir, pour prendre des revers et des prolongements sur les lignes qu'elles occupent; elle doit, dans

» un ordre de bataille, occuper les saillants, les points qui font
» contre-forts, les parties faibles, ou par le nombre, ou par
» l'espèce de troupes, ou par la nature du terrain; elle doit
» éloigner l'ennemi, le tenir en échec, l'empêcher de débou-
» cher. L'artillerie, bien employée relativement à ces différents
» objets, est un accessoire utile et un moyen de plus pour
» l'homme de génie: *Donc la tactique de l'artillerie doit être*
» *analogue à celle des troupes; donc il faut que les commandants*
» *des troupes connaissent du moins le résultat qu'on peut atten-*
» *dre des différentes dispositions ou exécutions des bouches à feu,*
» *afin de combiner ce résultat dans leurs dispositions générales.*
(GUIBERT, *Essai général de tactique.*)

A part les considérations nouvelles qui se rattachent aux progrès qu'a faits l'artillerie depuis Guibert, et au rôle plus étendu, à l'action plus puissante que cette arme a eue dans les batailles, et qu'elle est destinée à y avoir en raison de ces mêmes progrès, ce passage de Guibert résume toute notre pensée sur la direction que le *Journal des Sciences militaires* suivra pour la diffusion et la propagation, dans les trois armes principales, des connaissances qui se rattachent à leurs tactiques combinées entre elles, afin que l'ignorance de l'une ne vienne pas contrecarrer les opérations et l'effet utile des autres, ainsi que cela s'est vu trop souvent.

» Il n'est pas moins important, dit encore Guibert à ce
» sujet, que les règles de l'exécution proprement dite soient
» connues des commandants des troupes comme celles de
» l'emplacement des batteries. Faute de cette connaissance,
» ils ne savent point juger de la portée des bouches à feu,
» choisissent d'après cela des positions soumises aux points
» qu'ils veulent défendre, ou qui les voient mal; contrarient
» sans intelligence les officiers d'artillerie; font consommer
» inutilement des munitions; demandent qu'on tire à cartou-
» che (à mitraille) où il faudrait tirer à boulet, etc. J'ai vu la
» guerre dernière, ajoute Guibert, des pièces de régiment

» tirer sans relâche, tandis que les batteries de pièces de huit
» du parc, qui étaient voisines, trouvaient le même but trop
» éloigné pour y user leurs munitions. Cette ineptie, qui dura
» trois heures et consumma inutilement mille cartouches, me
» rappelle un de nos officiers généraux s'emportant contre le
» commandant d'une batterie, parce qu'il ne tirait pas. Ce
» dernier, occupé alors d'une nouvelle disposition qu'il don-
» nait à ses pièces pour prendre un revers sur l'ennemi,
» répondit *qu'il cherchait son prolongement. Eh! Monsieur,*
» répliqua l'officier général, qui se désespérait et ne savait
» pas ce que c'était que prolongement, *voilà comme est le*
» *corps royal, il prolonge toujours.*»

Cette anecdote, citée avec l'à-propos que Guibert savait mettre dans ses écrits, nous remet en mémoire un fait contemporain, que nous tenons d'un ancien capitaine d'artillerie, et qui est absolument le pendant de celui-ci :

C'était pendant la retraite de l'armée d'Espagne, et dans les environs d'Orthez. On prenait position pour arrêter l'ennemi, et l'officier d'artillerie qui commandait deux bouches à feu les avait placées avantageusement sur les premiers contreforts d'une petite montagne assez élevée qui se trouvait là, et d'où il découvrait bien tous les abords de la position et pouvait tirer de plein fouet ou à ricochets. L'officier général sous les ordres duquel il se trouvait, arrive auprès de lui et lui ordonne de placer ses pièces, au sommet de la montagne, prétendant qu'elles étaient mal placées, et qu'elles seraient beaucoup mieux tout en haut, parce que le point était plus dominant. L'officier d'artillerie fit observer que c'était précisément parce qu'il trouvait le point trop élevé qu'il n'avait pas voulu y établir ses pièces, attendu que, tirant en plongeant, ou ses boulets s'enterreraient, ou que, s'ils ricochaient, ils passeraient par dessus la tête des troupes ennemies, parce que, voulut-il expliquer, *l'angle de réflexion étant toujours égal à l'angle d'incidence...* «allez vous... promener, avec

vos réflexions, interrompit le général, je ne les aime pas, et ce n'est pas le moment d'en faire.» Il fallut toutefois que l'officier d'artillerie obéît, et ce qu'il avait voulu expliquer, arriva: il ne fit que très-peu de mal à l'ennemi.

Le même.

Génie.

Nous avons peu de chose à dire, dans ce programme, du corps du génie; mais nous aurons à nous en occuper beaucoup dans notre publication. Aucune arme ne touche par autant de points aux sciences militaires que l'arme du génie. Son histoire, depuis l'ère de notre régénération, ses services, ses travaux, son avenir, et surtout le but que nous nous proposons d'atteindre et vers lequel nous marcherons dans nos travaux de publicité, relativement à ce corps, se trouvent rapidement indiqués dans ce court passage des œuvres du général Foy: «... L'Europe a été jonchée de nos redoutes et de nos retranchements. Aux sièges, les officiers du génie étaient l'âme de l'attaque et le nerf de la défense. *Leur expérience a recueilli une foule de perfectionnements dont la publication agrandirait le domaine de la science.* Dans la guerre de campagne ils se sont chargés du travail des reconnaissances, et ont été nos meilleurs officiers d'état-major.»

Les braves et savants officiers dont Foy parlait n'existent plus; mais leurs travaux, leurs documents et leurs traditions restent et revivent dans leurs successeurs, dont beaucoup les ont égalés sinon surpassés. C'est à eux que nous faisons appel, pour faire revivre et tirer de l'oubli une foule de mémoires, de projets, de relations dont eux seuls ont la faculté de prendre connaissance. En y joignant leurs réflexions et

le fruit de leur propre expérience, ces documents deviendraient une source précieuse et inépuisable de sujets d'études, qui, en même temps qu'elles tourneraient à l'avantage du pays, seraient un monument élevé à l'honneur et à la gloire du corps du génie.

Le même.

L'État-Major.

L'état-major doit être l'esprit de l'armée, le guide des troupes dans les marches et les combats, et la pépinière des généraux; on ne peut donc donner trop d'éclat et d'importance aux officiers qui le composent. Si nous jetons les yeux sur nos états-majors actuels, nous gémirons de les voir composés de quelques malheureux capitaines qui, n'ayant par leur grade ni autorité ni considération auprès des troupes, sont réduits à n'être que les porte-voix ou les courriers de leurs généraux. Qu'arrive-t-il? la plupart des généraux, pris immédiatement parmi les chefs des troupes, ne connaissent qu'un genre de service; on est forcé d'en multiplier le nombre pour en mettre à la tête de chaque détachement, ce diminue leur importance et leur considération aux yeux de l'armée: nos reconnaissances sont mal faites; nos colonnes sont mal guidées, et leurs mouvements sont mal calculés; le désordre et la confusion ralentissent leur marche et fatiguent le soldat inutilement; la construction des ponts des retranchements, et tous les travaux militaires sont abandonnés à des officiers sans autorité sur les troupes; et enfin, la subsistance du soldat est toujours négligée ou dilapidée honteusement.

Rogniat.

Éloquence Militaire.

La tactique et la stratégie se sont hâtées de traduire en maximes, les heureuses combinaisons qui, dans ces derniers temps, ont fait triompher les armées; mais nos modernes généraux n'ont pas seulement dû la victoire au choix des positions et à l'habileté des manœuvres: comme les anciens capitaines, ils ont cherché à faire passer dans l'âme de leurs soldats, ces sentiments d'émulation et de courage qui décident du gain des batailles. Ils se sont efforcés de les toucher, de les rendre accessibles à des émotions d'honneur et de gloire, et de les aveugler sur les périls qu'ils allaient courir. C'est cet art d'enflammer les soldats, auxiliaire indispensable de la tactique et de la stratégie, qui constitue la *métaphysique de la guerre*; son principal ressort est l'éloquence, non cette éloquence académique qui s'adresse à l'esprit, mais celle qui parle à l'imagination, qui frappe la multitude par la grandeur des pensées et la hardiesse des expressions. L'histoire est toute pleine des prodiges de cette éloquence, et ils seront peut-être effacés par ceux qu'elle a produits dans les guerres de la révolution.

Si tel est le pouvoir de l'éloquence militaire, on s'étonnera avec nous qu'elle n'ait point encore trouvé de Quintilien. Jamais sujet fut-il plus digne d'inspirer son auteur? Quelle plus belle tâche pourrait flatter l'ambition d'un écrivain, que celle d'apprendre le courage, d'enseigner la bravoure et de communiquer l'héroïsme? L'éloquence de la chaire a fleuri parmi nous; l'éloquence du barreau compte ses rhéteurs, et l'éloquence de la tribune ses modèles; il est temps que leur brillante rivale se présente aussi sur la scène,

et qu'entourée de ses richesses, elle admette enfin à leur partage les jeunes Français qui promettent encore d'être ses plus fermes soutiens. Si l'éloquence a souvent rempli de fidèles des temples déserts; si se faisant écouter des factions et des partis, elle a su étouffer les germes de la discorde civile; si plus douce et non moins persuasive, elle a fait souvent triompher la justice; n'oublions pas qu'aux jours des combats, ses inspirations ont enflammé nos soldats, enfanté des héros, et que ses leçons peuvent, au sein même de la paix, conquérir de nouveaux élèves à la victoire.

Parmi les différents genres d'éloquence, le plus ancien est sans doute celui de l'Éloquence Militaire. Comment justifier l'oubli où il est si longtemps demeuré enseveli?

Cette longue indifférence n'a point frappé les autres genres; favorisés des athénées et des gazettes, prônés par le bel esprit, exaltés par les amours-propres, ces enfants privilégiés de la littérature comptent d'infatigables professeurs et de zélés disciples. L'Éloquence Militaire, au contraire, reléguée dans les camps, n'a point trouvé de panégyristes: satisfaite d'éclater sous la tente et sur les champs de bataille, elle a craint de se produire dans les cercles et dans les réunions littéraires, et nos modernes rhéteurs n'ont point été tentés d'aller la chercher aux frontières: les braves, uniques dépositaires de ses secrets, ne les ont point révélés dans des cours publics, et peu jaloux des vanités académiques qui mettent les paroles au-dessus des actions, ils ont plus estimé ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont dit.

Cependant le pouvoir de l'Éloquence Militaire, n'avait point échappé à Montaigne dont l'œil observateur a tout aperçu. Elle a, depuis, attiré l'attention de l'un des génies les plus ardents que la France ait comptés parmi ses littérateurs. Chénier en a parlé avec enthousiasme. Il n'a fait qu'indiquer, à la vérité, la grandeur de la tâche: c'était à lui sans doute qu'appartenait l'honneur de la remplir dignement.

L'Éloquence Militaire a sans contredit le droit d'ancienneté sur celle de la chaire, de la tribune et du barreau. Les héros d'Homère haranguent leurs soldats avant la bataille, et Achille, invulnérable, communique à ses guerriers, par la chaleur de ses discours, une étincelle de son indomptable courage. S'il est vrai qu'Homère, cet historien des dieux, se soit plu à cacher, sous le voile de la fable, de véritables traditions des antiques annales de la Grèce, nous devons croire que les plus anciens guerriers pratiquaient l'usage des *harangues militaires*. Dans Virgile, Enée et Turnus enflamment aussi leurs soldats par des discours, et s'il était permis de douter des prodiges de l'Éloquence Militaire, Homère et Virgile suffiraient pour y faire croire.

Mais elle trouve dans l'antiquité de plus solides témoignages, que ne viennent pas du moins altérer les séduisantes fictions de la fable, et les brillantes images de la poésie. Qui de nous oserait douter qu'Alexandre n'employât envers ses Macédoniens, les ressources de l'Éloquence Militaire, pour les pousser à la conquête de l'Asie? Elle préludait aux plus éclatantes actions des Athéniens et des Spartiates: un guerrier timide essaie-t-il d'inspirer la crainte des Perses, en affirmant que le nombre de leurs flèches obscurcira le soleil: *Tant mieux* réplique un Spartiate, *nous combattons à l'ombre*. Quand les Thébains effrayés s'écrient: *nous sommes tombés entre les mains des ennemis!* Pélopidas s'élance en répétant, *dites plutôt qu'ils sont tombés entre les nôtres*; et il est vainqueur. Phérès, lui dit-on, *s'approche à la tête d'une grosse armée*: *tant mieux*, dit-il, *nous en battons un plus grand nombre*; et il remporte la victoire. Camille remarque-t-il que le nombre des Antiates épouvante ses soldats, il monte à cheval parcourt les rangs: *Compagnons, s'écrie-t-il, où sont cette joie et cette envie de combattre, que j'ai toujours vues dans vos regards? avez-vous oublié qui je suis, qui vous êtes et quels sont nos ennemis? N'avez-vous pas conquis Veies, défait les*

Gaulois, et délivré Rome sous mes ordres? Ne suis-je plus Camille? Attaquez seulement, et, à leur ordinaire, nos ennemis fuiront devant vous: et en effet, les ennemis fuient selon leur coutume.

C'est toujours escortée de ces expressions énergiques, de ces tours audacieux, et de ces interrogations entraînant, que l'Éloquence Militaire retentit dans toute l'antiquité. Enlevez cette ressource à Scipion, à Annibal et ils n'auront plus à conduire que des phalanges timides et découragées. Otez à Germanicus cette éloquence des camps et les légions de Germanie égorgeront sous ses yeux, la femme et le fils de leur Général.

L'histoire ancienne abonde en exemples des effets merveilleux que produisait l'Éloquence Militaire; l'usage de haranguer les troupes est attesté par toute l'antiquité; il fut surtout mis en pratique chez les Grecs et les Romains, comme le prouvent les allocutions militaires représentées sur les médailles. Ce pouvoir de l'Éloquence Militaire s'explique par la composition de leurs armées toutes nationales, formées de ces mêmes citoyens à qui, dans la ville, on avait coutume de communiquer les affaires publiques. Le général faisait dans les camps ou sur les champs de bataille, ce que faisaient les orateurs à Rome et à Athènes dans la place publique: il confiait aux troupes les dangers de la patrie, ses craintes et ses espérances: c'était ainsi que les Athéniens et les Romains toujours prêts, dans la paix, à devenir soldats, ne cessaient point d'être citoyens pendant la guerre.

Mais s'il est probable que l'Éloquence Militaire, en pratique chez les anciens, dût atteindre au plus haut degré de splendeur, le doute vient sans cesse comprimer les élans d'admiration qu'inspire la lecture des beaux modèles transmis par les historiens. La valeur romanesque d'Alexandre, et la grandeur de ses entreprises nous portent à croire à son Éloquence Militaire; a-t-il cependant tenu les discours que

lui prête Quinte-Curce? Thucydide a-t-il fidèlement rapporté les harangues de Périclès? Sont-ce bien Annibal et Scipion qui parlent dans Polybe? Camille et Manlius dans Tite-Live? Tacite a-t-il enfin recueilli les propres discours de Germanicus?

Avouons-le, dans ces belles narrations, l'historien prend trop souvent la place du général. Sans doute il s'est attaché à conserver l'esprit, le caractère de l'orateur; mais cette uniformité de style, cet artifice des transitions, cette logique de la pensée portent bien plus à admirer le génie de l'historien, que l'inspiration du général. C'est-là ce qu'il aurait dû dire, mais on sent que ce n'est point ce qu'il a dit: il fut moins élégant sans doute, mais peut-être a-t-il été plus entraînant. En effet, le discours militaire doit porter en soi quelque caractère de la chaleur et du désordre de l'action; la confusion des pensées y représente quelquefois heureusement la mêlée et le choc des bataillons, la témérité de l'attaque autorise la hardiesse d'une épithète qui nous étonne, et cette expression que repousse peut-être la pureté du langage, nous semble suffisamment conquise par l'éclat de la victoire.

Ce sont ces signes originaux de la fidélité du discours qui manquent aux harangues des historiens de l'antiquité; peut-être sont-elles trop parfaites pour être offertes en modèle à l'orateur militaire qui doit en emprunter les mouvements, sans en copier la marche; enfin quand l'académicien les admire, il est peut-être permis au général de les critiquer.

Les harangues d'un illustre capitaine ont seules échappé à l'urbanité des historiens romains: César a pris soin de nous transmettre lui-même les discours qu'il tint à ses légions. Ici le doute est impossible, et les monuments qu'il rapporte entraînent sans réserve la confiance des lecteurs. Tout éloge de l'Éloquence Militaire deviendrait inutile, après l'heureux et fréquent emploi qu'il en sut faire. Usant envers ses sol-

dat de toutes les ressources de l'art oratoire, il les flattait et les menaçait tour-à-tour; tantôt il leur exagérait, à dessein, les forces de l'ennemi; tantôt, il leur confiait ou leur cachait ses projets. L'artifice de ses discours enflammait ou comprimait à son gré le courage de ses légions, et entretenait parmi elles la plus rigoureuse discipline; si elles venaient à s'affranchir de l'obéissance et de la soumission, son éloquence les contraignait à rentrer dans le devoir, et à lui redemander à mains jointes leurs aigles victorieuses; il honorait ses soldats du nom de *Compagnons*, et cette adroite flatterie les attachait à sa fortune plus encore que la victoire et les dépouilles des vaincus.

Nous devons croire que les passages que César nous a transmis de ses discours militaires, offrent une répétition fidèle des mouvements des pensées, des expressions mêmes que lui inspirèrent les lieux, l'action et les circonstances. Ici c'est le général qui parle et le général qui rapporte: les jeunes officiers doivent donc accorder aux modèles que César nous a laissés, une entière confiance, et leur donner, à raison seulement de l'authenticité, la préférence sur les autres modèles de l'antiquité. Telle est aussi la loi que nous nous sommes imposée.

Cependant l'officier qui veut apprendre *l'art d'é mouvoir le soldat*, se gardera bien de repousser comme pour ouvrage d'imagination, les belles harangues et les beaux discours rapportés par les historiens de l'antiquité: si ces morceaux d'éloquence ont souvent été altérés pour les soumettre aux charmes du style, et au génie particulier des écrivains, on doit croire néanmoins que les historiens ont gardé le fond des choses, et qu'ils se sont bornés à préférer pour la forme, le tour le plus propre à donner au discours de la chaleur et de l'énergie: ainsi Germanicus n'a peut-être pas tenu le langage que lui prête Tacite; mais toutes ces belles pensées étaient dans son âme; il aura sans doute mis quelque désordre dans la manière

de les exprimer; mais il aura voulu produire le même effet dans les termes qu'il a employés et que l'historien n'a fait que coordonner. Repousser pour un pareil motif, du domaine de l'Éloquence Militaire, les trop parfaites harangues des historiens de l'antiquité, ce serait refuser de reconnaître sous leurs habits de cour, les héros qu'on avait admirés sous le casque et sur le champ de bataille.

Nous nous sommes bien gardés de commettre une pareille faute dans cet ouvrage, où nous nous proposons d'enseigner bien plus encore par des modèles que par des préceptes, les moyens d'entraîner le soldat et d'enflammer son courage. L'Éloquence Militaire est fille de l'amour de la patrie, et nous n'avons pas dû négliger d'aller la chercher jusque sous les murs de Rome et d'Athènes, où l'ardeur de ce grand sentiment a si longtemps éclaté dans toute sa pureté. Les beaux monuments que nous y avons recueillis nous ont surtout paru précieux, lorsque nos recherches, abandonnant cette terre classique de la liberté, sont parvenues à ces temps obscurs où l'invasion des Barbares dispersa, renversa tout ce que l'Italie avait élevé.

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

Stratagèmes Militaires et Ruses de Guerre.

Mathieu. Après la défaite du corps du général Jellachich, au combat de Saint-Michel, en 1809, le capitaine d'état-major Mathieu, fut envoyé par le prince Eugène en reconnaissance dans la direction de Salzburg. Cet officier, accompagné d'un seul dragon, était parvenu, à la nuit, jusqu'aux positions de Rottenmann, lorsqu'il tomba dans un poste ennemi, et fut fait prisonnier; mais, par une présence d'esprit admirable,

il se donna pour parlementaire, se dit envoyé par le vice-roi à l'effet d'annoncer au corps ennemi entre les mains duquel il se trouve l'entière défaite du général Jellachich, et réussit à faire déposer les armes à 3,000 hommes sous les ordres du général-major Plunkett, qui avait avec lui plusieurs pièces d'artillerie, des caissons et des fourgons.

Le capitaine Mathieu fut nommé peu de temps après baron de Rottenmann, ville sous les murs de laquelle il avait vu défiler les nombreux prisonniers que son audacieuse sommation avait mis entre les mains du prince Eugène.

Franceschi. Le premier consul avait chargé le chef d'escadron Franceschi, aide-de-camp du général Soult, de dépêches pour le général Masséna, enfermé dans Gènes, qui était étroitement bloquée. Chaque jour les officiers qui cherchaient à pénétrer dans la place tombaient entre les mains des Anglais; cependant les dépêches dont Franceschi était porteur étaient de la plus haute importance; aussi son courage surmonta-t-il tous les obstacles.

Dans un frêle bateau, avec trois rameurs et à la faveur de la nuit, il était parvenu jusqu'à la chaîne des postes anglais, après avoir traversé la croisière et passé sous la poupe de l'amiral. Le jour paraît; au milieu de la rade, encore à plus d'une lieue du rivage, sous le feu croisé des bateaux, l'un de ses rameurs est blessé. Alors, prêt à tomber entre les mains des ennemis, Franceschi attache ses dépêches sur sa tête, se dépouille, ordonne aux matelots de faire un dernier effort pour ramer dans une direction contraire, et se jette à la mer; mais, un instant après, s'apercevant qu'il a laissé ses armes, il retourne au bateau, prend son sabre, le serre dans ses dents, nage longtemps, et, presque épuisé, il aborde au pied du môle et porte au général Masséna les dépêches du premier consul, qu'il avait laissé au pied du mont Saint-Bernard.

Pescara. Le marquis de Pescara, général de l'infanterie

d'Espagne, fit courir le bruit dans son armée que les Français venaient avec la résolution de ne point faire de quartier à la bataille de Pavie. Ce qui irrita extrêmement les Espagnols, et contribua à leur faire gagner la bataille.

Ney. Le général Ney se présente, en 1795, devant la place de Wurtzbourg avec 300 hommes. Il somme la garnison, forte de 2,500 Autrichiens, de se rendre à l'instant même. Le commandant, étonné, croit que ce détachement n'est que l'avant-garde d'un corps considérable qui s'avance; il propose de dresser les articles d'une capitulation. «Des articles? répond Ney; un seul suffit: il faut vous rendre.»

Noailles. La déplorable expédition de St.-Domingue fut terminée en 1803 par une dernière action glorieuse, due à une ruse dont le succès coûta la vie au brave qui s'en est servi. On sait que le général Noailles commandait au môle St.-Nicolas quand les Anglais vinrent le sommer de rendre ce poste. Il s'y refusa en concevant dès-lors le hardi projet d'échapper, lui et sa garnison, à la vigilance des bâtiments ennemis, et d'éviter ainsi une capitulation fâcheuse. Étant donc sorti par une nuit obscure sur un brick qui portait la plus grande partie de la garnison du môle, le général Noailles cherchait à gagner la Havane pour s'y réunir au général Lavallette, lorsqu'il fut rencontré par une corvette anglaise. Sans changer de route, il fit cacher son équipage, hissa le pavillon britannique, et répondit au capitaine de la corvette qui le héla qu'il venait de la Jamaïque. L'Anglais, ne doutant point que ce ne fût un bâtiment de sa nation, n'hésita pas à lui dire que la corvette croisait dans ces parages pour s'emparer d'un bâtiment monté par le général français Noailles. «J'ai précisément la même mission,» reprit celui-ci, qui tenait lui-même le porte-voix pour satisfaire aux questions du croiseur. Après avoir marché quelque temps de conserve, le général Noailles, ayant saisi un moment favorable, s'empara de la corvette et la fit entrer dans le port

de la Havane. Mais il avait reçu dans ce combat des blessures auxquelles il succomba quelques jours après son débarquement.

Bélisaire. Bélisaire marchait aux Persans, qui envahissaient les provinces de l'empire romain d'Orient; il les rencontre dans l'Osrhoène, à Callinique (531); mais il diffère de les attaquer, pour les faire tomber dans une embuscade par ses manœuvres. Les soldats romains, impatientes de combattre, demandent à grands cris le signal de la bataille, et accusent de lâcheté leur général; il veut enfin modérer leur fougue imprudente, la sédition devient générale. Forcé d'obéir à ceux qu'il commande, il sauve par cette harangue l'honneur du commandement: «Camarades,» dit-il, «je suis satisfait de votre zèle, et je voulais l'éprouver par mes refus; je vais contenter vos désirs. Combattez avec autant d'ardeur que vous avez demandé la bataille.»

Lucullus. Au moment où Lucullus allait attaquer l'armée de Tigrane roi d'Arménie, on lui fit observer qu'il livrait bataille un jour malheureux. «J'en vais faire un jour heureux,» répondit Lucullus avec un ton d'assurance qui présageait la victoire.

Cyrus. Cyrus, avant de livrer bataille à Crésus, dans les plaines de Tymbrée offrit des sacrifices aux dieux. Un coup de tonnerre s'étant fait entendre: «Nous te suivons, souverain Jupiter,» s'écria-t-il, et il marcha à l'ennemi.

L'armée babylonienne, forte de 400,000 hommes, fit alors un grand mouvement pour envelopper les Perses; ceux-ci ayant paru effrayés, Cyrus parcourut leurs rangs, donna le signal du combat, et, profitant du coup de tonnerre qui s'était fait entendre, s'écria: «Camarades, courons à une victoire assurée; vous l'avez entendu, les dieux sont pour nous.»

Philippe. Quand Philippe vit que ses Macédoniens étaient montés sur les murs de Méthone, il fit aussitôt retirer les

échelles qui avaient servi à l'escalade, afin que ses gens n'ayant plus de moyens pour descendre, eussent plus d'ardeur à se rendre maîtres des murs et de la place.

Sertorius. Sertorius poignarda de sa propre main un Barbare qui était venu lui annoncer la défaite d'un de ses lieutenants, craignant qu'il n'allât divulguer cette nouvelle, et qu'elle n'intimidât ses gens qui en étaient aux mains avec l'ennemi.

Spinola. Ambroise Spinola, fameux général espagnol, eut, en 1504, l'honneur de souper avec Henri IV. Sur la fin du repas, le monarque lui demanda, en particulier, quel était son dessein dans la campagne qu'il allait faire. Spinola lui exposa fidèlement tous ses projets; le pont qu'il devait jeter sur l'Escaut pour le passer; le lieu où il devait, de l'autre côté, construire un petit fort et un môle; il n'oublia rien de tout ce qu'il avait projeté. Henri, qui s'intéressait pour les Hollandais, écrivit au prince d'Orange tout ce qu'il avait appris, lui mandant qu'il fallait prendre le contre-pied de ce que lui avait dit le général espagnol; n'étant pas vraisemblable, ajouta-t-il, que Spinola, qui se défie de moi, m'ait révélé ses vrais desseins. Cependant ce capitaine habile fit tout ce qu'il avait dit, et il ne s'était piqué de franchise avec Henri IV, que parce qu'il était persuadé que ce prince ne le croirait pas. Aussi ce grand monarque disait-il: «Les autres trompent en mentant, mais Spinola m'a trompé en disant la vérité.»

Anonyme. Les Espagnols attaquaient vivement, en 1579, Maëstricht. L'opiniâtre résistance qu'ils éprouvaient commençait à les rebuter, quand un cavalier leur crie: «Victoire, Saint-Jacques! La porte de Bolduc est prise, le régiment de Lombardie est dans la ville.» Dans le même temps d'autres émissaires annoncent avec transport à la porte de Bolduc, «que les Valons ont déjà arboré leurs enseignes à la porte de Tongres.» Cette ruse a un succès complet; les

troupes redoublent de courage, et la place est forcée de capituler.

Pescaire. Le marquis de Pescaire doit être placé au rang des plus fameux généraux. Il se distingua dans le Milanais et à la bataille de Pavie. Les français, affaiblis par la retraite des Suisses, étaient postés dans les environs de Rebec, en attendant qu'ils pussent retourner dans leur patrie. Pescaire se proposa d'enlever, pendant la nuit, en 1523, un de leurs quartiers. Il fit mettre à ses soldats des chemises sur leurs habits; afin qu'ils pussent se reconnaître dans l'obscurité. L'entreprise réussit à la faveur de ce *stratagème*; et ce coup de main fut appelé la *Camisade de Rebec*. On nomma depuis *Camisades* toutes les surprises qui se font au milieu des ténèbres.

Religieuse prussienne. Uladislas, qui venait de prendre le titre de roi de Pologne, entra, en 1325, à main armée dans les états du marquis de Brandebourg, afin d'empêcher ce prince de secourir les chevaliers Teutoniques. Il y mit tout à feu et à sang, et la licence effrénée de ses soldats n'épargna pas même les choses les plus sacrées. Une religieuse prussienne, se voyant sur le point d'être violée par un de ces brutaux, imagina, pour sauver son honneur, un *stratagème héroïque*. Elle lui fit croire qu'elle avait la connaissance d'une admirable recette, par la vertu de laquelle on était impénétrable à tous les traits, et promit de la lui communiquer s'il voulait ne pas abuser sur elle du droit funeste de la guerre; et, afin qu'il ne pût douter de l'efficacité de sa recette, elle voulut qu'il en fit l'expérience sur elle-même. «Donnez-moi un coup de sabre sur la tête,» dit-elle au soldat, «et vous verrez que la recette que je vous propose est infallible.» Le soldat y consentit; mais, en voyant la religieuse tomber dans son sang, il reconnut qu'elle l'avait trompé.

Corsaires. Deux corsaires de Cherbourg firent, en 1778,

usage d'un *stratagème* qui leur réussit. L'un arbora pavillon anglais: et l'autre, qui avait gardé le sien, l'attaqua à la vue de quelques navires qu'ils aperçurent de loin: il est inutile de dire que les canons n'étaient chargés qu'à poudre. Le combat simulé fut très-vif en apparence et dura deux heures. A la fin, le feu du prétendu Anglais s'étant ralenti, il amena, et le vainqueur paraissait le conduire à Cherbourg, lorsque trois corsaires de Jersey et de Guernesey, qui avaient été témoins de ce combat, donnèrent dans le piège qu'on leur avait tendu, en venant à pleines voiles pour enlever la prise. Alors les deux vaisseaux de Cherbourg leur firent tête, et les combattirent si bien, qu'ils les obligèrent à se rendre.

Colomb. Christophe Colomb, né à Gènes, découvrit l'Amérique en 1492. En 1502, jeté par la tempête à la Jamaïque qu'il avait reconnue en 1494, et séparé de ses vaisseaux, il se vit obligé d'y séjourner. Il y implora le secours des Caraïbes, qui lui fournirent d'abord de vivres pour lui et ses gens; mais la crainte d'en manquer eux-mêmes les ayant rendus tout-à-coup inhospitaliers, les Espagnols murmurèrent contre l'indulgence de l'amiral. C'est alors que Colomb profita adroitement de la circonstance d'une éclipse qu'il savait devoir arriver le jour même, pour menacer ces peuples ignorants de la colère du ciel. «Le Dieu que j'adore,» dit-il d'un ton inspiré, «va éteindre, pour vous punir, l'un des »flambeaux des cieux, si vous persistez dans votre refus.» La lune s'éclipse en effet dans le moment: les sauvages, épouvantés, demandent grâce, et les Espagnols ne manquèrent plus de vivres.

Bibliothèque portative de l'Officier.

Barbot.

Le salut d'une armée ou d'une ville est quelquefois sous la sauve-garde d'un simple soldat; ce qui prouve que l'intrépidité est une vertu nécessaire à tous ceux qui exercent la profession des armes. Que de malheurs arrivés souvent par la lâcheté d'une sentinelle ! mais que de services importants rendus quelquefois par une sentinelle intrépide à son poste!

Le duc *d'Anjou*, depuis *Henri III*, assiégeait la Rochelle, le boulevard des Calvinistes. Il y avait près de la contrescarpe un moulin qu'on n'avait pas eu le temps de fortifier; on y jetait du monde pendant le jour, on retirait à l'entrée de la nuit cette petite garnison, et l'on n'y laissait qu'un seul homme. *Strozzi* fit des dispositions pour l'emporter; il s'avança au clair de la lune avec un détachement et deux coulevrines. Un soldat de l'île de Rhé, nommé *Barbot*, se trouvait de garde cette nuit-là; il était le seul défenseur de ce mauvais poste. Ce brave homme tient ferme; il tire avec une célérité incroyable beaucoup de coups d'arquebuse sur les assaillants et variant les inflexions de sa voix, il leur fait croire que les assiégés sont en grand nombre. On encourageait du haut des remparts cet étrange gouverneur, on exhortait la garnison à tenir ferme, et l'on annonçait de prompts secours; enfin *Barbot* se voyant sur le point d'être forcé, demande quartier pour lui et pour les siens: on le lui accorde; aussitôt il met bas les armes, et montre toute la garnison dans sa seule personne.

La baronne de Roseneck.

Les Suisses s'étant rendus maîtres, en 1499, du château de Blumenfeld, le baron de Roseneck, qui y commandait, fut réservé pour être la victime d'une vengeance particulière. Il fut réglé que chacun des habitants enlèverait les effets qu'il pourrait emporter avec lui. La femme du baron, qui fut comprise dans cet article de la capitulation, ne trouvant point d'effet plus précieux pour elle que son mari, dont elle craignait le sort, le chargea sur ses épaules. Cette générosité ingénieuse, qui fait l'éloge des femmes, et dont l'histoire offre quelques exemples, toucha les Suisses, qui étouffèrent tout ressentiment contre le baron, lui donnèrent la liberté, et firent rendre à sa vertueuse épouse tous ses effets.

Bibliothèque portative de l'Officier.

AVANT L'ACTION.

Henri IV avant la bataille d'Ivry (1590).

Au moment de combattre dans les plaines d'Ivry, Henri IV harangua ainsi ses soldats :

» Mes compagnons, si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie. Si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussitôt au ralliement; c'est le gain de la bataille: vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là-haut à main droite; si vous perdez vos enseignes, cornettes et guidons, ne perdez point de vue mon panache blanc: vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire! »

Alexandre, la veille de la bataille d'Arbelles.

Alexandre dormait encore d'un profond sommeil à l'heure qu'il avait marquée pour livrer la bataille d'Arbelles; Parménion courut dans sa tente, et l'appela plusieurs fois: «Comment, Seigneur, lui dit-il, nous sommes en présence de l'ennemi, et vous dormez comme si vous aviez vaincu.— Mon ami, reprit le héros, nous avons effectivement vaincu, puisque Darius est présent, et qu'il nous épargne la peine de le chercher dans des plaines qu'il a changées en affreuses solitudes.»

Le même.

Fernand Cortez, avant la conquête de Mexique (1519).

En abordant au Mexique, Fernand Cortez prévint les difficultés qu'allait lui offrir la conquête d'un peuple nombreux qui n'était point entièrement étranger à l'art de la guerre et à la civilisation. Il chercha à affermir le courage de ses soldats par l'amour de la gloire et celui des richesses. «Voilà mes amis, leur dit-il, ce que nous cherchons, de grands périls et de grandes richesses: celles-ci établissent la fortune, et les autres la réputation!»

Le même.

Alexandre I^{er} (1812).

«Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos généraux,
»aux chefs de nos régiments ou à nos troupes de toutes ar-
»mes, ce qui concerne leur devoir ou leur honneur. Le sang
»des Esclavons, si illustres par leurs vertus et leurs victoires,
»coule dans leurs veines. Soldats! vous défendez votre foi,
»votre pays et votre liberté! votre Empereur marche à votre
»tête, et le Dieu de la justice est contre l'agresseur.»

Le même.

Annibal, à la bataille du Tesin.

Le jour de la bataille du Tesin, Annibal ranima le courage de son armée par ces paroles:

«Compagnons, leur dit-il, le ciel m'annonce la victoire;
»c'est aux Romains et non à vous de trembler. Jetez les
»yeux sur ce champ de bataille: nulle retraite ici pour les
»lâches; nous périssons tous si nous sommes vaincus. Quel
»gage plus certain du triomphe? Quel signe plus sensible
»de la protection des dieux? Ils nous ont placés entre la
»victoire et la mort.»

Le même.

César avant la bataille de Pharsale.

Avant la bataille de Pharsale, César ordonna de combler les fossés et de détruire les remparts de son camp, «Car, »dit-il, nous passerons la nuit dans le camp de Pompée.»

Le même.

César à Pharsale.

César, sur le point de donner bataille à Pompée, auprès de Pharsale, marqua que la plupart des ennemis étaient des jeunes gens, esclaves de leur beauté. Il ordonna en conséquence à ses soldats de diriger leurs coups et leurs attaques vers leurs visages. Et ces beaux garçons, dans la crainte d'être défigurés, prirent honteusement la fuite.

Bibliothèque portative de l'Officier.

DÉFENSE ET ATTAQUE DES PLACES.

César au siège d'Attegua.

César assiège la ville d'Attegua; la garnison vivement pressée, offre de se rendre si elle obtient la liberté. «César »prescrit les conditions, il n'en reçoit jamais,» répond le fier conquérant.

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

Le maréchal de Villars à Kintzingen (1702).

Le maréchal de Villars, lorsqu'il se présenta, en 1702, devant Kintzingen, menaça de mettre la ville à feu et à sang, et de passer la garnison au fil de l'épée, si elle tirait un seul coup de canon. Le commandant s'étant hâté de rendre cette place, Villars dit à ses officiers-généraux: Avouez, Mes-

»sieurs, que si cette place ne se fût pas rendue, il nous eût
»été impossible de la prendre, n'ayant pas de canons, et
»que nous n'aurions pu aller plus loin. Il faut quelquefois
»que la hardiesse supplée aux forces. Des menaces faites à
»propos à un ennemi qui se croit supérieur et hors d'insulte,
»ne peuvent que le surprendre et lui donner souvent des
»alarmes, qui l'obligent à accorder des choses qu'on ne
»saurait obtenir autrement.»

Le même.

*Réponse du gouverneur de Vile de Gomère aux
Anglais.*

Le commandat d'une petite escadre anglaise adressa cette sommation au gouverneur de Gomère, l'une des Canaries. «Charles Windham, par la grâce de Dieu, capitaine commandant de trois vaisseaux de guerre, etc., demande au gouverneur de Gomère, la possession de sa ville et de ses forts, faute de quoi, il va les renverser, les réduire en cendres, le faire pendre, et passer la garnison et les habitants au fil de l'épée.»

L'officier espagnol lui fit cette réponse: «Diego Bueno, catholique romain, commandant de cette île, baise les mains au seigneur commandant, chevalier Windham, et répond à ses propositions, que pour sa patrie, pour sa loi et pour son roi, il perdra la vie; qu'ainsi le plus fort, sera victorieux: Dieu vous garde.»

Les Anglais furent contraints de s'éloigner.

Le même.

Défense de Lille par le maréchal de Boufflers.

Le maréchal de Boufflers, pendant sa belle défense de la place de Lille contre le prince Eugène, promet cent louis au brave qui irait reconnaître les progrès d'une sape ouverte par les assiégeants. Déjà cinq grenadiers, victimes de leur courage, avaient tenté cette périlleuse entreprise sans y avoir réussi: un sixième se présente, l'exécute heureusement, et revient, au grand étonnement de l'armée qui supposait qu'il avait trouvé le même sort que ses camarades, apprendre à son général ce qu'il avait tant d'intérêt à savoir. D'après les renseignements qu'il donna, les assiégés font une sortie qui obtient le succès le plus complet, et qui fait le plus grand mal à l'ennemi. Boufflers faisant alors appeler le valeureux grenadier, lui présenta la récompense promise; mais celui-ci lui dit: »Grand merci, mon général, on ne va pas là pour »de l'argent.—Tu as raison, dit Boufflers, et sur-le-champ »il le fit officier.»

Le même.

Floride à Milan (1706).

Le marquis de la Floride, gouverneur de la citadelle de Milan, sommé avec de grandes menaces par le prince Eugène, lui fit dire; «J'ai défendu vingt-quatre places pour »les rois d'Espagne, mes maîtres, et j'ai envie de me faire »tuer sur la brèche de la vingt-cinquième. Le grand Eugène

qui connaissait la fermeté du général espagnol renonça au projet d'attaquer cette citadelle de vive force.

Le même.

Léonidas.

La Grèce ne jouit pas longtemps du repos que la bataille de Marathon lui avait donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius, Xerxès, son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mère Attosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattants (d'autres disent dix-sept cent mille), sans compter son armée navale de douze cents vaisseaux. Léonidas, roi de Sparte, qui n'avait que trois cents hommes, lui en tua vingt mille au passage des Thermopyles, et périt avec les siens.

Bossuet.

Le même sujet.

Les Thermopyles est un passage de vingt-cinq pieds de large, entre la mer et les montagnes escarpées.

Léonidas fit mettre sur le lieu cette épitaphe: *Passant vas annoncer à Lacédémoine que nous sommes morts ici pour obéir à ses justes lois.*

Anquetil.

PENDANT L'ACTION.

Chevert et le sous-officier.

Tout le monde connaît l'instruction singulière que M. de Chevert donna à un sous-officier à l'attaque de Prague: «Tu vas monter par-là, disait-il au sergent; quand tu approcheras du haut du rempart, on criera: *qui vive?* Tu ne répondras rien. On criera une seconde fois; tu ne répondras rien encore, non plus qu'au troisième cri. On tirera, on te manquera, tu égorgeras la sentinelle, et j'arrive pour te secourir.» Tout fut exécuté de point en point.

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

Kleber et Schouardin.

Un ordre semblable fut donné par Kleber; mais il exi-

geait un dévouement encore plus magnanime, parce que la mort devait y trouver infailliblement une victime.

L'armée de Mayence attaquée par Charrete et Bonchamp, n'avait pu résister aux efforts des Vendéens; elle se retirait après avoir perdu ses canons, en soutenant les attaques réitérées d'un ennemi supérieur en nombre. Les républicains étaient sur le point de succomber; leur retraite allait être coupée. Kleber appelle le lieutenant-colonel Schouardin, «Prends une compagnie de grenadiers, lui dit-il, arrête l'ennemi devant ce ravin; tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades. — Oui, mon général, répond Schouardin.» Il fait volte-face, arrête longtemps les Vendéens, et meurt avec les cent hommes qu'il commande.

Au récit de pareils traits on est contraint d'admirer, et la violence de ce sentiment ne laisse plus de forces pour apprécier la sublimité de ces mémorables paroles. Quoi de plus beau, de plus énergique que cet ordre de Kleber. «*Tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades.*» Cette confiance dans la valeur des siens, honore le chef autant que les officiers. Le *oui, mon général*, fait tressaillir; l'antiquité n'a jamais rien produit de plus grand.

Le même.

Camille, lorsqu'il vint délivrer Rome.

Les Gaulois vainqueurs sur les bords d'Allia, s'emparèrent bientôt de Rome, et viennent mettre le siège devant le capitole. Brennus, leur chef, consent à se retirer moyennant une somme d'or que les Romains s'empressent de lui porter: au moment où l'on pèse l'or, et où les barbares insultent au malheur des vaincus, Camille accouru au se-

cours de l'ingrate patrie qui l'avait exilé, se précipite avec ses soldats sur les Gaulois, en s'écriant: «Ce n'est qu'avec le »fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie: Rome »ne traite jamais avec des vainqueurs; toujours avec des »vaincus.» Il les met en fuite, et les chasse du territoire de la république,

Le même.

Desaix à Schifferstadt.

Le général Desaix au combat de Schifferstadt (1794) voyant ses bataillons se replier, courut à eux pour les ramener à la charge. «N'avez-vous point ordonné la retraite, lui demandent quelques officiers?—Oui, mais c'est celle de «l'ennemi!» Ses soldats se retournent aussitôt, et les Autrichiens prennent la fuite.

Le même.

M. de l'Escure au combat de Chataigneraye.

Les Vendéens, marchant sur une position occupée par les républicains à la Chataigneraye, furent arrêtés par un terrible feu de mitraille. M. de l'Escure, voyant leur hésitation, s'avança seul au-devant de la batterie, en criant *vive le Roi!* Il reçut la décharge de six pièces de canon, sans avoir la moindre blessure, quoique ses habits fussent criblés. «Vous »voyez, mes amis, dit-il en se retournant vers les Vendéens, »les bleus ne savent pas tirer.» Le ton d'assurance avec le-

quel il prononça ces mots, rendit le courage aux paysans, qui s'élançèrent aussitôt sur la position.

Le même.

Coutard à Saumur.

Le général Coutard ordonnant à sa cavalerie d'enlever une batterie ennemie: «Où nous envoyez-vous, lui dit le commandant Weissen.—A la mort, reprit Coutard, le salut de la patrie l'exige.»

Le même.

Louis VI à Brenneville.

Pendant la bataille de Brenneville, un anglais se jeta sur la bride du cheval de Louis VI qui combattait au fort de la mêlée, et fier d'une telle proie, il cria à ses compagnons: «Le Roi est pris.—Ne sais-tu pas, lui dit le monarque en souriant, qu'au jeu d'échecs on ne prend jamais le Roi?» Cette saillie fut suivie d'un coup de cimeterre qui étendit l'anglais à ses pieds.

Le même.

Cordoue à Cérignole.

Au commencement de la bataille de Cérignole, en 1503,

livrée aux Français par Fernand Gonzalve de Cordoue, le magasin à poudre des Espagnols sauta dès les premières charges. Cet habile général, qui sent dans le moment que ce hasard malheureux peut avoir des suites funestes, a assez de présence d'esprit pour en tirer un augure favorable. « Enfants, dit-il à ses soldats, la victoire est à nous: le ciel » annonce par ce signe éclatant que nous n'avons plus besoin » d'artillerie. » L'air d'assurance dont il accompagne ce discours persuade tous les esprits: on triomphe parce qu'on se croit invincible.

Le même.

Pierre-le-Grand à la bataille de Lesnow (1708).

A la bataille de Lesnow Pierre-le-Grand attaqua avec 50,000 hommes le général suédois Lewenhaupt, qui conduisait à Charles XII un immense convoi de vivres et de munitions. Les Russes vigoureusement repoussés par les Suédois, et ayant perdu 1,500 hommes, battaient en retraite, lorsque le Czar courant aux Calmouks et aux Cosaques qui formaient son arrière-garde, leur cria: « Je vous ordonne de » tirer sur quiconque fuira, et de me tuer moi-même si j'étais » assez lâche pour me retirer. » Les Russes remportèrent la victoire, mais elle leur coûta 20,000 hommes.

Le même.

Bourbon à l'assaut de Rome.

Le connétable de Bourbon, dont la trahison envers François I^{er} n'a point fait oublier la bravoure et les talents mili-

taires, trouva la mort à l'assaut de Rome, en 1527; il y monte le premier, et reçoit le coup mortel; en tombant, il dit à un de ses officiers: «Hâte-toi de me couvrir de ce »manteau; cache ma mort aux soldats, et que j'emporte au »moins avec moi l'espérance de la victoire.» L'ordre est »exécuté: il entend les Espagnols se demander avec effroi: «Où est Bourbon? Bourbon est-il mort?—Non», leur dit-il sans se découvrir, «Bourbon marche devant, suivez-le;» et il expire.

Bibliothèque portative de l'Officier.

Charles XII devant la place de Thorn.

En attendant de canon pour assiéger cette place, Charles XII s'avancé souvent trop près des remparts pour la reconnaître; l'habit simple qu'il portait toujours lui était dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé; il l'empêchait d'être remarqué et d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux, nommé Lieven, qui était vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven, connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir: dans le moment que durait cette contestation le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre; au même instant une volée de canon qui venait en flanc renverse le

général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Voltaire.

Bataille de Pultava.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises ; l'un glorieux d'avoir donné des États, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue ; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Le même.

DÉSŒBÉISSANCE.—SÉDITIONS.—RÉVOLTES.

Le général Bernadotte à Milan (1797).

Un corps de 20,000 hommes, commandé par le général Bernadotte, fut détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse pour aller renforcer l'armée d'Italie à l'ouverture de la fameuse campagne de 1796. Déjà il avait franchi les Alpes et était arrivé à Milan. Au départ de cette ville, un régiment, sous le prétexte que la solde était arriérée, refusa de marcher, et son exemple répandit la sédition dans une partie de la division de Bernadotte. Le colonel ne put se faire obéir. Il ordonna aux officiers et sous-officiers de partir avec leurs drapeaux, mais les soldats restèrent immobiles. Bernadotte averti de cet événement court à eux; ils reconnaissent sa voix; il commande en avant; le régiment obéit: à peu de distance il hésite de nouveau et s'arrête tout-à-coup. Bernadotte court à la compagnie des grenadiers, tire son sabre et saisissant l'homme du premier rang: «Marche, lui dit-il, ou je te tue.»—Il se tourne vers le reste du régiment:

«Malheureux, je ne vous aurai pas amenés de si loin pour
»être le témoin de votre déshonneur; il faut ici m'obéir ou
»m'assassiner. Mais vous ne frapperez point le général à
»qui vos vies appartiennent. Avez-vous oublié que sans lui
»vous auriez cessé d'être ou qu'esclaves d'un roi notre
»ennemi vos mains victorieuses dessécheraient les marais de
»la Hongrie? Vous-mêmes, livrez-moi les chefs de la sédi-
»tion, ou je vous fais décimer.» Tout le monde se tut; mais
le repentir se faisait lire sur les visages. On joint les dra-
peaux, Bernadotte commande aux capitaines de désigner
les coupables; on les fait sortir des rangs; on les livre à
une garde composée de leurs camarades. *En avant!* crie le
général; tout le régiment obéit sans murmurer.

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

*Bonaparte aux soldats du 1^{er} régiment d'artillerie,
à Turin (1801).*

«Soldats! votre conduite dans la citadelle de Turin, a
»retenti dans toute l'Europe. Nos ennemis se sont réjouis de
»vous voir insubordonnés et criminels. Une douleur profonde
»a précédé, dans le cœur de vos concitoyens, le cri de la
»vengeance. Vous avez rendu de grands services..... vous
»êtes couverts d'honorables blessures; vous les avez reçues
»pour la gloire de la république..... Elle a triomphé de ses
»ennemis; elle tient le premier rang parmi les puissances!!
»Mais que lui importerait tant de grandeur, si ses enfants in-
»disciplinés se laissaient guider par les passions effrénées de
»quelques misérables! Vous êtes entrés sans ordre et tu-
»multueusement dans une forteresse en violant toutes les
»consignes, sans porter aucun respect au drapeau du peu-

«ple français qui y était arboré. Le brave officier qui était
»chargé de le défendre, vous l'avez tué... vous avez passé
»sur son cadavre..... vous êtes tous coupables. Les officiers
»qui n'ont pas su vous préserver d'un tel égarement, ne
»sont pas dignes de vous commander... ce drapeau que vous
»avez abandonné, qui n'a pu vous rallier, sera suspendu
»au temple de Mars, et couvert d'un crêpe funèbre.....
»votre corps est dissous.

»Soldats, vous allez entrer dans de nouveaux corps;
»donnez-y des preuves d'une sévère discipline. Faites que
»l'on dise: ils ont dû servir d'exemple; mais ils sont toujours
»ce qu'ils ont été, les braves et bons enfants de la patrie.»

Le même.

Le duc de Guise à Naples (1647).

Lorsque le duc de Guise alla prendre, en 1647, le commandement des troupes Napolitaines, pour chasser les Espagnols du royaume de Naples, ses soldats, sous le prétexte qu'ils n'étaient point payés, se révoltèrent et ne voulurent pas marcher: «Quels sont ceux qui refusent de m'obéir, dit
»fièrement le duc aux mutins?—C'est moi et tous les autres,
»lui répondit l'un d'eux.» Le duc court à lui et le perce de son épée. «Y en a-t-il quelqu'autre qui veuille mourir de
»ma main, s'écrie le duc?—C'est moi, répond un autre.—
»Tu ne le mérites pas, reprit-il, mais tu mourras de la main
»du bourreau; et il le fait pendre à l'instant.» Cette fermeté fait rentrer les mutins dans le devoir, et ils demandent leur pardon au duc de Guise.

Le même.

Le duc d'Albe (1546).

Charles-Quint avait défendu à ses soldats, sous peine de mort, d'accepter le défi d'un soldat luthérien, qui tous les jours venait, entre les deux camps provoquer en duel le plus brave des catholiques. Un fantassin espagnol fatigué de cette audace, alla combattre le luthérien, et le tua. Charles voulut lui faire appliquer la peine due à sa désobéissance; lorsque tous les Espagnols, qui étaient dans le camp, se présentèrent en masse à l'Empereur, et lui dirent qu'ils allaient abandonner l'armée, si l'on exécutait leur brave camarade. Charles obligé de céder prit ce détour. «On a raison » de se soulever contre moi, puisque j'ai moi-même manqué » à la discipline militaire, en faisant usage d'une autorité » que j'ai confiée au duc d'Albe, mon général; c'est à lui à » disposer souverainement des jours des soldats: je reconnais » que je n'en ai pas le droit, puisque je me le suis ôté.» Le duc d'Albe saisit l'intention du Roi, et pardonna au soldat.

Mais un peu plus tard, lorsque le calme fut entièrement rétabli, il rassembla les séditeux. «Quoi! leur dit-il d'un » ton menaçant, vous vous croyez permis de vous soulever » contre votre maître, dès qu'il donne des ordres contraires » à vos souhaits? Qui voudra désormais entreprendre de vous » faire observer les lois de la discipline? Que n'oseront point » les scélérats, s'ils se croient assurés de votre protection? » Que vous reste-t-il à tenter, sinon de tout soumettre à vos » volontés, de marcher où et quand il vous plaira, d'exiger » de vos généraux qu'ils vous rendent compte des ordres » qu'ils donnent et de leurs moindres actions?» Ce reproche toucha vivement les soldats, qui s'empressèrent de demander leur pardon.

Le même.

Soworow dans la marche sur le Saint-Gothard.

Dans la marche qu'il faisait sur le St.-Gothard, en 1799, le maréchal Soworow employa un moyen qui ne pouvait sortir que d'une tête aussi singulièrement organisée que la sienne, pour ramener ses soldats à leur discipline première, et pour leur rendre cete intrépidité et ce mépris de la mort qu'une étonnante fatalité leur avait momentanément ravis. En effet, le 23 septembre, son avant-garde pénétra dans la vallée du Tésin, que le vieux guerrier russe remonta ensuite avec le gros de son armée. Jusque-là, le maréchal n'avait eu qu'à se féliciter du zèle et du dévouement de ses troupes; mais lorsque les premières colonnes furent en présence du St.-Gothard, leur enthousiasme et leur énergie parurent s'éteindre tout-à-coup. Ce changement manifesté d'abord par des murmures, fut bientôt suivi de marques de mutinerie, et enfin plusieurs jetèrent leurs armes et refusèrent de marcher plus loin. Déjà les généraux et les officiers avaient en vain eu recours aux punitions, et les plus mutins avaient péri sous le bâton lorsqu'il devint tout-à-fait impossible d'arrêter les progrès de la sédition et de faire avancer la grande majorité des soldats. C'est donc en ce moment que Soworow, apprenant ce désordre et voyant que les exhortations et les châtimens étaient inutiles, fit creuser une fosse sur le chemin qu'il fallait suivre, s'étendit dedans dépouillé de tous ses vêtements; puis, s'adressant à ceux qui pouvaient l'entendre, il leur dit: «Couvrez-moi de terre et abandonnez ici votre général, vous n'êtes plus mes enfans; je ne suis plus votre père: je n'ai plus qu'à mourir. Je souperai ce soir avec le grand saint Nicolas (c'est le patron des Russes, qui ont en lui la plus grande confiance). Il me demandera pourquoi je suis là; je lui répondrai que les gre-

»nadiers russes ont abandonné leur général, qu'ils l'ont
»laissé sur une terre étrangère à la merci de l'ennemi, et
»qu'il a préféré mourir plutôt que de survivre à son déshon-
»neur.» Cette bizarre démonstration obtint un succès com-
plet; car les grenadiers russes se précipitèrent vers la fosse,
en tirèrent leur général, le tinrent quelque temps entre
leurs bras en poussant des hurlements effroyables, et le
supplèrent de les conduire sur-le-champ à l'ennemi en ju-
rant d'escalader les sommets les plus escarpés du St.-
Gothard, pour en chasser et y tuer jusqu'au dernier des
Français.

Bibliothèque portative de l'Officier.

Cordoue en Italie.

Les troupes espagnoles qu'en 1502 commandait en Italie
Gonzalve de Cordoue, le plus grand capitaine de son siècle,
mécontentes de manquer de tout, prennent, la plupart,
les armes, et viennent le trouver en ordre de bataille pour
exiger leur solde. Un des plus hardis lui présente la pointe
de sa hallebarde. Le général, sans s'étonner, saisit le bras
du soldat, et affectant un air gai et riant, comme si ce n'eût
été qu'un jeu, «Prends garde, camarade,» lui dit-il, «qu'en
»voulant badiner avec cette arme tu ne me blesses.»

Le même.

— 101 —

Bonaparte et le général d'Alvinzy

DES APROPOS.

Bonaparte et la sentinelle endormie.

La bataille d'Arcole qui décida la retraite de l'armée autrichienne du général d'Alvinzy, au-delà de la Brenta, avait été excessivement meurtrière et longtemps disputée. Les troupes françaises qui avaient combattu pendant deux jours consécutifs étaient très-fatiguées. Pendant la nuit qui suivit la dernière journée, Bonaparte, parcourant tous les postes sous l'habit de simple officier trouva une sentinelle endormie; il lui enleva avec précaution son fusil, et resta en faction à sa place. Le soldat, à son réveil, apercevant son général à ses côtés, s'écrie: «Bonaparte! je suis perdu.—»Rassure-toi, mon ami, reprit celui-ci: après tant de fatigues il est permis à un brave comme toi de s'endormir;» mais une autre fois choisis mieux ton temps.»

Bibliothèque portative de l'Officier.

Bonaparte et le général Joubert.

Le général Joubert, après sa célèbre expédition du Tyrol, revint auprès du général en chef, et se présenta à son quartier-général. Une sentinelle qui avait l'ordre positif de ne laisser pénétrer qui que ce soit dans le cabinet de Bonaparte, occupé alors à travailler, refusa le passage à Joubert, qui força la consigne et entra chez son général. Le soldat qui craignait d'être puni, chercha à s'excuser; mais Bonaparte lui dit: « Va, celui qui a forcé le Tyrol peut bien »forcer une sentinelle.»

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

Bonaparte et La Tour d'Auvergne.

Ce qui prouve que Napoléon connaissait bien l'effet que l'honneur produit sur les Français, c'est le décret qui nomma La Tour d'Auvergne premier grenadier de France.

Après la mort de ce brave, arrivée le 8 de juin 1800 à la bataille de Newbourg, son nom resta inscrit, comme mémoire, sur les contrôles du 46^e régiment. Toutes les fois que l'on faisait l'appel, après avoir nommé les sous-officiers de la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, celui qui le faisait (l'appel) criait: *La Tour d'Auvergne!* Le caporal qui portait le cœur répondait: *Mort au champ d'honneur!* Quand on prenait les armes, on rendait les mêmes honneurs au cœur de ce héros qu'au drapeau du régiment. C'est en effet de cette manière qu'on électrise les hommes, etc., etc.

Bibliothèque portative de l'Officier.

Crillon ou l'homme sans peur.

Le jeune duc de Guise veut éprouver, en 1596, l'intrépidité qui a fait donner à Louis Berton de Crillon le titre d'*homme sans peur*. Il fait sonner l'alarme dès la pointe du jour, monte chez Crillon, lui annonce que les ennemis sont maîtres du port et de la ville de Marseille, et lui propose de se retirer ensemble sur des chevaux qu'il a fait préparer. Crillon, n'étant encore éveillé qu'à demi, prend ses armes et répond tranquillement, qu'il vaut mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Le duc de Guise redouble ses instances; et, ne pouvant l'engager à fuir, sort avec lui de la chambre; mais, en descendant l'escalier, il laisse échapper un éclat de rire, qui découvre à Crillon que toute cette scène est une plaisanterie. Crillon serre fortement le duc, et lui dit: «Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé.»

Le même.

L'aigle enlevée.

Les Russes perdirent à la bataille d'Austerlitz, 1805, 45 drapeaux et tous les étendards de leur garde impériale; dans l'armée française, un seul bataillon du 4^e régiment de ligne fut rompu et son aigle enlevée par l'ennemi. Quelques jours après, Napoléon passe la revue de ce régiment; arrivé au 1^{er} bataillon; il dit: «Soldats, qu'avez-vous fait de l'aigle

» que je vous avais donnée? Vous aviez juré qu'elle vous ser-
» virait de point de ralliement; et que vous la défendriez au
» péril de votre vie; comment avez-vous tenu votre pro-
» messe? » Le major répondit que le porte-drapeau ayant été
» tué dans une charge au milieu de la plus forte mêlée, per-
» sonne ne s'en était aperçu à cause de la fumée; que cepen-
» dant la division avait fait un mouvement à droite; que le
» bataillon avait appuyé ce mouvement; que ce n'était que
» longtemps après qu'on s'était aperçu de la perte de son
» aigle; que la preuve qu'il avait été réuni était qu'un moment
» après il avait culbuté deux bataillons russes et pris deux dra-
» peaux dont il faisait hommage à son général, espérant qu'il
» lui rendrait une autre aigle. Napoléon parut un peu incer-
» tain, puis il dit: « Officiers et soldats, jurez qu'aucun
» de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle, et que,
» si vous vous en étiez aperçus, vous vous seriez précipi-
» tés pour la reprendre, ou que vous auriez péri sur le
» champ de bataille! Car un soldat qui a perdu son aigle a
» tout perdu. » Au même moment, mille bras s'élevèrent:
» Nous le jurons; nous jurons aussi de défendre l'aigle que
» vous nous donnerez, avec la même intrépidité que nous
» avons mise à prendre les deux drapeaux que nous vous
» présentons.—En ce cas, » dit en souriant Napoléon, « je
» vous rendrai donc votre aigle. »

Le même.

MORALE MILITAIRE.

Championnet respecte les moissons.

En 1796, un des corps de l'armée de Sambre-et-Meuse vint camper près de Francfort, à la vue de vastes plaines couvertes de moissons. Le général Championnet qui le commandait s'arrête: « Mes amis, » dit-il aux officiers de son état-major, « craignons de fouler les dons de cette terre fertile; ne détruisons pas l'espoir du pauvre laboureur. J'aime mieux supporter encore une marche et reposer plus loin ma tête fatiguée, que de ruiner deux cents familles qui sont à la veille de recueillir les fruits de leurs sueurs. »

Bibliothèque portative de l'Officier.

Duguesclin recommande l'humanité.

Duguesclin ne cessait de répéter à ses soldats: « Souve-

»nez-vous que par tout où vous ferez la guerre, les ecclé-
»siastiques, le pauvre peuple, les femmes et les enfants ne
»sont point vos ennemis; que vous ne portez les armes que
»pour les défendre et les protéger.»

Le même.

Lorraine se résigne à la volonté suprême.

La résignation à la volonté suprême et la tranquillité d'âme sont bien caractérisées dans la lettre ci-après, que le duc de Lorraine écrivit à l'Empereur la veille de sa mort.

«En suite de vos ordres, j'étais parti d'Inspruck pour
»me rendre à Vienne; mais je me trouve arrêté par les or-
»dres d'un plus grand maître: je pars et je vais lui rendre
»compte d'une vie que j'avais entièrement consacrée à votre
»service. Souvenez-vous que je quitte une femme qui vous
»touche, des enfants à qui je ne laisse que mon épée, et des
»sujets qui sont dans l'oppression.»

Le 17 avril 1690.

Le même.

De l'Humanité.

Un officier ne peut acquérir les vertus guerrières, qu'autant qu'il pratiquera les vertus morales. Parmi ces dernières, l'humanité est la première, elle donne du lustre à toutes les autres.

Je ne vous fais point de compliments, monseigneur, sur la

prise de *Philipsbourg*, écrivait *M. de Montausier* au Dauphin, fils de *Louis XIV.* Vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon, et *Vauban*; je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave, c'est une vertu héréditaire dans votre maison; mais je me réjouis avec vous, de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien: voilà sur quoi je vous fais mon compliment.

Un trait d'humanité a souvent procuré plus de réputation à un héros que les actions les plus éclatantes: la journée d'*Arbelle* et la bataille *Zama* ont rendu *Alexandre* et *Scipion* moins chers à la postérité, que la générosité de l'un à l'égard de la famille de *Darius*, et que la retenue de l'autre envers la belle captive qu'il dégagea de ses fers.

Ajoutez à cela, mon fils, que l'humanité connue d'un héros a le glorieux avantage de porter la confiance jusque dans les rangs des ennemis vaincus, et de les consoler en quelque sorte de leurs infortunes.

Guide du jeune Militaire.

La Rochefoucault et sa Fille.

Pendant la guerre de la Vendée, le duc de *La Rochefoucault* et sa fille, condamnés à mort, avaient trouvé le moyen de se soustraire à leur jugement, le premier en se cachant chez un artisan, jadis son domestique, et la fille chez une pauvre femme. Tous les deux vivaient ainsi en sûreté dans leur secret asyle; mais comme leurs biens avaient été confisqués, et que la pitié est prompte à se lasser, leurs ressources s'épuisèrent bientôt. Tandis que la fille commençait à éprouver les rigueurs de la détresse, elle apprend que son vieux père est en proie à la plus affreuse misère, que l'ar-

tisan chez lequel il était caché, avait épuisé pour lui toutes ses ressources, et qu'il était prêt à succomber au besoin. Dans cette extrémité, la fille, ne pouvant secourir celui qu'elle chérissait si tendrement, prend le parti de se dévouer pour lui. Le général *** passait alors dans la ville où elle s'était réfugiée; elle lui écrivit une lettre, dans laquelle, après lui avoir fait le tableau le plus touchant de la situation de son père, et imploré son humanité en sa faveur, elle déclarait son asyle, et demandait à marcher à l'échafaud. Le guerrier n'eut pas plutôt lu cette lettre, qu'il vole dans l'asyle qui lui avait été indiqué; mais ce n'est pas un ennemi que voit en lui la fille vertueuse de l'infortuné *La Rochefoucault*, c'est un protecteur qui, non content de sauver le père et la fille des horreurs de la misère, et des suites funestes de leur jugement, plaida leur cause, après le 9 thermidor, auprès du comité de salut public, et les fit rentrer l'un et l'autre dans leurs biens, en obtenant la révision de leur jugement.

Le même.

De la Modestie.

Il n'est que trop ordinaire, même à ceux qui ont de l'esprit et des qualités, de se laisser aller, peu à peu, à une trop grande opinion d'eux-mêmes, et de se croire capables de tout; cette opinion de soi égare presque toujours, et amène de grands sujets d'humiliation: les revers nous apprennent à nous mieux connaître, mais c'est toujours aux dépens de l'intérêt public que nous servons. «Que l'on suppose à un homme, dit *Nicolas* dans ses *Essais de Morale*, tous les talents et tant de lumières qu'on voudra, s'il ne se connaît pas avec

cela dans ses défauts et dans ses faiblesses, toutes ses qualités ne lui seront qu'une occasion de chute, de ruine; il ne saura pas mesurer ses entreprises à ses forces; il entrera dans des engagements téméraires, et la présomption, qui n'a point de bornes, quand elle n'est pas retenue par le frein de la connaissance de soi-même, l'emporte en des excès dangereux.»

Le ministre de France, après avoir dépouillé le duc de Savoie de presque toutes ses possessions, ordonna le siège de Turin,

La Feuillade fut chargé de cette importante opération, et refusa le maréchal *de Vauban*, qui offrit de servir comme volontaire dans son armée: *J'espère de prendre Turin à la Cohorn*, dit audacieusement ce jeune homme sans talent et sans expérience. Cependant il s'y prit si mal, qu'après deux mois de siège, il n'était pas plus avancé que le premier jour. *Louis XIV* consulta *Vauban*, qui offrit encore d'aller conduire les travaux du siège. *Mais, monsieur le maréchal*, lui dit le roi, *songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité?* *Sire*, répondit *Vauban*, *ma dignité est de servir l'Etat. Je laisserai le bâton de maréchal de France à la porte, et j'aiderai peut-être le duc de la Feuillade à prendre la ville.* Ce vertueux citoyen fut refusé, parce qu'on craignit de donner du dégoût au général, gendre de *Chamillard*, ministre de la guerre.

Le même.

Latour-d'Auvergne.

Mort au champ de bataille comme *Turenne*, dont il descendait, et dont il possédait les vertus civiles et militaires, est un des héros français dont la modestie a brillé du plus grand éclat. Après une vie toute entière consacrée à la gloire,

le gouvernement crut devoir récompenser ses services en 1793, en l'élevant au grade de maréchal-de-champ; *Latour-d'Auvergne* le refusa, et répondit au ministre:—Je n'ai jamais demandé de grâce au gouvernement; mais en ce moment, je suis forcé de lui en demander une, c'est de vouloir bien me laisser à la tête des braves grenadiers.—Nommé au corps législatif, après le 18 brumaire, il refusa d'y siéger.—Je ne sais point faire de lois, dit-il aux consuls, mais je sais me battre: renvoyez-moi aux armées, j'y serai mieux placé qu'au corps législatif.—Il fut en effet envoyé à l'armée du Rhin, et c'est-là qu'il reçut l'arrêté du premier consul, qui le nommait *premier grenadier des armées de la République*. Ce titre, qu'il ne put refuser, fatiguait sans cesse sa modestie. — Pourquoi, disait-il à ses camarades, veut-on m'arracher à l'égalité dans laquelle j'ai vécu, et dans laquelle je désire mourir avec vous?—Ses vœux furent remplis: dans le combat qui eut lieu le 9 messidor, an 8, sur les hauteurs en avant de Neufbourg, ce grand homme tomba percé d'un coup de lance au cœur dans les rangs de ses camarades. Sa mort fut pleurée par toute une armée triomphante, qui parut oublier sa victoire pour ne s'occuper que de sa perte.

Le même.

Jeune homme présomptueux.

Ce n'est pas seulement à la tête d'une troupe qu'un militaire doit être modeste, mais dans la société et dans toutes les occasions de la vie. L'être le plus insoutenable est sans doute un jeune homme présomptueux et étourdi qui élève sa voix au-dessus des autres, qui parle à tout propos, et

décide sur tout. «Celui qui ne doit qu'écouter, et qui parle trop et trop haut, fait conclure, indépendamment de ce qu'il dit, qu'il est un fat, ou du moins un étourdi; et s'il ne dit pas de bonnes choses, il est tout ensemble un fat, un étourdi et un sot.»

Le même.

Du Duel.

Risquer ou sacrifier sa vie pour un sujet léger, c'est sottise et témérité; la risquer ou la sacrifier pour un sujet injuste, c'est unir la sottise à la méchanceté.

Il est beau de mourir pour défendre son prince et sa patrie, pour protéger le faible, pour soutenir son honneur et sa conscience; mais il est honteux de mourir victime de sa vanité, de ses sottises ou de ses fureurs.

Il y a plus d'habileté, d'ailleurs, à éviter les offenses qu'à s'en venger; on parvient à en éloigner beaucoup en ne se laissant pas aller à railler les sots, parce qu'ils ne peuvent se défendre qu'en se fâchant; en ne laissant pas connaître les choses qui nous mortifient, et ne montrant de la fermeté à propos.

Savoir se modérer devant une injure est de l'intelligence et du courage; se laisser aller à son ressentiment est non-seulement facile et commun, mais c'est mal comprendre ses intérêts, car la colère conseille mal; celui qui se met en colère a tort, ou l'aura bientôt, dit le proverbe.

C'est à l'emportement, c'est à la colère qu'on doit presque toujours d'être obligé de faire des excuses et toutes les humiliations des querelles; c'est la colère qui nous pousse dans des excès irréparables, qui nous forcent ensuite à rou-

gir pendant de longues années. Le duel est presque toujours la suite de l'emportement et de la colère; aussi est-il presque toujours inséparable de l'injustice, de la folie et du crime.

La cause des duels pour la plupart des soldats est bien moins la haine qu'ils portent à un de leurs camarades que la nécessité où ils croient être de se montrer braves, et, pour beaucoup de soldats orgueilleux, à l'esprit étroit, l'envie qu'ils ont de le prouver.

C'est donc pour un intérêt particulier seul, c'est pour un si misérable motif, que des soldats, hommes de dévouement, vont risquer leur vie, dépenser leur courage, employer leur adresse, pour blesser ou tuer un homme, un camarade, et souvent un ami, et toujours un défenseur de cette patrie qu'ils ont juré de défendre; oubliant que le véritable honneur consiste surtout à être à ses propres yeux sans reproches; une action, d'ailleurs, n'est pas glorieuse seulement par sa difficulté, il faut qu'elle soit en même temps utile et morale, et la preuve, c'est que l'opinion générale des hommes met partout une grande différence entre la cicatrice résultant d'un duel et la trace des coups reçus à l'ennemi.

C'est que le duel, préjugé de l'erreur et de la barbarie, est contraire à la raison, à la religion et à la morale.

On doit donc, pour éviter un duel, faire tout ce qui est humainement possible, et les soldats qui comprennent leur devoir doivent s'attacher surtout à le prévenir; ceux qui sont présents à une contestation doivent ne rien négliger pour calmer les colères, étouffer les ressentiments et empêcher les querelles de s'aggraver.

Un soldat a toujours assez d'occasions de prouver qu'il est brave pour ne pas se croire obligé à un duel qui ne prouve rien.

N'a-t-on pas remarqué de tout temps que les plus braves à l'ennemi étaient ceux qui avaient le moins de duels?

Tous les soldats doivent savoir aussi que c'est prendre une immense responsabilité que d'engager, par des rapports ou des railleries, ses camarades à se battre. Pour ne pas être forcé de manquer à tous ses devoirs, en se battant avec un de ses camarades, un soldat doit tout faire pour ne jamais blesser personne par ses paroles, et ne doit surtout jamais dans une contestation, user de voies de fait; et si, par imprudence ou sans le vouloir, il offense encore quelqu'un, il doit, par des explications, se hâter de dire hautement quelle était son intention avant que la question s'envenime. Un soldat ne doit jamais croire qu'il est plus honorable pour lui de se montrer brave que de se montrer juste et honnête homme.

Desbordeliers.

Désintéressement.

Moins les actions ou les services rapportent de profit, plus naturellement l'opinion des hommes y attache d'honneur et de gloire, et c'est pour cela principalement que l'état militaire est si honoré.

L'intérêt ne peut entrer pour rien dans le dévouement des soldats; le sang, la vie des hommes ne peuvent se payer avec de l'argent; on ne voit jamais l'homme qui s'est dévoué, qui a risqué sa vie pour sauver un de ses semblables, accepter une récompense en argent: le soldat est comme cet homme, il ne se dévoue pas moyennant salaire; toute la valeur de ses glorieuses actions serait amoindrie, si l'argent venait s'y mêler.

Les hommes qui servent par intérêt, pour eux-mêmes enfin, ne peuvent être de bons soldats, car la gloire ne les soutient pas.

Le désintéressement aussi est inséparable de l'honneur militaire; l'intérêt, comme l'ambition, amène toujours à sa suite les intrigues et les bassesses.

Si la cupidité pouvait pénétrer dans les cœurs militaires, si l'esprit du soldat se préoccupait des idées de spéculation, de salaire et de bénéfice, le soldat perdrait rapidement toutes ses nobles qualités; sa dignité est inséparable du désintéressement; il n'a le droit d'être fier que parce qu'il donne toujours beaucoup plus qu'il ne reçoit, et sa bravoure n'est si honorable et si honorée que parce qu'elle est un acte de générosité; au reste, l'argent est la passion des avarés, il ne saurait être celle des hommes de cœur.

L'opulence pour le soldat doit donc être dans ses mœurs, dans sa dignité, dans son honneur, dans sa gloire et non dans ses richesses; il ne doit avoir d'ambition que celle du dévouement, et songer toujours à mériter bien plutôt qu'à obtenir. Les ambitieux ne diffèrent des mauvais soldats que parce qu'ils ont plus d'énergie devant leur intérêt.

A l'étranger, en temps de guerre, le soldat ne doit pas, pour acquérir quoi que ce soit, abuser de sa position: il doit conserver sa dignité et la noblesse du métier des armes, de façon à mériter même l'estime de l'ennemi, en montrant dans toutes les occasions le désintéressement d'un honnête homme, d'un soldat qui sait se dévouer, sans réserve, à son pays.

Il doit donc rendre tous les services qu'il peut aux étrangers, comme à ses concitoyens, sans songer à la récompense, sans songer à demander ou à recevoir un prix, qui peut nuire à sa noble fierté, et il doit se rappeler, chaque fois qu'il se rend utile, qu'il mérite d'autant plus qu'il donne davantage.

Le soldat qui a véritablement de l'âme ne cherchera pas à faire même une belle action parce qu'elle lui rapportera quelque chose, il la fera parce qu'il sent en lui quelque chose

de noble qui l'y pousse laissant aux hommes et à Dieu à faire le reste.

Le même.

Humanité envers l'ennemi.

Tout ennemi qui ne se défend plus et qui offre ses armes à son adversaire, ou qui les jette devant lui, se met à sa discrétion et est regardé comme prisonnier.

Après avoir pris toutes les mesures nécessaires aux intérêts de l'armée et à sa sécurité personnelle, comme de faire marcher le prisonnier devant soi et de s'être assuré qu'il n'a pas conservé d'armes, comme d'avoir toujours l'œil sur lui, soit pour empêcher qu'il ne s'échappe, soit pour l'empêcher de saisir une arme, ce qu'il peut faire dans un moment d'exaspération ou d'espérance soudaine, le soldat doit à son prisonnier la protection la plus étendue, et doit le défendre contre les attaques et les insultes.

Maltraiter ou laisser insulter l'homme qui s'est mis à votre discrétion est d'une lâcheté stupide; on doit faire pour son prisonnier ce qu'on voudrait qu'il fit pour nous en pareil cas.

On doit secours de toute sorte à un ennemi blessé; un ennemi désarmé ne doit être aux yeux d'un brave soldat, qu'un homme qui souffre, qu'un blessé d'une autre espèce, auquel chacun doit protection et pitié.

On ne doit pas faire un crime à un ennemi de s'être bien défendu avant de se rendre, il faisait son devoir; devenu prisonnier, ce n'est plus qu'un malheureux, et nul n'a le droit de le traiter en coupable.

Il y a de l'humanité à rester froid et calme devant les

prisonniers; il y a de la grandeur à ne pas leur laisser voir la joie qu'on éprouve d'être vainqueur.

Un soldat ne doit jamais être insolent dans la victoire, ni cruel envers les vaincus, même en paroles; les chances de la guerre sont variables, il peut devenir à son tour prisonnier, et s'il a été cruel, quel droit aura-t-il alors de se plaindre de la cruauté des autres?

Lors de la prise d'une ville, le soldat doit être humain et généreux autant qu'il le peut, surtout envers les faibles et ceux qui souffrent. Une fois le premier moment de fureur passé, un bon soldat doit rentrer en lui-même et laisser le pillage et la cruauté à ceux dont le cœur est mauvais et l'âme vénale.

Pour tout homme brave, tout ce qui est faible doit être sacré: le faible, c'est l'être qui ne peut se défendre; on lui doit, par conséquent, égards et respect, protection et secours, comme à l'homme qui demande grâce, comme au prisonnier qui a jeté ses armes, comme au blessé sur le champ de bataille.

Pour bien comprendre ce qu'on doit à la faiblesse et au malheur, il faut se mettre un moment, par la pensée, à la place du faible et de celui qui souffre; il faut songer à la vieillesse, à la maladie, aux souffrances auxquelles nul homme ne peut échapper, et qui peuvent nous mettre à notre tour dans le cas d'avoir besoin des secours ou de la pitié des autres.

Ainsi, quand le soldat s'est rendu maître d'une ville, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les blessés, tout ce qui est faible, tout ce qui n'est point en armes est sous la sauvegarde de l'honneur des vainqueurs et doit être respecté.

Mais il ne suffit pas de ne pas attaquer le faible et de respecter le malheur, il est d'une belle âme de le protéger quand il est attaqué.

Dans ces grands et terribles bouleversements de la prise d'une ville; dans ces moments où le soldat, entraîné par l'ivresse de la victoire, est souvent isolé et séparé de ses chefs, l'homme qui fait le bien s'ennoblit d'autant plus qu'il est plus libre dans ses actions. Mais, pour ceux qui pourraient se laisser entraîner par la passion, ils devront se rappeler que le dévouement est toujours utile; qu'une bonne action même faite sans témoins, qu'une bonne action même quand les hommes l'oublieraient et qu'aucune récompense ne la suivrait, compte toujours dans la somme de bonheur qui nous attend, et qu'elle donne toute la vie ce doux contentement de soi qui fait vivre tranquille et mourir sans crainte.

Quels que soient, au reste, les sentiments ou les passions qui font agir le soldat dans de pareils moments, il doit craindre de se laisser entraîner à mal faire en songeant que les autres soldats reprochent tôt ou tard les excès à ceux qui les ont commis et frappent de réprobation et de mépris ceux d'entre eux dont les actes ont été par trop odieux.

Miséricorde envers l'ennemi qui ne peut plus nuire. Les soldats qui ont l'honneur d'appartenir à un peuple civilisé ne doivent point faire la guerre comme des sauvages ou comme des brigands.

Il est d'un noble cœur de pardonner à un ennemi vaincu; il est sublime de lui pardonner ses excès, sa haine et ses mauvaises intentions quand on a la force et le courage pour s'en venger.

Le même.

Appui que la religion prête à la morale.

La religion est plus nécessaire aux soldats qu'aux autres

hommes, parce qu'elle fait supporter avec courage et résignation les privations et la souffrance, et qu'elle apprend, comme la vertu, à ne pas craindre la mort.

Les preuves de l'existence de Dieu sont si multipliées, si puissantes, qu'il n'y a pas sans doute un homme qui ne croie en Dieu, pour peu qu'il ait une ombre de raison ou de sentiment; seulement, chacun comprend Dieu plus ou moins, selon son instruction, son intelligence et la pénétration de sa nature.

La croyance dans l'existence de Dieu entraîne nécessairement la croyance en une autre vie, dans laquelle chacun sera puni ou récompensé selon ses œuvres; car la justice est la plus haute expression de la toute-puissance, et Dieu existant, le bon ne saurait être traité comme le méchant.

Ainsi la religion est un puissant appui pour la morale, et, d'ailleurs, si la croyance dans une autre vie et dans la justice de Dieu n'agissait sur tous les hommes, même à leur insu, la société ne saurait exister; elle serait sans défense contre le grand nombre de méchants que les lois ne peuvent atteindre, parce qu'ils se cachent, et les malheureux qui n'ont plus l'espérance pour les soutenir ne pourraient supporter la vie.

Bien plus, s'il n'y avait pas une autre vie, ce mouvement spontané, cet entraînement sublime qui porte un homme à se dévouer, à sacrifier même sa vie pour son semblable, serait une trahison de sa conscience; car cet homme mourrait à jamais: qui pourrait admettre une telle monstruosité?

Il est donc impossible de ne pas croire à une autre vie; et la conscience, qui nous pousse au bien même contre nos intérêts de ce monde, la conscience qui nous dit de ne pas faire le mal, quand même il nous serait utile; qui nous enseigne, enfin, que l'égoïsme n'est que de l'instinct, que le dévouement c'est de l'intelligence, la conscience ne saurait nous tromper, seule elle connaît les mystères de l'avenir, et

elle cherche constamment à nous guider dans notre intérêt.

L'homme est si faible devant ses passions, ou ses intérêts, que la religion est pour lui d'une absolue nécessité; la morale ne suffit pas toujours pour nous donner le courage de faire le bien sans témoins, pour nous empêcher de faire le mal qui nous est utile, quand personne ne nous voit, quand nous sommes certains que personne ne le saura.

La religion seule peut soutenir l'homme dans toutes ses faiblesses; l'homme sans idées religieuses ne peut être sûr de lui; il peut devenir, à chaque instant, le jouet et la victime de ses passions, et il doit trembler et faire trembler les autres pour lui, quand l'occasion se présente, et quand le crime ou le désespoir sont entrés dans son cœur.

Le même.

DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Véritables causes de la grande valeur qu'ont montrée les troupes prussiennes.

Ce n'est pas à une bravoure particulière des soldats qu'il faut attribuer l'étonnante valeur que l'armée prussienne a montrée presque en toute occasion. A la vérité les Poméraniens fournissent des soldats d'une bonté et d'une fidélité particulières. On estime aussi les soldats des Marches et de la Prusse; mais tous les régiments prussiens sont remplis d'étrangers, de gens de mauvaise volonté, et même en supposant aux Poméraniens une aptitude particulière à la guerre, leur nombre est petit si on le compare à l'armée. Tout le reste n'a rien de particulier, rien qui le distingue à cet égard, rien que la bravoure ordinaire de l'homme tel que l'on trouve partout, de l'homme animal, guerrier d'une extrémité du globe à l'autre, mais naturellement indiscipliné et variable. Il faut donc chercher la cause de ce phénomène ailleurs que dans la constitution naturelle des peuples, et ce ne peut être que dans les arrangements militaires de Frédéric II.

Ces arrangements sont admirables, et d'autant plus, qu'ils ont une très-grande difficulté à surmonter. Il est bon de l'exposer avant de passer plus loin.

Lorsque le soldat aura pendant le temps de son service un entretien honnête, et une subsistance assurée quand l'âge et les blessures l'auront rendu incapable de porter les armes, il sera zélé, affectionné; il fera de bon cœur tout ce qu'on exigera de lui; telle est du moins la tournure de l'esprit humain. Mais l'armée du roi de Prusse est trop grande, et les moyens de ce monarque trop petits, pour qu'il puisse satisfaire à ces conditions. L'entretien du soldat, tant qu'il sert, est tolérable, bien qu'assurément très-modique. Mais, excepté les invalides des gardes, et tout au plus les six cents invalides entretenus à Berlin, il n'y a dans la monarchie prussienne aucun asyle pour ceux qui ont consommé leurs forces au service, aucun arrangement pour leur subsistance. On fait à la vérité ce qu'on peut; on saisit tous les moyens qui se présentent pour placer les vieux soldats, et ils le sont toujours de préférence à tous autres prétendants. Mais ces ressources de détail sont loin de suffire à une armée aussi nombreuse, dont il doit sortir annuellement des milliers d'invalides. Les autres n'ont de ressource que celle de mendier; et l'on ne sait que ressentir le plus, de pitié de leur situation, ou de haine pour leur insolence, leurs importunités, leurs vexations même. Sans doute parmi ces gens-là, il est un grand nombre de mauvais sujets; mais au moins leur paresse ne devrait-elle trouver de prétexte, ni leurs mauvaises inclinations de moyens de se satisfaire. On dirait que l'aspect de ces vétérans demandant l'aumône en tous lieux dans les états du roi de Prusse, devrait frapper d'horreur tous les soldats actuellement à son service, leur faire jeter les armes, massacrer leurs officiers et se débander au moment où on les mène à l'ennemi. Cependant il n'est rien. Ces mêmes hommes prodiguent mille vies, sacrifient

leur santé, leurs membres, pour un roi qui est dans l'impuissance de leur assurer à tous la plus modique subsistance. Rien de plus étonnant, sans doute, et ce phénomène mérite bien qu'on recherche les causes.

Le premier mobile de l'armée prussienne, c'est l'orgueil, le point d'honneur: il anime même le soldat. Ce n'est pas cette petite vanité absurde et pernicieuse qui stimule certaines nations, et de laquelle nous avons vu nombre d'hommes, militaires de nom, se glorifier; ce n'est pas, disons-nous, cette vanité insensée qui engage le soldat à trancher de l'officier, du gentilhomme; et à se couper la gorge avec ses camarades. Cette démente ne produit pas un seul bon effet, pas même celui de rendre le soldat brave dans la mêlée. Il ne l'est que quand il attire les yeux des autres sur lui, et cette différence est énorme. En un mot, ce genre de point d'honneur n'est jamais qu'une extravagance qui rend le soldat hautain, raisonneur, présomptueux, désobéissant. Dès que ses camarades se mettent à fuir, il court avec eux, parce qu'alors le seul motif de bravoure qu'il ait, la crainte de se voir méprisé d'eux ne le retient plus.

Chez les Prussiens, le point d'honneur du soldat est fondé sur le sentiment qu'il appartient au premier ordre du royaume, que le roi fait un cas particulier de ses troupes, qu'il les connaît, qu'il les chérit. Il est fondé sur la perfection même à laquelle le métier des armes est poussé parmi eux, sur l'excellence de leur discipline, sur cet ordre parfait qui règne dans les moindres parties de l'état militaire. Aussi connaît-on des exemples fréquents de déserteurs prussiens, qui ayant passé à des services moins rigides, se déplaçaient dans cette même douceur, cette négligence qu'ils semblaient être venus chercher, se moquaient d'un service si peu exact, et languissaient après la discipline rigoureuse à laquelle ils avaient été assujettis, et qui faisait leur orgueil.

On se trompe absolument sur la nature du militaire prus-

sien, lorsqu'on s'imagine que la discipline l'avilit. Parce qu'on châtie dans ce service avec la canne, l'opinion commune est qu'on se plaît à y frapper tout le long du jour. Rien n'est plus faux. Il se commet partout des abus et des injustices; et dans les tribunaux même, n'arrive-t-il jamais de punir un innocent? Il est donc très-possible qu'on donne des coups de canne mal-à-propos au service prussien; mais en général, il n'en est pas ainsi. On ne châtie que ceux qui le méritent, et les autres sont bien, et même honnêtement traités. D'ailleurs ce n'est jamais, en Prusse, que sous la discipline militaire de son officier que le soldat plie. Tous les autres états son obligés de l'honorer et de le traiter avec distinction. Aussi le soldat prussien a-t-il de la fierté, quelquefois même de l'élévation.

Si le soldat est bien traité, généralement parlant, le bas-officier est distingué. Il est puni rarement, et seulement pour des fautes contre l'ordre et la discipline.

Il n'est point de service où l'officier soit plus distingué. Ce qui n'est autre part vrai que des grades supérieurs, l'est, dans toutes les provinces prussiennes, de la profession en général. C'est une maxime établie, reconnue par tous les états de la société, et fondée sur sa constitution même. Là toute distinction futile de noblesse, de robe et d'épée est inconnue. L'uniforme et la dragonne ouvrent toutes portes (si ce n'est à Berlin, où le subalterne n'est pas assez aisé pour se livrer à la société), facilitent tous les affaires, procurent enfin les avantages qu'on n'obtient ailleurs que par le crédit ou les richesses. Un ministre d'état se gardera bien, non-seulement de refuser audience au moindre enseigne mais de le faire attendre, de ne pas l'écouter patiemment; et nous ne conseillerions point aux sous-ordres de ne pas traiter un enseigne avec tout le respect possible, ou de trancher de l'important avec lui.

Deux anecdotes très-connues dans l'armée prussienne

feront voir comment Frédéric donnait l'exemple à cet égard.

Les officiers avaient une place particulière aux spectacles que donnait le roi. C'était une espèce de parquet devant le théâtre, où personne n'entraît qu'eux. Noël, premier maître-d'hôtel du roi, (en Prusse les noms se rapportent aux choses) trouvant l'opéra trop plein, eut la fantaisie de se placer dans ce parquet. L'officier de garde lui dit de sortir: il n'en voulut rien faire, et déclara qu'il était *officier* du roi. Cela échauffa tellement le véritable officier qu'il donna au maître-d'hôtel force coups de canne. Noël, fier des bombes à la sardanapale et des polenta qu'il préparait pour l'un des rois les plus friands qui fut jamais, se plaignit à son maître de ce dur traitement: *Vous êtes un maraud*, lui dit le roi, *et vous avez reçu le digne prix de votre insolence*. Il fallut que le pauvre Noël se contentât de cette satisfaction. Voilà pour un commensal; voici pour un homme du premier rang.

Le comte de Schewerin, neveu de l'illustre maréchal tué à Prague, s'était voué aux lettres et aux affaires du cabinet: Frédéric l'avait fait conseiller de légation. Il eut, à un enterrement, dispute pour le rang avec un enseigne, qui ne voulut pas le lui céder. Le comte en écrivit au roi; celui-ci répondit que la chose était sans difficulté, et que les enseignes avaient incontestablement le pas sur tous les conseillers de légation. Ausitôt le comte alla déclarer à son oncle, qu'il ne voulait pas rester dans l'état civil, puisque le roi le mettait si fort au-dessous du militaire. Bientôt, en effet, le conseiller devint enseigne: il est aujourd'hui général-major, et chef du régiment numéro cinquante-deux.

Frédéric a toujours été, envers son armée, même pendant la paix, dans la relation de général en chef. Il connaissait tous les officiers, il faisait personnellement ce qu'on nomme la *revue spéciale* de toutes ses troupes: c'est-à-dire, qu'il passait devant les régiments rangés en parade, les recrues de chaque division placées devant chaque compagnie, le ca-

pitaine l'accompagnait, et c'est par lui qu'il se faisait rendre compte de tout ce qui la concernait. Personne n'ignore qu'il portait continuellement l'uniforme et toutes les marques distinctives de l'officier. Enfin il ne cessait pas d'avoir les soins, les formes et les fonctions du premier général de son armée.

Au reste, ce n'était pas Frédéric II qui avait établi, ni même introduit cette idée de la prééminence universelle du militaire. Son père la poussa plus loin que lui, et dans la monarchie prussienne elle est le fruit d'une pratique constante de quatre-vingts années. Frédéric paraît même avoir cherché, sans peut-être l'avoir trouvé, un juste milieu entre le nécessaire de ce genre et l'excès. Certainement une armée n'aura toute l'intensité de la force militaire, que sous un roi militaire; mais Frédéric sentait bien que si l'esprit légionnaire vexe, opprime, avilit les autres conditions, l'ordre public en sera très-troublé, sans que les officiers en deviennent meilleurs.

Le comte de Mirabeau.

Deux réflexions sur l'agrandissement de l'armée prussienne.

Finissons cette longue série de notions et de considérations militaires, par deux réflexions que nous croyons de quelque importance. L'armée prussienne est devenue, par les irrésistibles moyens de l'émulation, de l'ordre, de la discipline et de l'instruction, la première armée de l'Europe. Tel a été le fruit d'un travail continu de plus de soixante-dix années. *L'ordre, la discipline, l'émulation, c'est-à-dire, cette élévation de l'âme qu'a produit la distinction toute particulière, constante et inaltérable de la profession militaire, constitue le premier ordre de l'état, sans égal et sans rivaux; ce fut l'ouvrage du père de Frédéric-le-Grand. L'instruction militaire, par la pratique et par une attention invariable*

à y puiser les lumières les plus saines, et toutes les ressources que l'art peut fournir; voilà le chef-d'œuvre de l'homme extraordinaire que la Prusse vient de perdre.

Cette armée restera-t-elle ce qu'elle est? *Une armée coûte vingt années à former*, me disait un jour le plus grand militaire de l'Europe; *un an de relâchement, et tout est détruit*. Rien n'est plus vrai que ce mot profond, et peut-être, hélas! trop prophétique. Il y a dans tous les hommes une tendance vers la paresse, le relâchement, l'inattention, qui empiète sur leurs devoirs, si l'on cesse un moment de tendre les ressorts ou de les faire jouer. Faut-il espérer, peut-on croire que tous les successeurs de Frédéric seront aussi infatigables que lui? qu'ils iront annuellement faire des revues militaires dans toutes les parties de leurs états? qu'ils liront, examineront, pèseront tous les rapports des inspecteurs sur chaque régiment? qu'ils seront tous le premier général de leur armée? que ni courtisan, ni ami, ni maîtresse, ne balanceront un seul instant en aucun d'eux l'intérêt militaire? que leur armée sera toujours au-dessus de tout dans leur opinion? qu'aucune partialité, aucune prédilection, aucune faveur, aucune intrigue, n'influeront sur l'avancement dans la carrière des armes, et qu'ainsi l'orgueil militaire ne se verra jamais obligé de ployer que devant lui-même (1)?.... S'il cesse un jour, un seul jour d'en être ainsi, tout change en un moment pour l'armée prussienne... Les amis de la liberté germanique doivent trembler en pesant cette effrayante vérité.

Le même.

(1) Frédéric a pu se tromper, et il s'est en effet trompé quelquefois dans l'opinion qu'il concevait de ses officiers; il a négligé quelques hommes de mérite et préféré des hommes superficiels et légers; mais alors même, il n'obéissait qu'à son sentiment, et jamais aux suggestions d'autrui, moins encore à ce qu'aurait pu lui dire une personne étrangère au métier des armes. Or, l'erreur de jugement est, en pareil cas, mille fois préférable à celle de suggestion.

*Le courage parmi ceux qui servent contre leur gré,
et ceux qui se livrent de leur pleine volonté.*

Quant aux dangers de l'état militaire, au courage qu'il exige, et au peu d'apparence qu'il se trouve chez les hommes qu'on enlève contre leur gré de la charrue ou de l'atelier, voici ce qu'il faut observer. La manière dont l'homme vulgaire se comporte dans le péril, dépend beaucoup du moment. Il n'est pas bien sûr que celui qui a montré du courage dans une occasion, en trouvera dans une autre. Bien moins est-il certain que celui qui se croit courageux au moment où il s'enrôle, soit tel lorsqu'il s'agira de combattre. Ensuite, dans la vie du soldat, on passe en un instant de l'état de sécurité à celui de danger réel; il n'y a pour ainsi dire, qu'un pas; et dans ce danger, il n'est de moyen de l'éviter que de se bien défendre. Or, l'espèce de courage qu'il faut pour se défendre au milieu du péril, est, sans qu'on sache trop comment, fort commun chez l'homme du peuple; il n'y a guère que le poltron de condition qui perde absolument la tête. D'ailleurs, dans les périls militaires, la compagnie fait beaucoup; les uns contiennent les autres; enfin l'officier, qui est l'âme des troupes, doit se montrer ici comme méritant ce nom, et c'est en effet-là le grand ressort. Cléanthe le lacédémonien connaissait le métier de la guerre, lorsqu'il disait: *Il faut que le soldat craigne plus son officier que ses ennemis.* Or, comme dans les soldats pris à la manière prussienne, les qualités vulgaires et générales que nous venons de détailler, se trouvent mêlées avec un plus grand esprit d'obéissance, plus d'attachement aux lois et aux règles de la société; ils sont communément meilleurs soldats, que ceux qui se livrent aux enrôleurs de leur pleine volonté.

Le même. *хучиш*

:

PAROLES MÉMORABLES.

—Un Spartiate renversé le visage contre terre au fort d'une mêlée, aperçoit un soldat ennemi prêt à le percer dans les reins: «Attends, lui crie-t-il en se soulevant, plonge-moi plutôt ton épée dans la poitrine: ma mère aurait trop à rougir, si on pensait que j'ai reçu la mort en prenant la fuite.»

—Le maréchal de Villars, atteint d'une maladie mortelle, était près d'expirer, lorsqu'on vint lui apprendre que le maréchal de Berwich venait d'être emporté par un boulet de canon sous les murs de Philipsbourg: «Quoi! s'écria Villars, Berwich est mort d'un coup de canon, et moi je meurs dans mon lit! J'avais toujours dit que Berwich serait plus heureux que moi.»

—Une armée arrivée de France pour réparer les pertes de Cérignoles passe le Gariglian, et se fortifie sur le bord de cette rivière. Gonzalve, quoique bien inférieur en forces, se retranche à la vue des Français que les événements ont rendus timides et qui n'osent sortir de leur camp. Comme les Espagnols trouvent quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement: «J'aime mieux trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent années en reculant de quelques pas.»

—Cristophe Colomb, en allant à la découverte de l'Amérique, fut assailli par une tempête qui mit sa flotte en danger. Ses officiers voulaient renoncer à l'entreprise et tourner les voiles pour aller chercher une rade où ils pussent abriter leurs vaisseaux. «Messieurs, leur dit Colomb d'un ton déterminé, il faut suivre notre destinée. Ce n'est que dans l'autre monde que vous pouvez espérer de trouver un abri.»

—Custine donna un exemple de sang-froid qui rappelle celui de Charles XII. Un de ses aides-de-camp (Baraguey d'Hilliers, devenu depuis l'un de nos généraux distingués), lui lisait une dépêche sur le champ de bataille; une balle siffle, et perce entre ses doigts la lettre déployée. Son aide-de-camp s'arrête, et le regarde. «Continuez, lui dit Custine, c'est un mot que la balle aura emporté.»

—Chaque guerrier de Sparte avait sur son bouclier un symbole qui le faisait reconnaître. L'un d'eux fit graver sur le sien une mouche de grandeur naturelle: ses amis le plaisantant du choix qu'il avait fait: «J'approcherai si près de l'ennemi, leur dit-il, qu'il distinguera cette marque.»

—Dans un combat qui eut lieu sur les bords de la Thur, le général Ney, qui commandait l'avant-garde, reçut une blessure assez grave. On veut l'entraîner hors du champ de bataille; mais repoussant les secours qu'on lui offre: «Ce n'est rien, dit-il, laissez-moi enfoncer cette ligne; nous parlerons ensuite de cette égratignure.» Il pique des deux vers les Autrichiens, les force à battre en retraite, et reçoit une nouvelle blessure.

—Au combat de Rulshem, Dugay, tambour, âgé de 13 ans, battait la générale; un hulân lui abat le poignet; l'enfant le regarde et bat de l'autre main, en s'écriant: «Il m'en reste encore une!»

—À la fin de la bataille de Waterloo, la garde impériale entourée par toute l'armée anglaise, reste immobile devant les batteries ennemies qui la foudroient. Le général anglais que tant de valeur étonne, fait dire à ces guerriers que s'ils consentent à se rendre, il les traitera comme les premiers soldats du monde. Le général Cambronne répond: «La garde meurt et ne se rend pas.»

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

—Philippe V, que les victoires du duc de Vendôme venaient de placer sur le trône d'Espagne, offrit à ce général une somme considérable pour l'indemniser des frais de la campagne: «Je n'en ai pas besoin,» dit Vendôme; «distribuez cet argent à ces braves soldats espagnols, qui vous ont conservé quatorze royaumes en vingt-quatre heures.»

—Lorsqu'en 1801, le général Moreau, couvert des lauriers d'Hohenlinden, revint à Paris recevoir les témoignages d'admiration et de reconnaissance qu'avait inspirés à la nation française sa brillante campagne d'Autriche, le premier consul

Bonaparte le félicita publiquement de ses succès, et lui dit, en lui présentant une paire de pistolets richement ornés: «J'ai voulu y faire graver les noms de toutes vos victoires; mais il ne s'est pas trouvé assez de place pour les contenir.»

—Dans le moment où la peste exerçait les plus grands ravages dans le camp des croisés débarqués en Égypte, saint Louis allait dans toutes les tentes, visitait les malades et les soulageait de ses augustes mains. En vain lui représentait-on qu'il respirait près d'eux un air infecté, et qu'il serait la victime de son zèle. «Quoi!» répondit-il, «ces braves prodiguent tous les jours leur sang pour ma gloire, et je craindrais de hasarder ma vie pour les secourir! Quelle loi peut affranchir les souverains des devoirs de la reconnaissance?»

—Un seigneur italien, pour rabaisser le mérite de Julien Romero, l'illustre élève du duc d'Albe, lui reprocha un jour sa roture. «Mon bras droit est mon père,» lui répondit le guerrier; «et par conséquent je suis plus noble que vous.»

—Après la bataille de Villaviciosa, Louis XIV témoigna sa satisfaction au duc de Vendôme par une lettre extrêmement flatteuse. Un des généraux ayant trouvé cette récompense insuffisante: «Vous vous trompez, dit Vendôme: des hommes tels que moi ne se paient pas en argent, mais en papier.»

—A la bataille de Rocroy, gagnée par le grand Condé, un corps de vieilles troupes castillanes opposa la plus vive résistance aux Français. Après que l'affaire fut finie, on demanda à un des officiers de ce corps combien elles étaient: «Il n'y a qu'à compter les morts et les prisonniers,» répondit l'Espagnol.

—Le maréchal Toiras faisait ses dispositions pour livrer bataille, lorsqu'un officier lui demanda la permission de se rendre chez son père qui était à l'extrémité, pour lui donner des soins et recevoir sa bénédiction: «Allez,» lui dit ce général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite: «Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.»

—Lorsque César débarqua en Afrique, il se laissa tomber. Cette chute pouvait être regardée comme un mauvais présage par les troupes; il eut la présence d'esprit d'embrasser la terre en s'écriant: «Afrique, je te tiens.»

Bibliothèque portative de l'Officier.

—Le célèbre roi de Suède Charles XII, fit sa première expédition militaire à dix-huit ans, et alla débarquer sur les côtes de Danemarck pour opérer une diversion utile à son beau-frère que le roi de Danemarck voulait expulser du Holstein. Là, en débarquant sous le feu des Danois, il entendit pour la première fois le sifflement des balles. Etonné de cet effet tout nouveau pour lui, il demanda au major Stuart ce qui produisait ce sifflement? «C'est le bruit des balles qu'on vous tire; dit le major. — Bon, répondit le roi, ce sera là dorénavant ma musique.»

Voltaire.

Lannes. Ce fut à Esling que la France perdit le maréchal Lannes, duc de Montebello. Son courage ne fut pas moins héroïque à ses derniers moments que durant sa glorieuse carrière. Voici les dernières paroles qu'il adressa à Napoléon. Puisées à une source certaine, elles ont été préservées des altérations que la politique du gouvernement et l'orgueil du souverain leur firent subir.

«Tu viens de faire une grande faute; elle te prive de ton

» meilleur ami, mais elle ne te corrigera pas. Ton ambition
» insatiable te perdra; tu sacrifieras sans ménagement, sans
» regrets, les hommes qui te servent le mieux. Ton ingrati-
» tude éloigne de toi ceux même qui t'admirent. Tu n'as plus
» autour de toi que des flatteurs; je ne vois pas un ami qui ose
» te dire la vérité. On te trahira, on t'abandonnera. Hâte-toi
» de terminer cette guerre, c'est le vœu de tes généraux,
» c'est sans doute celui de ton peuple. Tu ne seras jamais plus
» puissant, tu peux être bien plus aimé. Pardonne à un mou-
» rant ces vérités: ce mourant te chérit....»

Extrait de la Bravoure française en action.

Catinat. M. le maréchal de Catinat avait un sang-froid et une présence d'esprit qui ne se desmentirent jamais. Après plusieurs charges infructueuses à la malheureuse affaire de Chiari, qui eut lieu en 1710, contre le prince Eugène, il cherchait à rallier ses troupes; un officier lui dit: «Où voulez-vous donc que nous allions? A la mort?» — Il est vrai» répondit Catinat, «que la mort est devant; mais la» honte est derrière.»

Crillon. Un jour que Henri IV était entouré des grands de sa cour et de beaucoup de ministres étrangers, la conversation tomba sur les grands guerriers. «Messieurs,» dit le roi en mettant la main sur l'épaule de Crillon, «voilà le premier» capitaine du monde.—Vous en avez menti, sire; c'est» vous,» répliqua vivement Crillon, plus accoutumé à consulter la vérité que les bienséances.

Bibliothèque portative de l'Officier.

Eugène. A la bataille de Malphaquet, plusieurs officiers, qui combattaient aux côtés du prince Eugène, s'aperçurent que, blessé au fort de la mêlée, il était couvert de sang. Ils le conjurèrent alors de se retirer, mais le prince leur répondit:

« Qu'importe de se faire panser si nous devons mourir ici ?
» Et si nous revenons, il y aura assez de temps pour cela
» ce soir. »

Société de Militaires et d'Hommes de lettres.

Anonyme. On vient dire à un général, qui allait combattre contre des forces supérieures, que les ennemis approchaient. « Faut-il aller reconnaître leur nombre ? » demanda l'un de ses officiers. — « Non, » reprend vivement le général ; « nous » les compterons, quand nous les aurons défaits. »

Luckner. A la bataille de Courtray, le vieux maréchal Luckner, commandant en chef de l'armée du Nord, s'exposait beaucoup en parcourant les premiers rangs au fort du combat. Les officiers de son état-major lui représentèrent que, pour le salut de l'armée qu'il commandait, il ne devait pas risquer sa vie, comme il le faisait. « Bon, mes amis, » leur dit Luckner ; « les balles respectent les braves. »

Cortez. De retour dans sa patrie, Fernand Cortez n'essuya que des persécutions pour prix de ses importants services. Un jour qu'il se présenta devant Charles-Quint pour obtenir justice des vexations que les ministres lui faisaient éprouver ce prince lui dit : « Qui êtes-vous ? — Un homme, répondit-il » fièrement, qui vous a donné plus de provinces que vos » pères ne vous ont laissé de villes. »

Catherine II. L'impératrice de Russie, Catherine II, mécontente du maréchal de Romanzow, qu'elle avait envoyé avec une armée contre les Turcs, lui fit demander pourquoi il ne livrait pas bataille. Le maréchal lui ayant répondu que c'était parce que l'armée du visir était trois fois plus forte que la sienne : « Les Romains, » lui écrivit Catherine, « ne

»demandaient jamais le nombre de leurs ennemis; mais où
»ils étaient, pour les combattre.»

Bibliothèque portative de l'Officier.

—Après la bataille de Veillane, le comte de Cramail demanda au duc de *Montmorency* qui avait fait des prodiges de valeur, si, parmi les hasards du combat, il avait songé à la mort. *J'ai appris*, répondit le duc, dans la vie de mes ancêtres, que la vie la plus glorieuse est celle qui finit au gain d'une bataille, et que l'homme ne l'ayant que pour peu de temps, nous devons la rendre la plus éclatante qu'il est possible.

—*Dexais*, atteint d'une balle à la bataille de Marengo, expire en proférant ces mots: «Allez dire au premier consul
»que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour
»vivre dans la postérité.»

—*Juvert*, percé du plomb fatal à la bataille de Novi, et renversé dans la poussière, conserve encore toute son énergie, ses yeux s'attachent étincelants sur les ennemis qu'il n'a pu atteindre; et sur le point d'expirer, il montre encore à ses compagnons d'armes le champ d'honneur où ils doivent comme lui vaincre ou mourir: *Marchez, soldats, marchez toujours*, s'écriait-il. C'était le dernier effort de son courage. *Juvert* mourut en achevant ces mots.

—*Saint-Hilaire*. Quel autre qu'un homme enflammé de l'amour de son pays, aurait dit à son fils, comme le respectable *Saint-Hilaire* blessé du même boulet qui tua *Turenne*: *Ce n'est et pas moi, mon fils, qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme, et la perte irréparable que fait la France.*

Guide du jeune Militaire.

D'AUTRES SUJETS MILITAIRES.

Définition du mot Tactique.

Le sens d'un mot, tel que l'indique le mot originaire dont il est dérivé, n'intéresse proprement que les curieux, les grammairiens, et à certains égards les philosophes. Mais ceux qui n'ont pour but que l'usage de la chose, considèrent uniquement dans le mot qui l'exprime, sa signification actuelle. Il en est ainsi du mot *tactique*, dérivé du grec *taseim*, mettre en ordre, ranger. *Tactique* signifie donc originairement, dans son application à la guerre, la science de mettre les troupes en ordre, la science des ordres de bataille. Aujourd'hui ce mot désigne la connaissance de toutes les évolutions militaires, l'art de ranger les troupes dans toutes les occasions qui peuvent avoir lieu à la guerre.

Cependant cette étymologie confirme une vérité qui ne saurait échapper à un observateur; c'est que toutes les évolutions portent originairement sur la manière de ranger les troupes en bataille, comme sur leur base unique. Mul-

tipliez davantage les rangs, donnez un autre espace, soit aux rangs, soit aux files, soit à tous les deux ensemble, vous amènerez un autre ordre d'évolutions. Celles qu'on aura pu exécuter dans un arrangement différent, ne seront plus possibles; et l'on en pourra exécuter qui n'auraient pas été praticables avec un autre arrangement.

Ce n'est pourtant pas tout. Dans chaque ordonnance de troupes, on peut exécuter la même évolution de plusieurs manières différentes. Il s'agit de déterminer quelle est la meilleure; il s'agit de fixer les caractères d'après lesquels on doit estimer leur bonté.

Ces caractères sont, 1^{er} la promptitude; 2^{me} la facilité; 3^{me} la justesse, qui doit être telle que chaque partie des troupes sache ce qu'elle doit faire, et soit dirigée dans son mouvement par des points fixes, qui l'empêchent de l'exécuter autrement qu'il ne doit être exécuté; 4^{me} la sûreté, en supposant que les troupes qui manœuvrent aient à craindre quelque chose de la part de l'ennemi. Les évolutions qui réuniront ces caractères au plus haut degré, seront infailliblement les meilleures.

Le comte de Mirabéau.

La musique sous le feu.

L'infanterie prussienne ne marche jamais au son de la musique. Un exercice continu lui imprime si parfaitement la cadence de la marche, que les soldats n'ont pas besoin des instruments; ils en seraient plutôt dérangés, s'ils n'y étaient pas entièrement insensibles. Il ne faut que réfléchir un instant, pour s'assurer combien cette irrésistible habitude

vaut mieux que l'idée du maréchal de Saxe, adoptée en France et en Angleterre, d'accoutumer le soldat à marcher au son de la musique. Où le soldat a-t-il le plus besoin de marcher avec une telle précision? c'est sans doute au moment où l'armée rangée en ordre de bataille, marche en avant pour charger. Or, prétendre que des musiciens jouent des instruments sous le feu ennemi, c'est une idée fort étrange. Ils garderont assurément très-mal la mesure en pareil cas, à supposer qu'on les force d'accompagner les troupes, ou, ce qui est plus difficile encore, qu'on puisse les entendre. Si vous avez accoutumé vos troupes à marcher toujours au son de la musique, elles ne sauront pas marcher lorsqu'elles ne l'entendront plus; mais si, par un exercice continu, vous leur avez rendu la cadence du pas militaire tout-à-fait naturelle et machinale, elles marcheront ainsi dans toutes les occasions. La méthode prussienne est donc la meilleure, la plus militaire, la seule propre aux combats.

Cependant nous trouvons dans un ouvrage nouveau, intitulé *de la Musique considérée en elle-même*, pag. 272, et attribué à M. de Chabanon, ces étranges paroles: «Que
»serait-ce à la guerre qu'un combat meurtrier qui se donne-
»rait en silence? N'entendre autour de soi que les cris des
»mourants, et de sang-froid augmenter le nombre de ceux
»qui meurent; cette idée fait frémir. La musique couvre de
»son illusion cette scène de carnage; et les fanfares militai-
»res jettent dans l'âme des combattants l'alégresse du cou-
»rage. Ce prestige de la musique, qui s'étend jusque sur la
»mort même, fait juger des effets qu'on peut en attendre au
»théâtre.» Dans quelles erreurs les meilleurs esprits ne tombent-ils pas lorsqu'ils négligent d'étudier du moins les traits généraux de tous les objets accessoires au sujet qu'ils entreprennent de traiter! L'auteur ignore-t-il donc que dans une bataille il est une espèce d'instrument dont le bruit suffit pour couvrir celui du cri des mourants; instrument, non à

vent, non à cordes, mais à feu, et qui ne laisse pas jouir de la mélodie des autres ?

Le même.

Terstenson.

Terstenson, suédois, page de Gustave-Adolphe en 1624.

Le roi près d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie n'ayant point d'adjudants auprès de lui envoya Terstenson porter ses ordres à un officier général pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire les ennemis. Terstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné: «Sire, dit »Terstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis »faire un mouvement contraire j'ai donné un ordre con- »traire.» Le roi ne dit mot; mais le soir ce page servant à table il le fit souper à côté de lui et lui donna un enseigne aux gardes; quinze jours après une compagnie; ensuite un régiment. Terstenson fut un des grands capitaines de l'Europe.

Voltaire.

*L'excellence des hommes composant les armées donne
la victoire.*

Gustave-Adolphe lutta ensuite pendant huit années consécutives contre la Pologne: ce fut pendant cette longue guerre que ses troupes acquirent ce degré de valeur et d'ex-

périence qui en firent les meilleures troupes européennes de l'époque. Ces premières campagnes furent donc très-utiles au roi de Suède en lui créant des soldats supérieurs à ceux de toutes les autres nations, et c'est là l'origine des merveilleux succès qu'il obtint dans la guerre de trente ans. Cette remarque est générale: tous les conquérants illustres ont principalement dû leurs succès à l'excellence des hommes composant leurs armées: ainsi Alexandre-le-Grand conquiert l'Asie au moyen des phalanges formées par son père, Philippe de Macédoine; César vainquit Pompée avec les légions qu'il avait formées dans la guerre des Gaules; Charlemagne dut une partie de ses victoires aux soldats aguerris de Charles-Martel et de Pépin-le-Bref; Charles-Quint fut victorieux grâce aux vieilles bandes espagnoles; Turenne employa les troupes façonnées à la guerre dans les troubles de la Fronde; Frédéric-le-Grand hérita d'une armée sagement instruite et rudement disciplinée par son père; Napoléon eut au début de son règne à utiliser des combattants habitués à la victoire depuis dix ans que duraient les guerres de la révolution. Ce point de vue, sous lequel on peut, à certains égards, envisager les succès de plusieurs guerriers de renom, a été trop souvent négligé par les historiens qui trouvent plus commode de tout rapporter au génie de leurs héros.

Portraits militaires.

Défense de se battre en duel.

Gustave-Adolphe défendit de se battre en duel à tous ses sujets sous peine de la vie, et établit un tribunal militaire pour décider en dernier ressort de tous les différends qui surviendraient entre les officiers. «Si mes officiers veulent

se battre, disait-il, que ce soit contre mes ennemis. Si on leur fait tort, qu'ils se plaignent; il y a justice pour tout le monde. Si on les attaque dans leur honneur, qu'ils montrent, aux dépens des ennemis de l'État, qu'ils en ont autant que qui que ce soit. *Je veux des soldats et non pas des gladiateurs.* » Il fit une fois mettre deux généraux aux fers pour les empêcher de se battre. On rapporte à ce sujet un fait curieux. Deux officiers vinrent un jour lui demander la permission de se battre. Il y consentit à condition qu'il serait présent au combat, afin que tout s'y passât en ordre. Lorsque les deux champions arrivèrent sur le lieu fixé pour le combat, ils trouvèrent un cercle formé par des pelotons d'infanterie, et, au milieu, un homme à l'air farouche, debout, un large sabre à la main; c'était le bourreau. Le roi voulait que le combat eût lieu à outrance, jusqu'à ce que l'un des deux restât sur la place, et qu'ensuite le bourreau tranchât la tête à l'autre. Une logique aussi pressante fut victorieuse; la leçon parlait bien haut, et, à ce prix, aucun des combattants ne persévéra dans le dessein de se défaire de son adversaire: ils se jetèrent tous deux aux genoux du roi et implorèrent sa clémence pour avoir osé lui demander la permission de désobéir à ses ordonnances; il leur pardonna, les exhortant à vivre ensemble de bon accord, ce qu'ils promirent en s'embrassant.

Le même.

Eloges rendus à Turenne.

«Si l'on veut faire attention, a écrit Carrion-Nisas, que Turenne n'eut point, comme Mahomet, l'influence d'un thaumaturge, qu'il n'eut point les moyens d'un souverain

absolu, ni ceux qui donnent, dans les armées d'une république, la popularité toute-puissante d'un chef de faction, que la science, la sagesse, le calcul et la méditation on dû être les seuls et les purs éléments de la gloire militaire de Turenne et de son empire sur les troupes, on le regardera, sous les rapports de l'art, comme un modèle achevé.»

Le bon La Fontaine a versifié sur lui ce quatrain :

Turenne eut tout: la valeur, la prudence,
L'art de la guerre, et les soins sans repos.
Romains et Grecs, vous cédez à la France;
Opposez-lui de semblables héros.

Son adversaire, le comte de Montecuccoli, s'est écrié en apprenant sa mort: «Il faisait honneur à l'homme.»

«Bien des siècles n'en donneront pas un pareil,» écrivait M^{me} de Sévigné à sa fille, le 28 août 1675.»

Le marquis de la Fare rapporte, dans ses Mémoires qu'à la nomination des sept maréchaux, créés par Louis XIV après la mort de Turenne, un homme d'esprit prétendit: «Que le roi avait changé son louis d'or en louis de cinq sous.» Ce sont ces sept maréchaux que l'on a spirituellement appelés *la monnaie de M. de Turenne*.

On lit dans un *Discours sur le Sublime dans les différentes Conditions des Hommes*, imprimé en 1686: «M. de Turenne a été un des hommes les plus vertueux de ce siècle, que la cour n'a pu corrompre, et que la guerre n'a pu gâter.»

Fléchier a dit dans son oraison funèbre: «Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété.»

Enfin, l'on trouve dans les *Pensées* de Montesquieu l'ap-

préciation suivante: «Turenne n'avait point de vices, et peut-être que, s'il en avait eu, il aurait porté certaines vertus plus loin. Sa vie est une hymne à la louange de l'humanité.»

Nous ne pouvons rien ajouter à un éloge aussi délicat.

Le même.

Le même sujet.

Les soldats non-seulement l'aimaient, mais avaient pleine confiance en lui, se reposant pour leur salut et leur conservation sur son bienveillance habituelle, sur ses talents militaires reconnus de toute l'Europe. Ils s'écriaient souvent: «*Notre père se porte bien, nous n'avons rien à craindre.*» Notre père! surnom touchant, et que nul général ne mérita mieux que le vicomte. Dans la campagne de 1674, de jeunes soldats, postés dans des marais, se plaignaient d'avoir de l'eau jusqu'aux genoux. «Quoi! vous vous plaignez, leur disaient les vieux soldats? On voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne; il est plus fâché que nous quand nous sommes mal; il ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici; il veille quand nous dormons. C'est notre père; on voit bien que vous êtes jeunes.»

Plusieurs soldats prononçaient ces paroles touchantes: «Si notre père n'était pas mort, nous ne serions pas blessés.» Et comme les généraux qui succédèrent à ce grand homme délibéraient longtemps sur le meilleur parti à prendre: «*Lâchez la Pie*, cria un soldat nommé Bataille, *elle nous conduira.*» Toute l'armée répéta cette saillie, à la fois éloqu coaste et épigrammatique. La Pie était le cheval que montait ordinairement Turenne. On le voit, la confiance que les troupes avaient placée en lui survécut même à son trépas.

M^{me} de Sévigné.

Turenne et la belle femme.

Après la prise du château-fort de Solresur-Sambre dans le Hainant, les soldats trouvèrent dans la place une femme dont la beauté éblouissante les frappa, et croyant lui faire le meilleur des cadeaux, la lui amenèrent comme prémices du butin. Agé alors de vingt-six ans seulement et nullement insensible aux charmes féminins, l'occasion pour lui se trouvait tentante, et les usages de la guerre eussent justifié sa voluptueuse conduite. Pourtant il eut la force d'âme d'étouffer la voix tumultueuse de la passion sous l'empire de la raison droite qui l'animait, et prit une sage résolution. Feignant de ne point comprendre l'intention dans laquelle on lui amenait cette femme, il loua les soldats qui la conduisaient de l'avoir arrachée aux caresses brutales de leurs compagnons, puis donna l'ordre de lui amener le mari de la charmante infortunée. Dès que ce dernier eut paru: «Emmenez votre femme, lui dit-il, son honneur est sans tache et vous devez ce résultat à la discrétion de mes soldats.» Ce fait honorable rappelle naturellement Scipion l'Africain rendant, après la prise de Carthagène, à un prince espagnol sa fiancée que les légionnaires romains venaient de lui offrir comme un trésor inestimable. Scipion avait, à cette époque, vingt-sept ans; sa conduite mérite donc, sous le rapport de la continence, autant d'éloges que celle de Turenne. Toutefois, il est un point sur lequel le héros français l'emporte ici sur le héros romain: c'est le procédé délicat dont il use vis-à-vis de ses soldats. Scipion, en recevant la jeune et belle captive, avait répondu aux légionnaires qui la lui amenaient: «Voilà le présent le plus agréable que vous pussiez me faire dans un

autre temps; mais chargé des soins du commandement, *il ne me reste plus d'instant que je puisse donner aux plaisirs.*» Turenne, au contraire, ne veut pas comprendre le but de ses soldats, voile leur mauvaise intention, et toujours modeste, leur attribue le mérite de sa belle action.

Portraits militaires.

Turenne et Condé.

C'a été un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés; tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre, tantôt opposés front à front et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance: comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations: celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler; résolu et déterminé au-dedans lors même qu'il paraissait embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire,

mais toutefois s'avance par ordre et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés: l'un par de vifs et continuels efforts emporte l'admiration du genre humain et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer: l'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, en instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre!

Bossuet.

VAUBAN.

Sa naissance.

Vauban naquit le 15 mai 1633, d'Albin Le Prestre, écuyer, et d'Edmée Cormignolt, à Saint-Léger-de-Foucheret, dans l'arrondissement d'Avallon. Il reçut au baptême le nom de Sébastien, et, plus tard, ajouta à son nom de Sébastien Le Prestre celui de Vauban, d'un petit fief que possédait sa famille: c'est sous ce nom de Vauban que sa réputation est devenue européenne.

D'une origine modeste, orphelin sans fortune à dix ans, rien n'annonçait sa gloire future. Il fut recueilli et élevé, suivant les uns, par le prieur de Saint-Jean-de-Semur; suivant les autres, par le curé de son village, auquel il servit un peu de domestique, et qui lui apprit les éléments de l'arithmétique et de la géométrie. Au commencement de 1651, attristé de sa misérable position et poussé sans doute par son génie naissant, il s'échappe et va s'engager dans le régiment de Condé-Infanterie. Le nom du grand Condé

l'attirait. Ce prince se trouvait alors à Paris; mais bientôt les troubles de la Fronde recommencent, et Vauban est entraîné dans le parti hostile à Mazarin et au roi. Condé ne tarde pas à l'apprécier, surtout comme ingénieur, et le charge, au mois de novembre 1652, des opérations du siège de Sainte-Menehould: Vauban traverse pendant ce siège la rivière d'Aisne à la nage sous le feu de l'ennemi. Cet exploit répand son nom, et la renommée se charge de donner de ses nouvelles à sa famille, qui ignorait son sort depuis sa fuite de Saint-Léger-de-Foucheret.

En 1653, il tombe prisonnier entre les mains des soldats de Mazarin. Le cardinal devine en lui l'étoffe d'un grand homme, et lui fait grâce comme rebelle sous condition de servir le roi. Vauban accepte, obtient une lieutenance dans le régiment de Bourgogne-Infanterie, assiste à plusieurs sièges et reçoit enfin le brevet d'ingénieur (5 mai 1655) qu'il appelait de tous ses vœux.

Consacrant ses loisirs à l'étude de l'art militaire, scrutant avec persévérance les secrets de la fortification, le nouvel ingénieur acquiert des connaissances qui le mettent à même de rendre de grands services. En 1658, le maréchal de La Ferté qui lui avait prédit qu'il *monterait aux premiers grades si la guerre l'épargnait*, veut lui donner l'occasion de mettre son mérite en plein jour, et le demande pour réduire Gravelines, que sa science fait tomber entre ses mains. Oudenarde et Ypres subissent le même sort.

Pendant la paix qui suivit le traité des Pyrénées, de 1659 à 1666, Vauban se vit chargé d'inspecter les côtes de la Manche, de Rouen à Dunkerque, et de fortifier cette dernière ville. Ce fut la première place qu'il construisit; il en fit un chef-d'œuvre auquel il travailla toute sa vie.

Portraits militaires.

Sa Mort.

Le maréchal de Vauban mourut le 13 mars 1707, ne laissant que des filles.

Voici le résumé de sa carrière. Pendant ses 56 années de service, il a dirigé 48 sièges dont 42 en chef, il a pris part à 130 combats ou engagements, il a reçu 8 blessures, il a bâti 33 places neuves et en a amélioré plus de 300.

L'empereur Napoléon a rendu un éclatant hommage à sa mémoire, en faisant transporter avec solennité (26 mai 1808) son cœur sous le dôme des Invalides, près du corps de Turenne.

Nous venons de rappeler en peu de mots sa vie militaire; essayons maintenant d'esquisser son portrait.

Vauban était d'une taille médiocre, trapu de corps et robuste. Une éducation laborieuse avait heureusement développé sa forte constitution: une grande simplicité d'habitudes et des mœurs rigides lui valurent une bonne santé. Son extérieur rustre lui donnait l'air d'un véritable homme de guerre; son défaut de politesse et son ton bourru le faisaient croire brutal au premier abord. C'était pourtant un homme doux, compatissant aux peines d'autrui, obligeant volontiers.

Le caustique Saint-Simon a, dans ses intéressantes Mémoires, rendu à l'honnêteté et à la vertu de Vauban le plus éclatant témoignage. Cette vertu lui valut de publics hommages, témoin ce vers de J.-B. Rousseau:

«De sa vertu Vauban même fait cas;»

mais elle lui suscita de nombreux ennemis, et ce ne fut qu'à force de génie qu'il se la fit pardonner.

Le même.

Le duc d'Albe.

Parmi les généraux espagnols dignes de figurer dans notre galerie de portraits militaires, le duc d'Albe se trouve en première ligne. Il est enfant du xvi^e siècle, époque où les armées espagnoles obtinrent de brillants succès, que depuis elles n'ont jamais retrouvés, car la puissance militaire de la Péninsule hispanique n'a fait que décroître dans les siècles suivants; il servit sous deux grands monarques; Charles-Quint et Philippe II; il joua un rôle éminent à une époque féconde en évènements, et son influence a un triple caractère, politique, militaire et religieux. Sous ces divers rapports, sa carrière mérite attention: étudions-la principalement au point de vue guerrier.

Don Fernando Alvarez de Tolède naquit en 1508; il fut en Espagne le second duc d'Albe; mais la postérité lui a consacré exclusivement ce titre déjà porté par son père, général distingué, auquel le roi catholique dut la conquête de la Navarre. Né au début du xvi^e siècle, mort à la fin de ce même siècle, le duc d'Albe appartient entièrement à cette période des luttes de François I^{er} et de Charles-Quint; à cette époque du grand mouvement religieux nommé la réforme, à ce siècle de la renaissance des arts et de la réhabilitation de l'infanterie comme arme principale. D'autres noms illustres par la guerre partagent, avec lui, cet avantage de s'être trouvés mêlés à ces gigantesques évènements: nous citerons entre autres le duc de Guise et Guillaume de Nassua *le Taciturne*.

Le même.

ŒUVRES DE GUIBERT.

A ma Patrie.

Dédier mon ouvrage à ma Patrie c'est le consacrer tout ensemble au Roi qui en est le père; aux Ministres qui en sont les administrateurs; à tous les Ordres de l'État qui en sont les membres; à tous les Français qui en sont les enfants. Eh! puisse-t-on un jour rendre à ce saint nom de patrie toute sa signification et son énergie; en faire le cri de la nation, le ralliement de tout ce qui compose l'État! Puissent à la fois le maître et les sujets, les grands et les petits, s'honorer du titre de citoyens, s'unir, s'appuyer, s'aimer par lui! Cette confédération de tous les cœurs et de toutes les forces rendra la France aussi heureuse que je le désire.

J'entreprends de tracer le tableau politique et militaire de l'Europe. Je m'attacherai plus particulièrement à l'examen des États qui intéressent ma nation; je m'arrêterai ensuite sur elle; je considérerai sous ce double point de vue sa constitution, ses moyens, son génie, la situation de son mi-

litaire, qui sera mon objet principal. J'oserai parler de son administration, dévoiler ses abus, en chercher les remèdes; élever enfin l'édifice d'une constitution, à la fois politique et militaire, d'une discipline nationale, d'une tactique complète; me servant pour cela de tous les matériaux qui existent; fouillant dans les débris de tous les siècles, et dans les connaissances actuelles de tous les peuples.

La vérité conduira ma plume. Sans la vérité, que seraient les hommes? Elle est à l'univers moral, ce qu'est le soleil à l'univers physique. Elle le féconde et l'éclaire. Sans elle, le génie ne jette qu'une flamme incertaine et trompeuse. Sans elle, les rois, les ministres, les écrivains ne sont que d'illustres aveugles. Je lui dévoue mes travaux. Je parlerai avec la liberté qu'elle inspire; et, si quelquefois je suis forcé de m'imposer silence sur elle, du moins je proteste de ne rien dire volontairement qui la blesse.

Loin de nous ce préjugé qui accuse la philosophie d'éteindre le patriotisme. Elle l'ennoblit. Elle l'empêche de dégénérer en orgueil. Eclairé par elle, le citoyen s'attache à sa nation sans fanatisme, et il ne hait, ou ne méprise pas les autres peuples. Il désire la prospérité de son pays, et il gémirait de le voir s'élever sur l'esclavage et sur le malheur des pays voisins. Il chérit tous les hommes comme ses semblables, et s'il porte à ses compatriotes un sentiment de prédilection, c'est celui qu'un frère a pour ses frères. Amour de la patrie, c'est ainsi que tu te fais sentir à mon cœur! Je pourrai donc être utile à mes concitoyens, et ne pas déplaire aux étrangers. Je pourrai écrire pour la France, et être lu du reste de l'Europe.

Je ne m'effraye, ni de l'immensité de mon projet, ni de mon âge, ni de la faiblesse de mes talents. Ainsi Colomb, partant pour découvrir un nouveau monde, ne recula point à la vue de l'Océan et du frêle vaisseau qui devait le porter. J'ai sa hardiesse, je n'aurai peut-être pas son succès. Mais si

je m'é gare, si j'embrasse quelquefois la chimère du mieux impossible, qu'on me plaigne, et qu'on me pardonne. Le délire d'un citoyen, qui rêve au bonheur de sa patrie, a quelque chose de respectable.

Guibert.

Discours préliminaire.

Si l'on entend par *Politique*, l'art de négotier, ou plutôt d'intriguer; celui de fomenter sourdement quelque révolution, de lier ou de rompre, dans l'obscurité des cabinets, quelques traités d'alliance, de paix, de mariage ou de commerce; nous sommes, sans doute, à cet égard, supérieurs aux anciens; nous y apportons plus de finesse et plus d'esprit qu'eux. Mais, si la politique est la science vaste et sublime de régir un État, au-dedans et au-dehors; de diriger les intérêts particuliers vers l'intérêt général; de rendre les peuples heureux, et de les attacher à leurs gouvernements, convenons qu'elle est totalement inconnue à nos administrateurs modernes, que nos Richelieu, nos Colbert, nos d'Ossat, nos d'Estrades, ne peuvent se comparer aux Licurgue, aux Périclès, aux Numa, aux grands hommes d'état de la Grèce et de Rome. Convenons que le sénat Romain, dans le temps de sa splendeur, nous rappelle cet Atlas fabuleux, qui soutenait le fardeau du monde; tandis que nos gouvernements ne sont que des machines frêles et compliquées, auxquelles la fortune et les circonstances imprimant des mouvements irréguliers, incertains et passagers comme elles.

Je ne suis point admirateur aveugle des anciens. Je sais ce qu'une longue suite de siècles, les ténèbres de l'ignorance, le prestige de l'histoire, la prévention de nos esprits,

leur prêtent de colossal et de merveilleux. Je sais que, de même que les astres voisins de l'horizon se peignent plus grands à nos yeux, que quand, plus rapprochés de nous, ils s'élèvent sur nos têtes, les héros, les évènements que nous apercevons dans le lointain de l'antiquité, acquièrent, à nos regards, une grandeur que n'ont jamais les objets contemporains. Fortifié contre cette illusion, je ne juge presque jamais les choses telles que l'histoire me les représente. Je ne me peins point des hommes au-dessus de l'humanité. Je rabaisse les héros à la mesure possible de perfection que le cœur humain comporte. Je cherche à démêler, dans les évènements, l'influence que le hasard a pu avoir sur eux, les ressorts, et quelquefois les fils imperceptibles qui en ont été les causes. Ainsi je n'ai point une vénération enthousiaste pour le gouvernement de l'ancienne Rome. Je ne prétends point qu'il ait été parfait. Il ne l'était point, puisqu'il a eu ses secousses, sa décadence, et sa fin. Il ne pouvait pas l'être, puisqu'il était l'ouvrage des hommes. Mais, si ce gouvernement imprima, pendant cinq cents ans, un caractère de vigueur et de majesté au peuple qui vécut sous lui; s'il y fit germer plus de citoyens et de héros, que le reste de la terre n'en a peut-être porté depuis; si même, dans le temps de sa corruption, les vices de ce peuple eurent quelquefois une grandeur et une énergie qui forcent à l'étonnement; si ce peuple enfin devint le maître du monde, je dois alors attribuer des effets aussi grands, aussi soutenus, à des causes puissantes et constantes. Je puis, sans me tromper, assurer que ce gouvernement était plus vigoureux; que sa politique était plus vaste, plus profonde que celle de tous les États qui s'offrent à moi.

Le même.

*Le progrès des autres arts ne doit faire décliner
l'art Militaire.*

Il me reste à expliquer pourquoi l'histoire de l'Univers nous représente toujours l'art militaire déclinant chez les peuples, à proportion que les autres arts y font des progrès. J'en ai moi-même fait l'observation au commencement de ce chapitre. Mais ce n'est point aux arts ni aux sciences, qu'il faut attribuer cette révolution. C'est à la mal-adresse des gouvernements. Ces effets ont été jusqu'ici contemporains sans être nécessairement liés et dépendants. Les lumières ne peuvent nuire. Laissons ce préjugé funeste aux apologistes de l'ignorance. Les lumières chassent les erreurs, fixent les principes, amènent la vérité. Les siècles de lumières ne peuvent être des temps de malheur pour l'humanité, à moins qu'elles n'aient fait que des demi-progrès; à moins qu'elles n'aient, comme chez les anciens, porté sur les arts plus que sur les sciences; sur les connaissances frivoles plus que sur les connaissances utiles: à moins que, comme alors, elles n'aient éclairé une partie du globe, et laissé l'autre dans les ténèbres: à moins que, comme aujourd'hui, elles ne soient le partage d'un petit nombre d'hommes, et que rejetées par les gouvernements, elles ne mettent aux prises la vérité avec les préjugés, la philosophie avec l'ignorance, le despotisme avec les droits de la nature. Encore faudrait-il se consoler des malheurs passagers qui pourraient naître du choc des lumières et des ténèbres. Le crépuscule du matin éloigne la nuit, il fait espérer le jour. Quand la propagation des connaissances sera générale, quand elle sera répandue à la fois sur les grands et sur les petits, sur les

trônes et sur les peuples; quand les gouvernements seront en même temps instruits et vigoureux; quand la lumière nous viendra d'eux, comme elle descend des astres qui sont sur nos têtes, la terre sera heureuse; elle bénira ses gouvernements, comme ces astres bienfaisants qui la fécondent et qui l'éclairent.

Je reviens à mon objet. Ce ne sont pas les arts et les sciences qui ont fait déchoir l'art militaire chez les peuples de l'antiquité; ce ne sont pas les arts et les sciences qui l'empêchent aujourd'hui de faire des progrès. Les lumières générales devraient au contraire perfectionner cet art avec tous les autres. Elles devraient rendre la tactique plus simple et plus savante, les troupes plus instruites, les généraux meilleurs. Elles devraient mettre la méthode à la place de la routine, les combinaisons à la place du hasard. Si, tandis que toutes les autres sciences se perfectionnent, celle de la guerre reste dans l'enfance, c'est la faute des gouvernements qui n'y attachent pas assez d'importance; qui n'en font pas un objet d'éducation publique; qui ne dirigent pas vers cette profession les hommes de génie; qui leur laissent entrevoir plus de gloire et d'avantages dans des sciences frivoles ou moins utiles; qui rendent la carrière des armes une carrière ingrate dans laquelle les talents sont devancés par l'intrigue, et les prix distribués par la fortune.

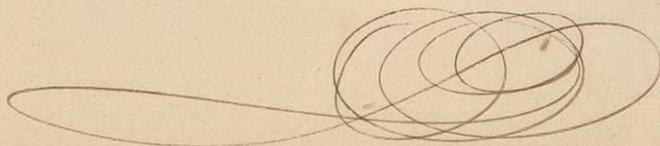
Le même.

La mobilité continuelle des ministères, contribue à rendre la politique imparfaite.

Une cause qui, dans la plupart des gouvernements, contribue encore à rendre la politique si imparfaite, c'est la mo-

bilité continuelle des ministères. Eh! Comment les lumières politiques pourraient-elles s'y perpétuer et s'y étendre? L'intrigue et le hasard placent et déplacent les ministres. Elevés à ces postes, ils songent plus à les conserver qu'à les remplir. Fatigués par la cabale et l'envie, il ne leur reste ni la force, ni le temps de corriger les vices de l'administration. Le système de leur prédécesseur n'est jamais le leur. Supposons même ces ministres avec du génie. Ils sont hommes, il faut qu'ils se forment de sous-ordres, des principes, un plan. Calculons donc: tant de fautes par leurs erreurs: tant par leurs passions: tant par les erreurs et les passions de leurs employés. Sont-ils sans génie? Ils ne trouvent rien qui les instruisse, ou les appuie. L'État n'ayant point de système, ils n'y savent pas suppléer. Ils gouvernent comme ils vivent, du jour à la journée. Au lieu de maîtriser les évènements, ils sont maîtrisés par eux. Les détails les absorbent. Ils tiennent dans leurs mains quelques fils de l'administration, et en laissent aller les grands ressorts.

L'histoire nous fait voir des rois qui ont gouverné leurs États eux-mêmes, ou des ministres qui ont gouverné leurs maîtres, procurer à leurs nations quelques succès éphémères. Richelieu fit de grandes choses. Louis XIV eut ses éclairs de bonheur. Alberoni parut un moment ranimer l'Espagne. La Prusse, élevée au-dessus de sa sphère, par les talents de son roi, étonne aujourd'hui l'Europe. Mais remarquons-le: jamais nation n'a eu de prospérité réelle et durable, que quand, par la nature de son gouvernement, il y a eu un corps permanent, chargé de recueillir les lumières, de réduire les intérêts de l'Etat en système, de prendre conseil du passé pour l'avenir, de faire, en un mot, sur le tillac de l'Etat, ce que fait le pilote à la poupe du vaisseau, observer la boussole, les nuages, les vents, les écueils, et tenir route en conséquence. C'est avec ce corps, que les dépositaires de la puissance exécutive, rois, ministres, dictateurs, consuls,



généraux, doivent venir se raccorder, consulter le système général de l'Etat, et prendre des délibérations. Ainsi était constituée l'ancienne Rome. Ainsi l'est, à quelques égards, l'Angleterre par son parlement: image bien imparfaite d'ailleurs de la majesté et des vertus du sénat Romain.

Le même.



CHARLES XII.

Sa Jeunesse.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre: «Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler.» Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. «Ah! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?» On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria: «Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave.» Un jour il s'amusa dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle; au bas de la carte de la ville hongroise il y avait ces mots, tirés du livre de Job: «Dieu me l'a donné,

« Dieu me l'a ôté; le nom du Seigneur soit béni! » Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga, « Dieu me l'a donnée, le » diable ne me l'ôtera pas. » Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières, et qui marquaient ce qu'il devrait être un jour.

Voltaire.

*Le jeune Charles XII prend la résolution de faire
la guerre.*

Trois puissants rois menaçaient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, et alarmaient le conseil. Les grands généraux étaient morts, on avait raison de tout craindre sous un jeune roi qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était: quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations; tout d'un coup le jeune prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti: « Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne » jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une lé- » gitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est » prise; j'irai attaquer le premier qui se déclarera; et quand » je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel

roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérants, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassements; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour: soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir du vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par là se punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme, en présence même de la reine sa mère. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, et cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Le même.

La bombe.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi; la moitié du plancher tomba en pièces; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement, et, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet, dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire: «Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille; » pourquoi n'écrivez-vous pas? » Celui-ci ne put répondre que ces mots: «Eh, sire; la bombe! Eh bien, reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? continuez.»

Le même.

Sa Mort.

Le 11 décembre, jour de Saint-André, assiégeant la place de Frederickshall, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée; et ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. M. Megret, ingénieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours: «Nous verrons,» dit le roi; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un en-

droit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII: ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Megret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était: il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé: à quelques pas derrière était le comte Swerin, qui commandait la tranchée: le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui. Siquier et Megret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort: une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle Megret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose sinon: «Voilà la pièce finie, » allons souper.» Siquier court sur-le-champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance

de cette mort aux soldats jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris: Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le même.

HISTOIRE ROMAINE.

Introduction.

De tous les peuples de l'antiquité profane, il n'y en a point dont l'histoire inspire un intérêt aussi général et aussi varié que celle du peuple romain; il n'y en a point dont les annales forment une chaîne aussi longue et aussi serrée d'actions éclatantes, mémorables, extraordinaires; système de politique et de conquêtes, suivi, durant plusieurs siècles, avec une adresse et une persévérance qui n'avaient point eu de modèles, et qui n'ont point encore trouvé d'imitateurs; réunion non moins singulière de toutes les qualités morales, civiles, politiques, militaires, qui peuvent assurer le succès d'une telle entreprise; prudence dans le conseil, activité dans l'exécution, constance dans les obstacles, intrépidité dans les périls, fermeté dans les revers, clémence envers les peuples vaincus, dévouement pour la patrie, gravité dans les mœurs, mépris des richesses, tempérance, frugalité, probité sévère, du moins dans les premiers temps; en un

mot, héroïsme de toutes les vertus dont les païens étaient capables.

Leurs vices mêmes ont quelque chose d'imposant, je dirais presque de séduisant, parce que la plupart ne sont que des vertus outrées. Ainsi, chez eux l'amour de la patrie va jusqu'à un fanatisme qui se fait honneur de fouler aux pieds les sentiments les plus doux et les droits les plus sacrés de la nature: chez eux, l'amour de la liberté se change en une fierté ombrageuse et une défiance jalouse qui agite sans cesse, et qui arme quelquefois les uns contre les autres les différents ordres de l'état: chez eux, l'amour de la gloire devient une ambition inquiète et insatiable, qui leur fait entreprendre d'enlever aux autres peuples et à l'univers entier cette liberté dont ils sont jaloux pour eux-mêmes. Vices réels, mais brillants, parce qu'ils sont la source de la plupart de ces actions que les hommes appellent *grandes et héroïques*: vertus non moins brillantes, quoique purement humaines, quoique défectueuses et dans leur principe et dans leur fin; mais cependant vertus réelles, et par conséquent dignes de quelque récompense.

Pour prix de ces vertus, le juste et suprême estimateur de toutes choses livre aux Romains l'empire de la terre; récompense, dit saint Augustin, aussi vaine que ceux qui l'avaient ambitionnée. En effet, à peine l'ont-ils obtenue cette récompense, qu'elle leur échappe; à peine ont-ils achevé la conquête de l'univers, qu'eux-mêmes, et avec eux l'univers, tombent aux pieds d'un de leurs concitoyens, et deviennent la proie d'Auguste. Et pour qu'il ne manque rien à la leçon que Dieu veut donner au monde sur le vide des vertus humaines, et sur le néant des grandeurs qui en sont la récompense, le sceptre de l'univers, après la mort d'Auguste, est successivement abandonné au sombre Tibère, au frénétique Caligula, à l'imbécile Claude, au féroce Néron.

Origine des Romains.

L'origine des Romains, comme celle de la plupart des autres peuples, se perd dans les ténèbres de l'antiquité. Leurs historiens assurent qu'Enée, après la ruine de Troie sa patrie, vint en Italie fonder un royaume, dont la capitale fut Albe-la-Longue (1200); et c'est de ce prince qu'ils font descendre Romulus, fondateur de Rome. Procas, l'un des successeurs d'Enée eut deux fils, Amulius et Numitor; en mourant, il laissa la couronne à celui-ci, qui était l'aîné (800). Amulius détrôna Numitor; et pour lui ôter toute espérance de postérité, il força Rhéa Sylvia, sa fille, de se faire vestale. Mais la princesse épousa secrètement un officier des troupes du roi, et de ce mariage naquirent deux enfants jumeaux, Romulus et Rémus. L'usurpateur irrité fit mettre la mère en prison, et exposer les enfants sur le Tibre. Un berger des environs leur sauva la vie, et quand ils furent devenus grands il les instruisit du secret de leur naissance. Romulus et Rémus attaquèrent Amulius, et l'ayant tué ils remirent Numitor sur le trône d'Albe (754).

Après ce premier exploit les deux frères résolurent de bâtir une ville dans l'endroit où ils avaient été exposés: avant qu'elle fût achevée, l'ambition les brouilla, et la querelle finit par la mort de Rémus, que Romulus tua de sa propre main. Débarrassé d'un rival, mais chargé d'un fratricide, le nouveau prince donna à sa ville le nom de Rome. Pour lui procurer des habitants il s'avisa d'en faire un asile ouvert à toutes sortes de personnes, et bientôt on y vit accourir des gens chargés de dettes, des esclaves fugitifs, des voleurs, des malfaiteurs de toute espèce. Ainsi cet empire, qui devait

un jour conquérir l'univers et compter dans son sein tant de fameux capitaines, tant de savants, tant de sages, fut l'ouvrage d'une horde de brigands et d'aventuriers (753).

Crevier.

Royaume de Rome.—Romulus (avant J. C. 753).

Romulus voulant mettre de l'ordre dans cet état naissant, divisa son peuple en trois *tribus*. Il partagea le territoire de Rome en trois portions: l'une fut consacrée au soutien de la religion et de ses ministres; la seconde aux besoins de l'état; la troisième fut distribuée aux citoyens, et chacun eut environ deux arpents de terre à cultiver. Romulus choisit ensuite cent personnages des plus distingués, capables de l'aider de leurs conseils, et de partager avec lui les soins du gouvernement: cette compagnie, qui devint si célèbre par le courage, la prudence et les lumières de ses membres, fut appelée sénat. Les descendants des premiers sénateurs formèrent sous le nom de patriciens, le corps de la noblesse romaine: les autres citoyens eurent le nom de Plébéiens. Ainsi l'état se trouva partagé en deux ordres: le sénat, qui remplissait toutes les charges civiles et militaires, et le peuple, qui avait droit de créer les magistrats, de faire des lois, de décider de la guerre ou de la paix, mais dont les résolutions n'avaient point de force qu'elles n'eussent été confirmées par le sénat. Enfin, pour prévenir les divisions entre les deux ordres, le roi permit à chaque plébéien de se choisir un patron parmi les patriciens. Des devoirs réciproques unirent les clients avec leurs patrons: ceux-ci protégeaient les autres, les défendaient contre l'injustice, soulageaient leur misère, et ils en

recevaient, en échange, des témoignages particuliers d'honneur, de respect et de reconnaissance.

Par ces sages réglemens Rome s'était fort accrue, et déjà elle pouvait les disputer en puissance aux autres villes du voisinage. Mais la plupart de ses habitants n'avaient point de femmes. Romulus envoya des ambassadeurs chez les Sabins, demander qu'il fût permis à ses sujets de s'unir avec eux par des alliances réciproques. Cette proposition fut fort mal accueillie: on ajouta même l'insulte au refus, en demandant pourquoi le roi de Rome n'avait pas ouvert aussi un asile aux femmes; que c'était-là le moyen de faire des mariages bien assortis, où de part et d'autre on n'aurait rien à se reprocher. Cet outrage piqua Romulus, mais il dissimula son ressentiment, et cacha la vengeance sous les préparatifs d'une fête, à laquelle furent invitées les nations voisines. On s'y rendit de toutes parts; les sabins entr'autres y accoururent avec leurs femmes et leurs enfants. Romulus pour éloigner tout soupçon, les reçut avec les témoignages de l'amitié la plus sincère. Mais au moment où les jeux commençaient et fixaient les regards de la multitude, il fit donner le signal: à l'instant les Romains se répandirent de tous côtés et enlevèrent toutes les filles des étrangers, dont ils firent leurs épouses.

Outrés de dépit les Sabins prirent les armes; leur irruption fut subite; et dans la première surprise ils s'emparèrent de la citadelle, qui était bâtie à l'endroit même où fut ensuite élevé le Capitole. Romulus marcha contre eux; il eut d'abord du désavantage; et déjà les Sabins s'écriaient: *Les voilà donc vaincus, ces perfides hôtes, ces lâches ennemis! Ils sentent maintenant quelle différence il y a entre enlever des filles timides, et combattre contre les hommes de cœur!* Ces reproches sanglants changent le courage des Romains en fureur; ils se rallient, fondent sur l'ennemi et le font plier à son tour. Alors les femmes sabinnes dont l'enlèvement avait causé cette

guerre, les cheveux épars, les vêtements déchirés, se jettent, en poussant des cris lamentables, au milieu des deux armées acharnées l'une contre l'autre, et supplient d'un côté leurs pères, de l'autre leurs maris, de mettre fin à un combat si funeste pour elles. Ce touchant spectacle désarma les plus furieux; il fut suivi d'une paix qui réunit les Romains et les Sabins en un seul peuple, auquel on donna Rome pour capitale.

Romulus entreprit encore d'autres guerres, qu'il termina avec autant de gloire que de bonheur. Mais les succès lui inspirèrent peu à peu un esprit de domination qui causa sa perte. Les sénateurs aigris contre lui, le massacrèrent en plein sénat; puis, pour cacher leur crime et consoler le peuple, ils firent de Romulus un Dieu, qui fut honoré sous le nom de Quirinus.

Le Beau.

Numa Pompilius (avant J. C. 715).

Le fondateur de Rome avait régné 40 ans. Numa Pompilius, son successeur, fut porté presque malgré lui sur le trône. Pendant un long règne il s'appliqua uniquement à adoucir l'esprit de son peuple, à établir des lois sages, à faire fleurir la religion, les mœurs et l'agriculture. Il forma, autour de Rome des bourgades, où les cultivateurs s'attachaient à des occupations utiles: il nomma des surveillants pour récompenser l'industrie et punir la paresse. Les travaux champêtres devinrent chers aux Romains, et les premiers hommes de l'état ne rougirent point de conduire la charrue. C'est ainsi que Rome ne fut pas moins redevable de son

agrandissement au pacifique, Numa, qu'au belliqueux Romulus.

Le même.

Tullus Hostilius (avant J. C. 672).

Après la mort de Numa on éleva sur le trône Tullus Hostilius. Ce prince d'une humeur plus martiale encore que n'avait été Romulus, trouva bientôt l'occasion de satisfaire son goût pour les armes, par une rupture que l'ambition et la jalousie firent éclater entre lui et le roi des Albains. Les armées étaient en présence et allaient en venir à une bataille rangée, lorsque les deux chefs convinrent de remettre la décision de la querelle entre les mains de trois combattants de chaque côté, avec cette clause, que celui des deux peuples dont les citoyens seraient victorieux, commanderait à l'autre.

Les combattants, du côté des Romains, furent trois frères nommés Horaces, et du côté des Albains, trois frères aussi nommés Curiaces. Ils s'avancent entre les deux armées et au signal donné, ils commencent un combat qui va décider du sort d'Albe et de Rome. Dès le premier choc, deux des Horaces tombent morts; les trois Curiaces sont blessés, mais ils environnent le dernier des Horaces. A cette vue, les Albains jettent un cri de joie; et les Romains consternés perdent toute espérance. Horace, trop faible contre trois, mais plus fort que chacun d'eux, parce qu'il était sans blessure, use de stratagème pour diviser ses ennemis, et feint de prendre la fuite, persuadé qu'ils le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur reste plus ou moins de force. Déjà il était assez loin de l'endroit où l'on avait combattu, lorsque tournant la tête il voit les trois Curiaces à une assez grande

distance les uns des autres, et l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force, et tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères de le secourir, déjà Horace vainqueur de ce premier ennemi, court à une autre victoire qui ne lui coûte pas plus que la première. Il ne restait plus, de chaque côté qu'un seul combattant: mais si le nombre était égal, les forces et l'espérance ne l'étaient pas. Le Romain était sans blessure, et une double victoire ajoutait à son courage naturel: l'Albain, au contraire, affaibli par une blessure profonde, épuisé par la course se traînait à peine. Aussi ne fut-ce point un combat. Horace égorge son ennemi, et chargé de ses dépouilles, il reprend le chemin de la ville, à la tête de l'armée romaine.

Sa sœur, qui avait été promise en mariage à l'un des Curiaces, vint à sa rencontre. Ayant reconnu sur les épaules de son frère, une cotte d'armes qu'elle avait travaillée de ses propres mains, et dont elle avait fait présent à son futur époux, elle déchire ses vêtements, s'arrache les cheveux, et charge d'imprécations le meurtrier des Curiaces. Furieux de ces reproches, et bouillant de colère, le jeune vainqueur se retourne, et lui passe son épée au travers du corps, en s'écriant: *Ainsi périsse toute Romaine qui pleurera un ennemi de Rome!* L'action parut atroce à tout le monde. Horace fut condamné à mort: il se soumit à la sentence; et déjà le bourreau levait sa hache, lorsqu'Horace le père en appela au peuple: *Quoi! Romains, s'écria-t-il, souffrirez-vous qu'on immole aujourd'hui le Sauveur de Rome? Va, lecteur, lie ces mains victorieuses qui viennent de nous assurer un empire. Mais où le frapperas-tu? Sera-ce dans l'enceinte de cette ville, à la vue de ces dépouilles remportées par sa valeur? Sera-ce hors des murs, entre les tombetoux des Curiaces? Car où pourra-t-on le mener, ce jeune héros, qu'il ne trouve, dans les monuments de sa gloire, une sauvegarde contre l'infamie du supplice?* Le peuple ne put tenir ni contre les larmes du père ni contre la constance

du fils; il le renvoya donc absous, plus par admiration pour son courage, que par conviction de la justice de sa cause (669).

Les Albains demeurèrent soumis aux vainqueurs jusqu'à ce qu'ayant tenté de secouer le joug, ils attirèrent de nouveau sur eux les armes romaines. Hostilius fit raser Albe, en transporta tous les habitants à Rome, et accrut ainsi du double les forces de cette dernière ville. C'est par de telles réunions et d'autres moyens semblables, que Rome, du temps même de ses Rois s'acheminait insensiblement vers cette puissance et cette grandeur où elle est enfin parvenue.

Le même.

République Romaine.—Création des Consuls, l'an de Rome 244 (avant J. C. 509).

Les romains se voyant libres, renoncèrent au gouvernement monarchique, et se créèrent des consuls, dont l'autorité devait être annuelle. Les deux premiers furent Brutus et Collatin: celui-ci, qui était parent de Tarquin, devint suspect au peuple, et fut obligé d'abdiquer le consulat. Brutus montra plus de zèle pour le maintien de la nouvelle république. Ses deux enfants s'étaient mis à la tête d'une entreprise qui avait pour objet le rétablissement de Tarquin: il les condamna lui-même à mort; et, insensible à tout autre intérêt qu'à ce qu'il appelait l'intérêt de sa patrie, il eut la force, ou plutôt la férocité, de présider à leur supplice. Peu de temps après, il périt dans une bataille et les dames romaines prirent toutes le deuil, pour honorer dans Brutus le vengeur de la chasteté conjugale.

Le même.

Dictature de Quintius Cincinnatus (avant J. C. 458).

Presque toutes les années qui s'écoulèrent entre Coriolan et Cincinnatus furent marquées, ou par des disputes qu'excitaient les tribuns pour étendre leur autorité, ou par des guerres contre les peuples voisins; mais surtout contre les Volsques, les Eques, les Véïens, les Sabins, ennemis perpétuels de la puissance romaine. Dans une de ces guerres, le consul Minutius se laissa enfermer par les Eques. La nouvelle de cet accident jeta la terreur dans Rome: on eut recours à la dernière ressource, qui était de créer un dictateur, et le choix tomba sur Quintius Cincinnatus. Ce grand homme, l'un des principaux membres du sénat, et alors l'unique espérance du peuple romain, habitait la campagne: il y cultivait de ses mains une petite terre dont le produit suffisait à sa subsistance. Les députés du sénat le trouvèrent à la charrue, et le saluèrent dictateur. Quintius reprit avec eux le chemin de Rome. Le lendemain il harangue le peuple pour le rassurer, lève une armée, part le même jour, arrive au milieu de la nuit près des ennemis; les attaque sur-le-champ, en tue une partie, force le reste à se rendre et fait passer les prisonniers sous le joug. C'était une cérémonie humiliante qu'autorisaient alors les lois de la guerre, et à laquelle on assujettissait les vaincus quand on voulait bien leur laisser la liberté ou la vie.

Quintius, vainqueur des Eques et libérateur d'une armée romaine, rentra en triomphe dans Rome, à la tête de ses troupes chargées de gloire et de butin. Il aurait pu garder la dictature pendant six mois; mais il l'abdiqua au bout de seize jours, et se hâta de retourner à sa charrue, plus glo-

rieux et plus content de sa pauvreté que les riches ne le sont ordinairement de leurs trésors. Cet amour d'une vie pauvre, sobre et frugale, n'était point rare chez les anciens Romains: c'est là ce qui, joint à une constance invincible et à un zèle ardent pour la gloire de leur patrie, les a rendus supérieurs aux autres hommes, et leur a valu la conquête de l'univers.

Le même.

Prise de Rome par les Gaulois (avant J. C. 387).

Ayant avancé jusqu'à la place commandés par Brennus leur général, ils furent surpris à la vue des 80 patriciens des plus vénérables que le souverain Pontife Fabius avait fait vœu de sacrifier aux dieux pour les apaiser. Ils s'étaient tous revêtus des habits de leurs dignités, et assis autour de la place sur leurs chaises d'ivoire en attendant tranquillement l'ennemi et la mort. Brennus, frappé de ce spectacle regardait ces vieillards avec un étonnement mêlé d'admiration. La magnificence de leurs habits, la majesté répandue sur toutes leurs personnes, le silence qu'ils gardaient, leur intrépide tranquillité les faisaient considérer par les Gaulois comme autant de dieux. Ils n'osèrent longtemps ni les approcher ni les toucher. A la fin cependant un d'eux s'enhardit à passer la main par curiosité sur la barbe de Marcus Popinius. Le patricien ne goûtant pas cette familiarité, donne un coup de son bâton d'ivoire sur la tête du soldat, qui mécontent de la correction, tire son épée et le tue. Ce fut le signe du massacre général; tous furent égorgés et la ville mise en cendres. C'en était fait de Rome si Camille n'eût accouru la délivrer.

En effet, à peine Camille était-il en exil que les habitants

de Clusium, ville d'Etrurie, assiégés par les Gaulois, envoyèrent à Rome demander du secours. On fit sur-le-champ partir des ambassadeurs; mais l'un d'eux, jeune homme vif et plein de feu, oublia le caractère dont il était revêtu: au mépris du droit des gens, il prit parti pour les Clusiens, et dans une sortie il tua l'un des généraux gaulois. A la vue de cet attentat, les Gaulois entrent en fureur; laissant là le siège de Clusium, ils marchent vers Rome, et menacent de la réduire en cendres. L'armée romaine alla à leur rencontre jusqu'à la petite rivière d'Allia. Mais, commandée par des chefs ignorants et effrayée des hurlements que poussèrent les ennemis, elle ne soutint pas seulement le premier choc: tout se débânda, tout se dispersa; de sorte que ce fut moins un combat qu'une déroute. Les vainqueurs s'amuserent pendant trois jours à ramasser le butin; ce fut ce délai qui sauva Rome. Toute la jeunesse romaine s'enferma dans le Capitole, résolue de s'y défendre jusqu'au dernier soupir. Il ne resta dans la ville que les vieillards qui se dévouèrent à la mort, et que les Gaulois massacrèrent tous à leur arrivée. Ces Barbares mirent le feu à la ville, et en firent un triste amas de ruines et de débris, où l'on ne pouvait plus reconnaître la superbe Rome. Ils essayèrent ensuite de s'emparer du Capitole: ils choisirent, pour l'escalader, une nuit fort obscure, et arrivèrent au haut du mur sans être entendus, ni des sentinelles, ni même des chiens. C'en était fait du nom romain si le cri des oies n'eût réveillé Manlius, l'un des principaux sénateurs: aussitôt il sonne l'alarme, court à la muraille, pousse un des Barbares et le renverse dans le précipice; les Romains, à coups de pierres et de traits, achèvent de précipiter les autres du haut en bas des rochers sur lesquels était bâti le Capitole.

Ce léger avantage n'aurait pas sauvé Rome, si Camille eût préféré au devoir de citoyen le triste plaisir de la vengeance. Mais sensible au sort de sa patrie, et plus encore

peut-être à l'honneur de la sauver, il se mit à la tête des débris de l'armée défaite sur l'Allia, battit un corps de Gaulois qui s'étaient écartés pour piller, et resserra les autres dans leur camp. Les Romains du Capitole, instruits de ses services le rappelèrent dans sa patrie, et le nommèrent dictateur. Mais pendant que Camille formait une armée capable de faire lever le siège, les assiégés, pressés par la faim, se virent contraints d'entrer en accommodement avec les Gaulois: ceux-ci, ennuyés eux-mêmes de se voir si longtemps arrêtés devant une place, ne se rendirent pas difficiles; ils offrirent de se retirer pour une somme de mille livres pesant d'or. Sans perdre de temps, on se met à peser la rançon de Rome. Les Gaulois, peu délicats sur la probité, ne rougirent pas d'employer de faux poids; et comme les Romains s'en plainquirent, le général ennemi, Brennus, mit encore son épée dans la balance, en disant: *Malheur aux vaincus!* Dans ce moment Camille survient avec son armée, et rompt la conférence: *Ce n'est point avec de l'or,* dit-il à Brennus, *c'est avec le fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie.* Puis il range ses troupes en bataille sur les ruines mêmes de la ville, et fond sur les Gaulois, qui, surpris en désordre et accablés de toutes parts, furent taillés en pièces, sans qu'il en échappât un seul pour porter dans leur pays la nouvelle de leur défaite. Le dictateur fut proclamé par ses citoyens le sauveur de la patrie et le second fondateur de Rome.

Le même.

Première guerre punique (avant J. C. 264).

Les Romains et les Carthaginois étaient trop voisins et trop ambitieux pour être tranquilles spectateurs de leur

agrandissement réciproque. La guerre ne tarda pas à s'allumer entre les deux peuples. La cause, ou plutôt le prétexte, fut qu'Hiéron, roi de Syracuse aidé des Carthaginois, ayant attaqué Messine, cette ville se mit sous la protection des Romains. Ceux-ci saisirent l'occasion; le consul Appius passe en Sicile sur de simples barques, délivre la ville assiégée, défait Hiéron en bataille rangée, et l'oblige à demander la paix. Ce prince pouvait être d'un grand secours aux Romains; on le sentit bien à Rome: aussi lui accorda-t-on des conditions honorables; et jamais la république n'eut d'allié plus fidèle et d'ami plus constant. Le traité conclu avec Hiéron fut suivi du siège et de la prise d'Agrigente. Cette ville était la première de la Sicile après Syracuse, et les Carthaginois en avaient fait leur place d'armes (262).

Ce succès donna aux Romains de nouvelles espérances; ils sentirent la nécessité d'une marine, et ils entreprirent de la créer. Une galère carthaginoise, échouée sur les côtes d'Italie, leur servit de modèle: on travailla avec tant d'ardeur, qu'en deux mois on eut cent vingt galères toutes équipées. Mais comme ces navires, grossièrement construits étaient lourds et difficiles à gouverner, on y remédia en plaçant sur chaque galère une machine appelée *corbeau*, qui, tombant sur les vaisseaux ennemis, devait les accrocher et former une espèce de pont pour faciliter l'abordage. Cette invention eut tout le succès qu'on s'en était promis. Le consul Duilius, à la tête de la flotte, alla chercher celle des Carthaginois, qui pleins de mépris pour ces nouveaux marins, acceptèrent le combat comme l'occasion d'un triomphe assuré. Mais ils furent bientôt désabusés. Les corbeaux ayant accroché tout à coup leurs navires, il fallut en venir aux mains comme si l'on eût été sur terre: aussi furent-ils complètement battus. Jamais victoire n'avait été plus agréable aux Romains: Duilius fut reçu en triomphe: on lui décerna des honneurs extraordinaires; et l'on éleva, en mémoire de

ce grand exploit, une colonne rostrale, qui subsiste encore aujourd'hui (260).

La neuvième année de la guerre, les Romains, qui ne regardaient les avantages remportés jusqu'alors que comme des préparatifs à de plus grandes entreprises, résolurent d'aller attaquer les Carthaginois jusque dans leur pays. Régulus, chargé de cette expédition, commença par remporter sur eux une grande victoire qui leur coûta plus de cent vaisseaux. Maître de la mer, il aborda en Afrique, où il s'empara du port et de la ville de Clypéa, et de beaucoup d'autres places qui d'elles-mêmes lui ouvrirent leurs portes. Le général romain s'avancant dans le pays, trouva sur les bords du fleuve Bragada un ennemi d'un genre tout nouveau ; c'était un serpent d'une grandeur monstrueuse. Les écailles de sa peau le rendaient invulnérable à tous les traits. Il fallut dresser contre lui des balistes, des catapultes, et l'attaquer en forme comme une citadelle. Enfin un quartier de rocher lui brisa l'épine du dos et l'étendit mort. Sa peau fut envoyée à Rome ; elle avait six vingts pieds de long.

Les Carthaginois, vaincus sur terre aussi bien que sur mer, se résolurent à demander la paix : Régulus, ébloui de ses succès leur proposa les conditions les plus dures, ajoutant avec une sorte d'insulte qu'il fallait ou savoir vaincre, ou savoir plier sous le vainqueur. Un ton si fier révolta les Carthaginois ; ils prirent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et mirent à la tête de leurs troupes Xantippe, général lacédémonien. Sous ce nouveau chef, les affaires prirent une nouvelle face (256). Régulus, plein d'une confiance toujours dangereuse quand elle est le fruit de la prospérité plutôt que de la sagesse des mesures, accepta la bataille dans un poste désavantageux. Il fut vaincu, son armée presque entièrement détruite, et lui-même fait prisonnier : tant il est vrai qu'une tête sage vaut mieux que mille bras, et que le général le plus heureux est toujours,

s'il ne se défie de sa fortune , à la veille du revers le plus accablant!

Les Carthaginois jugèrent à propos d'envoyer Régulus à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers , et ils lui firent prêter serment de revenir à Carthage , si la négociation ne réussissait point. Régulus , admis dans le sénat , refusa d'abord de dire son avis sur cette affaire , alléguant qu'il n'était plus ni sénateur ni citoyen romain , mais esclave. Comme on insista pour avoir son sentiment , il déclara nettement qu'il ne fallait point faire d'échange : sa raison fut que les prisonniers carthaginois étaient dans la vigueur de l'âge et en état de rendre encore des services à leur patrie ; au lieu que lui Régulus était trop âgé pour pouvoir désormais être de quelque utilité. Ce ne fut pas sans peine que le sénat se rendit à un avis si généreux. Régulus , sans se laisser toucher ni par les prières de ses amis , ni par les larmes de sa femme et de ses enfants , reprit le chemin de Carthage. Il n'ignorait pas à quels supplices il était destiné , mais la foi du serment l'emporta dans son cœur sur la crainte de la mort la plus cruelle. Les Carthaginois , informés du conseil qu'il avait donné au sénat , lui firent souffrir toutes sortes de tourments , puis ils l'attachèrent à une croix. Ainsi périt cet illustre Romain , bien plus grand encore à son trépas qu'il ne l'avait été dans le cours de ses triomphes.

La mort de Régulus donna à la guerre un nouveau degré de fureur. Les Romains essuyèrent des pertes , mais ils en firent éprouver de plus grandes aux ennemis. Enfin , après vingt-quatre ans de combats , le consul Lutatius eut la gloire de terminer cette grande querelle par la prise de Lilybée , la plus forte place de la Sicile , et par la bataille des îles Egates , qui enleva aux Carthaginois toute leur marine. Carthage épuisée demanda la paix : Rome , lassée elle-même d'une guerre qui lui avait coûté tant d'argent et tant de sang , prêta volontiers les mains à un traité ; mais les conditions en

furent rigoureuses pour les Carthaginois: elles portaient qu'ils évacueraient la Sicile et toutes les autres îles qui sont entre l'Italie et l'Afrique; qu'ils paieraient tribut au peuple romain, et ne pourraient faire la guerre à Hiéron, roi de Syracuse, ni à aucun autre allié de Rome (241).

Ce fut pendant la première guerre punique que s'introduisirent à Rome deux genres de spectacles dont le goût devint bientôt une vraie fureur, aussi funeste pour les mœurs que honteuse pour l'humanité; je veux dire les représentations des pièces de théâtre et les combats des gladiateurs. A cette fatale époque, on voit s'affaiblir et tomber rapidement cet esprit de tempérance, de frugalité, de justice, de désintéressement qui jusqu'alors avait fait la gloire et l'appui de la république: si Rome désormais compte beaucoup d'hommes fameux par leurs exploits, elle en comptera peu qui le soient par leurs vertus; et à côté des talents les plus sublimes, elle verra souvent les vices les plus déshonorants.

Le Beau.

Seconde guerre punique (avant J. C. 219).

Vingt-deux ans après la fin de la première guerre punique, commença la seconde l'une des plus célèbres de l'antiquité, soit par sa durée, soit par l'habileté des généraux, soit par le courage des troupes, soit par la multitude et la variété des événements, soit enfin par le succès qui abattit pour jamais Carthage, et assura à Rome l'empire de l'univers. La cause de cette guerre fut l'ambition de ces deux villes, alors les plus florissantes du monde; l'usurpation de la Sardaigne par les Romains en devint le prétexte; enfin la prise de Sagonte en donna le signal. Annibal, après avoir fait de

cette ville alliée de Rome un monceau de cendres et de ruines, se mit en marche pour porter la guerre en Italie. Il passe les Pyrénées, le Rhône et les Alpes, à travers cent nations ennemies qu'il dompte par la force des armes, ou qu'il attire après soi par l'espérance du pillage de Rome, et se précipite, comme un torrent, dans les riches compagnes de la Gaule cisalpine. Le consul Scipion veut arrêter ses progrès; il est battu et blessé près du Tésin. Sempronius, son collègue vient le joindre: homme bouillant et présomptueux, il livre, contre l'avis de Scipion, une nouvelle bataille près de la Trébie, dans un lieu désavantageux, et reçoit un échec plus funeste encore que celui du Tésin (218).

L'année suivante, Annibal, qui s'était avancé dans le cœur de l'Italie, eut en tête un nouveau consul encore plus téméraire que Sempronius: c'était Flaminius. Le général carthaginois l'attira adroitement près du lac de Trasimène, dans un vallon qu'il environna de ses troupes. On peut juger du trouble des Romains, quand ils se virent enfermés et assaillis de tous les côtés à la fois: cependant l'impossibilité de se sauver rappela tout leur courage, et l'on commença, de part et d'autre, à se battre avec une animosité étonnante. L'acharnement fut tel que personne ne sentit un tremblement de terre qui renversa des villes presque entières dans le voisinage. Enfin Flaminius ayant trouvé la mort au milieu de la mêlée, les Romains plièrent: les uns pressés par le glaive ennemi allèrent se précipiter dans le lac; d'autres ayant pris le chemin des montagnes, se jetèrent eux-mêmes au milieu des Carthaginois qu'ils voulaient éviter: presque toute l'armée romaine fut taillée en pièces. Tel fut le fruit de l'ignorance et de la témérité de Flaminius: il lui en coûta la vie, et à une infinité de braves soldats qui auraient pu vaincre sous un autre général (217).

Trois défaites si sanglantes consternèrent les Romains; ils sentirent qu'il leur fallait un chef dont la prudence répa-

rât les fautes de ses prédécesseurs. Fabius fut nommé dictateur ; et ce fut ce grand homme qui , le premier , mit un terme aux victoires d'Annibal. Attentif à toutes les démarches de ce redoutable ennemi , il se contentait de lui couper les vivres , de le harceler lorsqu'il le pouvait sans risque. Il parvint même à l'enfermer dans un défilé , près de Falerne. Mais le rusé Carthaginois sut se tirer du mauvais pas où il était engagé. Il fait attacher aux cornes d'un grand nombre de bœufs des bottes de bois sec , y met le feu , et les chasse , à l'entrée de la nuit , vers les hauteurs qu'occupaient les Romains. Ceux-ci , effrayés de ce spectacle , quittent leurs postes et s'éloignent. Annibal , qui n'attendait que le moment , s'échappe en silence avec toute son armée et sort du défilé , où le lendemain Fabius ne trouve plus d'ennemis à vaincre. Si le dictateur n'eut pas la gloire de remporter sur Annibal des avantages considérables , il eut du moins celle de l'arrêter par une sage lenteur , et de rendre aux Romains , abattus par trois défaites consécutives , le courage et l'espérance de vaincre (217).

Après que le temps de la dictature de Fabius fut expiré , on nomma deux consuls , Paul Emile et Varron , qui avaient tout ce qu'il fallait , l'un pour sauver , l'autre pour perdre la république. Malheureusement pour les Romains , ce fut l'ignorant et fougueux Varron qui l'emporta. Animé par quelques légers avantages qu'Annibal lui laissa remporter , il lui présenta la bataille près de Cannes dans une vaste plaine où la cavalerie carthaginoise , bien supérieure à celle des Romains , pouvait s'étendre en liberté. Annibal , qui savait prendre ses avantages en grand capitaine , posta son armée de manière que les Romains eurent tout à la fois le soleil , le vent et la poussière dans le visage. Aux deux ailes , la cavalerie romaine après un choc furieux , fut enfoncée et mise en déroute. Au corps de bataille , les légions romaines s'ébranlèrent pour attaquer le centre d'Annibal , composé d'Espag-

nols et de Gaulois. Ceux-ci reculent à dessein; puis tout à coup ils font volte-face: en même temps, les Africains des deux ailes tombent sur les flancs de l'armée romaine, et leur cavalerie la prend à dos. Ce fut alors un carnage affreux; les Romains pressés de toutes parts furent taillés en pièces; le consul Paul Emile resta sur la place avec quatre-vingts sénateurs, cinquante mille soldats, et une si prodigieuse quantité de chevaliers, qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux de bagues: c'était l'ornement qui distinguait les chevaliers romains du reste du peuple (216).

Maharbal, un des officiers d'Annibal, lui conseillait de marcher droit à Rome. Annibal s'y étant refusé: *Vous savez vaincre, reprit l'officier, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.* En effet, on croit assez généralement que le délai d'Annibal fit le salut de Rome; et que s'il y eût marché aussitôt après la défaite de Cannes, la guerre était finie, et le nom Romain effacé de dessus la terre.

Mais quelques mois après, Annibal fit une seconde faute plus grande que la première. Plusieurs peuples alliés des Romains avaient abandonné leur parti pour se jeter dans celui du vainqueur: de ce nombre était Capoue, ville depuis longtemps perdue par le luxe et les délices. Annibal eut l'imprudence d'y mettre son armée en quartiers d'hiver. Ce fut là que cette armée, qui avait résisté à tant de travaux et remporté tant de victoires, fut elle-même vaincue par l'abondance et les plaisirs, dans lesquels elle se plongea avec d'autant plus d'avidité qu'elle n'y était point accoutumée. L'oisiveté, la bonne chère, le vin, la débauche, tous ces excès amollirent tellement les corps et les courages, que si Annibal se soutint encore quelque temps, ce fut plutôt par l'éclat de ses victoires passées que par ses forces présentes.

La défection de Capoue et la cruauté avec laquelle on y avait livré la garnison aux Carthaginois, avaient extrêmement aigri les Romains. Aussi, dès qu'ils se virent un peu

au-dessus de leurs affaires, ils résolurent d'assiéger cette ville perfide, et de ne point lâcher prise qu'ils n'en eussent tiré une vengeance éclatante. Les proconsuls Fulvius et Appius en poussèrent le siège avec tant de vigueur, que Capoue fut bientôt réduite à l'extrémité. On s'y défendait avec un courage qui tenait de la fureur; mais la faim s'y faisait sentir vivement, et les armes ne pouvaient rien contre cet ennemi domestique. En vain Annibal essaya de forcer les lignes des assiégeants; il fut repoussé avec perte. Pour dernière ressource, il décampa brusquement et marcha vers Rome, dans l'espérance que les Romains quitteraient le siège pour venir au secours de leur patrie. Mais ils ne prirent point le change; ils étaient trop acharnés contre leur proie pour la quitter si facilement. Deux choses achevèrent de déconcerter Annibal: la première, c'est que pendant qu'il était campé à l'une des portes de Rome, on en fit sortir, par une autre porte, des recrues pour l'Espagne; la seconde, c'est que le champ même qu'il occupait fut vendu à Rome, sans que pour cela on eût rien diminué du prix. Perdant toute espérance d'arracher les Romains de devant Capoue, il quitta la campagne de Rome, et alla, plein de honte et de dépit, s'enfoncer près de Tarente, aux extrémités de l'Italie. Capoue, abandonnée à elle-même et pressée par la famine, fut obligée d'ouvrir ses portes. La plupart des sénateurs de cette ville infortunée se donnèrent la mort: les autres périrent sous la hache du bourreau. Le vainqueur irrité lui ôta ses murs, ses privilèges, ses magistrats: il en dispersa de côté et d'autre les habitants. Enfin, il fit voir d'un côté combien étaient inévitables les effets de sa colère envers des alliés infidèles, et de l'autre combien était faible pour eux la protection d'Annibal (211).

Pendant le siège de Capoue, les Romains mirent fin à un autre siège non moins important que le premier, celui de Syracuse. Cette ville, après la mort d'Hiéron, cet ancien et fidèle allié de Rome, avait pris le parti des Carthaginois; et

un tel exemple pouvait entraîner, pour les Romains, la perte de la Sicile entière (215). Marcellus, alors consul, qui avait eu l'honneur de battre Annibal au pied des murailles de Nole, fut envoyé en Sicile, avec une armée, et assiégea Syracuse par terre et par mer. L'entreprise n'aurait été ni longue ni difficile, s'il y eût eu un homme de moins dans Syracuse: c'était Archimède, le plus fameux géomètre de l'antiquité. Il inventa une multitude de machines de toute grandeur, qui lançaient des pierres, des javelots, des poutres, des quartiers de rocher, avec tant de force et de justesse que les assiégeants, pour n'en pas être accablés, étaient forcés de se tenir loin des murailles, sans pouvoir tenter ni mines, ni escalades, ni assauts. Le péril était encore plus grand du côté de la mer: certaines machines, placées sur le haut du rempart, faisaient partir des crocs et des mains de fer qui enlevaient les vaisseaux romains avec toute leur charge, et qui, après les avoir fait pirouetter, les laissaient retomber sur la poupe ou sur le côté, et les submergeaient entièrement, ou bien les brisaient et les fracassaient contre les pointes des rochers qui bordaient le pied des murailles. Marcellus, repoussé de toutes parts, fut contraint d'attendre du temps et de la famine ce qu'il ne pouvait exécuter à force ouverte.

Après trois ans entiers de siège ou de blocus, un simple soldat lui fournit l'occasion de terminer cette grande entreprise. Ce soldat s'avisa de compter les pierres du mur, et de mesurer des yeux la hauteur de chacune d'entr'elles: puis ayant fait la supputation du total, il reconnut que le mur n'était pas, à beaucoup près, aussi haut qu'on l'avait cru; et il conclut qu'avec de médiocres échelles, on pourrait y monter. Sur cet avis, Marcellus, prend le jour d'une fête où les Syracusains s'abandonnaient aux festins et aux danses: à l'entrée de la nuit il fait escalader le mur, et s'empare sans combat d'un quartier de la ville.

Quelques jours après il se vit maître de la ville entière, dont il ne put refuser le pillage à ses troupes. Mais un accident imprévu troubla la joie d'un si heureux succès. Marcellus, qui honorait les sciences, voulut voir Archimède; celui-ci, pendant le pillage, était occupé à considérer des figures de géométrie, lorsque tout à coup un soldat se présenta, lui ordonnant de venir trouver le général romain. Archimède le pria d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problème fût résolu: le soldat, qui ne se souciait ni de problèmes ni de figures, prit le délai d'Archimède pour un refus, et lui passa son épée au travers du corps. Marcellus, affligé de sa mort prit soin de ses funérailles, et lui fit ériger un monument parmi ceux des grands hommes (212). Le reste de la Sicile suivit la fortune de Syracuse: elle fut soumise, et devint une province de l'empire romain (210).

La guerre n'était pas moins vive en Espagne qu'en Italie. Publius Scipion, celui-là même qui avait été vaincu et blessé sur le Tésin, et Cnéius son frère, avaient remporté de grandes victoires et conquis la plus grande partie de l'Espagne sur les Carthaginois. Après tant de succès ils crurent pouvoir, sans risque, diviser leurs forces pour achever la conquête du pays. Cette fausse mesure causa leur perte. Asdrubal, frère d'Annibal, les attaqua et les défit l'un après l'autre; et ce qu'il y eut de plus funeste, c'est que les deux Scipions y perdirent la vie (212).

L'Espagne semblait perdue pour les Romains; et on en était si persuadé à Rome, que lorsqu'il s'agit de nommer un proconsul pour aller prendre la place des deux Scipions, il ne se trouva personne qui osât se présenter. Ce fut au milieu de cette désolation que Publius Scipion, fils de celui du même nom, qui venait d'être tué, âgé pour lors de vingt-quatre ans, se leva, et déclara qu'il était prêt, si on voulait l'en charger, à entreprendre de venger la mort de son père et de son oncle, et la défaite des armées romaines. Dès

qu'on eut jeté les yeux sur ce jeune homme, plus recommandable encore par ses talents et ses vertus que par le nom qu'il portait. il s'éleva de toutes parts des cris de joie; et, d'un consentement unanime, on le nomma proconsul et général des armées en Espagne.

Arrivé dans sa province, Scipion ne démentit point les heureuses espérances qu'on avait conçues de lui. Il prit en un jour Carthagène, la plus riche et la plus forte place que les Carthaginois eussent dans cette contrée; il attira, par ses bienfaits, presque tous les peuples d'Espagne au parti des Romains; enfin il battit quatre généraux ennemis, détruisit leurs armées, et les poursuivit avec tant de succès, qu'il ne resta pas un seul Carthaginois dans toute l'Espagne (207).

Asdrubal échappé des mains de Scipion, à travers les Pyrénées, joignit aux débris de ses troupes une multitude de Gaulois, passa les Alpes, et entra en Italie pour se joindre à son frère. Rome sentit ce qu'elle avait à craindre de ce nouvel ennemi; elle lui opposa le consul Livius. Néron, son collègue, qui tenait tête à Annibal, conçut alors un projet aussi hardi que sage. A la tête de sept mille hommes d'élite il part secrètement, parcourt en sept jours la plus grande partie de l'Italie, et va se joindre à Livius. Dès le lendemain on attaque Asdrubal près du Métaure. Le général carthaginois fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un frère d'Annibal: tant qu'il espéra vaincre, il soutint le combat; mais quand il ne vit plus rien à espérer, il se jeta au milieu des Romains, où il fut percé de mille coups. Ce combat fut le plus sanglant de cette guerre; et soit par la mort du général ennemi, soit par le carnage que l'on fit de ses troupes, il put servir de représailles pour la journée de Cannes. Il resta sur la place près de soixante mille Carthaginois. Les vainqueurs étaient si las de tuer que Livius laissa échapper plusieurs fuyards, en disant: *Il est bon qu'il en reste quelques uns*

pour porter la nouvelle de leur défaite. Néron s'en retourna avec la même rapidité qu'il était venu, répandant sur tout son passage une joie incroyable. Il rejoignit l'armée romaine, avant qu'Annibal eût rien su de la course qu'il venait de faire; et pour lui en donner des nouvelles, il fit jeter dans son camp la tête d'Asdrubal. Cette tête sanglante n'instruisit que trop bien le général carthaginois d'une catastrophe également funeste à sa famille et à sa patrie. Sur-le-champ il décampa, en déplorant la malheureuse destinée de Carthage, et alla se resserrer aux extrémités de l'Italie, hors d'état d'entreprendre désormais rien de considérable (207).

Scipion, de retour à Rome, après avoir chassé les Carthaginois d'Espagne, fut nommé consul d'un consentement unanime, et avec des témoignages extraordinaires d'estime et de faveur. On lui donna la Sicile pour département, et la permission de passer en Afrique (205). C'est ce que souhaitait Scipion; il était persuadé que le plus court moyen de tirer Annibal de l'Italie et de terminer la guerre, était de la porter jusque sous les murs de Carthage. Dès qu'il eut fait ses préparatifs, il s'embarqua et passa en Afrique. Les Carthaginois lui opposèrent deux armées nombreuses, commandées l'une par Syphax, roi de Numidie, l'autre par un Asdrubal, différent du frère d'Annibal. Scipion apprit par ses espions que dans les deux camps ennemis on faisait fort négligemment la garde; il sut encore que les huttes des soldats n'étaient que de joncs et de branchages. Là-dessus, il résolut de les détruire tous deux en une seule nuit. Il chargea Lélius son lieutenant, et Masinissa, prince numide, de mettre le feu au camp de Syphax: pour lui, il alla se poster entre ce camp et celui d'Asdrubal. La chose réussit comme il l'avait prévu. La plupart des Numides furent ou étouffés par la flamme dans leurs lits, ou égorgés par Lélius et Masinissa, ou écrasés aux portes du camp, trop étroites pour donner passage à la multitude des fuyards. Cependant on

aperçut du camp d'Asdrubal les flammes qui dévoraient celui de Syphax. Les carthaginois crurent que cet incendie était l'effet du hasard, et une grande partie d'entre eux se mit à courir au secours, sans ordre et sans armes. Ils tombèrent tous entre les mains des troupes romaines qui occupaient le passage. Scipion alla ensuite au camp d'Asdrubal, qu'il trouva ouvert et sans défense et qu'il traita comme celui de Syphax. De tant de milliers d'hommes dont ils étaient composés une heure auparavant, il ne s'en sauva que deux mille, la plupart sans armes, et blessés ou demi-brûlés (203).

Accablés d'une si grande perte, les carthaginois se hâtèrent d'appeler Annibal au secours de sa patrie. Ce ne fut qu'en frémissant de colère et de rage qu'Annibal quitta l'Italie accusant, dit-on, les dieux et les hommes et vomissant mille imprécations contre lui-même, de ce qu'après la bataille de Cannes il n'avait pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumants du sang des Romains. Arrivé en Afrique et sentant ce que risquait Carthage si elle était vaincue, il demanda une entrevue à Scipion pour traiter de la paix. Scipion s'y prêta sans peine. On convint du jour et du lieu. Alors ces deux généraux, non-seulement les plus illustres de leur temps, mais comparables aux plus fameux capitaines et aux plus grands rois qui aient jamais vécu, s'abouchèrent à la vue des deux armées : ils demeurèrent quelque temps en silence, se regardant l'un l'autre, comme saisis d'une admiration réciproque. Annibal parla le premier; mais il proposa des conditions qui s'accordaient mal avec la fortune présente de Carthage. Scipion ne put se résoudre à accepter, et ils se séparèrent pour annoncer aux leurs qu'il fallait en venir aux mains. La bataille se donna le lendemain, près de Zama. Annibal fut entièrement défait, et se sauva avec quelques cavaliers à Carthage, où depuis trente-six ans il n'avait pas mis le pied. Là il avoua publiquement qu'on était vaincu sans ressource, et qu'il fallait obtenir la

paix à quelque prix que ce fût. Le vainqueur l'accorda aux mêmes conditions qu'il avait prescrites avant la bataille de Zama; savoir que les Carthaginois ne posséderaient plus rien hors de l'Afrique; qu'ils livreraient toutes leurs galères, excepté dix; qu'ils paieraient à Rome trente millions de livres, et qu'ils ne pourraient faire la guerre à qui que ce fût sans la permission du peuple romain. Ainsi finit la seconde guerre punique; elle avait duré dix-sept ans. Scipion donna le royaume de Syphax à Masinissa. Il reprit ensuite avec son armée le chemin de l'Italie, qu'il traversa entre deux haies de peuples accourus de toutes parts pour voir le vainqueur de Carthage, le libérateur de la république, le plus grand des Romains. D'une commune voix on l'honora du surnom d'Africain, qui se confondant avec son nom, semblait renouveler à chaque moment le souvenir de son triomphe (202).

Le même.

Troisième guerre punique (avant J. C. 149).

Les Romains, délivrés d'Annibal, le plus redoutable ennemi qu'ils eussent jamais eu, tournèrent leurs armes victorieuses contre Philippe, roi de Macédoine (200), puis contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie (192), et enfin contre Persée, successeur de Philippe. Cette dernière guerre finit par la conquête de la Macédoine (168). Rome ne voyait plus rien dans l'univers qui pût balancer sa puissance; elle était la terreur des rois et l'arbitre des nations. Mais au milieu de cette grandeur elle ne pouvait voir, sans un sentiment de jalousie et d'inquiétude, subsister, quoique abattue, Carthage, son ancienne rivale. On en résolut donc la ruine, et on lui déclara la guerre sous prétexte que, contre la teneur

du dernier traité, elle avait attaqué Masinissa, allié de la république romaine.

Carthage, pour prévenir le coup dont elle était menacée, envoya des députés aux consuls déjà campés en Afrique. On leur déclara qu'il fallait commencer par donner trois cents otages, et livrer généralement toutes leurs armes; qu'après cela, on leur ferait connaître les intentions du peuple romain. Cet ordre, tout rigoureux qu'il était, fut exécuté sur-le-champ; et les députés carthaginois revinrent au camp accompagnés des personnages les plus vénérables de leur nation, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains dans ce moment critique où l'on allait décider de leur sort. Le consul Censorinus les reçut avec quelques témoignages de bonté; puis reprenant tout à coup un air grave et sévère, il leur signifia que la dernière volonté du sénat et du peuple romain était qu'ils sortissent de Carthage qu'on avait résolu de détruire, et qu'ils allassent bâtir une nouvelle ville où il leur plairait, pourvu que ce fût à quatre lieues de la mer. Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant, ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois; frappés comme d'un coup de foudre, ils se roulaient dans la poussière déchirant leurs habits, et ne s'expliquant que par des gémissements et des sanglots. Un spectacle si triste ne toucha point les consuls; il fallut retourner à Carthage y porter cette affreuse nouvelle. Dès ce moment ce ne fut, dans toute la ville, que hurlements, que rage et fureur contre les Romains. Le désespoir tient lieu de ressource à tout ce peuple infortuné. De toutes parts on se met à fabriquer de nouvelles armes: hommes et femmes, tous y travaillent jour et nuit: les temples, les palais, les places publiques sont changés en ateliers; et comme on manquait de matière pour faire des cordes, les femmes donnent leurs cheveux pour tenir lieu de chanvre et de lin: enfin, on jure de s'ensevelir sous les débris de la ville, plutôt que de l'abandonner.

Cependant les consuls s'avancèrent vers Carthage pour en fermer le siège: ils ne s'attendaient guère à y trouver une vigoureuse résistance; et la hardiesse, ou plutôt la fureur avec laquelle on se défendit, les jeta dans un grand étonnement. Loin de se trouver en état de forcer la ville, ils eurent du dessous en plusieurs occasions. Leurs successeurs n'eurent ni plus d'habileté ni plus de succès; et le siège languit ainsi pendant plus de deux ans.

Rome alors commença à craindre l'issue d'une guerre qui devenait de jour en jour plus douteuse et plus importante: elle ne crut pouvoir rien faire de mieux que d'en confier le soin à un jeune homme bien recommandable, tant par le nom qu'il portait que par ses vertus civiles et militaires. C'était Scipion-Emilien, fils de Paul-Emile, vainqueur de Persée, et petit-fils, par adoption, du grand Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal. Créé consul avant l'âge fixé par les lois, il arriva devant Carthage, et après avoir rétabli l'ordre et la discipline dans son armée, il resserra si étroitement la ville que bientôt elle fut en proie à la plus cruelle famine. En même temps il l'attaqua de vive force: étant parvenu à emporter la muraille, il se jeta dans la grande place et dans les principales rues. Les Carthaginois se défendirent en désespérés: le combat dura six jours et six nuits sans interruption, et le carnage fut horrible. On ne cessa de tuer que le septième jour, où cinquante mille Carthaginois, qui restaient de sept cent mille, demandèrent la vie et l'obtinrent. Parmi eux se trouvaient neuf cents transfuges romains: voyant bien qu'ils n'avaient point de quartier à espérer, ils mirent le feu à un temple et se précipitèrent dans les flammes. Ainsi périt Carthage: tout le pays qui en dépendait fut soumis à la république, en qualité de province romaine. Scipion, de retour à Rome, y reçut, comme son aïeul, avec les honneurs du triomphe, le surnom d'Africain.

L'année même de la ruine de Carthage, Corinthe fut prise,

la ligue des Achéens dissoute, et toute la Grèce réduite en province de l'empire romain. C'est ainsi que ces fiers républicains s'avançaient à grands pas vers la conquête du monde entier (146).

Le même.

Empire Romain.—Auguste (avant J. C. 30).

Le nouvel empereur quitta le nom d'Octave pour prendre celui d'Auguste, et parut changer de mœurs en même temps que de nom. Une fois maître paisible de l'empire romain, il s'empressa de fermer les plaies qu'il lui avait faites pour l'asservir. Aux guerres civiles, aux proscriptions, aux massacres, aux perfidies, succédèrent tout à coup l'ordre, la sûreté, l'abondance. Toutes les querelles furent éteintes, toutes les factions dissipées, toutes les haines assoupies; et la félicité dont les Romains jouirent sous le gouvernement d'un prince équitable et modéré, leur fit bientôt oublier la perte d'une liberté trop orageuse et trop meurtrière pour mériter quelques regrets.

Auguste, non content de devenir le père de ses sujets, voulut aussi être le protecteur des lettres. Rome venait de perdre Salluste, Cornélius-Népos et Cicéron: il la dédommagea, en encourageant par ses bienfaits et en honorant de son amitié Tite-Live, Ovide, Horace, Virgile, ces admirables génies, qui mirent Rome en état de disputer à la Grèce le prix de l'éloquence et de la poésie. Ainsi la ville qui avait soumis l'univers eut encore la gloire de l'éclairer; et sous tous les rapports, elle put se dire la maîtresse des nations.

Mais ce qui rendra le règne d'Auguste à jamais mémorable, c'est l'arrivée du Libérateur promis aux hommes et

attendu par le peuple de Dieu depuis quarante siècles. Auguste concourut, sans le savoir, à l'exécution des décrets du Ciel. Il ordonna dans tout l'empire un dénombrement général, qui obligea Marie et Joseph de se rendre à Bethléem. Ce fut là que, selon les prophéties, Jésus-Christ vint au monde. L'an de Rome 753, quinze ans avant la mort d'Auguste et quatre ans avant l'ère vulgaire.

Le même.

Constantin (de J. C. 506).

Constantin, monté sur le trône, parut digne de commander à l'univers. La Providence qui le destinait à devenir le premier des princes chrétiens, lui avait donné des qualités propres à remplir dignement une si haute destinée: un cœur grand, libéral et porté à la magnificence; un esprit vif, ardent, pénétrant; une physionomie noble et guerrière, et cependant pleine de grâce et de douceur. Ses mœurs étaient chastes: sa jeunesse, tout occupée de grandes et de nobles pensées, fut exempte des faiblesses de cet âge.

Constantin n'eut d'abord que les provinces qu'avait gouvernées son père, c'est-à-dire la Grande-Bretagne, la Gaule et Espagne. Le reste de l'empire était en proie à Galère et à ses deux Césars, Licinius et Maximin, auxquels il faut ajouter Maxence, fils de Maximien, qui s'empara de Rome et de toute l'Italie. Tous ces princes s'accordaient en un seul point, c'était de piller leurs peuples et de persécuter le christianisme; tous aussi périrent misérablement.

Galère le premier contracta une maladie horrible; c'était un ulcère d'où sortaient des vers comme d'une source intarissable. Son lit semblait être l'échafaud d'un criminel; les

hurlements qu'il poussait, l'odeur infecte qu'exhalait son corps, la vue de ce cadavre vivant, tout inspirait l'horreur. Devenu plus furieux par l'excès de la douleur, il fit égorger tous ses médecins. Ce fut alors que l'un d'eux lui fit entendre que son mal était une punition de la cruelle guerre qu'il avait déclarée au vrai Dieu, et que ce Dieu seul pouvait le guérir. Cette parole pénétra le cœur de Galère, mais elle ne le convertit pas. Au lieu de confesser le Dieu qu'il avait outragé, il le regarda comme un ennemi puissant et redoutable avec lequel il fallait composer. Dans ces accès de douleur, tantôt il blasphémait, tantôt il s'écriait qu'il était prêt à rebâtir les églises et à satisfaire le Dieu des chrétiens. Enfin, dans les noires vapeurs d'un repentir mêlé de désespoir, il expira à Sardique, après un supplice de dix-huit mois (311).

Cependant Constantin, appelé par le peuple de Rome, et d'ailleurs outragé par Maxence qui avait fait abattre et traîner ses statues dans la boue, se préparait à punir les excès de cet usurpateur. Il se mit donc en marche vers l'Italie. En même temps il méditait une entreprise plus importante, c'était d'embrasser la vraie Religion: entrevoyant la lumière, mais chancelant encore, il invoquait le Dieu des chrétiens, et le pria avec ardeur de se dévoiler à ses yeux.

Un jour que, pénétré de ces sentiments, il marchait à la tête de ses troupes, un peu après midi, par un temps calme et serein, il aperçut au-dessus du soleil une croix éclatante, autour de laquelle étaient tracés, en caractères lumineux, ces trois mots; *In hoc signo vinces; par ce signe vous serez victorieux.*

Ce prodige frappa les yeux de toute l'armée. La nuit suivante il vit en songe le Fils de Dieu, qui, tenant à la main le même signe, lui ordonna d'en faire un semblable, pour s'en servir dans les batailles. Constantin, à son réveil, exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Cette image de la croix portait

au haut le monogramme de Christ P _X surmonté d'une couronne d'or; elle fut appelée Labarum, et servit depuis de principal étendard aux armées romaines. Constantin s'empressa de se faire instruire; et la Religion triomphante, après trois siècles de persécution, s'assit avec lui sur le trône des Césars.

Maxence présenta la bataille à Constantin, aux portes de Rome, mais malgré tous les oracles qui lui avaient promis la victoire, il vit ses troupes rompues et poussées vers un pont qu'il avait sur le Tibre. Comme ce pont n'était ni assez large pour contenir les fuyards, ni assez solide pour les soutenir, il se brisa, et Maxence, enveloppé d'une foule de ses gens, tomba, fut englouti et disparut avec eux. Constantin entra en triomphe dans Rome, au milieu des acclamations de tous les ordres de l'état, qui voyaient dans leur vainqueur le sauveur de la patrie et le soutien de l'empire (312).

Crévier.

Division de l'Empire Romain.—Honorius
(de J. C. 395.)

Les deux fils de Théodose, Arcadius et Honorius, régnèrent, l'un dans l'Orient, l'autre dans l'Occident, qui, en vertu de ce partage, furent divisés pour ne plus se réunir. Théodose avait laissé à ses enfants un trône éclatant de gloire. Mais de toutes les qualités de ce grand prince, ils n'héritèrent que de la bonté; et cette bonté sans vigueur devint presque inutile à leurs sujets: elle ne put les mettre à couvert ni des injustices de ceux qui gouvernaient sous leur nom, ni des insultes des ennemis du dehors. Aussi le règne de ces

deux princes est-il regardé comme l'époque du déclin rapide et de l'entière décadence de la puissance romaine.

Le même.

Fin de l'Empire d'Occident (de J. C. 476).

Après la mort de Valentinien III, et de son successeur qui ne fit que paraître, toute l'autorité tomba entre les mains du comte Ricimer, Barbare de naissance. C'était une âme forte et vigoureuse, également capable d'actions héroïques et de grands forfaits, intrépide dans les périls, fécond en ressources, éloquent, adroit, insinuant; mais sans foi, sans honneur, et ne recevant la loi que de son ambition. Il eût pu trois fois s'emparer de la pourpre impériale; il aimait mieux en revêtir des idoles, qu'il élevait, pour les abattre à son gré, les unes après les autres. Huit empereurs périrent ou furent déposés dans l'espace de vingt ans. Quelques-uns d'entre eux avaient du mérite, et dans des temps plus heureux, ils auraient pu régner avec gloire. Avitus, Majorien, Anthémios étaient recommandables autant par les qualités du cœur que par les talents militaires, mais ils commirent une faute impardonnable aux yeux de Ricimer, celle de vouloir régner par eux-mêmes. Cet ambitieux et cruel ministre les en punit par une mort sanglante. Ces massacres et ces fréquentes révolutions ne l'empêchèrent point de repousser avec vigueur les Barbares qui essayaient d'achever le démembrement de l'empire, réduit alors presque à rien, et resserré dans les bornes étroites de l'Italie. La mort seule mit un terme aux victoires et aux attentats de Ricimer (472). Le dernier empereur d'Occident, par une conformité singulière avec le fondateur de Rome et avec celui de l'empire,

portait le nom de Romulus-Auguste. Les Romains, soit par mépris, soit à cause de sa grande jeunesse, l'appelèrent communément Augustule (475). A cette fatale époque les peuples, mêlés de Barbares, ne connaissaient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui ne pouvaient les défendre, et qui, semblables à des fantômes, ne s'élevaient que pour disparaître, l'habitude des révolutions les avait amenés au point de n'en craindre aucune.

Dans ce découragement général, Odoacre, roi des Hérules, vint renverser un trône qui tombait de lui-même. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla de la pourpre: le vainqueur, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, et lui assura une retraite honorable près de Naples. Rome se soumit au nouveau maître; et les Barbares s'étant répandus dans l'Italie, la soumirent tout entière, l'an de J. C. 476. Ce fut par cette révolution que s'éteignit l'empire d'Occident. Il avait subsisté 507 ans depuis la bataille d'Atium, et 1229 ans si l'on remonte jusqu'à la fondation de Rome. Sa chute, qui se préparait depuis longtemps, fut à peine sentie dans le reste du monde: il tomba sans bruit; c'était la mort d'un vieillard qui, privé de ses forces et de l'usage de ses membres, expire de caducité.

Le même.

Fin de l'Empire d'Orient (de J. C. 1453).

L'Orient, sous le titre de Bas-Empire ou d'empire grec, moins exposé que l'Occident à l'effort des Barbares, se soutint plus longtemps et montra plus de vigueur. Si parmi ses empereurs il s'en trouva de faibles, de mous et d'inhabiles à porter la couronne, on en compte aussi plusieurs qui à la

bravoure guerrière joignirent la science du gouvernement, et dont les talents relevèrent plus d'une fois l'état sur le penchant de sa ruine. Les Sarrasins lui firent une grande plaie dans le septième siècle. Dans le siècle suivant, les Turcs lui enlevèrent successivement toutes les provinces d'Asie, puis celles d'Europe; et depuis longtemps ils l'avaient réduit aux seuls murs de Constantinople, lorsque leur sultan Mahomet II lui porta le dernier coup, et l'anéantit par la prise de cette capitale, en 1453. Cet empire avait duré 1484 ans depuis la bataille d'Actium, et 2206 ans, si l'on remonte jusqu'à la fondation de Rome.

Le même.

Il faut tout rapporter à une Providence.

Mais souvenez-vous, Monseigneur, (c'était le Dauphin) que ce long enchaînement de causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main: tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit: il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances: il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même: elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précau-

tions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas: Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser les sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard et de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que « Dieu est heureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des » seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable; qui donne et qui ôte la puissance; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Ce discours vous le fait entendre; et, pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne,

Bossuet.

Manière de faire la Guerre parmi les Romains.

Chez les Romains, tous les citoyens étaient soldats; et

ils avaient cela de commun avec les autres nations guerrières de l'antiquité. Personne, si ce n'est dans les derniers temps de la république, ne pouvait arriver aux dignités, qu'il n'eût dix années de service. Le service commençait à 17 ans, et l'on pouvait y être appelé jusqu'à 46 ans, à moins qu'on ne parvint, avant ce terme, à une magistrature. Quand les consuls voulaient lever des troupes, ils faisaient publier un édit, et planter un étendard au Capitole. A ce signal, tous les hommes mariés ou non, en état de porter les armes, s'assemblaient, divisés par tribus, au lieu désigné, qui était ordinairement le Champ-de-Mars. Là on appelait ceux qu'on jugeait à propos; et quiconque aurait fait difficulté de s'enrôler, risquait de voir ses biens confisqués, et soi-même réduit en servitude.

L'armée était divisée en *légions*. La légion se composait de 4 ou 5.000 hommes d'infanterie, et de 300 chevaliers. La levée des soldats étant faite, on en prenait un de chaque légion, pour prononcer à haute voix le serment militaire, que tous les autres répétaient après lui. La légion était divisée en dix *cohortes* de 4 à 500 hommes, et commandée par six *tribuns militaires* qui donnaient l'ordre à tour de rôle. Sous les tribuns étaient les *centurions*.

L'ordre de bataille était sur trois lignes; à la première, les *hastaires*; à la seconde, les *princes*; à la troisième, les *triaires*, tous vétérans ou hommes d'élite. Chaque ligne avait huit, ou douze, ou même seize hommes de profondeur, selon les circonstances.

L'arme commune à tous les soldats romains était un sabre à deux tranchants, bien affilé. Le soldat armé à la légère avait, outre le sabre, sept javelots de trois pieds de long au moins, un petit bouclier de bois et un casque de cuir. Le soldat pesamment armé portait, outre les javelots ordinaires, d'autres javelots de cinq ou six pieds de long, avec un fer à crochet dont les coups étaient fort dangereux.

Il avait sur la tête un casque d'airain qui laissait le visage découvert; il portait de plus une cuirasse faite de mailles ou de petites lames d'airain: enfin, il attachait au bras gauche, avec des courroies, le bouclier large de deux pieds et demi, haut de quatre, et courbé en forme de tuile creuse, de sorte qu'en se baissant un peu il pouvait se mettre entièrement à couvert. Les armes offensives de la cavalerie étaient une longue épée, une pique, et quelquefois des javelots.

Les Romains avaient imaginé, ou emprunté des autres nations, diverses machines qui leur tenaient lieu d'artillerie. Outre le bélier et les tours roulantes, ils employaient les balistes et les catapultes, pour lancer, celles-ci de gros javelots, celles-là des pierres, des torches enflammées, etc. La force de ces machines était prodigieuse: un jour, la pierre d'une catapulte, ayant été mal placée, alla donner contre un des montants de la machine, et revint frapper l'ingénieur qui la dirigeait; le coup fut si violent, qu'il le mit en pièces et dispersa tous ses membres. Pour former ce qu'ils appelaient la tortue, les soldats romains prenaient des boucliers carrés très-solides, qu'ils mettaient sur leurs têtes et réunissaient de manière à former une espèce de toit sur lequel glissait tout ce que l'ennemi y jetait. Ils s'approchaient ainsi des murailles qu'ils voulaient saper: pour faire brèche à ce toit, il ne fallait rien moins que des poutres ou des quartiers de rocher. Ils avaient encore des galeries de bois, construites avec de grosses poutres, qu'on revêtait de terre et de peaux de bœufs nouvellement écorchés, pour les préserver du feu: à la faveur de ces galeries, on s'approchait sans beaucoup de risque d'un mur ou d'une tour que l'on voulait miner.

Les premières enseignes des Romains n'étaient qu'une botte de foin au haut d'une pique. Dans la suite on y attachait de petites planches rondes où étaient les images des Dieux, surmontées d'une main ou de quelque autre figure d'argent. Depuis Marius, chaque légion eut pour enseigne une aigle

d'or. On ne connaissait point le tambour; on n'employait que des trompettes d'airain recourbées, de différentes grandeurs.

Les Romains, dans le pays ennemi, ne manquaient jamais de fortifier leur camp, ne fût-ce que pour une seule nuit. Le camp était ordinairement carré; il était traversé par plusieurs rues parfaitement régulières; et les postes assignés à chaque corps étaient si bien fixés, qu'un soldat arrivé après les autres ne pouvait se tromper sur le quartier où était placée sa compagnie. Les tentes étaient alignées, faites de peau, et contenaient chacune dix soldats avec leur chef. Vers le centre s'élevait la tente du général, appelée *prétoire*. Vis-à-vis, et du côté qui faisait face à l'ennemi, était la porte du camp nommée *prétorienne*; au côté opposé, était la porte *décumane*: les deux faces collatérales du camp avaient aussi chacune leur porte. Devant le prétoire, était une grande place, où se tenait le marché, où l'on réunissait les troupes, quand le général voulait en faire la revue ou les haranguer: dans ce cas, on lui élevait un tribunal de gazon. Le camp était environné d'un fossé de neuf pieds de profondeur, et d'une palissade formée de pieux entrelacés les uns dans les autres. Enfin, on laissait un intervalle de 200 pas entre les tentes et les retranchements; ce qui mettait, en cas d'attaque, les tentes à l'abri des traits et des feux de l'ennemi. On voit que les camps des Romains étaient tout à la fois des villes régulières et des forteresses: aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs de ces camps aient donné naissance à des villes qui subsistent encore aujourd'hui.

Dans les marches, les soldats, outre trois ou quatre pieux destinés à fermer le camp, portaient des vivres pour quinze jours et plus: c'était du blé, et ils l'écrasaient avec des pierres, quand ils voulaient avoir du pain: dans la suite, on leur donna du biscuit. Les utensiles qu'ils avaient de plus à porter, étaient une scie, une corbeille, une bêche, une hache, une faux, une chaîne et une marmite. Quant à leurs armes, elles

n'étaient pas un fardeau pour eux; ils les regardaient en quelque sorte comme leurs propres membres. On les a vus, ainsi chargés, faire jusqu'à vingt-cinq milles en cinq heures.

Les lois de la discipline étaient très-sévères. Quiconque, dans une marche, s'éloignait assez pour ne plus entendre le son de la trompette, était traité comme déserteur. Quitter son poste quand on était en sentinelle, combattre hors de son rang sans permission, dérober la plus petite pièce de monnaie, étaient autant de crimes qui méritaient la mort. Des fautes plus légères étaient punies par la bastonnade, par la privation de la paie, par l'exposition en public avec un habit de femme: cette dernière peine était réservée aux lâches. Il n'était pas libre à chacun de piller le pays ennemi: on y envoyait des détachements; les dépouilles étaient mises en commun, et les tribuns distribuaient à chaque soldat sa part. Personne ne pouvait manger avant le signal; et il ne se donnait que deux fois par jour. Les soldats dinaient debout et très-frugalement: leur souper était un peu meilleur; dans les derniers temps de la république, on leur accorda du sel, des légumes, ou du lard. Leur boisson ordinaire était de l'eau pure, ou mêlée avec un peu de vinaigre.

Les soldats romains n'étaient jamais oisifs: endurcis dès l'enfance aux travaux de l'agriculture, ils conservaient sous le drapeau l'habitude des fatigues. On les accoutumait à faire de longues traites, chargés d'un poids de soixante livres, à courir et à sauter tout armés. Dans les exercices, on leur faisait prendre des armes d'un poids double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels. Pendant la paix, on les occupait à défricher des terrains incultes, à élever des forteresses, à creuser des canaux, à bâtir des villes entières, à construire des chemins publics qui, de Rome, se prolongeaient jusqu'aux extrémités du monde. Est-il étonnant que des soldats ainsi formés aient remporté tant de victoires et dompté tant de nations?

Les principales récompenses militaires étaient: la couronne *obsidionale*, décernée à celui qui avait délivré une ville ou un camp assiégé; la couronne *civique*, à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen; la couronne *murale*, à celui qui le premier avait gagné le haut des murailles ennemies dans un assaut. Ce qui faisait, aux yeux des Romains, le prix de ces couronnes, c'est qu'elles étaient distribuées par le général, et à la vue de toute l'armée.

Les récompenses réservées au général lui-même, après une victoire, étaient le titre d'*Imperator* ou *général victorieux*, et le grand ou le petit *triomphe*, selon le plus ou moins d'importance de ses exploits. Le grand triomphe avait quelque chose de magnifique et d'important. Le vainqueur entrait dans Rome, couronné de lauriers, revêtu d'une robe éclatante, et assis sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Il était conduit en pompe au Capitole, et s'avancait précédé du Sénat entier et de tous les citoyens. On portait devant lui les dépouilles, les tableaux des villes prises et des provinces conquises; puis marchaient les rois ou les chefs ennemis chargés de chaînes d'or ou d'argent; à leur suite venaient les taureaux qu'on devait immoler. Près du char, marchaient les parents et les alliés du triomphateur; puis ses soldats, couronnés comme lui de lauriers: ceux-ci mêlaient aux acclamations publiques des vers joyeux, quelquefois fort insolents contre le triomphateur lui-même; et la politique le permettait, de peur qu'il ne s'en fit trop accroire. Quand le général n'avait obtenu que le petit triomphe, il faisait son entrée à pied ou à cheval, et ne pouvait offrir en sacrifice qu'une brebis; ce qui fit donner à ce triomphe le nom d'*Ovation*.

Rollin.

Sévérité des lois militaires.

La milice du peuple romain ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu, dans Florus et dans Cicéron, l'histoire de Régulus, qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquait le plus de soldats, le sénat aima mieux armer, contre sa coutume, huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auraient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais, dans la nécessité des affaires, on établit plus que jamais, comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devait ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime, les armées romaines, quoique défai-

tes et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité; et comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir l'ordre que pour avoir lâché le pied et quitté son poste: de sorte que le courage avait plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avait besoin d'être excitée.

Le même.

Manlius Torquatus à son fils.

L'armée des Romains et celle des Latins étaient en présence sur les bords du Vesseris. Les consuls Manlius Torquatus et Decius Mus, avaient défendu à leurs soldats, sous peine de mort, de combattre hors des rangs. T. Manlius fils du consul, provoqué en duel par un ennemi, le combat, le tue, et revient auprès de son père: « Mon père, lui dit-il, » pour faire connaître que je suis de votre sang, je vous » apporte les dépouilles d'un ennemi qui a osé me défier et » que j'ai mis à mort. » Le consul lui lance un regard terrible, rassemble son armée, et dit alors à son fils: « Manlius, sans » respecter ni la majesté consulaire ni l'autorité paternelle, » vous avez osé combattre hors des rangs, contre notre dé- » fense; vous avez aboli autant qu'il était en vous, la disci- » pline militaire qui a été jusqu'à présent le soutien de la ré- » publique. Je me vois donc réduit à la triste nécessité, ou de » trahir les intérêts de l'Etat, ou de me sacrifier moi-même » avec ce que j'ai de plus cher; mais il est juste que nous » portions la peine de notre faute, plutôt que de la faire » tomber sur la patrie. Je crois que vous-même si vous avez » quelque goutte de mon sang, vous ne refuserez de rétablir, » par votre supplice, la discipline militaire que vous avez ren-

» versée par votre désobéissance. » Ensuite il lui fait tomber la tête sous la hache, à la vue de toute l'armée.

Anquetil.

La milice romaine ne louait pas la fausse valeur.

Une des plus belles parties de la milice romaine était qu'on n'y louait point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étaient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion et de César, les deux premiers hommes de guerre et les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandait. On n'attendait rien de bon d'un général qui ne savait pas connaître le soin qu'il devait avoir de conserver sa personne, et on réservait pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne voulaient point de batailles hasardées mal à propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang; de sorte qu'il n'y avait rien de plus hardi, ni tout ensemble de plus ménagé, qu'étaient les armées romaines.

Polybe.

Profonde politique du Sénat Romain.

Comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre, il faut encore vous faire obser-

ver la profonde politique du sénat romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnait de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiraient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on méditait la guerre contre Persée, Eumènes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguier contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croirait que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est que Persée avait à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignaient d'être enveloppées dans cette querelle avaient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchaient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin des supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandait comme tout seul, et par sa propre importance.

Bossuet.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.

Il ne faut pas prendre de la ville de Rome dans ses commencements l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soient celles de Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne: les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avait pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissaient. Les maisons étaient placées sans ordre et très-petites; car les hommes, toujours au travail et dans la place publique, ne se tenaient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages qui ont donné et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance ont été faits sous les rois. On commençait déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins pour avoir des citoyens, des femmes ou des terres: ils revenaient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus; c'étaient des gerbes de blé et des troupeaux: cela y causait une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs et belliqueux comme les Lacédémoniens, dont ils étaient descendus. Romulus prit leur bouclier, qui était large, au lieu du petit bouclier argien, dont il s'était servi jusqu'alors. Et on doit remarquer que ce qui a le plus

contribué à rendre les Romains maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Montesquieu.

Comment les Romains purent s'agrandir.

Comme les peuples de l'Europe ont dans ces temps-là à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paraît inconcevable. D'ailleurs il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte par ses propres forces de l'abaissement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse: sans quoi nous verrions des évènements sans les comprendre: et, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connaître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes: il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en était pas de même dans les anciennes républiques: car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvait être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres: cela seul faisait un peuple puissant, c'est-à-dire une société bien réglée; cela faisait aussi une

bonne armée, chacun ayant un égal intérêt et très-grand à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étaient plus rigidement observées, les choses revenaient au point où elles sont à présent parmi nous: l'avarice de quelques particuliers et la prodigalité des autres faisaient passer les fonds de terre dans peu de mains; et d'abord les arts s'introduisaient pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisait qu'il n'y avait presque plus de citoyens ni de soldats; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étaient employés à celui des esclaves et des artisans, instruments du luxe des nouveaux possesseurs: sans quoi l'Etat qui, malgré son dérèglement, doit subsister, aurait péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'Etat étaient partagés entre les soldats, c'est-à-dire les laboureurs; lorsque la république était corrompue, ils passaient d'abord à des hommes riches, qui les rendaient aux esclaves et aux artisans, d'où on en retirait, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or ces sortes de gens n'étaient guère propres à la guerre: ils étaient lâches et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même, outre que, comme ils n'avaient point proprement de patrie, et qu'ils jouissaient de leur industrie partout, ils avaient peu à perdre ou à conserver.

Le même.

Constance de Rome dans l'adversité.

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme ex-

traordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées de Tésin, de Trébies et de Trasimène, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples de l'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes: il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie: et je trouve dans Denis d'Halicarnasse que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes mêmes de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse: cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple: il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est funeste à un Etat, mais la perte imaginaire et le découragement, qui le privent des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout de secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre: il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-Kan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains; mais, lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendit ses alliés, assiégeât des places, ces forces se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

Le même.

Le butin était un stimulant pour faire la guerre.

La guerre était presque toujours agréable au peuple, parce que, par la sage distribution du butin, on avait trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce et presque sans arts, le pillage était le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avait donc mis de la discipline dans la manière de piller, et on y observait à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin était mis en commun, et on le distribuait aux soldats: rien n'était perdu, parce qu'avant de partir chacun avait juré qu'il ne détournerait rien à son profit. Or les Romains étaient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin les citoyens qui restaient dans la ville jouissaient aussi des fruits de la victoire. On confisquait une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisait deux parts: l'une se vendait au profit du public; l'autre était distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisaient la guerre avec une impétuosité extrême: on allait droit à l'ennemi, et la force décidait d'abord.

Rome était donc dans une guerre éternelle et toujours violente; or une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement devait nécessairement périr ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix

n'étaient jamais si propres à attaquer ni si préparées à se défendre.

Par là les Romains acquirent une profonde connaissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées , et on oublie ses fautes et ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée ils augmentaient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par là ils consternaient les vainqueurs , et s'imposaient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires , et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même , de sa famille, de sa patrie et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Le même.

*L'opulence est dans les mœurs et non pas dans
les richesses.*

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des hommes , il y avait ceci de particulier chez les Romains qu'ils mêlaient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avaient pour leur patrie. Cette ville, fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus, leur roi et leur dieu, ce Capitole éternel comme la ville , et la ville éternelle comme son fondateur , avaient fait autrefois sur l'esprit des

Romains une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'Etat fit la grandeur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissaient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avaient point. Ceux qui avaient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée il fut difficile d'être un bon citoyen; avec les désirs et les regrets d'une grande fortune ruinée on fut prêt à tous les attentats; et comme dit Salluste, on vit une génération de gens qui ne pouvaient avoir de patrimoine ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étaient pas introduits; car la force de son institution avait été telle qu'elle avait conservé une valeur héroïque et toute son application à la guerre au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains regardaient le commerce et les arts comme des occupations d'esclaves; ils ne les exerçaient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuaient leur première industrie: mais en général ils ne connaissaient que l'art de la guerre, qui était la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs. Ainsi les vertus guerrières restèrent après qu'on eut perdu toutes les autres.

Le même.

Les guerres civiles produisent de grands hommes.

Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat; et lorsque par la paix les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que dans la confusion ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang, au lieu que dans les autres temps on est placé, et on l'est presque toujours tout de travers, et pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents, les Français n'ont jamais été si redoutables au dehors qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII et de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe; et nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile et humilier les Turcs.

Le même.

*Un empire fondé par les armes doit se soutenir par
les armes.*

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisait que la onzième partie de la légion, et très-souvent moins; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avaient beaucoup moins que nous, qui avons tant de sièges à faire, où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; et que moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie; c'est que sans la discipline l'infanterie pesante ou légère n'est rien, au lieu que la cavalerie va toujours dans son désordre même. L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc, celle de l'autre dans sa résistance et une certaine immobilité: c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin la force de la cavalerie est momentanée: l'infanterie agit plus longtemps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir longtemps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples non-seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie. Lorsque sous les empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la faiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avaient acquis; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir

par les armes. Mais comme lorsqu'un Etat est dans le trouble on n' imagine pas comment il peut en sortir, de même lorsqu'il est en paix et qu'on respecte sa puissance il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer: il néglige donc la milice dont il croit n'avoir rien à espérer et tout à craindre, et souvent même il cherche à l'affaiblir.

Le même.

Faiblesse de l'empire d'Orient.

Phocas, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, et le fit mourir: il trouva les provinces envahies et les légions détruites.

A peine avait-il donné quelque remède à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion et l'empire que Mahomet avait fondés d'une même main.

Jamais on ne vit de progrès si rapides; ils conquièrent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, et envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante, non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure; elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célèbre disait qu'il était bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourrait dire de même que les humiliations de l'Église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs sont le temps de sa gloire; et que, lorsqu'aux

yeux du monde elle paraît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Le même.

Eloge de Trajan.

Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'Etat, grand capitaine, ayant un cœur bon qui le portait au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle; avec toutes les vertus n'étant extrême sur aucune; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, et fit avec succès la guerre aux Parthes. Tout autre aurait succombé dans une entreprise où les dangers étaient toujours présents et les ressources éloignées, où il fallait absolument vaincre, et où il n'était pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

Le même.

— 227 —

Eloge de Trajan.

SCIENCES EXACTES.

Astronomie avec des applications à la Géographie.

L'astronomie est la science qui traite des mouvements, des distances, et en général de la nature des corps situés dans les espaces célestes.

On conçoit que l'astronomie, de même que les autres sciences, a dû suivre des routes lentes, incertaines et quelquefois fausses. Beaucoup d'erreurs se sont mêlées à la vérité, et il a fallu des siècles pour les en séparer. Cette tâche était d'autant plus difficile, que les résultats auxquels ont conduit l'observation et le raisonnement semblent constamment démentis par le témoignage de nos sens. Par exemple, la lune, quand elle est pleine, paraît comme un disque plat, d'un pied de diamètre environ, et éloignée seulement de quelques lieues. Le soleil, qu'on peut regarder en plein midi avec un verre coloré présente à peu près les mêmes apparences. De là, à l'opinion reçue aujourd'hui, que la lune est une masse sphérique de plus de sept cents lieues de diamètre, qui se trouve à quatre-

vingt-six mille lieues de la terre; que le diamètre du soleil, lequel a également une forme sphérique, est d'environ trois cent quinze mille lieues, et que sa distance à la terre est de trente-cinq millions de lieues; il y a un grand intervalle à franchir, et cependant cette opinion a tous les caractères de la vérité.

Et il en est de même des autres faits astronomiques. La science a donc fait un progrès immense depuis l'époque où l'histoire nous la représente comme à son origine. Mais chaque siècle a successivement profité des découvertes des siècles précédents, en a fait de nouvelles, et a rectifié les erreurs admises. D'un autre côté, les progrès qu'ont faits les sciences physiques et mathématiques ont puissamment contribué à ceux de l'astronomie. Les méthodes de calcul sont devenues beaucoup plus étendues et plus complètes. Les instruments ont été perfectionnés, on en a inventé de nouveaux. Par exemple, les anciens ne connaissaient pas les télescopes; ce n'est qu'en 1590 qu'ils ont été inventés: aussi est-ce à peu près depuis cette époque que se sont faites les découvertes astronomiques les plus importantes.

Perdrau.

La terre et la sphère céleste.

La terre a environ 9,700 lieues de circonférence: ainsi, pendant qu'elle tourne sur son axe, un point placé à son équateur fait 9,000 lieues par vingt-quatre heures, ou 375 par heure, ou 6 lieues $\frac{1}{4}$ par minute. Cette vitesse est déjà bien grande; mais, si c'était la sphère céleste qui tournât, sa vitesse serait bien autrement prodigieuse. Par exemple, le soleil est éloigné de plus de 30 millions de lieues: s'il tournait en

vingt-quatre heures autour de la terre, il décrirait un cercle dont la circonférence serait au moins de 180 millions; ce qui donne 7.500,000 lieues par heure, et 312,500 lieues par minute. Les étoiles, qui sont à une distance de la terre bien plus grande, auraient donc une vitesse encore plus extraordinaire.

Il est donc plus naturel de penser que c'est la terre qui tourne sur elle-même. Et ce n'est pas parce que nous semblons vouloir juger, d'après notre faiblesse, de la puissance de Dieu. Sans doute la main qui a disséminé dans l'espace toutes ces masses prodigieuses, aurait pu lui imprimer telle vitesse qu'il aurait jugé convenable. Mais ce mouvement est confirmé par d'autres preuves.

Il est bien reconnu que le soleil, la lune et les planètes sont à des distances très-inégales de la terre, et il est infiniment probable qu'il en est de même des étoiles. Or, il serait difficile de concevoir comment des corps placés ainsi pourraient avoir un mouvement commun en vingt-quatre heures autour de la terre, d'autant plus, qu'indépendamment de ce mouvement apparent, les planètes, ainsi que nous le verrons par la suite, ont, comme la lune et le soleil, des mouvements propres qui, en différents temps, les font répondre à différents points du ciel.

Le même.

La nature des saisons n'est pas invariable.

L'été a lieu pour nous lorsque le soleil se trouve dans l'hémisphère boréal, et que ses rayons nous arrivent le plus directement qu'ils puissent nous parvenir, et l'hiver lorsque le soleil est dans l'hémisphère austral, et que nous recevons

ses rayons dans une direction plus oblique. Le passage d'une de ces positions à l'autre s'opère par des gradations assez lentes, puisqu'il exige six mois. C'est pourquoi on a distingué encore deux autres saisons intermédiaires; le printemps, qui est le passage de l'hiver à l'été, et l'automne, celui de l'été à l'hiver.

La nature des saisons n'est pas invariable; diverses circonstances, qui tiennent principalement à l'état de l'atmosphère, et dont on n'a pu jusqu'à présent assigner les causes, modifient l'intensité ainsi que la durée du froid et de la chaleur, de même qu'elles font varier le nombre des jours serrens ou pluvieux qui arrivent ordinairement dans chaque mois de l'année. Néanmoins, comme les saisons dépendent surtout du mouvement annuel de la terre, on fixe leur commencement aux quatre époques bien marquées que présente ce mouvement. Ainsi le printemps commence aux environs du 20 mars, l'été aux environs du 21 juin, l'automne du 23 septembre, et l'hiver du 22 décembre: je dis aux environs parce que la longueur de l'année n'étant pas exactement de trois cent soixante-cinq jours, les époques des solstices et des équinoxes ne peuvent pas répondre constamment aux mêmes jours; mais les intercalations des bissextiles font qu'elles s'en écartent très-peu et y reviennent périodiquement.

Dans la sphère droite et dans la sphère parallèle, l'année ne put guère se diviser ainsi en quatre saisons.

Sous la zone torride, les habitants n'ont pour ainsi dire ni printemps ni automne. Le soleil n'emploie que peu de temps pour s'éloigner et s'en rapprocher, puisqu'il passe deux fois à leur zénith par an, et qu'ainsi, sous l'équateur, par exemple, il ne met que trois mois pour arriver de la position la plus éloignée à la plus rapprochée. Les gradations d'une position à l'autre ne sont donc pas assez lentes pour donner lieu à compter deux saisons intermédiaires. On peut dire plutôt que les habitants de l'équateur ont deux étés et

deux hivers dans le cours de l'année, et que, dans le reste de la zone torride, il n'y a qu'un été et qu'un hiver; mais l'hiver ne se distingue de l'été que par des pluies abondantes.

Pour les habitants des zones glaciales l'année n'a aussi que l'hiver et l'été: encore leur été est-il très-court, car ce n'est que pendant peu de temps qu'ils voient le soleil à une certaine hauteur sur l'horizon et que leur pays peut éprouver la puissante influence de sa chaleur. Les rayons solaires ne leur parviennent que très-obliquement; or, ainsi que nous l'avons dit, et comme nous l'éprouvons chaque jour, puisque c'est aux environs de midi que la température est le plus élevée, c'est surtout l'obliquité plus ou moins grande des rayons solaires en arrivant jusqu'à nous qui cause les différents degrés de chaleur. Nous avons fait remarquer que lorsque les rayons solaires arrivent obliquement sur la terre, ils ont un plus grand espace d'air à traverser: ainsi la chaleur doit en être affaiblie, parce que l'air est un très-mauvais conducteur du calorique.

Dans la zone torride, les rayons du soleil parviennent sur la terre le plus directement possible; dans les zones tempérées, ils arrivent plus ou moins obliquement, suivant les saisons; mais dans les zones glaciales, l'obliquité est toujours très-grande. Aussi la zone torride est-elle la région de la terre où il fait le plus chaud, et les zones glaciales les régions où il fait le plus froid. La température des zones tempérées tient le milieu entre les chaleurs de la zone torride et les froids des zones glaciales.

Le même.

Les lois du mouvement.

Nous voyons que les lois du mouvement et les propriétés générales de la matière sont les mêmes dans l'espace que sur la terre; que les mouvements elliptiques des planètes et de leurs satellites, les nombreuses irrégularités auxquelles ils sont sujets, les circonstances de la figure, de la rotation des corps célestes, enfin le mouvement alternatif des eaux qui entourent la terre, s'expliquent tous par un *seul principe*, l'attraction mutuelle des corps célestes, en raison directe des masses et inverse du carré des distances. Et l'existence de cette force n'est pas donnée comme une hypothèse; elle est la conséquence immédiate des lois générales découvertes par Kepler,

Sans ce principe, les circonstances si variées des apparences célestes ne seraient que des faits isolés et inexplicables, tandis qu'ils sont tous liés entre eux et qu'ils se confirment les uns par les autres. Nous avons vu que, non seulement les planètes nouvellement découvertes, mais encore les satellites stellaires sont soumis aux mêmes lois que les autres corps célestes. Ainsi, le mouvement de la terre et tous les phénomènes que nous observons dans les cieux dépendent de la gravitation universelle; et cette variété d'effets si grands, si incompréhensibles au premier aspect et qui s'expliquent d'une manière si simple et si satisfaisante par le seul fait de l'attraction, cette concordance parfaite de la théorie et de l'observation, donnent à l'ensemble des connaissances astronomiques une évidence, une certitude qu'aucune science qui n'est pas purement mathématique, ne possède au même degré. Car, ce n'est pas uniquement parce qu'elles sont sim-

ples, que nous devons juger vraies les lois que nous croyons apercevoir dans la nature; ce serait rabaisser à notre faiblesse la toute-puissance du Créateur; mais, lorsqu'elles sont très-simples et qu'elles s'accordent en même temps avec les phénomènes les plus variés, les plus compliqués, nous sommes justement fondés à croire qu'elles sont vraies.

Les résultats si admirables que présente l'astronomie sont dûs aux progrès des arts et des sciences, aux perfectionnements des méthodes d'analyse et de calcul applicables aux phénomènes célestes. Les investigations mathématiques ont encore conduit à d'autres conclusions qui, en se rattachant à des considérations morales de l'ordre le plus élevé, forment le complément de la certitude des connaissances acquises sur les faits astronomiques.

Ainsi, il est géométriquement prouvé,

Que toutes les inégalités dans le mouvement des planètes sont périodiques, c'est à-dire, se reproduisent dans un ordre constant, de sorte qu'il y a réellement un état moyen pour tous les corps célestes;

Et que ces inégalités sont tellement compensées, que tout le système est stable, qu'il ne renferme en lui-même aucun principe de destruction, et qu'il est combiné pour durer éternellement, à moins qu'il n'éprouve l'action d'une force extérieure.

Cette compensation si précise dans les inégalités des mouvements planétaires tient à trois conditions qui sont propres à la constitution primitive et originelle du système, savoir:

- 1° Que les excentricités des orbites soient peu considérables;
- 2° Que les planètes et leurs satellites se meuvent toutes dans la même direction, comme elles le font de l'ouest à l'est;
- 3° Que les plans des orbites n'aient qu'une faible inclinaison les uns sur les autres.

Sans ces trois conditions, les inégalités pourraient augmenter indéfiniment et finir par déranger tout le système.

Ces conditions ne sont nullement une conséquence nécessaire, soit de la gravitation, soit de quelque autre cause physique que nous connaissions. Elles ne peuvent non plus être regardées comme l'effet du hasard, car dans les probabilités pour un pareil cas, il y a presque l'infini contre un, que, sans une cause spéciale, cette conformité n'aurait point existé dans les mouvements de 31 corps répandus dans l'espace qu'embrasse notre système planétaire.

Il ne reste donc qu'une explication : que c'est l'œuvre d'une intelligence suprême qui a dirigé la constitution originelle du système, et imprimé à ses différentes parties des mouvements tels, qu'ils doivent assurer la stabilité du tout.

Ainsi, l'on peut dire que l'astronomie a justifié l'audace de ses recherches par les résultats auxquels elle est parvenue. Après avoir exposé à nos yeux une partie des merveilles de la Création, elle nous montre en quelque sorte la main qui a lancé dans l'espace un globe comme Jupiter d'un volume plus de mille cinq cents fois supérieur à celui de la terre ; qui lui a imprimé une vitesse permanente d'environ trois lieues par seconde, c'est-à-dire, par chaque pulsation de notre pouls, et qui, par le seul fait de l'attraction, lui a tracé une route qu'il peut parcourir à jamais.

Le même.

L'Epoque des grands progrès de l'astronomie.

Pendant on n'en sait rien.

C'est surtout depuis deux siècles que l'astronomie a fait les immenses progrès qui la rendent, suivant l'expression

de La Place : *Le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence*. Sans doute il reste encore de nombreuses découvertes à faire ; mais il est probable qu'il s'écoulera bien des années avant qu'on puisse ajouter beaucoup à la masse des connaissances actuelles. Par exemple, le mouvement de rotation du soleil semble indiquer un mouvement de translation dans cet astre, et quelques observations feraient supposer qu'il est emporté vers la constellation d'Hercule. Ainsi, de même qu'une planète, accompagnée de ses satellites, décrit une orbite elliptique autour du soleil, il serait possible que le soleil, accompagné de toutes les planètes, décrivit une orbite autour d'un centre d'attraction, qui ne pourrait être que quelque étoile beaucoup plus grosse que lui. Mais, si c'était une étoile de sixième grandeur, nous avons vu que le soleil emploierait environ onze mille ans pour parcourir un arc de $1''$: car ce que nous disions du mouvement de l'étoile peut être attribué au soleil. En supposant que ce fût une étoile beaucoup plus rapprochée, et dont la parallaxe ne fût que de $\frac{1}{4}$ de seconde, il faudrait encore bien des siècles pour s'apercevoir du mouvement de translation du soleil puisque, dans ce cas, il emploierait près de trois cents ans pour parcourir un arc de $1''$.

Dans notre système planétaire même, il reste encore beaucoup à découvrir. Ainsi, il y a peut-être au-delà d'Uranus quelques planètes, qui n'ont pas encore été aperçues. Les rotations des planètes, leurs aplatissements dans le sens des pôles, leurs masses, celles de leurs satellites, ne sont pas toutes connues d'une manière exacte.

Une question se présente ici naturellement : les astres, qui au premier aspect nous paraissent comme des points lumineux, se sont agrandis indéfiniment à nos regards ; leur nombre, leurs distances passent les idées que nous nous étions formées du possible : mais ont-ils reçu des êtres vivants et sont-ils habités ? Cette possibilité de la pluralité des

mondes, qui de tout temps a occupé les philosophes, doit être sans doute rangée au nombre de ces mystères qu'il n'est donné à aucun mortel de pénétrer. Si la terre et les autres planètes sont assujetties aux mêmes lois, si elles offrent toutes les raisons d'analogie pour faire croire qu'elles sont habitées, il y a cependant assez de différences dans leurs températures, dans leurs densités, dans l'atmosphère dont elles sont environnées, pour faire juger en même temps que ce ne peut être que par des êtres dont l'organisation serait différente de la nôtre. Les probabilités, pour les étoiles fixes sont encore plus indéterminées. Aussi, sur une pareille question, la réponse la plus convenable est-elle de dire, avec un fameux géomètre du dernier siècle, d'Alembert, *qu'on n'en sait rien*.

On conçoit, effectivement, quelles que soient les découvertes dont on peut espérer que la science s'enrichira encore, qu'il est cependant des limites en deçà desquelles l'esprit humain doit nécessairement s'arrêter. Ainsi, l'étude de l'astronomie découvre à l'homme toute sa faiblesse, en même temps qu'elle rend témoignage de l'excellence de sa nature. Il n'est qu'un point sur la surface de la terre qui n'est elle-même qu'un point dans l'immensité de l'univers. Mais il lui a été donné de s'élever à la contemplation raisonnée des phénomènes célestes; il peut en quelque sorte sonder les profondeurs de l'espace; l'œuvre de la Création se déroule en partie à ses regards, et la confusion apparente du mouvement des astres lui découvre au contraire l'ordre le plus régulier et le plus magnifique. Ces connaissances sublimes contribuent donc à lui révéler son origine et sa destination. Malgré l'humble place qu'il paraît occuper dans l'univers, il sent invinciblement qu'il doit être animé d'une émanation divine qui ne peut être anéantie avec sa dépouille mortelle. Cet admirable développement de son intelligence lui en promet un plus étonnant encore. Mais aussi son imagination en

conçoit plus vivement la toute-puissance du Créateur; et il peut justement répéter avec le roi-prophète: «Les cieus racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce les œuvres de ses mains.» *Cæli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Le même.

Des Comètes.

Tous les corps célestes dont nous avons parlé ont une apparence et une marche régulière; on peut les observer à peu près dans tous les temps de l'année, et tous leurs mouvements sont connus. Mais il en est d'autres qui semblent faire exception à l'ordre admirable que présente cet ensemble des phénomènes célestes; leur apparition est subite, et leur apparence les fait ordinairement distinguer au premier aspect des planètes et des étoiles; leur mouvement propre dans le ciel n'est point limité à la direction de l'est à l'ouest, comme toutes les planètes et leurs satellites, et, au bout de quelques mois, ils disparaissent entièrement. On voit sans doute que je veux parler des comètes.

Une comète, lorsqu'elle est aperçue pour la première fois, offre ordinairement un point plus ou moins éclatant qu'on appelle le *noyau*, lequel est environné d'une nébulosité, ou faible vapeur lumineuse, qu'on nomme la *chevelure*, dont le nom en grec a fait appliquer aux comètes le nom qu'elles portent. Grand nombre d'entre elles sont aussi accompagnées d'une traînée lumineuse, qu'on appelle la *Queue*.

Les comètes qui ne s'approchent pas beaucoup du soleil n'offrent que la nébulosité ou chevelure qui les entoure, sans apparence de queue; et celles qu'on ne découvre et

dont on ne peut suivre le mouvement qu'au moyen d'un télescope, lesquelles, pour cette raison, sont nommées *comètes télescopiques*, n'ont également point de queue. En général, quelle qu'en soit l'apparence, on appelle aujourd'hui comète tout astre qui est doué d'un mouvement propre, mais qu'on ne peut apercevoir pendant sa révolution entière dans l'espace.

La queue des comètes est toujours transparente; on peut apercevoir à travers les étoiles qui se trouvent derrière; la longueur en est très-variable, quelquefois elle n'est que d'un petit nombre de degrés; mais on a vu des comètes dont la queue occupait plus de 90° dans le ciel. La queue peut aussi former plusieurs branches en éventail; la comète de 1744 en avait six, celle de 1811 deux.

Dans des temps d'ignorance, les comètes, s'écartant de l'ordre naturel des phénomènes célestes, étaient regardées comme des signes de la colère de Dieu; et celle qui parut en 1456, dans le temps où les succès rapides des Turcs, qui venaient de détruire l'empire grec, alarmaient toute l'Europe, fut comprise dans les prières publiques pour détourner les malheurs qui menaçaient la chrétienté. Les progrès de l'astronomie, en faisant disparaître les motifs de pareilles frayeurs, leur en ont substitué d'autres, moins imaginaires, quoiqu'extrêmement incertains, mais qui n'en font pas moins d'impression sur l'esprit du vulgaire. C'est ainsi, qu'en 1773, l'astronome Lalande ayant annoncé un mémoire, où il déterminait celles des comètes observées qui pourraient approcher le plus de notre globe, l'alarme se répandit dans toute la France, comme si la terre avait été sur le point d'être rencontrée par une comète. Un pareil choc pourrait effectivement causer un bouleversement général et détruire la plus grande partie des hommes et des animaux.

Mais quoique les comètes traversent notre système planétaire dans tous les sens, la rencontre de deux corps si

petits, relativement à l'immensité de l'espace, est tellement indéterminée, que dans le court espace de la vie d'un homme, on ne peut concevoir à cet égard aucune crainte raisonnable.

Sans s'effrayer inutilement d'un évènement qui offre si peu de chances probables on pourrait appréhender cependant qu'une comète s'approchât assez de notre globe, pour que son attraction y causât de grandes ravages; et Lalande avait calculé qu'une comète aussi grosse que la terre et qui s'en approcherait à 13,920 lieues, aurait la force nécessaire pour y produire une marée de 2,000 pieds, et que, si elle restait quelque temps à cette distance, elle pourrait submerger tous les continents. Mais M. de La Place, qui est la meilleure autorité en cette matière, dit qu'elles passent si rapidement auprès de nous, que les effets de leur attraction n'offrent aucun danger. D'ailleurs leur masse en général paraît très-petite; et la comète de 1770, qui passa très-près des satellites de Jupiter, n'a pas causé le moindre dérangement dans leurs mouvements.

Il paraît certain aussi qu'elles n'ont aucune influence sur la température et sur les saisons. Au reste on pourrait dire que la comète de 1811 a fait quelque diversion à ces terreurs exagérées; et l'idée d'une nouvelle comète s'associe en quelque sorte à celle d'une excellente récolte en vins, telle que celle de 1811.

Arago.

Force centrifuge.

On appelle force centrifuge l'effort en vertu duquel un corps qu'on fait tourner tend à s'échapper ou à *fuir* du centre de rotation. Par exemple, si on place quelqu'objet sur une

meule horizontale qui tourne, dès que le mouvement est un peu rapide, l'objet est lancé au loin par la force centrifuge. C'est elle qui lance la boue liquide qui s'attache aux jantes d'une roue, l'eau dont on mouille la surface cylindrique d'une meule à aiguiser. Un caillou est lancé avec une fronde en vertu de la force centrifuge. Dans ces divers cas, la vitesse de projection est d'autant plus considérable, que la vitesse de rotation est plus grande.

Le même.

De la Pesanteur universelle.

Nous voyons tous les corps tomber sur la terre, suivant une ligne perpendiculaire à sa surface et dirigée vers son centre. La physique a fait connaître les lois de chute des *graves*, c'est-à-dire des corps pesants; et nous nous faisons facilement une idée, sinon de la cause de la pesanteur, au moins de ses effets.

Il y a une distinction essentielle à faire entre la pesanteur et le poids: la première se mesure par la vitesse avec laquelle elle fait tomber les corps, et le poids se mesure par l'effort qu'il faut faire pour les retenir et les empêcher de tomber. Ainsi, le poids dépend de la masse, et la pesanteur, sur un même point de la terre, est la même pour tous les corps, c'est-à-dire qu'elle les sollicite tous également à tomber, en leur imprimant une vitesse égale. Il n'y a que la résistance de l'air qui cause de la différence dans le temps qu'ils mettent à tomber d'une même hauteur; cette résistance étant la même pour tous les corps qui présentent une surface égale, celui dont la densité est moindre, a moins de moyens pour vaincre la résistance de l'air, et par consé-

quent doit tomber plus lentement. Mais, dans un tube fermé, qu'on a entièrement vidé d'air, des corps de densités différentes, tels que du plomb et des plumes, tombent dans un temps absolument égal.

C'est donc en pesant les corps, qu'on détermine leur poids : mais c'est la vitesse avec laquelle ils tombent qui sert à estimer leur pesanteur.

L'action de la pesanteur se fait sentir également dans les lieux les plus bas et sur les montagnes les plus élevées, quoique avec de légères variations, qui tiennent à deux causes, dont l'une a déjà été mentionnée, et dont nous parlerons encore. Ainsi, tous les corps nous semblent attirés vers le centre de la terre.

Cette idée qui paraît pour ainsi dire triviale, il était réservé à Newton de la développer dans toutes ses conséquences : car on raconte que c'est en voyant tomber une pomme de l'arbre qui la portait, et en méditant profondément sur ce fait si simple et si commun, qu'il parvint à découvrir le principe général d'où dépendent les lois des mouvements célestes.

Nous avons vu que tout corps, dont le mouvement s'opère en ligne courbe, doit être sollicité par deux forces, qui agissent d'une manière continue sur lui, et dont les directions font un angle entre elles : il doit donc en être de même des corps célestes, qui décrivent des orbites curvilignes.

Ainsi, Newton, en réfléchissant sur les effets de la pesanteur, conjectura que ce doit être elle qui retient la lune dans son orbite. Car, si aucune force ne venait à chaque instant apporter d'obstacle à ce qu'elle suivit la direction qu'elle a acquise, direction qui, pour un temps très-court, peut être considérée comme une ligne droite, il n'y aurait pas de raison pour qu'elle s'en écartât ; et elle s'échapperait ainsi de son orbite par la tangente.

Il en est de même des autres satellites, que la pesanteur

doit attirer vers leur planète, puisqu'ils décrivent également des orbites curvilignes.

Mais les planètes elles-mêmes décrivent des orbites autour du soleil : elles doivent donc éprouver une action , analogue à celle de la pesanteur , qui les attire vers le soleil. C'est cette force générale , qui fait peser les planètes sur le soleil , les satellites sur leurs planètes , à laquelle on a donné le nom de *Gravitation*, d'*Attraction* ou *Pesanteur universelle*.

Le même.

Lois de Kepler.

Les mouvements, si compliqués en apparence, de tous les corps célestes ont donc pris à nos yeux un caractère remarquable de régularité et de simplicité. Le soleil est au centre de notre système planétaire, entouré de planètes qui tournent autour de lui, en suivant une même direction, dans des temps plus ou moins longs; quatre de ces planètes sont entourées elles-mêmes de planètes secondaires qui tournent autour d'elles, toujours d'occident en orient, et la place que la terre occupe parmi ces planètes, ainsi que son double mouvement, de translation en un an et de rotation en 24 heures, expliquent de la manière la plus simple et la plus complète tout ce qui, dans l'ensemble des phénomènes célestes, paraissait d'abord bizarre et irrégulier.

Cet ordre admirable annonce que les mouvements des planètes doivent être assujettis à quelques lois, aussi immuables que leur auteur. Kepler, astronome allemand, a eu la gloire de les faire connaître. Ses découvertes sont justement rangées parmi les plus importantes qu'on ait faites dans la philosophie naturelle; et c'est par leur secours que

Newton est parvenu à trouver le principe général des mouvements célestes : elles sont toujours désignées sous le nom de *Lois de Kepler*.

Les propres observations de Kepler, ainsi que celles des astronomes qui l'avaient précédé, lui avaient montré que les planètes ne se trouvent pas constamment à la même distance du soleil, et que leur mouvement n'est pas uniforme, mais qu'il est accéléré dans les points de l'orbite où une planète est le plus rapprochée du soleil, et retardé dans ceux où elle en est le plus éloignée.

Le même.

Le calcul.

Les philosophes, et ceux qui ont fait leur principale étude des hautes sciences, font honneur à la géométrie, quand ils daignent s'y appliquer; mais pleins de confiance de leurs lumières, ils veulent d'abord tout éclairer, comme si tout était obscur. Avec les plus grandes lumières et les meilleures intentions, ils pourraient tout gâter en donnant trop, non à la raison, mais aux raisonnements.... Nos calculs n'ont pas tant de besoin qu'on pense d'être éclairés; ils portent avec eux une lumière propre; et c'est d'ordinaire de leur sein même que sort toute celle qu'on peut répandre sur eux, et que peut recevoir le sujet qu'on traite.... Ce n'est jamais le calcul qui nous trompe quand il est bien fait; il n'a pas besoin d'être appuyé par des raisonnements; mais d'ordinaire ce sont les raisonnements qui nous trompent, et qui ne doivent nous déterminer qu'autant qu'ils sont appuyés par le calcul.

Saurin.

L'art et la nature.

La nature, à qui le temps appartient, fait elle-même des expériences qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'accomplir. C'est elle qui lui fournit des matériaux; qui consolide, mine et détruit ses ouvrages. Mais tandis que les monuments s'élèvent et dépérissent, les générations s'écoulent. En vain l'érudition rapproche et noue les fils qui la guident dans la nuit des temps: la chaîne des faits et des remarques est interrompue; les effets ne retracent plus les causes; les succès et les fautes demeurent également stériles. C'est en partie pour fixer la tradition infidèle, que les nations ont confié le dépôt des sciences et des arts à des corps qui ne meurent point, et qui se renouvellent par la succession même des individus. C'est pour mieux la fixer, que ces corps ont tous établi des recueils périodiques de leurs travaux. Tel est aussi l'objet du *Mémorial*. Il retracera les phénomènes que présente cette lutte perpétuelle de l'art et de la nature. Il rassemblera, et les observations dont le Corps peut tirer des conséquences immédiates pour le perfectionnement de ses travaux, et celles dont il n'appartient qu'à la postérité de recueillir le fruit. C'est ainsi que les officiers du Génie, embrassant l'avenir, dans leurs recherches, feront mieux, et jèteront en avant eux le germe de progrès qu'il ne leur sera pas donné de voir.

S'il est vrai qu'après les révolutions, la fermentation générale se dirige vers les sciences et les lettres; s'il est vrai que les esprits, fortement ébranlés par les secousses des événements, ont contracté ce besoin d'agir qui produit les grandes choses, quel moment plus propice pour donner une

puissante impulsion , à des officiers qui peuvent mettre en commun cette science pratique et sûre que donnent les longs travaux , et ces connaissances que procurent les études opiniâtres , et cette imagination créatrice que départit la seule nature , mais qui a besoin d'être guidée par le savoir et l'expérience?

L'officier du Génie.

Dimensions des rayons de la terre; d'un arc d'un degré.

Nous avons vu que la terre est ronde, mais la forme n'est pas exactement sphérique. Il est prouvé qu'elle est un peu aplatie aux pôles, c'est-à-dire que le rayon qui aboutit aux pôles est un peu moins long que celui qui aboutit à l'équateur. La différence, qui n'est que d'environ quatre lieues et trois cinquièmes sur quatorze cent trente-cinq lieues, c'est-à-dire d'un trois-cent-neuvième, prouve seulement de quelle exactitude sont susceptibles aujourd'hui les observations astronomiques et physiques, sans qu'il soit nécessaire d'en tenir compte dans les considérations géographiques que nous avons en vue.

Nous continuerons donc à regarder la terre comme une sphère parfaite, qu'un globe terrestre peut représenter exactement. Car, en supposant même qu'il eût un aplatissement proportionnel à celui de la terre aux pôles, cet aplatissement ne serait pas sensible à l'œil. Par exemple, prenons un globe d'un pied de diamètre à l'équateur: la différence de rayon que donnerait le trois-cent-neuvième de un demi-pied ou soixante-douze lignes, ne serait que d'environ une demi-ligne.

Pour déterminer exactement la longueur du rayon de la terre on conçoit qu'on a pu mesurer sur sa surface la longueur d'un ou plusieurs degrés. Nous verrons bientôt comment on peut connaître que tel lieu sur la terre est éloigné de tant degrés d'un autre. Alors, multipliant la longueur d'un degré par 360, on a celle de la circonférence de la terre et on en déduit la longueur du diamètre et du rayon.

Le même.

GEOGRAPHIE DESCRIPTIVE ET POLITIQUE

GEOGRAPHIE DESCRIPTIVE ET POLITIQUE.

L'Europe.

L'Europe, qui est la plus petite des parties du monde, a trois mille cinq cents kilomètres de large et trois mille neuf cents de long. L'heureuse température de son climat, dont aucune partie n'est située sous la zone torride, et la grande variété de sa surface, ont dû puissamment contribuer à sa gloire. L'Europe est plus fertile que les autres parties du monde, et quoique moins étendue, elle est la plus belle et la plus peuplée relativement. Les villes y sont en plus grand nombre, mieux bâties, plus populeuses et plus riches; les hommes, plus doux, plus ingénieux et plus civilisés; elle seule a produit plus de héros et de savants que toutes les autres ensemble. Elle est le centre des arts, des sciences, des lettres, de la navigation et du commerce. L'aspect de l'Europe est moins brillant, moins riche que celui des belles contrées de l'Asie et de l'Amérique; le sol y est moins productif naturellement; mais l'agriculture, bien mieux diri-

gée, fait produire immensément à la terre. On trouve en Europe quelques mines d'or et d'argent ; le cuivre, l'étain, le platine y sont abondants; tous les autres métaux , surtout le fer , s'y trouvent en quantité.

F. P. B.

L'Asie.

L'Asie est la plus grande des quatre parties de l'ancien monde; elle a neuf mille sept cents kilomètres du Nord au Sud, et douze mille huit cent cinquante de l'Est à l'Ouest. Ce fut en Asie que Dieu plaça le Paradis terrestre, où furent mis Adam et Eve. L'Asie devint encore la nourrice du monde après le Déluge; là aussi, furent fondées les premières villes, les premiers empires et les premières églises chrétiennes. On y trouve du blé, du riz, du vin, des fruits excellents et quantité d'épiceries. On en tire aussi de l'or, de l'argent, des perles, des pierreries, de l'ivoire, du café, de l'encens, du thé, etc. Ses habitants, excepté vers le Nord, sont en général d'une assez belle nature, et varient pour la couleur du blanc au basané. Si certaines contrées de l'Asie réclament la supériorité sur le reste de la terre, on doit dire que la Turquie d'Asie, ce pays autrefois le plus peuplé et le mieux cultivé, est devenu inculte et semble maintenant frappé d'une complète stérilité.

Le même.

L'Afrique.

L'Afrique se présente la troisième en grandeur parmi les

parties du monde; c'est une vaste presque-île, qui tient au continent par une langue de terre d'environ cent vingt kilomètres de large, et que l'on nomme l'isthme de Suez. Cette partie du monde n'offre que peu de rivières de long cours et d'une navigation facile, ses ports présentent rarement un asile aux vaisseaux; aucune mer méditerranée, aucun grand fleuve, aucun chemin n'offre une voie sûre pour arriver au centre de cette grande contrée, qu'on pourrait presque appeler un immense désert. Placée sous l'équateur, l'Afrique offre les climats les plus chauds, et rien ne tempère cette chaleur que les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol. Ce n'est pas le froid qui fait l'hiver sous la zone torride, ce sont les pluies; c'est pour cela que, dans bien des endroits de ces régions, il n'y a que deux saisons, l'été et l'hiver. Tandis que l'homme est exilé de beaucoup de parties de ce continent, un grand nombre d'animaux sauvages et féroces occupent sa place, et sont répandus sur toute la surface de cette contrée, où ils exercent leur empire.

Le même.

L'Amérique.

L'Amérique ou Nouveau-Monde fut découverte par Christophe Colomb en mil quatre cent quatre-vingt-douze. Ce vaste continent est opposé à celui que nous habitons, et se divise en Amérique-Septentrionale et en Amérique-Méridionale. On y recueille d'excellents fruits, dont la plupart sont inconnus à l'Europe. On en tire du sucre, du tabac, de l'indigo, de la cochenille, des cuirs et des pelleteries. Mais ce qui, par-dessus tout, a attiré les Européens en Amérique, ce sont les mines d'or et d'argent, les diamants, les per-

les, etc. Les naturels sont en général basanés ou cuivrés. Ceux qui ont quelque commerce avec les Européens sont devenus moins sauvages; mais la plupart des autres sont sérieux, mélancoliques, cruels, et même antropophages. Presque tous les Américains suivent la religion que professent ceux qui les ont soumis; les autres adorent le Soleil, la Lune ou un être suprême, qu'ils appellent Grand-Esprit.

Le même.

La France.

Si l'on considère que la France, située sous le climat le plus tempéré de l'Europe, est également à l'abri des chaleurs excessives qui nuisent aux travaux et énervent l'homme, et des froids rigoureux qui gênent l'agriculture dans son principe; qu'elle jouit enfin presque toujours d'un beau ciel; qu'elle peut rendre toutes les nations tributaires de ses productions et ne l'être d'aucune, puisqu'elle possède tout ce qui est nécessaire aux besoins et aux agréments de la vie, on conviendra sans peine qu'il n'est peut-être point de contrée au monde qui, tout bien compensé, soit plus favorisée de la nature. Nos lois sont suivies par plusieurs nations, nos chefs-d'œuvre traduits dans toutes les langues, nos modes adoptées par les pays amateurs du bon goût, notre langue répandue dans toutes les sociétés polies de l'Europe, notre bravoure nationale prouvée par de glorieux triomphes, nos vertus hospitalières mises à l'épreuve par tous les étrangers. Que de motifs pour se vanter d'être français!

Malte-Brun.

Les Français.

Les Français sont gais, polis, spirituels, actifs, vaillants, généreux, magnanimes; ils ont l'imagination vive, ardente, parfois frivole et enjouée. Les étrangers riches viennent chez eux apprendre les belles manières et le bon ton. La prospérité ne les rend ni fiers ni présomptueux, ni arrogants; il y a peu de peuples au monde qui sachent supporter d'aussi bonne grâce les grands revers et les adversités ordinaires. Ils sont habiles et courageux dans la guerre, industriels dans la paix, et cultivent avec un succès remarquable les arts et les sciences. Enfin, on peut dire que les Français sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient dans les siècles passés: prompts à se résoudre, ardents à combattre, impétueux dans l'attaque; c'est le peuple le plus civilisé de l'univers.

Guthrie.

Paris.

Paris est l'une des plus grandes villes du monde, car elle a une superficie d'environ trois mille quatre cents hectares; sa plus grande longueur est de huit kilomètres et sa plus grande largeur de six. La forme de cette ville immense est celle d'un ovale irrégulier, que la Seine, bordée de quais superbes, partage en deux parties. Ses principaux édifices, au nombre de deux cents, sont: trente-sept églises, une banque, une bourse de commerce, trente-quatre marchés, sept

halles, sept collèges, quarante-deux casernes, vingt-sept hôpitaux ou hospices; cinq abattoirs, quatre cimetières, dix palais, etc. Les deux rives de la Seine communiquent entre elles, et avec les îles de la Cité et de Saint-Louis à l'aide de vingt-trois ponts, dont plusieurs sont suspendus. On peut dire qu'aucune ville du monde ne peut être comparée à Paris, qui renferme plus d'un million d'habitants. Il n'y a aucun genre de commerce, d'industrie, de fabrication et de spéculation qui soit étranger à cette superbe cité.

Malte-Brun.

Londres.

Londres, capitale de toute l'Angleterre, ville d'une grandeur imposante, d'une richesse prodigieuse et d'un commerce immense, est situé à environ quatre-vingt-seize kilomètres de la mer, sur les bords de la Tamise. Il occupe une pente douce du côté du nord de cette rivière, et s'étend au sud sur un terrain plat et uniforme. Placée sur un cours d'eau d'une vaste étendue, cette cité réunit tous les avantages indispensables à la salubrité et à la commodité d'une grande capitale; en outre, le flux et le reflux, dont la Tamise éprouve la force jusqu'à vingt kilomètres, au-dessus, est un avantage inappréciable, qui ne lui laisse rien à désirer. Sur la rive gauche du fleuve, les maisons s'élèvent en amphithéâtre, et, sur la rive droite, qui n'était autrefois qu'un marais, elles sont très-nombreuses, peu élégantes, et d'un aspect vraiment triste par leur uniformité. Les deux parties présentent une réunion d'habitations qui n'a jamais été surpassée que par l'ancienne Rome, et qui est sans contredit la plus considérable du globe.

Le même.

Jérusalem.

Peu de villes ont éprouvé autant de révolutions que Jérusalem. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit l'or d'Ophir et les cèdres du Liban orner son temple. Dévastée par les Babyloniens, elle devint plus belle sous les Machabées et sous Hérode. Elle comptait alors plusieurs centaines de milliers d'habitants. Dieu permit qu'en punition de son déicide, Titus la détruisit de fond en comble, l'an soixante-dix. Plus tard, elle fut rétablie par Adrien; et Sainte-Hélène, mère de Constantin, orna cette ville de plusieurs monuments. Les Persans et les Arabes s'en rendirent maîtres au septième siècle. Les Chrétiens la reprirent en mille quatre-vingt-dix-huit et la gardèrent jusqu'en onze cent quatre-vingt-sept. Enfin, les Turcs s'en emparèrent en quinze cent dix-sept; c'était la dix-septième fois qu'elle changeait de maîtres. Quoique peuplée de vingt à trente mille habitants, cette cité ne présente à la vue que de tristes masures; cependant l'intérieur est plus élégant et plus riche que ne l'annoncent les dehors.

Le même.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

Cook.

Le capitaine Jacques Cook a été le plus célèbre navigateur de l'Angleterre et de toutes les nations du monde.

Né d'une famille très-obscur en octobre 1728 dans le comté de York, il s'éleva de lui-même et uniquement par son propre mérite au rang de capitaine de vaisseau de la marine Royale; il faisait son troisième voyage autour du monde lorsqu'il fut tué le 13 février 1779 par les sauvages de l'île d'Owhyhee qu'il avait découverte peu de temps auparavant.

Il réunissait à un degré éminent toutes les qualités propres à son métier et aux grandes entreprises, et il avait en même temps toute la douceur et toute la bonté des hommes les plus recommandables par leur caractère.

Le sang-froid et la prudence dirigeait ses opinions: ses résolutions annonçaient une sagacité rare, et il mettait une activité extrême à les exécuter; constant et ferme dans ses entreprises, il les suivait avec une vigilance et des soins in-

fatigables; les travaux, les difficultés et les mauvais succès, ne le rebutaient point; il était fertile en expédients, il avait toujours de la présence d'esprit; il était toujours maître de lui-même, et dans les occasions les plus orageuses, il ne manqua jamais de garder l'usage entier de son excellente tête.

La mort de ce grand homme fut un malheur pour l'humanité en général: il doit être regretté de toutes les nations qui font cas des exploits utiles, qui honorent les sciences et qui aiment les cœurs sensibles et généreux. Il doit surtout exciter les regrets de l'Angleterre, qui a droit de se vanter d'avoir produit un navigateur auquel nul autre ne peut être comparé. Ce chagrin deviendra plus amer, si l'on songe qu'il a été enlevé à sa patrie par une peuplade à laquelle il n'avait point fait de mal: plein au contraire des soins les plus attentifs et de la commisération la plus tendre pour les sauvages en général, il s'efforça toujours de dissiper leurs craintes et de cultiver leur amitié; il oubliait leurs perfidies et leurs vols, et souvent il intervint lui-même aux risques de sa vie, afin de les soustraire aux premiers mouvements de la colère de ses équipages.

Sa dernière expédition eut pour objet de reconnaître et de déterminer les bornes de l'Asie et de l'Amérique, et de pénétrer dans la mer du nord par le Cap Nord-Est de l'Asie.

Navigateur! contemple, admire, révère et imite ce modèle de la profession, dont l'habileté et les travaux ont rendu des services signalés à la philosophie naturelle; qui a agrandi la science nautique, et qui a dévoilé tout-à-la fois l'ordre admirable et longtemps caché qu'a mis le Tout-Puissant dans la formation de notre globe, et l'arrogance des mortels, qui osent avec leurs spéculations expliquer les lois du grand Etre.

Warton.

Progrès de la vie sociale.

Dans un siècle, qui est parvenu au plus haut degré du raffinement, on voit commencer cette espèce de curiosité, qui se plaît à suivre les progrès de la vie sociale, à développer les gradations de la société, et à compter les efforts de la nature humaine, pour arriver de la barbarie à la civilisation. Il est naturel qu'on s'occupe beaucoup de ces spéculations à une pareille époque. Lorsque nous contemplons l'état sauvage de nos ancêtres, nous triomphons de notre supériorité: nous aimons à remarquer les pas par lesquels nous sommes parvenus de la grossièreté à l'élégance, et nos réflexions sur ce sujet, sont accompagnées d'un sentiment d'orgueil, produit surtout par une comparaison secrète de la disproportion infinie qui se trouve entre les faibles succès des anciennes Peuplades, et nos progrès actuels. Une imagination sensible est d'ailleurs fortement émue à l'aspect des mœurs, des monuments, des coutumes, des méthodes et des opinions de l'antiquité qui forment un contraste si frappant avec les mœurs, les monuments, les coutumes, les méthodes et les opinions de nos jours, et qui offrent la nature et les inventions humaines sous de points de vue nouveaux, dans des circonstances inattendues, et sous de formes diverses: ce spectacle ne nous procure pas seulement de stériles plaisirs; il nous apprend à mettre une juste valeur à nos richesses, et il nous encourage à cultiver les arts et les lettres, qui ont une liaison si intime avec l'existence et l'exercice de toutes les vertus sociales.

Le même.

L'amour de la parure.

Il serait naturel à ceux qui ont lu les fables de *Gay*, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nu, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler *le Singe qui avait vu le monde*; cependant, avant de mépriser leur penchant pour les morceaux de verre, des grains de collier, des rubans et d'autres bagatelles, dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornements des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; et qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est pour ainsi dire nulle; d'où il suit que la valeur que nous attachons au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

L'amour de la parure est si général qu'on serait tenté de croire que ce penchant est inné dans l'homme; mais la brillante transparence du verre, la forme élégante et régulière des grains de collier, sont du nombre des choses qui, d'après notre organisation, sont les plus propres à exciter en nous des idées agréables, et quoique en cela le diamant l'emporte encore sur le verre, le prix qu'on y attache n'est point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaisir que la possession du diamant nous fait éprouver, est bien moins fondé sur l'éclat de ce minéral, que sur une espèce de distinction flatteuse pour notre vanité; ce qui est absolument indépendant du goût naturel qu'affectent, d'une manière agréable, certaines couleurs et certaines formes, auxquelles nous donnons, par cette raison, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un

sauvage est plus distingué par un bouton de verre, ou un grain de collier, qu'on ne peut espérer de l'être au milieu d'une nation policée par un diamant, quoiqu'on ne fasse peut-être pas à sa vanité le même sacrifice ; car la propriété de son ornement est bien plus une marque de sa bonne fortune que de son influence et de son pouvoir ; et les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné, le signe représentatif des autres biens terrestres, mais simplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune espèce de supériorité.

Le commandore Byron.

HISTOIRE.

Des premiers Peuples qui écrivirent l'Histoire.

Il est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstancées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encore à plusieurs siècles au-delà sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Siriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errants doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives et de les conserver parce qu'ils ont peu de besoins, peu de lois, peu d'événements; qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, et qu'une tradition orale leur

suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encore moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques registres très-sommaires, qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, et il faut recommencer vingt fois comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes; et cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien historien des Romains, n'écrivit que du temps de la seconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or, si ces deux nations, les plus spirituelles de la terre, les Grecs et les Romains nos maîtres, ont commencé si tard leur histoire, si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant Grégoire de Tours, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou de Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errants et voleurs, qui errent dans des montagnes de sable, aient eu des Tucidides et des Xénophons? peuvent-ils savoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés?

Bazin.

La Grèce a été le pays des fables.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des fables, et presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un évènement était une démonstration de la vérité de cet évènement? quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter, ce Jupiter avait en effet gardé ce Bacchus dans sa cuisse! quoi, Cadmus et sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de Castor et de Pallux à Rome démontrerait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'acrédite au bout de deux ou trois siècles; elle devient enfin sacrée, et on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les Thémistocles, les Cimons, les Miltiades, les Aristides, les Phocions sont persécutés, tandis que Persée, Bacchus et d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage quand les récits sont accompagnés de vraisemblance, et qu'ils ne contredisent en rien l'ordre de la nature.

Le même.

Zaleucus et quelques autres Législateurs.

J'ose ici défier tous les moralistes et tous les législateurs, et je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau et de plus utile que l'exorde des lois de Zaleucus qui vivait avant Pitagore, et qui fut le premier magistrat des Locriens.

« Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre et l'harmonie de l'univers pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser son âme, la purifier, en écarter tout mal, persuadé que Dieu ne peut être bien servi par les pervers, et qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par des magnifiques cérémonies, et par de somptueuses offrandes. La vertu seule, et la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes et dans la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitants, doivent être avertis de se souvenir des Dieux, et de penser souvent aux jugements sévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords, et le vrai repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

« Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie; mais si un mauvais

»génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels,
»qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaisant,
»qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien, dont
»les conseils le ramèneront à la vertu en lui représentant la
»bonté de Dieu et sa vengeance.»

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple et sublime, dicté par la raison et par la vertu, dépouillé d'enthousiasme et de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas qui suivit Zaleucus, s'expliqua de même. Les Platons, les Cicérons, les divins Antonius, n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; Julien le scandale de notre église et la gloire de l'empire Romain.

Il faut dit-il, instruire les ignorants, et non les punir; les plaindre, et non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter Dieu: l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, et de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables, qu'ils sachent distinguer les lois des plus sages magistrats, et les usages ridicules des peuples; qu'ils ne disent point, on inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles et de faux prodiges; donc tous les magistrats de la Grèce et de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés et des trompeurs; c'est comme s'ils disaient; il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace, donc le sage Confucius était un misérable imposteur.

On doit dans un siècle aussi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre les sages qu'il fallait imiter, et non pas calomnier. Ne sait-on que dans tout pays le vulgaire est imbécile, su-

persticieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'Hôpital, de Charon, de Montagne, de la Mott le Vayer, de Descartes, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu? N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier Bacon, à ces génies immortels Newton et Loke, et à une foule de grands hommes?

Le même.

Athènes et Lacédémone.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir; la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté: mais, à Athènes, la liberté tendait naturellement à la licence; et contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au-dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au-dehors. Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe: l'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer, et la mer, où elle régnait, l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir; et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent était méprisé. Comme toutes ses lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent pos-

sédés. De là naturellement elle voulait dominer, et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition. Lacédémone, par sa vie réglée était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître. Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce; de telle sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Bossuet.

Bossuet historien.

C'est dans le discours sur l'Histoire universelle que l'on peut admirer l'influence du génie du christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans le début du livre des Machabées. Bossuet est plus qu'un prêtre de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! Il est en mille lieux à la fois! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Juifs et Gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du

convoi de tant de générations , et , marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain. La première partie du discours sur l'Histoire universelle est admirable par la narration; la seconde, par la sublimité du style et la haute méthaphysique des idées; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques.

Chateaubriand.

LITTÉRATURE.

De la lecture des bons écrivains.

La lecture des bons modèles a toujours été regardée comme singulièrement propre à développer le germe des talents. La voie des préceptes est longue, celle des exemples est beaucoup plus courte. Les maîtres peuvent nous donner les règles du style; c'est dans les auteurs qu'il faut en chercher la pratique. Mais quels auteurs doit-on lire? et comment doit-on les lire? Le goût de la lecture est naturel aux jeunes gens, et souvent il les porte jusqu'à la passion: de là vient qu'il est si funeste à un grand nombre d'entre eux. Il a donc besoin d'être réglé. Qu'ils choisissent parmi les écrivains ceux que le jugement des siècles et une opinion publique bien prononcée, certaine, invariable, a placés au premier rang. Nous ne disons pas jusqu'où ils pourront dans la suite étendre leurs lectures; mais en attendant qu'ils aient le goût assez sûr pour pouvoir braver les dangers imminents d'une corruption devenue aujourd'hui très-commu-

ne, ils doivent rigoureusement s'en tenir à un petit nombre d'excellents modèles. Je crains l'homme qui ne connaît qu'un livre, disait saint Thomas d'Aquin. En effet, il y a toujours plus de vraie science dans celui qui n'a lu qu'un bon livre, mais qui l'a bien lu, que dans celui qui en a lu plusieurs sans se donner le temps de les méditer et de les approfondir. Les grands lecteurs sont pour l'ordinaire des hommes très-érudits; mais les hommes très-érudits sont rarement de vrais savants, et plus rarement encore de grands orateurs. Il faut donc beaucoup lire peu de livres. Il n'y a pas de moyen plus sûr de se former le goût et de perfectionner son talent.

Girard.

Comment les jeunes gens doivent composer.

La composition doit être comme le fruit de la lecture. Celle-ci enrichit l'esprit, celle-là lui apprend à faire usage de ses richesses. L'exercice dans l'art d'écrire, dit Cicéron, est le meilleur de tous les maîtres. Aussi, est-ce une méthode sagement adoptée de prescrire aux jeunes gens des compositions journalières, compositions nécessaires, importantes, auxquelles ils ne sauraient jamais se livrer avec trop d'ardeur.

Pour réussir dans ces compositions, ils doivent: 1.^o méditer leur sujet de manière à le connaître à fond. Plus ils s'en feront des idées nettes, plus il leur inspirera d'intérêt, plus leur imagination s'échauffera, plus elle leur fournira de pensées, d'expressions, de tours et de figures convenables. Alors ils écriront bien: tout deviendra pour eux facile, aisé, naturel; car, suivant la pensée de Quintilien, le

meilleur style est attaché au sujet; c'est lui qui le donne; il ne faut pas l'emprunter ailleurs.

2.° Ils devront mettre ensuite par écrit ce que leur sensibilité et leur imagination leur suggèreront de meilleur; non que ce premier jet, si l'on peut ainsi parler, doive les assurer du succès et suffire à leurs vœux; mais c'est le moment des belles et des grandes pensées, des sentiments nobles, élevés ou pathétiques. Dans le premier élan de la composition il y a un moment de cœur et d'esprit, de verve et d'enthousiasme, dont il est important de savoir profiter, parce que souvent il ne se retrouve pas, et qu'on le regretterait en vain, si on lui permettait de se ralentir. Mais ce n'est pas tout encore, et après ce premier jet, c'est le moment de se livrer à un examen et à une correction sévère, opération pénible, laborieuse. Il n'y a que des esprits légers, ou négligents, ou présomptueux, qui se contentent d'un premier travail, heureux quelquefois, il est vrai, mais presque toujours rempli d'imperfections. On ne saurait croire combien il est funeste, dans la jeunesse surtout, de se pardonner ses moindres vices et d'avoir pour soi-même trop d'indulgence.

Le même.

Avantage de lire des livres bien écrits.

On a eu raison d'assurer que, de deux hommes également favorisés de la nature, celui qui réussira le mieux dans l'art d'écrire, et qui aura surtout la manière la plus originale, sera celui qui aura lu le plus souvent, et avec le plus de fruit, un petit nombre d'excellents ouvrages, et moins d'ouvrages médiocres. Il y a en effet bien du danger dans la lecture indiscreète d'un grand nombre de livres. La

plupart, plus brillants que solides, n'apprennent point à devenir éloquent, ni à bien écrire. Plusieurs gâtent le goût et ce sont quelquefois les plus attrayants. Un plus grand nombre peut-être portent des atteintes plus ou moins funestes à la religion et aux bonnes mœurs. Ces derniers sont toujours les plus nuisibles au développement des talents. On perd, en les lisant, ces sentiments nobles, généreux, élevés, sans lesquels il est impossible d'exceller dans les parties les plus sublimes de l'éloquence. Ces grandes idées d'honneur, de vertu, de magnanimité, d'esprit public, les seules capables, dans tous les temps, d'exciter l'admiration et l'enthousiasme, s'altèrent ou ne naissent jamais dans l'esprit des jeunes gens dont le cœur est vicié de bonne heure par la lecture d'auteurs dangereux ou suspects, comme la santé et la vigueur qui en est le fruit, ne se rencontrent jamais, ou sont bientôt ruinées sans ressource, dans les tempéraments nourris avec des aliments qui ne sont pas sains ou qui manquent de solidité.

Le même.

Manière de lire les bons écrivains.

Comment doit-on lire les auteurs dont on a fait le choix? Lisez peu à la fois: les objets se fixeront plus aisément dans votre esprit. Lire au-delà de certaines bornes, c'est presque toujours se fatiguer sans fruit. L'esprit s'affaisse sous le poids dont on le charge. Il est comme les fleurs et les plantes, a dit un de nos meilleurs critiques, qui se nourrissent mieux quand on les arrose modérément; mais quand on leur donne trop d'eau, on les suffoque et on les noie. Appliquez-vous à saisir le plan, la conduite, l'ensemble de

l'ouvrage que vous lirez ; à découvrir l'enchaînement, la suite et la progression des pensées et des sentiments ; à en démêler la vérité, la justesse, le naturel, etc. Ainsi vous verrez l'accord des choses avec les mots, avec les phrases, avec les figures, avec les tours, avec tous les ornements du discours. Ainsi vous appliquerez la théorie des principes à la pratique des grands maîtres, et vous surprendrez peut-être leur secret sur l'art d'écrire, secret bien difficile à pénétrer et qu'on ne peut leur arracher qu'à force d'étude, de travail et de raison. On ne peut guère tirer un pareil fruit de ces lectures qu'en suivant le conseil de Quintilien. Il veut qu'on lise les bons auteurs avec autant de soin qu'on en mettrait à composer soi-même ; qu'on approfondisse successivement chaque partie de leurs ouvrages dans deux lectures consécutives ; surtout si ce sont des pièces d'éloquence dont les beautés, dit-il, sont quelquefois d'autant plus difficiles à découvrir, que l'orateur a fait de plus grands efforts pour les cacher à son auditeur.

Le même.

Moyens pour bien composer.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les

principales idées: c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Buffon.

Le même sujet.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égaré, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou

ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent point sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet. Cependant tout sujet est un, et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours; les interruptions, les repos, les sections ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler des choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur, il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Le même.

Le même sujet.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits?

C'est que chaque ouvrage est un tout , et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais ; elle prépare en silence le germe de ses productions ; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant : elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer, il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connaissances sont les germes de ses productions ; mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il enchaîne, s'il en forme un tout, un mystère par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels. C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, ne sait par où commencer à écrire : il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées ; et, comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité ; mais, lorsqu'il se fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'ins tant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile ; la chaleur maître de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus ; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur ; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Le même.

Le même sujet.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, mais point d'idées; ils travaillent donc sur les mots et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré la langue quand ils l'ont corrompue en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles. Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus

généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne marche pas avec un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Le même.

Bossuet.

Que l'on se représente un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leur propre conception, un orateur qui par ses élans monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abatte l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les

lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit; et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de nos contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémence et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés en quelque sorte par les suffrages unanimes du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Angé. Voilà le Démostène français, voilà Bossuet!

Maury.

M^{me} de Sévigné au comte de Bussy.

Je commence par vous souhaiter une heureuse année,

mon cher Cousin ; c'est comme si je vous souhaitais la continuation de votre philosophie chrétienne, car c'est ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu et sa volonté, à laquelle, par nécessité, il faut se soumettre ; avec cet appui, dont on ne saurait se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs. Je vous souhaite donc, mon Cousin, la continuation de cette grâce ; c'en est une, ne vous y trompez pas ; ce n'est point dans nous que nous trouvons ces ressources.

M^{me} de Sévigné dit à sa fille les incidents d'une fête donnée au Roi chez le prince de Condé.

J'avais dessein de vous conter que le roi arriva hier au soir à Chantilly ; il courut un cerf au clair de la lune. Les lanternes firent des merveilles ; le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisait espérer une suite digne d'un si agréable commencement ; mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande. Vatel, maître d'hôtel de M. Fouquet, qui l'était présentement de M. le prince ; cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête était capable de contenir tout le soin d'un État, cet homme donc que je connaissais, voyant que ce matin, à huit heures, la marée n'était pas arrivée, n'a pu soutenir l'affront qu'il a vu qui allait l'accabler ; et, en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si funeste accident a causé dans cette fête. Songez

que la marée est peut-être arrivée comme il expirait. Je n'en sais pas davantage présentement; je ne doute pas que la confusion n'ait été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

M^{me} de Sévigné annonce à M. de Grignan la mort de Turenne.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France: c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le roi en a été affligé comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes.

On était près d'aller se divertir à Fontainebleau. Tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement: tout le quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple étaient dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée ennemie devant lui; et le 27 juillet (1675), qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer sa marche. Son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières des quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise. Il cachète sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes. On tire de loin à l'aventure un malheu-

reux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps ; et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée. Le courrier part à l'instant. Il arriva lundi, comme je vous l'ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre le roi eut une lettre de M. de Turenne et la nouvelle de sa mort..... Jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connaissait, plus on l'aimait, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois.

M^{me} de Sévigné à sa fille.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, par le courrier qui vous porte toutes les douceurs et tous les agréments du monde pour vos affaires de Provence ; mais je veux vous écrire encore ce soir afin qu'il ne soit pas dit que la poste arrive sans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, je crois que vous les aimez ; vous me le dites. Pourquoi voudriez-vous me tromper en vous trompant vous-même ? Mais si par hasard cela n'était pas, vous seriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrais par l'abondance de mes lettres : les vôtres font ma félicité. Je ne vous ai point répondu sur votre belle âme : c'est Langlade qui dit *la belle âme*, pour badiner ; mais, de bonne foi, vous l'avez fort belle ; ce n'est peut-être pas de ces âmes du premier ordre, comme *chose* (Régulus), ce Romain qui retourna chez les Carthaginois, pour tenir sa parole, sachant bien qu'il y serait mis à mort ; mais au-dessous vous pouvez vous vanter d'être du premier rang.

M^{me} de Sévigné au comte de Bussy.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne mon cher cousin, où vous me parliez de vos Rabutins et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avait écrit d'ici qu'on vous y attendait, et que je croyais même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé jusqu'à présent *que* j'ai appris *que* vous ne viendriez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert, j'aime beaucoup mieux celui de Livry où je passerai l'été,

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de laniers,

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savais déjà, ou si je viens de les faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose. J'ai bien senti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre. Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends.

M^{me} de Sévigné à M. de Busse-Rabutin.

Je me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière lettre y a mis. Je ne l'eus pas plus tôt écrite que je m'en repentis. Il est vrai que j'étais de méchante humeur: je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire; je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère, dont je vous fait mille excuses. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqués de moi ensemble.

Adieu, comte, point de rancune; ne nous tracassons plus. J'ai un peu de tort: mais qui n'en a point en ce monde?

M^{me} de Sévigné à sa fille.

Quel jour que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur: je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant; pour moi, je revins à Paris, comme vous pouvez

vous l'imaginer. Ne blâmez point, ma chère Enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! Le lendemain, qui était hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici. Il y pleut sans cesse et je crains fort que nos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique ; il voudrait bien apprendre à gouverner mon cœur ; j'aurais beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain ; j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête et reprendre une espèce de contenance.

Nécessité de l'étude.

Personne n'a la science infuse ; pour savoir, il faut apprendre ; pour apprendre, il faut lire et travailler ; quand on sait, il faut encore s'entretenir, afin de ne pas oublier ; et puis, si l'on ne suit pas la marche de progrès, ce que l'on savait hier peut se trouver modifié ou distancé demain. Sans doute que, parmi ceux qui nous liront, il se trouvera quelques hommes à qui la nature et une forte éducation première ont départi une grande somme d'intelligence et de lumières ; sans doute ceux-là semblent être dispensés d'études élémentaires spéciales. « Nous avons vu, dit Odier, de » jeunes généraux, de jeunes administrateurs (de jeunes politiques même), s'élançant au premier rang et s'y maintenir » *sans le secours de ces études....* Mais défions-nous des prodiges ; les Thémistocles sont rares (1) : il vaut mieux comp-

(1) Thucydide assure sérieusement que Thémistocles savait tout sans avoir rien appris. (*Guerre du Péloponèse*, liv. I.)

»ter sur le travail que sur les dons de la fortune (et de la
»nature); les études sont nécessaires à tous les hommes:
»*tout métier veut être appris, c'est un axiome.*»

Napoléon, à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance, ayant à Erfuth une cour de souverains, les étonnait un jour, à dîner, par l'étendue, la profondeur et la variété de ses connaissances en histoire, en géographie, etc. ; et comme on lui demandait par quels moyens il avait pu acquérir une si vaste érudition, il répondit simplement: «QUAND J'ÉTAIS
»LIEUTENANT D'ARTILLERIE, je n'aimais pas aller au café, j'allais
»peu dans le monde: je passais à lire tout le temps dont
»je pouvais disposer.»

La nature fait beaucoup pour les hommes de génie ou de grandes facultés; elle fait aussi beaucoup pour certaines terres privilégiées par elle; mais de même que lorsqu'on ne sème rien d'utile dans ces terres, elles restent stériles ou ne donnent que des productions brutes et sauvages, de même lorsque dans le cerveau le mieux organisé on ne jette aucune semence, aucunes lumières, l'homme peut bien avoir l'idée confuse, instinctive de ses facultés, mais il ne saura ni les employer ni les diriger; mais qu'il ait le goût de la lecture et de l'étude, soudain ses facultés prennent leur essor. C'est ainsi que Hoche, avec du génie, est encore un général en chef ignorant en arrivant à l'armée de Sambre-et-Meuse, et devient dans moins d'un an, par le travail et l'étude, l'émule de Bonaparte, et eût peut-être été son rival de gloire et de puissance, si la mort ne l'eût enlevé à vingt-six ans.

Dans les guerres vives, sanglantes peut-être, mais courtes et décisives, que les générations actuelles seront peut-être appelées à soutenir, l'étude du passé, la théorie basée sur les faits, seront singulièrement utiles à l'action, à cause du peu de temps qu'on aura pour se former, de la diminution probable des armées et durée du temps de service militaire. C'est là surtout qu'on sentira combien *il reste peu*

*d'instants pour apprendre, quand il s'agit d'exécuter, « Qu'est-
» ce, d'ailleurs, que la pratique sans la théorie (sans l'étu-
» de) ! une série d'actions machinales dans lesquelles on em-
» ploie des moyens sans savoir pourquoi ni comment ils agis-
» sent ; il n'y a pas là de quoi flatter des esprits élevés. »*
(ODIER.)

Quand on ne devrait jamais avoir à mettre en pratique les connaissances de la stratégie, de la tactique, etc., on aurait encore pour s'instruire et contribuer à instruire les autres un intérêt assez puissant : celui de conserver les doctrines et les sciences militaires, de les répandre dans la nation, de les perfectionner et de les rendre populaires.—Caton l'ancien disait : *qu'il croyait avoir rendu plus de services à sa patrie en écrivant sur la guerre, qu'en remportant ses nombreuses victoires.*

Nous adressons donc à tous les officiers du monde militaire actuel les paroles qu'un philosophe célèbre adressait, le siècle dernier, aux écrivains et aux savants français, dont les idées lui paraissaient *grandes et élevées* :—« Qu'ils écri-
» vent donc, disait-il, et soient assurés, malgré les partia-
» lités nationales, qu'ils trouveront partout de justes appré-
» ciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une
» chose, c'est d'oser quelquefois *ne pas se contenter* de l'estime
» d'une seule nation, et de se rappeler qu'un esprit vraiment
» étendu ne s'attache qu'à des sujets intéressants pour tous
» les peuples. » (HELVETIUS.)

Journal des Sciences militaires.

Avis contre l'oisiveté.

Les Égyptiens faisaient de l'oisiveté un crime d'état. Un

de leurs rois avait établi dans chaque canton des juges de police par devant lesquels tous les habitants du pays étaient obligés de comparaître de temps en temps, pour leur rendre compte de leur profession. Ceux qui se trouvaient coupables de fainéantise habituelle étaient condamnés à mort comme des sujets inutiles. A Lacédémone, en Grèce, on ne souffrait point de sujets oisifs; c'était une maxime universelle en ce pays, que les ventres paresseux étaient partout de mauvaises et dangereuses bêtes. Une des principales fonctions des censeurs, chez les Romains, était de faire rendre compte à chaque citoyen de la manière dont il employait son temps; ceux qui se trouvaient en faute étaient condamnés aux mines ou aux travaux publics. Les anciens Germains plongeaient les fainéants de profession dans la bourbe de leurs marais, et les y laissaient expirer par un genre de mort proportionné à leur genre de vie.

Magasin Pittoresque.

Comptabilité morale.

Examinez de temps en temps vos progrès; remarquez les moyens qui vous aident le mieux, étudiez les procédés de votre intelligence; notez rigoureusement les moments que vous auriez pu mieux employer, les occasions perdues de faire une bonne œuvre ou d'acquérir une connaissance utile. Cette habitude si simple de se rendre compte de tout, de le mettre par écrit et de la rapporter à un but, est un puissant moyen d'instruction. Elle rend le devoir présent à la pensée; on songe aux obligations qu'on s'est imposées, on a honte des écarts auxquels on serait tenté de se livrer, et l'on s'arrête souvent à propos. On s'exerce à développer et à expri-

mer ses idées; on se forme un répertoire des connaissances les plus intéressantes qui est toujours à notre disposition. Enfin, on apprend à se connaître d'une manière plus intime, et l'on se prépare pour l'avenir un recueil plein de charmes par ces souvenirs qui nous rappellent les moments importants de notre vie.

Le même.

Nouvelles méthodes de l'enseignement.

Le hasard qui accumule si rarement à une même époque les talents du même genre, fit naître pour hâter le triomphe des nouvelles méthodes, des hommes qui les mirent rapidement en état de se prêter à ce qu'on exigeait l'astronomie physique. Cleraut, D'Alembert et Euler, s'élançant à la fois dans la carrière, laissèrent bien loin les rivaux qui avaient tenté d'y courir avec eux. Lagrange, La Place, Lagendre, qui furent leurs disciples, ou qui les succédèrent sans intervalle, portèrent au plus haut degré de perfection les monuments élevés à la science par leurs maîtres. Ce n'est pas ici le lieu de développer les moyens par lesquels ils se sont ouvert la route qu'ils ont parcourue avec un succès si éclatant; de parler des travaux qui furent comme le prélude de leurs brillantes découvertes, des rencontres heureuses qu'ils ont faites dans le cours de leurs recherches. Ces détails appartiennent à l'histoire complète des Mathématiques pendant le dix-huitième siècle, et j'ai seulement dessein de rappeler les causes et les circonstances qui ont porté ces sciences au degré d'illustration qu'elles ont atteint de nos jours.

Des vérités remarquables, mais ensevelies dans des calculs et des formules bien supérieures aux connaissances élé-

mentaires répandues dans l'Instruction publique, et seulement confirmées par les travaux que quelques astronomes exécutaient dans le silence de leurs observatoires, n'auraient pas suffi pour tourner tous les regards vers les nouveaux progrès de l'analyse, si les hommes qui la cultivaient n'eussent contracté des liaisons avec l'un de ces génies étonnants par leur facilité et leur fécondité, que la nature semble avoir formés pour faire passer jusqu'aux dernières classes des esprits tout ce qui se conçoit de grand et d'utile parmi le petit nombre de ceux qui vivent retirés dans le sanctuaire des sciences. Revêtus des formes techniques, les premiers ouvrages d'analyse et de mécanique transcendantes seraient restés longtemps ignorés entre les mains d'un petit nombre de lecteurs, si Voltaire ne s'était empressé d'orner de leurs plus importants résultats, les productions aussi variées qu'agréables qu'il répandait à pleines mains chaque année.

Qui pourrait nier que ses *Éléments de la Philosophie de Newton*, tout imparfaits qu'ils soient sous le rapport scientifique, que son *Épître à M^{me} Duchâtel*, où le Système du Monde est décrit en vers comparables aux plus beaux morceaux de Lucrèce, et une foule de traits semés dans la plupart de ses poésies, n'aient popularisé et les fruits des veilles des géomètres, et les opérations savantes exécutées dans les voyages entrepris pour vérifier la figure que, par sa théorie seule, Newton avait assignée à la terre. Mais si les sciences Mathématiques dûrent beaucoup à Voltaire, il est permis de dire qu'il retira pour sa gloire un grand profit de la connaissance qu'il prit des richesses qu'elles acquerraient sous ses yeux, et de l'attention qu'il donna au commerce des plus célèbres géomètres.

Lacroix.

*Savoir par laquelle de nos connaissances il faut
commencer l'éducation des enfants.*

On peut enfin demander si la priorité accordée pendant quelques années aux sciences sur les lettres dans l'éducation, a été aussi nuisible à ces dernières, qu'il plaît à quelques écrivains de le répéter sans preuves. C'est encore une question presque entière, à cause de la diversité des esprits, de savoir par laquelle de nos connaissances il faut commencer l'éducation des enfants; si l'étude des langues est la seule qui convienne au premier âge; si l'on ne peut pas y substituer avec avantage celle de l'histoire naturelle, ou même celle de la géométrie pratique et des opérations de calcul rendues sensibles par la combinaison des mesures de l'étendue, ainsi que la fait M. Pestalozzi. Oserait-on nier que ceux dont en saisissant le goût particulier on a accéléré les progrès, ne soient revenus aux lettres lorsqu'ils en ont senti le besoin, et n'aient rempli avec beaucoup de facilité le vide de leur première éducation, tandis qu'ils seraient demeurés étrangers aux lettres, comme aux sciences, s'ils n'eussent rencontré d'abord celle que la nature les appelait à cultiver spécialement? On ne manquera pas d'exemples à citer s'il était besoin de fonder sur leur autorité les progrès qu'une raison développée fait faire dans l'art d'écrire. D'Alambert a dit avec raison. «Que l'art d'écrire n'est que celui de penser, » et celui de l'éloquence, le don de réunir une logique exacte » et une âme passionnée. »

Mettons si l'on veut à part les poètes et les orateurs, quoique de ce genre comme dans tous les autres, les grands hommes doivent plus à eux-mêmes qu'aux circonstances

minutieuses de leur éducation. Quelle que soit la perfection des sciences, les modèles du goût sont là pour les imiter, et la nature parle toujours aux imaginations susceptibles de s'échauffer à son aspect, et aux âmes capables de saisir les nuances délicates du sentiment et sa juste expression. Mais quand il serait vrai que la culture des sciences aurait rendu plus rares les grands écrivains, n'a-t-elle pas multiplié les hommes capables d'exprimer avec netteté et précision des idées justes, et de communiquer facilement aux autres ce qu'ils ont appris, ce qu'ils ont imaginé? Et de même que la prospérité d'un état ne résulte point de quelques grandes fortunes que l'indigence du peuple rend plus scandaleuses, mais de l'aisance générale des citoyens; la prospérité des lettres, surtout quand'on la rapporte au bien qu'elle peut faire à la société, ne doit pas s'estimer sur le degré de perfection auquel sont parvenus quelques êtres privilégiés que leurs contemporains ne savent pas apprécier; mais sur les lumières répandues dans la masse des hommes. D'après ce tarif, la supériorité du dix-huitième siècle sur les autres est évidente.

Le même.

Le dessin doit imiter la nature et non les imitations.

On ne saurait apprendre à bien juger de l'étendue et de la grandeur des corps qu'on n'apprenne aussi à les figurer et même à les imiter; car au fond cette imitation ne tient absolument qu'aux lois de la perspective, et l'on ne peut estimer l'étendue sur ses apparences, qu'on n'ait quelque sentiment de ces lois. Les enfants, grands imitateurs, essayent tous de dessiner; je voudrais que le mien cultivât cet art,

non précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'œil juste et la main flexible, et en général il importe fort peu qu'il sache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquière la perspicacité du sens et la bonne habitude du corps qu'on gagne à cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à dessiner qui ne lui donnerait à imiter que des imitations, et ne le ferait dessiner que sur des dessins: je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature ni d'autre modèle que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même, et non pas le papier qui le représente; qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps et leurs apparences, et non pas à prendre les imitations fausses et conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination; de peur que substituant à la vérité des choses, des figures bizarres et fantastiques, il ne perde la connaissance des proportions, et le goût des beautés de la nature.

Émile.

Étude des premiers éléments de l'histoire naturelle.

Les arts d'imitation et de construction ont pour base le dessin; la théorie des autres repose sur les diverses propriétés des corps, et par conséquent sur les sciences physiques et mathématiques. Avant d'entrer dans le détail de ces propriétés, et de les séparer les unes des autres pour analyser les effets, il faut donner une idée de la multitude des productions de la nature, de la variété infinie qui les distingue

et du fil, aussi délié que sûr, dont le génie s'est armé pour pénétrer dans ce dédale. C'est donc par l'étude des premiers éléments de l'histoire naturelle, qu'on doit commencer celle des sciences physiques. On objectera sans doute que pour obtenir de grands succès dans cette science, il faut en posséder plusieurs autres, comme la physique proprement dite, la chimie, la géométrie, dont elle emprunte continuellement le secours, et qu'il faut, ou supposer aux élèves des notions qu'ils n'ont pas, ou faire à tout moment quelque digression, pour leur en donner une idée succincte.

Mais on répond d'abord à cette objection, qu'un professeur habile saura toujours choisir dans l'immensité des faits que présente l'histoire naturelle, ceux dont l'étude demande le moins de connaissances accessoires; qu'il ne peut ni doit penser à former des naturalistes, mais à révéler au jeune homme fait pour le devenir, la vocation qu'il a reçue de la nature, et à rendre sensible aux autres, par des exemples marquants, les secours que l'esprit humain a su tirer de la description et de l'analyse, des différences que présente la structure des corps, pour les reconnaître et les classer. Quelques tableaux bien faits, des particularités les plus remarquables de l'organisation des animaux et des végétaux, des mœurs et de l'industrie des premiers, des propriétés usuelles des seconds, ainsi que de celles des substances les plus répandues dans le règne minéral, en intéressant les élèves très-jeunes, gravent toujours dans leur esprit les principales lois de la nature qu'ils verront sans cesse agir sous les yeux et suffisent pour faire comprendre la marche de la science, à l'aide de laquelle l'élève pourra lui-même classer les résultats plus précis et plus développés que lui présenteront dans la suite les professeurs de mathématiques et de physique.

Enfin, par les objets nombreux et variés qu'elle met sous les yeux des enfants, l'histoire naturelle est plus propre

qu'aucune autre science à faire naître en eux le goût de l'étude; et lorsqu'elle montre la nécessité de s'appliquer aux sciences plus abstraites, elle remplit le but le plus difficile d'atteindre dans l'enseignement, celui de conduire les élèves pas à pas à des travaux qui les auraient infailliblement rebutés, s'ils n'avaient pas senti la nécessité de s'y livrer.

Lacroix.

LA NATURE.

Réflexions sur les merveilles de la nature.

Par quel pouvoir des millions de soleils brillent-ils avec tant de splendeur? Qui détermine le cours merveilleux de tant de sphères roulantes? Quel lien les unit? Quelle force les anime?..... C'est ton souffle, ô Éternel! c'est ta voix puissante. Tout est par toi: tu appelas les mondes, et ils accoururent dans l'espace. Alors notre globe naquit; les oiseaux et les poissons, les troupeaux, les bêtes sauvages, et l'homme enfin, vinrent l'habiter et y goûter les douceurs de l'existence. Tu réjouis nos yeux par des aspects riants et variés. Tantôt ils se promènent sur la verte prairie, ou bien ils contemplent les forêts qui semblent toucher les nues; tantôt ils voient briller la rosée que tu verses sur les fleurs, et ils suivent dans son cours le ruisseau limpide où la forêt vient se réfléchir. Pour rompre la violence des vents, et tout à la fois pour nous offrir un spectacle enchanteur, s'élèvent les montagnes d'où jaillissent des sources salutaires. Tu abreuves de

pluies et de rosées des vallons arides; tu rafraîchis l'air par le souffle du zéphyr.

C'est par toi que la main du printemps étend sous nos pas des tapis de verdure; c'est toi qui dores nos épis, qui colores de pourpre nos raisins; et quand le froid vient engourdir la nature, tu l'enveloppes d'un voile éclatant de blancheur. Par toi, l'esprit de l'homme pénètre jusque dans la voûte étoilée: c'est par toi qu'il juge, qu'il désire ou qu'il craint; par toi, que dans la partie la plus essentielle à son être il échappe au tombeau et à la mort.

Seigneur, ma bouche fera éternellement retentir en ce monde, où tu m'as placé, la magnificence de tes œuvres. Ah! ne dédaigne pas la louange d'un être qui est si petit devant toi! Toi qui lis dans mon cœur, agréé les sentiments qu'il éprouve sans pouvoir les exprimer.

Leçons de la Nature.

La Nature à l'aurore.

L'aurore nous découvre pour ainsi dire une nouvelle et superbe création. Elle met sous nos yeux la terre dans tout l'appareil de sa magnificence: les montagnes avec les grands bois qui les couronnent, les coteaux avec les vignes qui les tapissent, les campagnes avec les moissons qui les couvrent, les prairies avec les rivières qui les arrosent. Leur verdure n'eut jamais plus de fraîcheur; les rayons du jour naissant brillent agréablement à travers les feuilles de ces rosiers sauvages; ils dorent le plumage de l'alouette, qui, soutenue par les zéphyrs, fait retentir les airs de ses chants variés. Mille oiseaux, sur le sommet des arbres, les bergers dans les vallons, et toutes les autres créatures, à leur manière,

célèbrent de concert les attraits de la nature , qui paraît s'éveiller d'un paisible sommeil. Au bienfait de la renaissance du monde, l'aurore en ajoute un second, qui n'est pas moins précieux : elle fait aussi revivre l'homme en le tirant du sommeil, et l'avertit du moment où il doit se remettre au travail, source pour lui du vrai bonheur.

Le même.

Le Lever du Soleil.

La région orientale du ciel se revêt de plus en plus de la pourpre de l'aurore : l'air peu à peu se teint des couleurs de la rose ; il brille enfin de l'or le plus éclatant, les rayons de l'astre qui s'annonce percent avec plus de force ; la lumière et la chaleur se répandent sur l'horizon, et s'augmentent jusqu'à ce qu'enfin la nature nous offre ce qu'elle a de plus grand. Le soleil paraît : un rayon échappé de dessus les montagnes qui nous le dérobaient encore, coule rapidement d'un bout de l'horizon à l'autre. De nouveaux traits suivent et fortifient le premier : peu à peu le disque se dégage ; l'astre dans toute sa majesté s'élève de plus en plus, et parcourt sa carrière avec un éclat que l'œil a peine à soutenir. La terre se montre sous un nouvel aspect ; toutes les créatures se réjouissent et semblent recevoir une nouvelle vie ; les oiseaux saluent par des accents d'alégresse la source de la lumière du jour ; tous les animaux en mouvement se sentent animés de force et de gaieté. Il n'est point dans la nature de phénomène qui se manifeste avec plus de dignité ni avec plus de charmes que le soleil levant. La plus riche parure que l'art humain puisse inventer, les plus belles décorations, l'appareil le plus pompeux, les plus superbes ornements des

palais des rois s'évanouissent quand on les compare à cette beauté vraiment éblouissante. N'avez-vous jamais été témoin de ce ravissant spectacle, qui, chaque jour, se renouvelle? La mollesse, l'amour du sommeil, une stupide indifférence, vous auraient-ils empêché de contempler cette merveille de la nature? Et dois-je vous compter parmi cette multitude d'hommes insensibles, qui n'ont jamais cru que l'aspect de l'aurore valût le sacrifice de quelques heures de repos? Ou bien, comme tant d'autres qui chaque jour sont présents à cette scène magnifique, la voyez-vous sans en être frappé, sans qu'elle fasse naître en vous aucune réflexion, aucun sentiment? Ah! qui que vous soyez, sortez, sortez de cet état d'insensibilité, et livrez-vous aux pensées salutaires que doit exciter dans votre âme la vue du soleil levant.

Le même.

Le Coucher du Soleil.

Le soleil a parcouru majestueusement la route céleste; il est arrivé à son terme; disparaît enfin au milieu des nuages colorés de la plus belle pourpre et des accidents de lumière les plus riches et les plus variés. Mais la nuit est par elle-même un bienfait du Créateur, c'est aussi par une sage et bienfaisante dispensation qu'elle n'arrive que peu à peu. Un passage subit de l'éclat du jour à l'obscurité la plus profonde serait également effrayant. Cette brusque révolution occasionnerait une interruption générale dans les travaux de l'homme, et pourrait lui être très-préjudiciable, surtout dans certaines affaires qu'il est intéressant de finir, et qui ne souffrent point de délai. Surpris par une nuit soudaine, le voyageur s'égarerait; la plupart des oiseaux seraient en danger de périr; toute la nature serait saisie d'effroi, il serait im-

possible que dans ce passage rapide de la lumière aux ténèbres l'organe de la vue ne souffrit considérablement. Le sage auteur de la nature a prévu tous ces inconvénients en ne permettant pas que nous perdissions tout-à-coup la lumière. L'obscurité, au lieu de nous surprendre, s'avance à pas lents; elle nous laisse le temps de terminer les travaux les plus pressés, de prendre toutes nos précautions; et quoique le soleil soit déjà au-dessous de l'horizon, au moyen du crépuscule nous passons doucement, et par degrés, du jour à la nuit, dont l'arrivée pour nous n'est plus incommode, puisque nous sommes avertis à temps de nous y préparer. Mais d'où viennent ces restes de lumière qui sur la fin de chaque jour tempèrent et adoucissent le triste aspect de la nuit? Nous ne voyons plus le soleil, et cependant une partie de son éclat demeure encore, surtout du côté de l'occident. C'est l'atmosphère qui nous rend de nouveau le même service qu'elle nous a rendu le matin et qui occasionne ce que nous appelons le crépuscule. Il faut que le crépuscule soit fini pour qu'on puisse découvrir les plus petites étoiles; mais on commence à voir celle de la première grandeur quand le soleil est seulement abaissé de dix degrés; on aperçoit beaucoup plus tôt la planète de Vénus, quelquefois même on la voit avant que cet astre ne soit couché. Ainsi, une sage Providence a réglé, de la manière la plus avantageuse pour les créatures, la vicissitude journalière de la lumière et des ténèbres. Reconnaissons la bonté du Créateur, et adorons sa sagesse dans un arrangement si utile pour nous.

Le même.

Les Vagues.

Trois causes puissantes mettent en mouvement les eaux

de la mer, et, en les mélangeant par une agitation continue, quoique variable, empêchent que cette masse de liquide ne subisse, dans certaines parties de son étendue, des altérations incompatibles avec la propagation des êtres vivants. Premièrement les vents ou les changements d'équilibre dans l'atmosphère, qui se font sentir partout; deuxièmement les courants produits par le mouvement de rotation du globe, par l'échauffement des eaux entre les tropiques et par la formation et la fonte alternatives des glaces polaires; troisièmement enfin, l'attraction combinée de la lune et du soleil sur la masse des eaux, d'où résulte le phénomène des marées. Les deux dernières causes n'agissent d'une manière bien prononcée, que dans les diverses régions de l'Océan. La première agit sur toutes les mers, sur celles qui n'ont ni marées ni courants, et même sur les grands lacs: c'est surtout qui produit les vagues influencées seulement par les marées et les courants. Mais il ne faut pas croire que ce soit simplement l'impulsion produite par le vent, à la surface, qui soulève ces vagues gigantesques, l'effroi du navigateur. Non: la vague est, sur une grande échelle, ce qu'est l'onde produite par la chute d'une pierre à la surface d'un bassin; le vent modifie seulement cette onde, et en agissant sur sa couche supérieure, il fait glisser cette couche par-dessus la base, de manière à lui donner ces mille formes si pittoresques, dont la vue nous frappe à la fois d'admiration et d'épouvante.

Le même.

Utilité de la Nuit.

Serions-nous aussi convaincus que nous le sommes de l'utilité du soleil, et la lumière exciterait-elle en nous le

même sentiment de plaisir, si sa privation ne nous conduisait à en mieux sentir les avantages? Chaque nuit ne peut-elle pas nous rappeler la bonté de Dieu, qui, pour le bien commun des hommes, a répandu la lumière sur la terre? Ne doit-elle pas nous faire ressouvenir de la misère où nous languirions si le jour ne succédait aux ténèbres? Les nuits nous procurent encore un grand bien en nous invitant, par la tranquillité et le repos qui les accompagnent, à jouir d'un doux sommeil. Combien d'ouvriers qui durant le jour consomment leurs forces pour le service commun, et dont le travail, pénible en lui-même, est si nécessaire! Oh! comme ils bénissent la nuit qui vient suspendre leurs travaux, en leur apportant et le soulagement et le sommeil! Combien de familles, pressées par le besoin, commencent le jour avec inquiétude et l'achèvent dans de pénibles travaux! La nuit paraît et suspend les soucis avec le douloureux sentiment de la misère. Pour être heureux alors, il ne faut qu'un lit: et si le sommeil y vient fermer les paupières de l'indigent, tous ses besoins sont satisfaits. La nuit égale, en quelque sorte le mendiant au monarque: tous deux y trouvent un bien qu'on ne saurait se procurer à prix d'argent. Si, comme plusieurs le souhaiteraient, il n'existait point de nuits, de combien d'instructions, de quels ravissants plaisirs notre esprit ne serait-il pas privé? Les merveilles qu'offre à nos yeux le ciel étoilé seraient perdues pour nous. Chaque nuit, en nous manifestant dans les corps lumineux attachés au firmament la grandeur de l'Être suprême, nous porte à élever notre cœur vers lui, et nous fait d'autant plus sentir notre néant. Si chaque occasion qui rappelle Dieu à notre esprit doit nous être précieuse, combien ne devons-nous pas aimer la nuit, qui nous prêche d'une manière si énergique les perfections du Créateur!

Le même.

Le Sommeil.

Tout ce qui veille doit dormir. Chez tous les êtres vivants, à l'action succède nécessairement l'inaction. La périodicité est une condition essentielle de la vie, c'est une des lois d'existence pour tous les êtres organisés. L'action d'un organe quelconque détermine la fatigue et nécessite le repos de cet organe; l'action vitale de l'organisme entier nécessite également le repos. Ce repos nécessité par l'action est le sommeil. Le sommeil de l'homme est en général de huit heures au moins dans l'adolescence, de six à sept dans l'âge adulte, et de quatre à six dans la vieillesse. La position la plus naturelle à l'homme pendant son sommeil est le décubitus moitié sur le dos, moitié sur le côté; mais quand le besoin de dormir est impérieux, on s'endort dans les positions les plus incommodes. La sentinelle dort debout; le soldat en patrouille, le voyageur attardé dorment en marchant. Le sommeil de l'homme est alors incomplet et se rapproche de celui de certains animaux; la conscience du moins disparaît mais les muscles agissent presque tous comme pendant la veille. Dans l'état de santé le sommeil peut être retardé par une volonté ferme, ou par des préoccupations puissantes; mais il devient bientôt insurmontable. Certaines formes de l'aliénation mentale à l'état aigu excluent presque toujours le sommeil, et l'on a vu des fous passer des mois entiers sans dormir.

Million de faits.

Du nombre des créatures.

Quelque grand que me paraisse le nombre des créatures animées que j'ai sous les yeux, qu'est-il en comparaison de celles que leur petitesse dérobe à notre vue! A l'aide du microscope on a fait des découvertes presque incroyables. Là, se présente un nouveau monde qui nous était tout-à-fait inconnu: là, paraissent des créatures vivantes dont l'imagination peut à peine se figurer l'extrême petitesse, et dont la grosseur n'égale pas, à beaucoup près, la millième partie d'un grain de sable. Et non-seulement leur nombre et leur diversité, mais leur beauté et la petitesse de leur structure me ravissent d'admiration. Ce qui paraît grossier à la vue simple, ou même ce qui lui échappe entièrement est, au travers du microscope, d'un éclat et d'une délicatesse qui surpassent toute imagination. Des dorures, que l'art ne saurait imiter, brillent dans le moindre grain de sable, mais surtout dans certains membres d'insectes, par exemple, sur la tête et dans les yeux d'une petite mouche; et l'on remarque, dans la structure du plus chétif des êtres vivants, la symétrie la plus exacte, l'ordre le plus admirable. Des millions de créatures, si petites que l'œil peut à peine les apercevoir avec le secours d'un verre, ont une organisation aussi parfaite dans leur espèce, et aussi propre à remplir les diverses fins du Créateur, que les plus grands animaux dont la terre est peuplée.

Leçons de la Nature.

De l'agriculture.

Considérée soit comme science, soit comme art, l'agriculture a pour objet d'enseigner les moyens de rendre la terre fertile, de modifier la nature végétale dans un but d'utilité, d'obtenir les produits des plantes de la manière la plus parfaite et la plus économique. Elle comprend donc la culture des jardins ou *horticulture*, celle des forêts ou *économie forestière*, aussi bien que la culture des champs ou *agriculture* proprement dite; elle est à la fois la grande, la petite et la moyenne culture; mais son domaine s'arrête au point même où ses produits deviennent l'objet d'une branche d'industrie exercée par d'autres que celui-là même qui les a obtenus. Ainsi envisagée, elle n'aurait affaire qu'aux plantes et ne serait qu'une application des sciences botaniques; mais dans la pratique, elle se lie intimement à l'éducation des bestiaux qui sont ses principaux agents de production; et, par conséquent, elle donne aussi lieu à l'application des sciences zoologiques, qui lui sont encore utiles pour la connaissance des animaux nuisibles. D'autres sciences, et entre autres la géométrie, la mécanique, la physique, la météorologie, la chimie, la géologie, la médecine vétérinaire, l'économie domestique, la statique, le droit civil et l'architecture, peuvent beaucoup contribuer aussi à éclairer sa marche et à assurer ses pas.

Million de faits.

Différence entre l'animal et le minéral.

L'animal n'a de commun avec le minéral que les qualités de la matière prise généralement ; sa substance a les mêmes propriétés virtuelles : elle est étendue, pesante, impénétrable comme tout le reste de la matière ; mais son économie est toute différente. Le minéral n'est qu'une matière brute, inactive, insensible, n'agissant que par la contrainte des lois de la mécanique, n'obéissant qu'à la force généralement répandue dans tout l'univers, sans organisation, sans puissance, dénuée de toutes facultés, même de celle de se reproduire ; substance informe, faite pour être foulée aux pieds par les hommes et les animaux, laquelle, malgré le nom de métal précieux, n'en est pas moins méprisée par le sage, et ne peut avoir qu'une valeur arbitraire toujours subordonnée à la volonté et dépendante de la convention des hommes. L'animal réunit toutes les puissances de la nature ; les forces qui l'animent lui sont propres et particulières ; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il communique par ses sens avec les objets les plus éloignés, son individu est un centre où tout se rapporte, un point où l'univers entier se réfléchit, un monde en raccourci ; voilà les rapports qui lui sont propres ; ceux qui lui sont communs avec les végétaux sont les facultés de croître, de se développer, de se reproduire et de se multiplier.

Buffon.

L'Homme.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants. Il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'image de son âme est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang. Il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner. Son bras et sa main sont faits pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui plaît, et le mettre à la portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont en repos, et repondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie. C'est surtout dans les yeux que se peignent les images de nos secrètes agitations. L'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit, et la langue de l'intelligence.

Le même.

SIÈCLE DE LOUIS XIV ET LOUIS XV.

Philippe V est inébranlable. Lettre du même à son grand-père Louis XIV (17 avril 1709).

» Mon parti est pris il y a longtemps, dit-il encore, et
» rien au monde n'est capable de m'en faire changer. Dieu
» m'a mis la couronne d'Espagne sur la tête : je la soutien-
» drai tant que j'aurai une goutte de sang dans mes veines.
» Je le dois à ma conscience, à mon honneur et à l'amour
» de mes sujets. Je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas,
» quelque chose qui m'arrive ; et que si j'expose ma vie à
» leur tête, comme j'y suis résolu, jusqu'à la dernière extré-
» mité pour ne les pas quitter, ils répandront aussi volon-
» tiers leur sang pour ne pas me perdre. Si j'étais capable
» d'une lâcheté pareille à celle de céder mon royaume, je
» suis certain que vous me désavoueriez pour votre petit-
» fils. Je brûle d'envie de le paraître par mes actions, comme
» j'ai l'honneur de l'être par mon sang : ainsi je ne signerai ja-
» mais de traité indigne de moi..... Je ne quitterai jamais

» l'Espagne qu'avec la vie ; et j'aime sans comparaison mieux
» périr, en y disputant le terrain pied-à-pied à la tête de
» mes troupes, que de prendre aucun autre parti qui terni-
» rait, si j'ose le dire, la gloire de notre maison, que je ne
» déshonorerais certainement pas si je puis ; avec la consola-
» tion qu'en travaillant pour mes intérêts, je travaillerai aussi
» pour les vôtres et pour ceux de la France, à qui la conser-
» vation de l'Espagne est absolument nécessaire.

Par l'abbé Millot.

Lettre du Dauphin au Maréchal de Noailles (1746).

» Je vois bien, monsieur, que l'Espagne vous fait oublier
» la France, et que les charmes que vous trouvez dans ce
» pays-là, vous font oublier en même-temps les pauvres habi-
» tants de celui-ci. Ils en gémissent en silence quelque temps,
» mais ils sont bientôt après forcés de le rompre, par le désir
» de vous faire connaître l'envie qu'ils ont de vous revoir. Il
» est vrai que vous avez-là un peu d'occupation ; et en vous
» priant de me mander de vos nouvelles, je serais bien fâché
» que vous prissiez sur le temps du repos et du délassement
» nécessaires après le travail. Pour nous ici, nous n'avons au-
» tre chose à faire tout le jour qu'à gâter du papier, à écouter
» les nouvelles, et comme d'autres Moyses, à tenir les mains
» élevées vers le ciel, tandis que *le chef du peuple combat les*
» *combats du Seigneur, et fait fuir ses ennemis comme une va-*
» *peur légère au seul bruit de ses armes.* Ainsi, il est juste que
» nous écrivions trois fois pour les autres une. Depuis que le
» roi est parti, je donne beaucoup de mouvement à la pesante
» masse de mon corps, qui s'y prête quoique sans beaucoup
» de satisfaction parce que je ne suis point du tout comme

» *Esau gnarus venandi*, mais bien comme Jacob, *vir simplex*
» *qui habitabat in tabernaculis*. Malgré cela, je trotté de côtés
» et d'autres, aimant cependant beaucoup mieux m'occuper
» dans la maison, de réflexions et de lectures nécessaires
» pour mener ici-bas une vie solide et utile au monde, et qui
» puisse nous conduire à une autre plus durable et plus heu-
» reuse. Entre toutes ces lectures, je crois qu'il y a surtout
» trois points auxquels il faut s'appliquer principalement; sa-
» voir, à la connaissance du cœur humain, à celle des droits
» publics, et à celle de l'histoire, qui sont, je crois, très-
» utiles dans le triste rang où je suis, quoique j'eusse beau-
» coup plus de goût pour d'autres études. Vous voyez que
» pour faire bien, il ne me manque que la bonne volonté.
» Voilà assez de morale; et je finis ma pancarte en vous assu-
» rant, monsieur, de ma tendre amitié qui ne finira qu'avec
» la vie.»

Réponse du Maréchal.

» Continuez, monseigneur, à faire de l'exercice: il vous
» est absolument nécessaire. Permettez même que je vous re-
» présente que si dans l'âge où vous êtes, vous ne travailliez
» à surmonter le goût de la vie sédentaire, votre santé en
» souffrira par la suite; et ce qui est de plus dangereux, c'est
» qu'une habitude, une fois contractée ne se change plus
» qu'avec des peines infinies.

» Je ne conclurai pas de là, monseigneur, que vous de-
» viez passer votre vie dans les forêts: je pense que cette
» extrémité n'est pas à craindre pour vous. Mais il y a un juste
» milieu dans lequel la raison a établi son empire: il est à
» la vérité peu connu. On peut espérer qu'après la découverte

» des terres australes, on en aura une plus parfaite connais-
» sance. Ce juste milieu, souffrez monseigneur, que je vous
» le dise, doit être cependant l'objet principal qui doit servir
» de règle pour la conduite de tout homme raisonnable. Et
» s'il est nécessaire dans les particuliers, il devient indispen-
» sable dans les grands, et surtout dans les princes que la
» providence a donnés aux hommes pour les gouverner, et
» dont l'exemple a tant de pouvoir sur les cœurs et sur les
» esprits.

» Vous avez bien raison, monseigneur; la véritable étude
» d'un prince est la connaissance du cœur humain. Mais il ne
» faut pas se borner à le connaître en philosophe, et d'une
» manière purement spéculative. Il convient qu'un prince
» connaisse le génie des nations, surtout de celles qui sont
» dans la proximité de ses états, et avec lesquelles il doit
» avoir une relation indispensable.

» Mais le plus essentiel est de bien démêler et pénétrer
» le caractère, l'esprit, les sentiments et les divers talents de
» ceux qui, par leur naissance et leur état, environnent les
» princes. Les hommes ne paraissent le plus souvent devant
» eux qu'avec un masque, qui cache leurs intérêts et leurs
» vues particulières; et il faut dissiper le nuage qui les cou-
» vre aux yeux de celui qui doit les employer, selon les dif-
» férents genres auxquels ils sont le plus propres.

» L'étude du droit public et de l'histoire est absolument
» indispensable pour un prince. Vous devez, monseigneur,
» remercier dieu de ce qu'il vous donne la force de résister
» à la tentation de vous appliquer à d'autres sciences, qui se-
» raient plus de votre goût. La raison doit toujours l'emporter
» sur vous, monseigneur. Laissez aux dévotes de notre temps
» ce qu'elles qualifient de leur *attrait*, c'est une de leurs ex-
» pressions favorites, à l'abri de laquelle elles oublient souvent
» leurs devoirs, pour se livrer à leur imagination et à leur
» goût.

»Peur vous, monseigneur, surmontez vos penchans,
»lorsque vous sentez qu'ils sont contraires à l'état où la pro-
»vidence vous a placé. Personne n'en jugera mieux que votre
»propre cœur : il est bon, il est juste, il est simple, il est
»droit : suivez-en les mouvements ; et si par hasard il venait
»à se tromper pour quelques instans, quelques réflexions le
»rameneraient bientôt dans le véritable chemin que vous
»aurez à suivre.

»C'est par là que vous remplirez vos hautes et grandes
»destinées, que vous ferez le bonheur et la gloire de la Fran-
»ce, et que vous mériterez la vénération de l'univers entier.

»Pardon, monseigneur, de ma liberté et de la longueur
»de cette épître, qui sent un peu le sermon. Mais prenez-
»vous-en à vous même : c'est vous qui m'inspirez toute cette
»morale. Je me suis laissé entraîner au même penchant philo-
»sophique que j'ai connu en vous. Ainsi, monseigneur, mon
»excuse doit se trouver dans l'envie que j'ai de vous plaire et
»de vous faire ma cour.»

Le même.

Lettre du roi de Prusse à Louis XV (1744).

»Monsieur mon frère : j'apprends que le prince Charles a
»pénétré en Alsace. Ceci me suffit pour déterminer mes opé-
»rations. Je serai en marche à la tête de mon armée le 13 du
»mois d'août, et devant Prague à la fin du même mois. Je
»passe sur bien des considérations, et je m'engage peut-être
»dans un pas assez périlleux. Mais je veux donner des marques
»à votre majesté de l'attachement et de l'amitié que j'ai pour
»elle. Je regarde, dès ce moment, ses intérêts comme les
»miens, persuadé qu'elle en agira de même avec moi, et

» surtout qu'aucune considération particulière ne pourra l'obliger à m'abandonner, dans une guerre que j'entreprends en grande partie pour ses intérêts et pour sa gloire.

» Dans la situation où je me trouve, je dois plus que jamais parler franchement à votre majesté nos intérêts étant plus liés et plus indissolubles que jamais. Elle sent assurément que tout notre système est fondé sur trois grands coups qu'il faut frapper pour ainsi dire, en même temps, dont le premier est l'invasion de la Bohême et de la Moravie; le second, la marche des troupes impériales et françaises, le long du Danube en Bavière; et le troisième, que je regarde comme l'article principal est l'envoi d'un corps de troupes dans le pays de Hanovre. Je compte sûrement sur ces deux derniers points, sans quoi je l'avertis d'avance que toute notre besogne est perdue.

» Je dois représenter encore à votre majesté qu'il dépendra en grande partie du choix qu'elle fera de ses généraux du succès qu'auront ses entreprises. Tous nos alliés sont venus en faveur du maréchal de Belle-isle, et c'est un grand point pour concilier les esprits: s'il recevait le commandement de l'armée, et qu'on lui fournit à temps ce dont il peut avoir besoin, je suis persuadé que le service de votre majesté en irait mieux. Et si le maréchal de Saxe, ou quelqu'un de bien déterminé, était chargé de l'expédition de Westphalie, cela n'en irait que plus rondément. Je demande pardon à votre majesté de la liberté avec laquelle je lui parle; mais je l'assure que, si j'étais payé pour être assis dans son conseil, je ne parlerais pas autrement: car pour dire vrai, il vous faut à la tête de vos armées des généraux capables de soutenir la discipline à la rigueur, et votre majesté ne trouvera pas, hors le maréchal de Noailles des sujets plus propres pour remplir cet objet, que ceux que je viens de lui proposer.

» Je dois ajouter encore que la plus grande partie des

» mauvais succès, que ses troupes ont eus en Bavière, sont
» venus de ce que l'on voulait agir défensivement sur les fron-
» tières d'un pays ennemi : cela engage toujours celui qui se
» réduit à la défensive d'être attentif à trop d'objets, et laisse
» le champ libre à son ennemi de former des projets les plus
» audacieux et de les exécuter. Il veut toujours agir offensi-
» vement, quand même l'on est inférieur en nombre : souvent
» la témérité étonne l'ennemi, et donne lieu à remporter des
» avantages sur lui. C'est ainsi que le grand Condé, M. de
» Turenne, M. de Luxembourg et M. de Catinat ont agi ; et
» c'est en agissant pour la plupart du temps offensivement,
» qu'ils ont acquis cette gloire immortelle aux troupes fran-
» çaises, et pour eux une réputation au-dessus du temps et
» de l'envie. Il ne dépendra que de votre majesté de remettre
» les choses sur le même pied. Elle nous a donné des échan-
» tillons de ce que peut un prince éclairé et sage à la tête de
» ses troupes. Qu'elle ordonne à ses généraux de battre par-
» tout ses ennemis, et ils seront battus. Mais il me semble
» je m'émancipe trop, et que j'entre dans un détail duquel
» votre majesté me donne des leçons. J'espère qu'elle excusera
» mes libertés en faveur de la pureté de mes intentions, et
» qu'elle ne doutera point après les preuves que je vais lui
» donner, de l'attachement avec lequel je suis, monsieur
» mon frère, de votre majesté, le bon frère et allié.

Le même.

*Lettres du maréchal de Noailles à Frédéric, roi de
Prusse (1744).*

» Sire. C'est une des marques les plus honorables que le
» roi mon maître pouvait me donner de sa bonté et de sa

» confiance, que de me charger de conférer avec M. le comte
» de Rottembourg, sur l'objet de la négociation dont il est
» chargé de la part de votre majesté. Je lui ai remis un mé-
» moire qui ne renferme que les principes généraux, sur les-
» quels il me paraît que l'on pourrait traiter, conformément
» aux vues de votre majesté et à celles du roi mon maître...
» Quel bonheur pour moi, sire, si je puis servir d'instru-
» ment à une union ferme et stable entre deux rois, dont
» l'intelligence ne peut produire que les effets les plus solides,
» et dont tout concourt à cimenter pour jamais l'alliance et
» l'amitié! Combien de raisons particulières ne pourrais-je
» point alléguer à votre majesté, qui doivent me rendre
» d'autant plus sensible à l'honneur d'avoir part à un aussi
» grand ouvrage! mais je me renferme dans les bornes du
» silence, en suppliant votre majesté d'aggréer mes homma-
» ges et l'assurance du très-profond respect avec lequel je
» suis, etc.»

Réponse du roi au Maréchal (1744).

» Monsieur, je ne saurais vous cacher la satisfaction que
» je ressens, de ce que le roi de France vous a choisi pour
» être l'instrument qui va cimenter à jamais entre nous les
» liens de l'union la plus solide et la plus indissoluble. Je dois
» vous avouer que je remarque une différence sensible dans la
» façon dont s'explique un roi qui agit et qui voit par soi-
» même, de ce qu'il fait lorsqu'il ne se fait entendre que par
» l'organe de ses ministres. Je ne puis qu'en tirer un augure
» favorable pour l'avenir.

» Il n'y a rien de plus capable d'établir une confiance par-

»faite entre nos cours, que la façon sincère et cordiale avec
»laquelle le roi de France s'explique envers moi. J'y répon-
»drai toujours de mon côté; et il est sûr que ce doit être la
»base de toutes les grandes entreprises que nous méditons,
»puisqu'il convient moins à la guerre qu'en toute autre
»occasion de dissimuler l'exacte vérité lorsque l'on doit ré-
»gler des opérations les unes sur les autres, et que ce n'est
»pas du projet seulement mais de l'exécution surtout que
»dépendent les grandes choses que nous autres avons à faire.
»Je ne puis m'empêcher de vous dire, monsieur, à cette
»occasion, combien j'ai applaudi à la sagacité du plan que
»vous aviez conçu à Dettingen. Je puis vous assurer que j'ai
»ressenti la douleur la plus amère, en voyant que le succès
»n'en a point été tel qu'on devait naturellement se le pro-
»mettre.

»Je suis avec la plus parfaite estime, monsieur, votre
»très-affectionné ami — FRÉDÉRIC.»

Le même.

*Instruction du maréchal de Noailles pour son petit-
fils le comte d'Ayen, allant pour la première fois
commander son régiment.*

»La tendre amitié que j'ai pour vous, mon cher fils, et
»l'intérêt sensible que je prends à ce qui vous regarde, ne
»me permettent pas de vous laisser partir pour votre régi-
»ment, d'où vous devez vous rendre au camp qui va s'assem-
»bler sur la Sambre, sans m'expliquer avec vous sur ce que
»je pense de la manière dont vous devez vous gouverner et
»vous conduire. Mon âge et l'expérience que j'ai des hommes

» et des affaires m'autorisent à vous faire part de mes réflexions.

» Vous avez été jusqu'à présent, mon cher fils, comme enseveli dans une éducation qui vous a soustrait aux yeux du grand monde: vous allez désormais y paraître, et vous devez vous attendre que vos premières démarches seront scrupuleusement observées. L'envie et la jalousie produisent les mêmes effets que la haine la plus forte et la plus méritée: ainsi, je fais peu de différence entre un ennemi et un envieux.

» Soyez donc sur vos gardes; comptez que l'on ne vous épargnera sur aucune des fautes que vous pourrez faire, et que l'on n'omettra rien de tout ce qui pourra vous donner quelque ridicule.

» La conduite que vous allez observer, sera pour ainsi dire le germe de votre réputation, et de l'opinion que l'on se formera de vous pour l'avenir; et c'est ce qui rend ce premier début d'une conséquence infinie pour vous.

» Le premier et le plus essentiel de tous les conseils que l'on puisse vous donner, c'est celui de conserver avec soin les principes de religion que l'on vous a inspirés. Vous ne devez jamais perdre de vue que le monde, dont toutes les parties sont combinées avec tant d'ordre, ne peut être l'ouvrage du caprice et du hasard: que la raison et la nature annoncent par mille preuves différentes un être suprême infiniment éclairé, tout-puissant, à qui tout est présent; et qui tôt ou tard récompense la vertu et punit le crime.

» Ce sont de ces grands principes dont je souhaite que votre âme soit si intimement pénétrée, mon cher fils, que vous ne les oubliiez dans aucune circonstance de votre vie: ils seront à jamais un rempart contre tous les assauts que les passions pourront vous livrer. Un homme vraiment religieux est un homme juste, d'une probité sûre, et de l'attention la plus exacte à remplir tous ses devoirs.

» Mais dans le siècle où nous vivons, il importe pour la religion même d'éviter les excès de dévotion; ils ne font que donner matière aux satires et aux profanations des impies. La religion doit être plus dans le cœur que dans l'extérieur; et l'on honore bien moins Dieu par de petites pratiques arbitraires, que par une conduite sage, modérée, uniforme, douce et bienfaisante.

» Vous serez souvent exposé à entendre faire des railleries contre la religion, et à voir traiter ceux qui en font profession comme de petits esprits, des âmes faibles et timides, livrées aux préjugés et à la superstition. J'aurai bonne opinion de vous, mon cher fils, et de la force de votre âme, si vous savez résister aux froides plaisanteries et aux ridicules, que l'on cherchera devant vous à donner aux choses de la religion: mais ces prétendues attaques ne méritent de votre part que de la pitié, du mépris, beaucoup de sérieux et un profond silence. Puisque vous n'êtes pas encore d'âge, et n'avez pas l'autorité requise pour en imposer, une conduite régulière et soutenue est la seule manière dont il vous convient; quant à présent, de réprimer les mauvais propos de cette espèce.

» N'entrez jamais en dispute sur cette matière: il ne vous convient point d'argumenter sur des objets aussi intéressants; d'ailleurs, il faudrait avoir plus approfondi que vous ne pouvez l'avoir fait, et que les personnes comme vous ne peuvent le faire ordinairement. Car il en résulterait que ne pouvant répondre aux difficultés, les doutes que l'on aurait élevés demeureraient dans toute leur force, et pourraient vous causer à vous-même un préjudice considérable. Rien n'est donc mieux, en pareil cas, que de suivre le conseil que je viens de vous donner, par rapport au silence que vous devez observer à cet égard.

» Il me reste encore sur ce sujet, mon cher fils, un avis à vous donner, qui vous servira pour toute votre vie. Ne

» formez jamais d'amitié, et ne contractez jamais de liaison
» particulière avec un homme irréligieux, quelques talents et
» quelques qualités aimables que vous lui connaissiez, parce
» qu'on ne peut avoir une véritable probité, quand on ne croit
» pas en Dieu; et de telles gens n'ont pour objet que leur in-
» térêt personnel, qu'ils savent cacher jusqu'au moment où
» il leur convient de le découvrir.

» Tant que vous aurez de la religion et que vous la res-
» pecterez, je ne craindrai point que vous vous écartiez des
» règles de la plus exacte probité, et je m'en rapporte à ce que
» votre propre cœur pourra vous inspirer et vous faire sentir.

» Vous êtes né, mon cher fils, avec de l'esprit, de la pé-
» nétration, des sentiments d'émulation, de l'envie de faire
» et de parvenir: ce sont des qualités propres à vous con-
» duire loin, si vous savez en faire un bon usage, mais aussi
» à vous nuire infiniment, si vous ne le faites pas. Il faut
» ajouter à ces qualités beaucoup de modestie, de retenue,
» et de désir d'apprendre des autres ce que vous ne savez pas
» encore. Rien ne plaît davantage dans un jeune homme, que
» de le voir demander conseil aux personnes expérimentées,
» et qui par leur âge paraissent en savoir beaucoup lors même
» qu'elles en sauraient moins.

» Je vous recommande donc, en arrivant à votre régiment,
» de ne point faire d'étalage, de ce que vous avez appris aux
» Chevaux-légers. Laissez-vous conduire dans les premiers
» temps par votre lieutenant-colonel, votre major et les an-
» ciens officiers; il vaudrait mieux pour vous tomber dans
» quelque faute par leur conseil, que de l'éviter en suivant
» votre propre sentiment.

» Dès-lors une pareille conduite ne pourra que vous atti-
» rer l'amitié, l'estime et l'attachement de tous vos officiers.

» Je n'ai pas besoin de vous recommander l'application
» aux devoirs que vous aurez à remplir comme colonel; ce
» serait une fatuité dont vous n'êtes pas capable, que de vous

»croire au-dessus de l'état de colonel, puisque vous ignorez
»les premiers éléments du métier de la guerre.

»Appliquez-vous avec soin à tout ce qu'un colonel doit
»savoir et doit faire: vous trouverez sans doute des officiers
»sans nombre qui, se croyant au-dessus de l'emploi qu'ils
»remplissent, le négligent. Soyez dès-lors persuadé, sans en
»rien montrer, qu'ils sont fort au-dessous de celui qu'ils
»ambitionnent; car le véritable honneur consiste à bien faire
»ce que l'on doit, c'est une grande misère que de le négli-
»ger, sous le vain prétexte que l'on est capable de quelque
»chose de mieux.

»Il y a deux écueils que vous apercevrez facilement, et
»que vous éviterez de même:

»L'un dont je viens de parler, qui serait de négliger vos
»devoirs par un esprit de suffisance, ou par quelque autre
»motif que ce pût être, ce dont je ne vous soupçonne pas.

»L'autre dont la jeunesse est plus susceptible, qui serait
»de se piquer de les remplir supérieurement et mieux que
»personne. Vous n'êtes pas encore dans le cas de pouvoir le
»faire avec supériorité. Les connaissances que vous pouvez
»avoir acquises à l'école des Chevaux-légers, ne peuvent pas
»entrer en comparaison avec celles que l'âge et l'expérience
»ont pu faire acquérir à de vieux officiers. Et dans le cas
»même où elles le pourraient, ce serait vous exposer au ri-
»dicule, que de laisser apercevoir ou deviner que vous
»l'aviez pu penser.

»Il faut tâcher de faire mieux que les autres, mais il faut
»en même temps éviter avec soin de leur en faire sentir l'hu-
»miliation et la mortification; il ne faut pas que personne
»imagine que vous ayez cette bonne opinion, quand bien
»même vous la mériteriez.

»Soyez très-convaincu, mon cher fils, que dès que vous
»paraîtrez occupé de votre mérite, les autres ne seront oc-
»cupés qu'à le rabaisser; et si vous voulez réussir, faites-le

» bien, faites-le constamment; ne vous en glorifiez jamais,
» ayez la force d'être satisfait du témoignage intérieur de vo-
» tre conscience; et cherchez sans affectation à faire valoir ce
» que les autres auraient pu faire de bien. En perseverant
» dans cette conduite, vous vous attirerez tous les cœurs, et
» vous ne tomberez pas dans le cas de certaines personnes,
» qui ne fondent leur mérite que dans leur suffrage, et dans
» celui du nombre des flatteurs et des complaisants qui les en-
» vironnent. Vous serez alors presque le seul qui ne parlerez
» point de vous, et tout le monde enfin concourra à vous ren-
» dre des témoignages qui vous seront dûs et bien acquis.
» En un mot, un point capital, et que j'avoue n'être point
» aisé, c'est de savoir s'attirer l'estime et l'affection sans ex-
» citer l'envie.

Voilà les règles générales qui concernent votre condui-
» te; de la modestie, de la circonspection, de la constance
» dans les devoirs, jamais aucune sorte d'affectation quelcon-
» que, même en bien; de la volonté et du zèle, mais qui ne
» soient ni trop vifs, ni trop actifs; du respect et des égards
» pour vos supérieurs, de la déférence pour les anciens;
» écouter tout, ne rien blâmer, ne proposer votre opinion
» qu'avec défiance, surtout ne point disputer, et ne préten-
» dre aucune supériorité pour l'esprit, les talents et les con-
» naissances.

» Vous devez user d'autant plus de réserve, que vous ne
» ferez rien ni ne direz rien qu'on ne le révèle, qu'on ne le
» rapporte, et pour quelques flatteurs qui vous loueraient en
» votre présence, il ne manquerait pas de personnes qui
» chercheraient à vous critiquer.

» Le plus grand ennemi que vous puissiez avoir, et qu'ont
» généralement tous ceux qui ont quelque émulation, est
» leur amour-propre, lorsqu'on ne sait pas s'en garantir et
» s'en défendre; et il n'est pas de formes qu'il n'emprunte
» pour nous surprendre et nous séduire.

» Il est inutile de vous recommander d'être affable, d'un
» abord facile, de ne point faire attendre les officiers qui se
» présenteront pour vous voir, soit de votre régiment, soit
» de quelque corps.

» Accoutumez-vous, mon cher fils, à être un peu sérieux
» de bonne heure. J'avoue qu'il est de votre âge de badiner
» quelquefois; mais si vous y faites attention, vous obser-
» verez que presque toutes les plaisanteries dégèrent en
» polissonneries, qui ont quelquefois des suites fâcheuses;
» vous n'êtes plus d'ailleurs un enfant.

» Rien n'est plus important que le choix des amitiés et
» des liaisons que vous contracterez: c'est de ce point essen-
» tiel que dépendent d'ordinaire les mœurs et la réputation;
» c'est par les personnes que vous fréquenteriez que l'on vous
» jugera vous-même.

» Il n'est pas douteux que vous ne désiriez l'estime des
» honnêtes gens: le moyen certain de l'acquérir est de ne
» fréquenter que des personnes à qui vous puissiez accorder
» la vôtre. Dès que vous ne verrez que des personnes estima-
» bles, vous serez vous-même estimé. Ainsi demandez-vous
» à vous-même, lorsque vous serez tenté de vous lier avec
» quelqu'un, par où et comment il a le droit de mériter votre
» estime. Je me répète sur ce point, parce qu'il est si important,
» que je désire vous le graver profondément dans l'esprit.

» Vous devez éviter le faste et l'ostentation; vous devez
» cependant avoir une table honnête, plus abondante que
» recherchée, afin d'y recevoir les officiers, surtout ceux de
» votre régiment.

» Vous pourrez inviter quelquefois les officiers qui vous
» seront supérieurs. Dans ce cas il faut avoir attention à leur
» procurer une compagnie qui leur soit assortie; et y joindre
» quelques officiers de votre régiment, en petit nombre à la
» vérité, et de ceux qui sont de la tête ou d'une naissance
» plus distinguée.

» Par la même raison que vous inviterez quelquefois des
» officiers supérieurs, vous devez aussi aller quelquefois di-
» ner chez eux, surtout lorsque vous en serez prié.

» Si vous pouvez par économie sage, réglée et décente,
» épargner sur tout ce qui serait de faste, d'ostentation et
» de recherche, de quoi aider des officiers de mérite, qui se
» trouvent quelquefois dans la détresse et dans la misère; le
» plaisir que vous en aurez, si vous avez l'âme sensible, me
» dispense de vous le recommander. Si vous n'y étiez pas sen-
» sible, je vous le recommanderais peut-être inutilement. Ne
» vous imaginez pas qu'on s'appauvrisse par ces sortes de
» bienfaits. Des sommes médiocres sont beaucoup pour ceux
» qui n'ont rien et qui sont dans le besoin. Mais les actions de
» cette nature doivent être ensevelies dans le secret. En les
» divulguant, vous en perdriez tout le mérite. Cet avis est
» plus convenable à appliquer dans le cas d'une campagne de
» guerre que dans celui d'une campagne de paix, dont la du-
» rée est toujours fort courte.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez écrire
» souvent à vos parents. Je compte bien que vous me donnerez
» cette marque d'amitié, et que si vous avez quelque peine
» d'esprit, vous vous en ouvririez à moi avec confiance. Vous
» trouverez toujours en moi un père indulgent et un ami
» tendre. Je mérite votre amitié, mon cher enfant, je me flatte
» d'y avoir part; et j'ai si bonne opinion de votre cœur, que je
» me persuade que l'idée du plaisir que je ressentirai, si vous
» vous conduisez de manière à mériter l'estime et l'affection
» des honnêtes-gens, et celle de la peine que j'éprouverais si
» vous vous conduisiez autrement, seront pour vous un
» motif qui vous engagera à redoubler d'attention sur vous
» même, et à vous comporter avec honneur, sagesse et dis-
» crétion.»

Cette instruction peint les sentiments du maréchal de
Noailles. Autant il aimait et respectait la religion, comme le

plus ferme appui des vertus, autant était-il au-dessus des préjugés superstitieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a répandus sur son compte, se réfutent par leur absurdité même: sa façon de penser fait connaître sa façon d'agir: mais il n'y a pas d'historiette si absurde, fabriquée contre un grand personnage, qui ne soit répétée par cent mille échos, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus y croire sans honte. Les principes fondamentaux du christianisme, les droits certains de l'église, et non les abus si souvent transformés en droits, était la règle de ses jugements. Impartial dans la malheureuse querelle entre le clergé et la magistrature, qu'avaient occasionnée les dissensions du ministère; gémit amèrement de voir l'esprit de parti lutter de part et d'autre contre la raison et la justice; sentit combien l'autorité royale en était dangereusement blessée; il parla en ministre vertueux, lorsqu'on eut recours à ses conseils; mais on y recourut trop tard.

Le même.

DES PROSCRIPTIONS EN GÉNÉRAL.

Définition.

Le mot *proscription* se présente à l'esprit dans différentes acceptions. Restreint à son acception originelle et primitive, il rappelle un objet et des formalités de diverses sortes, selon les divers pays. Dans la Grèce, la proscription fut quelquefois une mesure politique adoptée contre un ennemi extérieur. Les Athéniens mirent à prix la tête de Xercès. Plus souvent, dans cette même république, ce fut un acte de rigueur, juste ou injuste, exercé contre des citoyens par l'autorité légale, ou par les détenteurs illégaux de l'autorité. Une publication solennelle faite par un hérauld, assurait une somme d'argent à celui qui apporterait la tête du proscrit. Les dieux mêmes étaient rendus gardiens de la récompense promise, déposée sur l'autel d'un temple, elle y attendait la main qui l'aurait méritée. Il semble que le peuple d'Athènes ait voulu donner à certaines proscriptions un caractère religieux, en s'associant la Divinité pour complice.

A Rome la proscription était portée par un décret du gouvernement, ou par un décret du parti qui était maître du gouvernement de la république. La peine n'était pas toujours la même ; quelquefois la proscription n'était que l'exil, sous une forme particulière, quoique le mot exil ne fût pas inséré dans la sentence. Sous cette forme, elle interdisait le feu et l'eau au proscrit, à une distance déterminée.

De tous les genres de proscription, le plus funeste est celui qui date de la domination de Sylla. Marius fut un plébéien barbare qui ne sut qu'égorger grossièrement ses ennemis. Non moins impitoyable que Marius, mais raffiné dans ses fureurs, méthodique dans ses vengeances, le patricien Sylla eut l'exécrable honneur de faire le premier afficher, dans la place publique, ces tables de sang où étaient désignées les têtes dévouées à la mort, et la récompense destinée aux bourreaux. C'est par lui qui furent par la première fois établies ces lois trop souvent renouvelées depuis dans divers pays et dans divers siècles, ces exécrables lois qui frappaient un citoyen dans toute sa postérité ; qui déclaraient infâme, déchus de tout droit de cité, les enfants et les petits-enfants des proscrits ; ces lois qui offraient aux esclaves le prix du meurtre de leur maître, à des fils dénaturés le prix du meurtre de leur père ; ces lois qui, voulant étouffer tout sentiment humain, punissaient de la peine portée contre le proscrit l'homme coupable de ne l'avoir pas refusé un asile. C'est encore à Sylla que remontent ces jeux effrontés du crime, cette impudeur d'atroce complaisance qui permet à un complice de placer dans les listes de mort le nom du citoyen dont il désire la dépouille, envie les talents ou redoute les vertus. On sait comment ce funeste exemple fut imité et même surpassé par les Triumvirs. On sait encore comment, reproduit d'âge en âge, il est quoique sous de formes adoucies, parvenu jusqu'à nos jours.

Dans son acception commune, le mot de proscription a

beaucoup plus de latitude, et cette latitude est telle qu'il est malaisé d'en marquer la limite. A l'égard des mots, l'usage est le seul juge dont les arrêts soient respectés, et l'usage étend le mot proscription à une grande variété de circonstances; il l'étend à tout ce qui est bannissement ou exil, à l'exil volontaire comme à l'exil forcé: il donne le nom de proscrit à tout citoyen qui se dérobe par la fuite à une haine injuste ou même à un juste châtement, il l'applique particulièrement et de préférence à l'homme que poursuivent des inimitiés politiques, soit que la peine ait été infligée sans jugement, soit que le jugement blesse l'équité ou les lois. Ces sortes de proscriptions qu'enfantent les dissensions civiles n'étant que le résultat du triomphe d'un parti, le vaincu trouve partout un sentiment de bienveillance et d'intérêt. Quelle que soit l'autorité victorieuse il existe au fond du cœur des hommes, en tout climat, sous toute température morale et législative, un mouvement intérieur, un instinct qui leur dit que nul ne doit être réputé coupable tant qu'il n'a pas été jugé, ou lorsqu'il n'a été jugé que par des tribunaux ou des commissions aux ordres du parti vainqueur.

Bignon.

Cicéron proscrit.

Parmi les plus célèbres proscrits, Cicéron tient sans doute le premier rang. Si des faiblesses, si des fautes peuvent lui être imputées, par quelles nobles compensations il les racheta! Quel orateur peignit jamais avec plus de force cet amour de la patrie qu'il portait dans son cœur? Combien il est digne d'envie même dans sa mort; et puisque telle devait

être sa destinée , combien il est grand encore , lorsqu'il présente sa tête au glaive de l'assassin ! Qui de nous ne voudrait avoir prononcé les philippiques , dût sa tête un jour être , comme celle de Cicéron , clouée sur la tribune aux harangues ?

Il serait à peu près superflu de faire ressortir ici les effets de ces diverses proscriptions.

Je me borne pour le moment , à en déterminer les principes. Les proscriptions de Tarquin eurent pour principe *l'amour du pouvoir absolu* ; les proscriptions , justes ou injustes , qui frappèrent Cassius , Mélius et Manlius Capitolinus eurent pour principe , de la part des patriciens , *la haine de la démocratie* ; de la part du peuple , *la haine de la royauté* ; celles de Marius , *la haine de la noblesse* ; celles de Sylla , *le plaisir de la vengeance et l'esprit d'oligarchie* ; enfin , celles des triumvirs , *la soif de la domination actuelle* dans tous trois ; et de plus , ou plus particulièrement du moins , dans Octave , *la volonté ferme de s'acheminer méthodiquement , par l'extermination de tous les vrais Romains , à l'extermination de la liberté même*.

Le même.

Rien ne justifie la rébellion contre la patrie.

Il n'entre pas assurément dans ma pensée de justifier la rébellion. Qu'il soit flétri d'un opprobre éternel , le nom de tout transfuge qui a combattu contre sa patrie. Le connétable de Bourbon n'échappe point à cette triste destinée : l'infamie n'attend pas sa mort pour s'attacher à sa poursuite. Quel homme de bien n'applaudit à la généreuse réponse faite par le marquis de Villène à Charles-Quint : « Je ne puis rien refuser à votre majesté , dit ce loyal Espagnol , mais

» je lui déclare que si le duc de Bourbon loge dans ma maison, je la brûlerai dès qu'il en sera sorti comme un lieu infecté de la perfidie, et par conséquent indigne d'être jamais habité par des gens d'honneur. » Un trait plus déchirant encore avait déjà frappé le connétable au moment même où il goûte la criminelle joie de la vengeance. Pleurez sur vous, monsieur, lui avait dit Bayard mourant, pleurez sur vous-même : pour moi, je ne suis point à plaindre. Je meurs en faisant mon devoir. Vous triomphez en trahissant le vôtre. Vos succès sont affreux et le terme en sera funeste. » La prédiction ne tarda pas à s'accomplir, et peut-être, fatigué, sinon du remords qui suit un grand crime, au moins des humiliations dont l'abreuvait l'Espagne, et de la honte d'un crime mal récompensé, Bourbon fut-il heureux d'en terminer le cours par une mort trop glorieuse pour un traître.

Avant l'évasion du connétable, François 1^{er}, dans un entretien avec ce prince, lui avait dit ces belles paroles : « Soyez fidèle à votre roi et à votre gloire. » Et il avait cherché à le tranquilliser sur l'avenir, quelles que fussent les suites du procès dans lequel Bourbon voyait la menace de sa ruine. » Tout cela eût été bon, observe Brantôme, si M. de Bourbon eût été un fat. » Aux yeux de ce courtisan, le duc de Bourbon eût été un fat de croire à la loyauté du roi : il eût été un fat d'entendre la voix de l'honneur qui lui défendait de se joindre aux ennemis de la France ; il eût été un fat de craindre de verser le sang français dans une bataille où le roi de France est fait prisonnier. C'est là le respect pour le roi, la confiance dans sa parole, le dévouement à sa personne dont se piquait alors la noblesse ; c'est là l'héroïque fidélité dont les descendants de cette vertueuse noblesse font maintenant tant de bruit. Mais s'il est impossible de pardonner au connétable et aux gentilshommes complices de sa trahison d'avoir pris part à l'affreux projet de démembrer

la France, François 1^{er} est-il exempt de blâme? Lorsque esclave des caprices de sa mère, il seconde ses ressentiments; lorsque, dominé par le favori Duprat, que Bourbon accablait de justes mépris, il encourage ou tolère du moins la haine acharnée à la spoliation du connétable, n'est-ce pas lui qui pousse volontairement à la défection un prince de la maison royale; un héros l'espoir et l'amour de la patrie, un guerrier, enfin, déjà illustre par de beaux faits d'armes, que tout devait attacher à la défense du trône et de l'État? Des tracasseries de cour, un procès inique dans lequel l'influence du nom royal tyrannise la conscience des juges, des persécutions même ne sont pas une excuse pour la révolte; mais dans les complaisances du roi pour l'animosité de sa mère et du Duprat contre le duc de Bourbon, ce prince irritable et ardent n'a-t-il pas pu voir une proscription véritable? Pour juger combien sont amers les fruits de l'injustice, que les rois contemplant François 1^{er} à Pavie.

Le même.

Des Restaurations.

Lorsque Fox a dit que de toutes les révolutions la plus dangereuse et la plus mauvaise est *ordinairement* une restauration, nous remarquons avec plaisir, qu'en énonçant cette maxime vraie dans sa signification générale, il a soin de proclamer lui-même la possibilité de l'exception. Dès à présent en France, nous aimons à regarder l'exception comme ayant eu lieu en notre faveur; mais par l'épreuve des dangers que nous avons eu à courir et qui même ne sont pas encore entièrement évanouis, nous ne sommes que plus en état de juger combien l'exception doit être rare, combien il faut

de vertu et de fermeté de la part du prince, résignation et d'amour pour la liberté de la part du peuple, pour que cette exception se consume et subsiste. Parmi les restaurations, qui toutes, quel qu'en ait été le mobile, portent inévitablement avec elles des principes de malheurs futurs, celle qui est entourée du plus grand nombre d'inconvénients, celle qui même en s'opérant, est déjà une calamité pour le prince qu'elle tend à rétablir est la restauration effectuée par l'intervention et par les armes des puissances étrangères. C'est moins contre le monarque qui revient que combattent les peuples soulevés, que contre les puissances qui le ramènent; c'est moins à son retour qu'ils s'opposent qu'à l'entrée des armées de ces puissances qui tout en se proclamant les alliées du prince assez malheureux pour avoir besoin de leur appui, ne manquent jamais de faire payer chèrement et au prince et au peuple les secours de leur prétendue générosité.

L'influence étrangère ne se borne pas à disposer du matériel du pays; elle ne se borne pas à l'envahissement de son territoire, à l'occupation de ses places, à la capture de ses magasins, à la spoliation de toutes ses richesses; elle pénètre dans la direction morale de l'administration; elle inspire des mesures compressives, conseille des châtimens; dicte des vengeances et, sous le voile d'un intérêt commun à tous les souverains, sous le prétexte de la nécessité de donner une leçon à tous les peuples, elle accable de la manière la plus sensible le prince qu'elle semble protéger en l'entraînant à des actes qui répugnent à son humanité et sa justice; elle le force à repousser des cœurs qui ne demandent qu'à se rapprocher de lui, et elle sème des ressentimens et des craintes là où il eût voulu ne porter que des consolations et des espérances. Tandis qu'un ascendant étranger domine ainsi le prince, s'il se trouve autour de lui une classe d'hommes qui ait des intérêts absolument distincts de l'intérêt gé-

néral de la nation; si cette classe d'hommes aspire à recouvrer des avantages spéciaux, une existence privilégiée; si, par la faiblesse ou la collusion des principaux dépositaires du pouvoir, les emplois du gouvernement passent dans les mains d'individus appartenant à cette classe, combien alors l'autorité royale, méconnue par ses prétendus alliés circonvenue et trompée par ses propres agents occupés d'un intérêt de monarchie, n'a-t-elle pas de pièges à éviter! Comment le plus éclairé des monarques pourrait-il se soustraire à tant de périls, échapper à tant d'écueils? C'est alors que les passions agitées autour du trône, se parant du voile du bien public et ne regardant les promesses les plus solennelles que comme des arrangements avec des factions, mettent en avant une soi-disant raison d'état qui autorise l'oubli des paroles données, la violation des amnisties et le mépris des capitulations.

Le même.

ANECDOTES.

Mieux que ça.

L'empereur Joseph II n'aimait ni la représentation ni l'appareil, et son goût pour la simplicité est assez connu. Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter. Joseph II arrêta ses chevaux. « Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puis que vous êtes seul dans votre calèche, et cela ménagerait mon uniforme, que je mets aujourd'hui pour la première fois.—Ménageons votre uniforme, mon brave,

lui dit Joseph, et]mettez-vous là. D'où venez-vous?—Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner.—Qu'avez-vous mangé de si bon?—Devinez.—Que sais-je, moi!... Une soupe à la bière?—Ah! bien oui, une soupe! mieux que ça.—De la choucroute?—Mieux que ça. Une* longe de veau?—Mieux que ça, vous dit-on.—Oh! ma foi je ne puis plus deviner, dit Joseph.—Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le camarade en lui frappant sur la cuisse.—Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur.—Je vous en répons.»

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda au compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendit. «Monsieur, c'est trop de bonté; je craindrais d'abuser de...—Non, non, dit Joseph, votre rue?» Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. «A votre tour, dit Joseph, devinez.—Monsieur est militaire, sans doute?—Comme dit monsieur.—Lieutenant?—Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça.—Capitaine?—Mieux que ça.—Colonel, peut-être?—Mieux que ça vous dit-on.—Comment diable! dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal?—Mieux que ça.—Ah! mon Dieu, c'est l'empereur!—Lui-même,» dit Joseph en se déboutonnant pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; le sergent se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. «Non pas, lui dit Joseph, après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte,» et il l'y descendit.

Dialogue entre Cicéron et Démosthène.

Cicéron. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes ; elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paraître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvait s'empêcher en m'entendant mes oraisons d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner de louanges. Tu devais être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompaient pas.

Démosthène. Ce que tu dis de nous deux est vrai : tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupais l'assemblée de toi-même ; et moi je ne m'occupais que des affaires dont je le parlais. On t'admirait et moi j'étais oublié par mes auditeurs qui ne voyaient que le parti que je voulais leur faire prendre. Tu réjouissais par les traits de ton esprit, et moi je frappais, j'abattais, j'aterrais par des coups de foudre. Tu faisais dire, *qu'il parle bien !* Et moi je faisais dire : *allons, marchons contre Philippe !* On te loue : on est trop hors de soi pour me louer. Quand tu haranguais tu paraissais orné : on ne découvrait en moi aucun ornement, il n'y avait dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires ; ensuite des mouvements semblables à des foudres auxquels on ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait quand tu as été comme moi simple, grave, austère, sans art apparent ; en un mot quand tu as été Démosthénique ; mais quand on a senti dans tes discours l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'étais que Cicéron, t'éloignant de la perfection autant que tu t'éloignais de mon caractère.

Anquetil.

Démosthène en parlant de Philippe.

—Je vous ferai voir ce Philippe avec lequel nous sommes en guerre, je vous le ferai voir couvert de blessures, ayant perdu un œil, estropié d'une main et d'une jambe, prêt à braver de nouveaux périls et fournir à la fortune l'occasion de le priver encore de quelque membre, dans l'espérance que le reste de son corps vivra avec gloire et avec honneur. O Athéniens! tel est Philippe.

—Il ne faut pas oublier ce billet précieux écrit par Philippe à Aristote. «Vous savez que j'ai un fils, j'en rends grâces aux dieux, non pas tant parce qu'ils me l'ont donné, que parce qu'ils l'ont fait naître votre contemporain. Je compte que vous le rendrez digne de me succéder et de gouverner la Macédoine.» L'élève d'Epaminondas et d'un philosophe de son choix connaissait le prix de l'éducation. Ce fils était Alexandre.

—Les Athéniens ne laissaient pas ignorer au roi de Macédoine qu'ils le devinaient. Les Athéniens faisaient des plaintes, Philippe répondait: plaintes et reproches étaient fondés; mais un roi qui était au même temps son secrétaire, son général, son ministre et son trésorier avait bien de l'avantage sur une république dont les choix sont toujours assujettis à l'intrigue.

—Qu'il est heureux ce peuple, disait Philippe, en parlant des Athéniens, qu'il est heureux de trouver chaque année dix généraux pendant que je n'ai pu trouver dans le cours de ma vie qu'un seul! C'était Parménion.

—La circonstance dans laquelle ce même Philippe perdit un œil au siège de Méthone est à remarquer. Un arbalétrier nommé Aster s'était offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquait pas les oiseaux au vol: *Eh bien, lui dit Philippe, je vous prendrai à mon service quand je ferai la guerre aux étourneaux.* La raillerie piqua au vif l'arbalétrier qui s'étant jeté dans la place assiégée, tira contre Philippe une flèche où il avait écrit: *«A l'œil droit de Philippe, et lui prouva cruellement qu'il savait bien tirer, car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoya la même flèche, avec cette inscription: Si Philippe prend la ville, il fera pendre Aster; et il lui tint parole.*

—Mort de Philippe.—Pausanias jeune homme demanda au sophiste Hermocrate «que doit faire un homme pour se rendre fameux?» «Tuer, lui répondit, celui qui a fait les plus grandes choses.» Il tua Philippe qui n'avait que quarante-sept ans.

Le même.

Maximes de Fénelon.

La politesse est de toutes les nations, les manières de l'expliquer son différentes, mais indifférentes de leur nature.

—J'aime mieux ma famille que moi-même; j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie.

—Surtout soyez toujours en garde contre votre humeur: c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous; il

entrera dans vos conseils et vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations et des aversions d'enfant en préjudice des plus grands intérêts : elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents , rabaisse le courage, rend un homme inégal , faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

Fénelon.

La Peinture.

Parrhasius rival de Zeuxis se distingua par la pureté du trait et par une science des proportions qui lui fit surnommer *le législateur*. Il n'y a rien de plus connu dans l'histoire de la peinture ancienne que l'anecdote suivante.

Zeuxis et Parrhasius entrèrent en concurrence pour un prix de peinture. Le premier avait fait une pièce où il avait si bien peint des raisins que, dès qu'elle fut exposée les oiseaux s'en approchèrent pour en becqueter le fruit. Sur quoi tout fier du suffrage de ces juges non suspects, il demanda à Parrhasius qu'il fit donc paraître incessamment ce qu'il avait à lui opposer. Parrhasius obéit et produisit sa pièce couverte, comme il semblait, d'une étoffe délicate en manière de rideau. *Tirez ce rideau*, ajouta Zeuxis, *et que nous voyons ce beau chef-d'œuvre*. Ce rideau était le tableau même. Zeuxis avoua qu'il était vaincu ; *car*, dit-il, *je n'ai trompé que des oiseaux et Parrhasius m'a trompé à moi-même qui suis peintre*.

Rollin.

Portrait d'Alexandre.

Appelle de Cos, le prince des peintres grecs vécut au temps d'Alexandre-le-Grand, dont il partagea la faveur avec le statuaire Lysippe. Ce ne fut qu'à ces deux grands artistes et au graveur Pyrgatel que le jeune conquérant permit de représenter ses traits. Appelle déployant tout son génie pour justifier une distinction si glorieuse peignit le *filz de Jupiter* lançant la foudre paternelle, et telle était la sublime expression de ce portrait que le prince disait : *Je connais deux Alexandre : l'un de Philippe, qui est invincible; l'autre d'Appelle qui est inimitable.*

Le même.

Probus.

L'armée procla ma empereur Probus, son général, né dans l'obscurité, mais d'un mérite rare, et qui à la probité qu'exprime son nom, joignait l'élévation d'esprit et du courage. Les Barbares travaillaient de tous côtés à ébranler les barrières de l'empire. Probus marcha contre eux, les vainquit tous les uns après les autres; et ceux qui lui échappèrent par la fuite, contenus par la terreur de ses armes, n'osèrent plus, tant qu'ils le surent en vie, sortir de leurs forêts.

Probus avait encore à réprimer les Perses. Il prit le chemin de l'Orient; et déjà il était campé sur les montagnes de l'Arménie, d'où l'on découvrait le pays ennemi, lorsque le

roi de Perse, étonné de son approche, lui envoya des ambassadeurs. L'audience que leur donna Probus retrace le tableau de la simplicité, de la frugalité, de la fierté des anciens Romains. Il était assis sur l'herbe et prenait son repas, qui consistait en une purée de pois et un morceau de porc salé, lorsqu'on lui annonça les ambassadeurs persans. Il ordonna qu'on les fit approcher. *Je suis l'empereur*, leur dit-il; *déclarez à votre maître que, si dans la journée il ne s'engage à réparer les torts qu'il a faits aux Romains, il verra dans un mois toutes les campagnes de son royaume aussi rases et aussi nues que l'est ma tête.* En même temps il ôta son bonnet, pour leur montrer sa tête chauve et sur laquelle il n'y avait pas un cheveu. Il ajouta que s'ils avaient besoin de manger, ils pouvaient prendre part à son repas; sinon, qu'ils eussent à se retirer sur-le-champ. Le roi de Perse, épouvanté, vint lui-même au camp des Romains, et la paix fut conclue aux conditions que lui dicta Probus.

Le même.

Alexandre et les ambassadeurs de la Thrace.

Les ambassadeurs de la Thrace vinrent trouver Alexandre dans son camp. Le jeune vainqueur plein de la haute opinion qu'il croyait avoir inspiré, leur demanda, comptant attirer une réponse flatteuse: «ce qu'ils craignaient de plus au monde.» Ils lui répondirent: «nous ne craignons que la chute du Soleil et des astres.» Cette fierté plut à Alexandre; il les en estima davantage et les traita avec honneur.

Anquetil.

Souvarof dédaignait l'intrigue.

Ses exploits lui tinrent constamment lieu de recommandations. Comme corollaire, il détestait les parvenus. Il le fit voir avec franchise à Saint-Pétersbourg, quand il passa dans cette capitale avant de se rendre en Italie. L'empereur Paul lui envoya à ce passage le comte Koutaijof pour le complimenter.—«Votre nom, monsieur, dit Souvarof à l'envoyé impérial.—Le comte Koutaijof.—Je ne connais pas de famille russe de ce nom.—Altesse, je suis Ture d'origine.—À quels exploits devez-vous votre titre?—Je n'ai jamais servi dans l'armée.—Vous avez alors rendu d'éminents services civils?—Je n'ai partie d'aucun ministère: je n'ai fait jamais quitté l'auguste personne de Sa Majesté.—En quelle qualité étiez-vous auprès de notre gracieux souverain?—Altesse, répondit le pauvre comte, rouge de colère et poussé dans ses derniers retranchements, j'étais son valet de chambre.—Ah! très-bien, reprit le malin feld-maréchal; et se tournant vers son valet de chambre, il ajouta:—Ivan, regarde ce seigneur: il a été ce que tu es. Conduis-toi bien, mon ami; qui sait? tu seras peut-être un jour comme lui comte, décoré des ordres de Russie.»—Solon ne parla pas plus sagement à Crésus, et notez que cette leçon indirecte et spirituelle fut donnée par un sujet à un monarque absolu!

Portraits militaires.

Fin d'Alexandre-le-Grand.

Une fièvre pernicieuse, fruit de son intempérance pour le vin et de ses débauches, l'emporta subitement à l'âge de 32 ans et 8 mois (28 mai 324 avant J. C.) sans qu'il pût laisser d'autre testament que ces mots : je lègue l'empire *au plus digne*.

Sauf la sobriété, Alexandre possédait toutes les qualités d'un grand homme de guerre : il agissait avec rapidité, savait faire un judicieux usage des armes à la légère et des machines de guerre pour chasser l'ennemi des défilés et des rives des fleuves, livrait presque toujours bataille suivant *l'ordre oblique*, et combattait personnellement avec un courage héroïque, poussé souvent jusqu'à la témérité.

Alexandre fut très-favorisé de la fortune dans le cours de ses conquêtes dont quelques-unes furent assurément bien légèrement hasardées ; son génie guerrier, la bonté de son plan dont il ne s'écarta pas, ses excellentes mesures administratives, et l'obéissance de ses troupes, furent, il est vrai, pour beaucoup dans ses succès ; mais il est permis de croire que pour sa renommée Alexandre fit bien de mourir à 32 ans : au point où en étaient venues ses orgueilleuses faiblesses *divines* et humaines, qui lui aliénaient son peuple et son armée, il est probable que la fin de son règne n'eût pas été aussi brillante que le début.

De la Barre Dupareq.

Découvertes.

L'écriture nous est venue des Phéniciens par Cadmus; l'arithmétique, la géométrie et la géographie, des Egyptiens. Les Arabes nous ont donné leurs chiffres. Les Grecs ont inventé le dessin; l'imprimerie l'a été par Guttemberg de Mayence, qui en a fait les premiers essais à Strasbourg sous le règne de Charles VII. Silvio de Florence a découvert les lunettes. Le télégraphe a été établi pour la première fois par les frères Chappe. Les premiers aérostats ont été lancés par Mongolfier d'Annoy. Le baromètre a été inventé par Torricelli de Florence.

F. P. B.

Cérémonie pour conférer la chevalerie.

La chevalerie se conférait en grande cérémonie. Cette cérémonie avait une partie religieuse, une partie militaire. *Veiller* dans une église ou une chapelle, avec ses parrains et un prêtre; jeûner, se confesser, communier, purifier son corps par un bain et la prise des habits blancs; écouter l'explication des articles de foi et de morale enseignés par le christianisme; se présenter à l'autel, entendre la messe et recevoir son épée bénite par le prêtre officiant, tels sont les actes successifs de la partie religieuse. La partie militaire est aussi imposante. Le seigneur qui va octroyer la chevalerie se trouve dans la grande salle ou la cour de son château, assis au

milieu d'une brillante réunion. Le novi ce arrive lentement, l'épée pendue au cou comme à l'église; il s'agenouille: «Pourquoi souhaites-tu la chevalerie? lui demande-t-on. Est-ce pour jouir de la richesse et du repos?—Non, répond-il modestement. Je la veux pour maintenir la religion et honorer la chevalerie.» Et il prête un serment en vingt-huit articles. Les assistants l'*adoubent* aussitôt des éperons, du haubert, de l'armure, de l'épée. «Au nom de Dieu, de saint Michel, de saint Georges, je te fais donc chevalier; sois preux, hardi, loyal,» prononce alors le seigneur en donnant à celui qu'il reçoit l'*accolade* (trois coups d'épée sur le cou) ou la *paulmée* (un léger coup de la paume de la main sur la joue). A ces mots, des chevaliers s'approchent, le coiffent du heaume, lui remettent l'écu (bouclier), la lance; on lui amène son cheval; il s'élançe, caracole, fait parade, chevauche dans toute la ville et jette largesses au peuple; il est chevalier et doit désormais, suivant le langage pittoresque du temps, *férir haut et parler bas!*

Ed. de la Barre Duparcq.

Restitution de l'honneur perdu.

C'était une loi chez les Romains. Au moins le jurisconsulte Arrius Menendez, qui a écrit sur les lois militaires, dit expressément dans le corps du droit de l'empereur Justinien, liv. 49, tit. 16, loi 4, § 6 : *Un soldat chassé avec infamie ne doit jamais être reçu de nouveau.* Une coutume qui leur était absolument inconnue et que ne l'a point été en Allemagne, c'est la restitution de l'honneur perdu, par l'attouchement des drapeaux. Wada, professeur en droit à Hœnisberg, a écrit une dissertation sur ce sujet. Je trouve dans un mor-

ceau intitulé: *Recherches sur les honneurs que les Romains rendaient à leurs drapeaux* une anecdote singulière à ce sujet, qui indique les procédés qu'on y observait. «Un pipeur »du régiment hessois de Verschw, qui avait été déclaré infâme, demanda la restitution de son honneur ; il était brave »homme, et s'était fort distingué dans quelques combats. »On lui accorda sa demande. Tout le régiment fut assemblé ; le coupable se mit à genoux à vingt pas des drapeaux. »Comme l'auditeur lui avait fait un signe de s'approcher, il »s'avança jusqu'aux drapeaux. Là, les portes-enseignes demandèrent: *Qui est là?* Le coupable répondit: *Un coquin.*— »*Que demande-t-il?*—interrogea-t-on de nouveau.—*Son honneur perdu*, répondit le coupable.—*Nous te le rendons au nom de son altesse notre très-gracieux prince*, répondirent »les portes-enseignes; ils touchèrent son corps des drapeaux. Après ces demandes et ces réponses, l'auditeur lut »une ordonnance, laquelle défendait sévèrement de faire des reproches au réhabilité, ou d'insulter en aucune manière le »nouveau camarade, qui reçut par la main de son colonel »ses armes et son habillement, et se joignit à la compagnie.»

Le comte de Mirabeau.

MORALE CHRÉTIENNE.

Séduction du Monde.

Le monde est plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul presque de tous ceux que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucisait les peines de notre état présent et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes, chacun en secret, ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons. Nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique; et, par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dé-

goûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre mépris même, l'occasion de retomber dans de nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs; nous ne jouissons jamais, nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes: ce n'est pas un bonheur réel, c'est une vaine image après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin; et qui s'évanouit et s'éloigne encore, lorsque nous croyons y toucher et le saisir.

Massillon.

Mort de Saint Louis.

Louis IX vit approcher la mort avec la confiance d'un chrétien et la sécurité d'un sage. Il appela alors auprès de lui les principaux de son armée. «Mes amis, leur dit-il, j'ai fini ma course. Ne me plaignez pas. Il est naturel, comme votre chef, que je marche le premier. Vous devez tous me suivre. Tenez-vous prêts au voyage.» Il leur fit ensuite une exhortation sur leurs devoirs de guerriers défenseurs de la religion, adorateurs de la croix qu'ils portaient, qu'ils devaient bien prendre garde de déshonorer par une vie licencieuse. Il tâcha aussi de raffermir leur courage par l'espérance du secours prochain que Charles, son frère, leur amenait. Puis tendant la main à son fils et la serrant tendrement, il lui dit: «Aime Dieu de tout ton cœur. Sois doux et com-

patissant pour les pauvres. Soulage-les tant que tu pourras. Ne mets sur ton peuple de tailles et de subsides que les moins onéreux qu'il sera possible, et seulement pour les affaires très-pressantes.» Il finit en le priant de l'aider par ses prières, messes, oraisons et aumônes par tout le royaume. «Je te donne telle bénédiction que jamais père peut donner à son fils, priant Dieu qu'il te garde de tous maux, et principalement de mourir en péché mortel.» Il reçut ensuite pieusement les sacrements, se fit étendre sur la cendre, prit la croix, la posa sur sa poitrine, ferma les yeux et rendit l'âme sans efforts, en prononçant ces paroles du psalmiste: «J'entrerai dans votre maison et je vous adorerai dans votre saint temple.»

Anquetil.

Les créatures ne sont rien pour l'homme.

Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il pas sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre, la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élançe pas en haut pour aller prendre leur place: les animaux rampent dans les

campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux ; les oiseaux se réjouissent dans les airs sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature ; l'homme seul est inquiet et mécontent, l'homme seul est proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs, l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. D'où vient cela ? O homme ! ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde, que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous ?

Massillon.

L'extrême-Onction.

C'est à la vue du tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le christianisme déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais. Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre : venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme ; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois dans le premier de ses

philosophes mourants, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de sa vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore: tant ce chrétien a passé avec douceur.

Chateaubriand.

Mort du Méchant.

Le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il re-

garde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme; il pousse, du fond de sa tristesse, des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment, il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie; enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son esprit frémit, et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

Massillon.

Mort du Chrétien.

La mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien. Il la désire comme saint Paul, afin d'être avec Jésus-Christ; il la désire pour commencer à vivre, pour être délivré du poids des organes, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il

pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine, regretter d'avoir cru ? Ah ! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper : lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime; encore un instant, et tout sera consommé ; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse : « Pars, dit-elle, âme chrétienne; sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom de l'Esprit-saint dont tu as reçu l'effusion. Qu'en te séparant du corps un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Église, dont les noms sont écrits au ciel ! Que Dieu se lève et dissipe les puissances des ténèbres ; que tous les esprits de malice fuient et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ ; que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle ; que ce bon pasteur reconnaisse sa brebis, et la place dans le troupeau de ses élus ! Puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face ; puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur ! » Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves et va re-

cevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire ; sa parole expire avec sa pensée.

Lamennais.

De la connaissance de l'Ame.

Quelle notion tous les premiers peuples auraient-ils eue de l'Ame ? Cette qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphysiciens ; cette nature est toujours et partout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit et qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des temps des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de la femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivants, et cependant ce mort rongé de vers est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui qui

se promène dans l'air. C'est son âme, son ombre, ses mânes, c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers temps connus, et doit avoir été par conséquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siècles.

Bazin.

Le mystère de la Croix.

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre? Là nous sont montrées des vertus que le seul homme-Dieu pouvait pratiquer. Quel autre pouvait comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à s'offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Père éternel pouvait-il trouver, ou parmi les anges, ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire? Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni à *Dieu qui était en lui, se réconciliant le monde?* Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout

le genre humain, il pacifie le ciel et la terre, il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où *il devait être baptisé* avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies *le feu de l'amour divin qui devait embraser toute la terre*. Mais voici ce qui passe toute intelligence : la justice pratiquée par ce Dieu-homme, qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. «Maintenant le monde est jugé, et le prince de ce monde va être chassé,» comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avait subjugué le monde, le va perdre : en attendant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenait captifs : la malheureuse *obligation* par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles *est anéantie* : Jésus-Christ *l'a attachée à sa croix*, pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un grand triomphe paraît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur, qui lui était dû comme sa victime, est arrachée de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qu'il se donne : ils sont ses membres et son corps : le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef : ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : «O mon Père, je veux, dit-il, qu'ils soient avec moi : ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.

Après un sigrand bienfait, il n'y à plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnaissances. «O merveille, s'écrie un grand philosophe et un grand martyr ! o échange incompréhensible, et surprenant artifice de la sagesse divine !» Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe

son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. «Le juste paie ce qu'il ne doit pas, et acquitte les »pécheurs de ce qu'ils doivent; car qu'est-ce qui pouvait »mieux couvrir nos péchés que sa justice? Comment pouvait »être mieux expiée la rébellion des serviteurs, que par l'o- »béissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans »un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs »soient justifiés.» A quoi donc ne devons-nous pas prétendre? «Celui qui nous a aimés étant pécheurs, jusqu'à donner »la vie pour nous, que nous refusera-t-il après qu'il nous »a réconciliés et justifiés par son sang?» Tout est à nous par Jésus-Christ, la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude: le royaume du Fils de Dieu est notre héritage; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions par nous-mêmes.

Pendant que Jésus-Christ comble nos désirs et surpasse nos espérances, il consomme l'œuvre de Dieu commencée sous les patriarches et dans la loi de Moïse.

Alors Dieu voulait se faire connaître par des expériences sensibles: il se montrait magnifique en promesses temporelles, bon en comblant ses enfants des biens qui flattent les sens, puissant en les délivrant des mains de leurs ennemis, fidèle en les amenant dans la terre promise à leurs pères, juste par les récompenses et les châtimens qu'il leur envoyait manifestement selon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparaient les voies aux vérités que Jésus-Christ venait enseigner. Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit, fait à son image? S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfants, renfermera-t-il son amour et ses libéralités dans ce peu d'années qui composent notre vie? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité, et qu'une terre fertile en

grains et en huile ? N'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables ?

Il y en aura un sans doute, et Jésus-Christ nous le vient montrer. Car enfin le Tout-Puissant n'aurait fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminait qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme à qui il a fait connaître son éternité : et cette immuable fidélité qu'il garde à ses serviteurs n'aura jamais un objet qui lui soit proportionné jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent.

Il fallait donc qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrit les cieux pour y découvrir à notre foi *cette cité permanente* où nous devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que si Dieu prend pour son titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivants devant lui. *Dieu n'est pas le Dieu des morts* : il n'est pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au-delà aucune espérance ; et ce lui serait une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avait fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfants pussent vivre heureux.

C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre, même dans la loi. La vraie terre promise, c'est le royaume céleste. C'est après cette bienheureuse patrie que soupiraient Abraham, Isaac et Jacob ; la Palestine ne méritait pas de terminer tous les vœux, ni d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères.

L'Égypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner à notre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et

ses vanités : c'est là que nous sommes vraiment captifs et errants , séduits par le péché et ses convoitises ; il nous faut secouer ce joug , pour trouver dans Jérusalem et dans la cité de notre Dieu la liberté véritable , et un sanctuaire *non fait de main d'homme* , où la gloire du Dieu d'Israël nous apparaisse .

Par cette doctrine de Jésus-Christ , le secret de Dieu nous est découvert ; la loi est toute spirituelle , ses promesses nous introduisent à celles de l'Évangile , et y servent de fondement . Une même lumière nous paraît partout : elle se lève sous les patriarches , sous Moïse et sous les prophètes . elle s'accroît : Jésus-Christ , plus grand que les patriarches , plus autorisé que Moïse , plus éclairé que tous les prophètes , nous la montre dans sa plénitude .

A ce Christ , à cet Homme-Dieu , à cet homme qui tient sur la terre , comme parle Saint Augustin , la place de la vérité , et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous ; à lui , dis-je , était réservé de nous montrer toute vérité , c'est-à-dire celle des mystères , celle des vertus , et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime .

C'était de telles grandeurs que les juifs devaient chercher en leur Messie . Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-même et de découvrir aux hommes la vérité toute entière qui les nourrit , qui les dirige , et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu . Dans le temps que la vérité devait être montrée aux hommes avec cette plénitude , il était aussi ordonné qu'elle serait annoncée par toute la terre et dans tous les temps . Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple , et un temps déterminé : tous les siècles et tous les peuples du monde sont donnés à Jésus-Christ : il a ses élus partout , et son Église , répandue dans tout l'univers ne cessera jamais de les enfanter . « Allez , dit-il , enseignez toutes les nations , les baptisant au nom du Père , et du Fils , et du Saint-Esprit , et leur apprenant à garder tout ce que

»je vous ai commandé. Et voilà, je suis avec vous tous les
»jours jusqu'à la fin des siècles.»

Bossuet.

L'Église toujours triomphante.

Cette Église toujours attaquée, et jamais vaincue, est un miracle perpétuel et un témoignage éclatant de l'immortalité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible; en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnants, que les anciens Hébreux ont vus de leurs yeux, servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvait-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les attestent, rédigés par l'ordre des temps? C'est que nous avons encore dans les livres de l'Ancien Testament, c'est-à-dire dans les livres les plus anciens qui soient au monde; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connaissance du vrai soit enseignée, et son service ordonné; dans les livres que le peuple juif a toujours si religieusement gardés, et dont il est encore aujourd'hui l'inviolable porteur par toute la terre.

Le même.

Porte avec toi la loi du Seigneur.

Salomon recommande hautement la loi de ses pères à son fils Roboam par ces paroles des Proverbes : «Garde mon »fils, les préceptes de ton père; n'oublie pas la loi de ta »mère. Attache les commandements de cette loi à ton cœur; »fais-en un collier autour de ton cou : quand tu marcheras, »qu'ils te suivent : qu'ils te gardent dans ton sommeil : et in- »continent après ton réveil, entretiens-toi avec eux parce »que le commandement est un flambeau, et la loi une lu- »mière, et la voie de la vie une correction et une instruction »salutaire.» En quoi il ne fait que répéter ce que son père David avait chanté : «La loi du Seigneur est sans tache; elle »convertit les âmes. Le témoignage du Seigneur est sincère, »et rend sages les petits enfants. Les justices du Seigneur »sont droites, et réjouissent les cœurs. Ses préceptes sont »pleins de lumière, ils éclairent les yeux.» Et tout cela, qu'est-ce autre chose que la répétition et l'exécution de ce que disait la loi elle-même? «Que les préceptes que je te »donnerai aujourd'hui soient dans ton cœur : raconte-les à tes »enfants, et ne cesse de les méditer, soit que tu demeures »dans ta maison, ou que tu marches dans les chemins; »quand tu te couches le soir, ou le matin quand tu te lèves. »Tu les lieras à ta main comme un signe; ils seront mis et »se remueront dans des rouleaux devant les yeux, et tu les »écriras à l'entrée sur la porte de ta maison.»

Le même.

Tout nous montre qu'il y a une Providence.

Je ne sais, dit Bossuet, quelle inspiration dont nous ne connaissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie. Dans toutes nos affections, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde dans lesquels il reste quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes, non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les Païens mêmes rendent sans y penser au vrai Dieu; c'est le christianisme de la nature.....

F. B. Rousseau.

Prière à la vue des maux de l'humanité.

Grand Dieu! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers: vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieus et de mondes: rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire re-

tentir leurs clameurs orgueilleuses ! Dieu de bonté, au teur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour ; ce sentiment divin , se répandant partout , réunira les natures ennemies , l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme , le fer homicide n'armera plus sa main , le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations , l'espèce humaine , maintenant affaiblie , mutilée , moissonnée dans sa fleur germera de nouveau et se multipliera sans nombre ; la nature , accablée sous le poids des fléaux , stérile , abandonnée reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous , Dieu Bienfaiteur , nous la seconderons , nous la cultiverons , nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

Bossuet.

Rapidité des années.

Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées , elles disparaissent , elles nous échappent en un instant : nous n'avons pas tourné la tête , que nous nous trouvons comme par un enchantement au terme fatal qui nous paraissait encore si loin et ne devait jamais arriver. Où sont nos premières années ? que laissent-elles de réel dans notre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu , voilà tout ce qui nous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis notre nais-

sance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide, qu'à peine nous avons vu passer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde le passé ne nous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tout passe avec nous et comme nous; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement. Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits: et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venaient de se parer.

Massillon.

La Mort.

La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue, s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés: Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; et au milieu de tant de titres et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devait toujours porter à côté de nous, et que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. La mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns

voient croître en paix , jusqu'à l'âge le plus reculé , le nombre de leurs années : il en est qui ne font que de se montrer à la terre , qui finissent du matin au soir , et qui , semblables à la fleur des champs , ne mettent presque point d'intervalles entre l'instant qui les voit éclore , et celui qui les voit sécher et disparaître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours , et cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort , parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Si , en naissant , nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra fuir , ce point de vue fixe et certain , quelque éloigné qu'il pût être , nous occuperait , nous troublerait , et ne nous laisserait point un moment tranquilles ; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image , toujours présente , malgré nous , à notre esprit , nous dégoûterait de tout , nous rendrait les plaisirs insipides , la fortune indifférente , le monde entier à charge et ennuyeux : et cette même mort , qui peut arriver chaque jour , chaque instant , nous laisse toute notre vanité pour le monde , pour les plaisirs , pour la fortune ; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui , nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Le même.

Dieu et l'Univers.

Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent , l'insecte bourdonne ses louanges , l'éléphant le salue au lever du jour , l'oiseau le chante dans le feuillage , la foudre fait éclater sa puissance , et l'Océan

déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu. Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait? On pourrait dire que l'homme est la pensée manifestée de Dieu, et que l'univers est son imagination rendue sensible. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su réunir dans son ouvrage la durée absolue et la durée progressive : la première est placée dans le temps, la seconde dans l'étendue : par celle-là les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre il y eût eu monotonie.

Chateaubriand.

*La nature parle à notre âme bien mieux que toute
l'éloquence humaine.*

Voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et

profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité? Sortons du milieu de nos cités, de nos palais, de nos dépôts de richesses littéraires et de toutes les œuvres de notre industrie : je ne veux chercher la nature, ni dans le laboratoire du savant, ni dans le cabinet des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme; non, je ne vous conduirai pas auprès de cette enceinte qui renferme des animaux d'Afrique et d'Asie, ou des habitants de nos forêts dont nous avons enchaîné la sauvage liberté. L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards; mais dans cet état de dégradation il n'a plus rien qui me touche, et peut-être je me sentirais ému si je voyais le roi des airs s'élever d'un vol rapide et majestueux vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous armer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur, et de le diriger vers le firmament; cela même est une fatigue; je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes: il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver cette nature qui parle à nos âmes bien mieux que toute l'éloquence humaine? C'est dans ces forêts superbes et majestueuses, où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres semblent pénétrer l'âme d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur; c'est sur les bords d'une vaste mer tour à tour paisible et courroucée, et dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite et les apaise à son gré; c'est sur la cime de ces hautes montagnes d'où l'œil s'égaré au loin et se perd dans un immense horizon. Là, le roi de la nature, l'homme semble planer sur son empire; et, contemplant avec transport ce vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies qu'il voit à ses pieds, son âme s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles. Où faut-il étudier la nature? c'est surtout dans les cieux, au milieu de ces

nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune avec ses douces clartés, semble verser sur l'univers le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir en pensée qu'il n'y a pas de Dieu? Ah! plutôt des sentiments consolants et doux s'insinueront dans votre âme; quelques larmes d'admiration et d'attendrissement s'échapperont peut-être de vos yeux, et tombant à genoux, vous direz: «Dieu de l'univers, que tes œuvres sont belles! Dieu de mon cœur, qu'il m'est doux de croire en toi! et comment pourrai-je te méconnaître, quand ta puissance éclate de toutes parts avec tant de gloire et de magnificence! Dieu de bonté, pardonne aux erreurs de ma jeunesse, reçois l'enfant égaré qui se jette en ton sein paternel; et si tu fais paraître ta puissance en réglant le cours des astres, montre-toi plus puissant encore en réglant mon cœur et le soumettant pour toujours aux lois de ton adorable et suprême majesté.»

Frayssinous.

La vie humaine.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on ren-

contre des objets qui nous divertissent , des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable , inévitable ruine ! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir , quelques fruits qu'on perd en les goûtant . Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer : les jardins moins fleuris , les fleurs moins brillantes , leurs couleurs moins vives , les prairies moins riantes , les eaux moins claires , tout se ternit , tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord , encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens , la tête tourne , les yeux s'égarant , il faut marcher. On voudrait retourner en arrière , plus de moyen ; tout est tombé , tout est évanoui , tout est échappé.

Bossuet.

Dieu.

Toute existence émane de l'Éternel , infini ; et la création tout entière , avec ses soleils et ses mondes , chacun desquels renferme en soi des myriades de mondes , n'est que l'auréole de ce grand Etre. Source féconde de réalités , tout sort de lui , tout y rentre ; et , tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance et pour célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps , ses innombrables créatures , leur mission remplie , reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit , et que sa justice rend aussitôt à plusieurs d'entre elles , ou comme récompense , ou comme châtiment : seul immobile au milieu de ce

vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous ces êtres, il est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il crée, il le tire de lui-même, et conserver pour lui c'est se communiquer encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il conçoit, et voilà l'univers. Il aime, si on peut le dire, quelques-unes de ces pensées, il leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà les intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent dans sa substance en se nourrissant de sa vérité, leur aliment nécessaire; même lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre la sève qui la vivifie. Faibles mortels, qui naguère désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour; il existe un Dieu. Les ténèbres fuient devant ce grand nom; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse; et l'homme à qui toute vérité et son être même échappait, sans qu'il pût le retenir, renaît délicieusement à l'aspect de celui qui est et par qui tout est.

Lamennais.

Le luxe.

L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépenses des riches; comme si les pauvres ne pouvaient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les

nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente , et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût , perfection des arts , et politesse de la nation. Ce vice , qui en attire une infinité d'autres , est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent égaler sa magnificence ; les grands , celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent imiter les grands , car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste , et pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte , et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers , et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine , toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant , habile , vertueux : instruisez les hommes , gagnez des batailles , sauvez la patrie , sacrifiez tous vos intérêts : vous êtes méprisé si vos talents ne sont pas relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paraître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avaient : on emprunte , on trompe , on use de mille artifices indignes pour y parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation : il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre , si ce n'est un roi philosophe qui sache , par l'exemple de sa propre modération , faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse , et encourager les sages qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Fénelon.

DIVERS SUJETS.

Le Curé.

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir; qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus mêmes appellent mon père; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur, par état, de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte; le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui

n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes, aux classes inférieures par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine, et l'empire d'une foi toute faite!—Cet homme, c'est le curé.

Lamennais.

Le Magnanime ou la Grandeur d'âme.

Le magnanime, disent les philosophes profanes, doit avoir de lui-même une grande opinion, proportionnée à son grand mérite. S'attribuer quelque chose et n'en rien mériter, c'est être fou; s'attribuer beaucoup et mériter peu, c'est être modeste; s'attribuer peu et mériter beaucoup, c'est être lâche. Le magnanime marche juste au milieu de ces extrémités vicieuses, et convaincu qu'il mérite beaucoup, il s'attribue beaucoup aussi. Parmi toutes les choses qui peuvent servir de récompense à la vertu, il dédaigne toutes les autres, et n'est amoureux que de la gloire; le magnanime ne se fait jamais de sa naissance et de sa dignité un droit de mépriser les autres; il met ses plus chères délices à faire du bien, et il n'en reçoit jamais sans honte. Si n'aimer pas à devoir longtemps un bienfait est une espèce d'ingratitude, il est le plus ingrat de tous les hommes, parce qu'il se hâte de rendre avec usure; il aime à oublier le bien qu'on lui a fait, afin d'obliger toujours par grandeur et par générosité, et jamais par reconnaissance; il n'est point empressé pour agir, il ne

prend la peine de sortir de ce repos où il jouit de lui-même que pour peu d'actions, et que pour celles dont l'éclat doit briller par toute la terre; il n'admire pas facilement, puisqu'il trouve peu de choses conformes à l'idée qu'il s'est formée du bon et du beau; s'il loue peu, il ne médit jamais, et il eroit les défauts des hommes indignes de son application et de ses discours.

Mascaron.

Le grand parleur.

Ce que quelques-uns appellent babil est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit : j'ai tout su, et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout. Et si cet autre continue de parler : Vous avez déjà dit tout cela, songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien, cela est ainsi; car vous m'avez heureusement remis dans le fait; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. Et ensuite : Mais que veux-je dire? ah! j'oubliais une chose: oui, oui, c'est cela même, et je voulais voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son babil chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on

mange à table ; on lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire , qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau ; et que , quand on l'accuserait d'être plus babillard qu'une hirondelle , il faut qu'il parle.

La Bruyère.

Le Médecin Nosophuge.

Nosophuge était ami des dieux ; il avait composé des hymnes en l'honneur des enfants de Latone ; il offrait tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon ; par lequel il était souvent inspiré. A peine avait-il vu un malade , qu'il connaissait à ses yeux , à la couleur de son teint , à la conformation de son corps et à sa respiration , la cause de sa maladie. Tantôt il donnait des remèdes qui faisaient suer , et il montrait par le succès des sueurs , combien la transpiration facilitée ou diminuée , déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnait , pour les maux de langueur , certains breuvages qui fortifiaient peu à peu les parties nobles , et qui rajeunissaient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assurait que c'était faute de vertu et de courage que les hommes avaient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte , disait-il , pour les hommes , qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance , disait-il encore , change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abrègent plus les jours des hommes que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture , que les riches ne le deviennent pour en prendre

trop. Les aliments qui flattent trop le goût, et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré: on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge était moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseillait pour prévenir les maux et pour rendre les remèdes inutiles.

Sénel.

Le Serpent à sonnettes.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière de Cénésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un canadien qui jouait de la flûte: il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il brandit sa double langue comme deux flammes, ses yeux sont des charbons ardents, son corps gonflé de rage s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge, sa peau dilatée devient terne et écailleuse, et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à

une légère vapeur. Alors le canadien commence à jouer sur sa flûte, le serpent fait un mouvement de surprise et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'il fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent et viennent tour à tour se poser sur la terre en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or, reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir. Dans ce moment le canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones; le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'euro péens, qui en croyaient à peine leurs yeux : à cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

Chateaubriand.

Nids des Oiseaux.

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant. Aussitôt que les arbres ont développé

leurs fleurs , mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnet des bâtimens aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid , chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant , ensuite un petit couvert de duvet. Le nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche , et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoiyante des pins , et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau , qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau ; là , résigné et solitaire , il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

Le même.

Le Serpent.

Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvemens diffèrent de ceux de

tous les autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il suit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparait et disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent aux divers aspects de la lumière, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction. Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Il sommeille des mois entiers, fréquente des tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent brûlent, ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette, il siffle comme un aigle de montagne ; il mugit comme un taureau. Il s'associe naturellement aux idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie ; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme les fouets des furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence : ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de

doux sons; et pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Le même.

L'Olympe.

Pendant que Télémaque et Adoam s'entretenaient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'apercevant pas que la nuit était déjà au milieu de sa course, une divinité trompeuse les éloignait d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchait en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvait supporter plus longtemps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avait jeté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus était encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphait, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Chypre; elle ne pouvait plus demeurer dans ces lieux où Télémaque avait méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les dieux étaient assemblés autour du trône de Jupiter. De ce lieu, ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue; les mers immenses ne leur paraissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé: les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables et les plus puissantes armées sont comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les faibles humains, et elles leur paraissent comme des jeux d'enfants. Ce que

les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paraît à ces suprêmes divinités que misère et faiblesse.

Fénelon.

L'Église du Saint-Sépulcre.

Le Saint-Sépulcre est un autel de marbre assez bas, de sept pieds de long sur deux pieds et demi de large, enfermé dans une petite chapelle carrée, construite en marbre, éclairée par des lampes d'une grande richesse, et recouverte en entier par une tenture d'une étoffe de velours. Un tableau placé dans l'intérieur, au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort. Il est impossible de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux, à la vue de cet humble tombeau dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre; de ce tombeau, dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où s'élève chaque jour vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel des parfums dont on nous entretint dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrede: il semble enfin que les regards de l'Éternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes. Je sortis de la chapelle, et marchai pendant une heure, visitant toutes les stations, qui m'étaient expliquées par des religieux italiens. Passant ensuite par des nefs latérales, sous des

voûtes élevées, soutenues par des colonnes groupées qui n'appartenaient à aucun des ordres connus, nous rencontrions des arcades à demi fermées, éclairées, pendant notre route, tantôt par des milliers de lampes, tantôt par la lumière incertaine. Ici, Jésus-Christ avait été battu de verges, plus loin une couronne d'épines avait été enfoncée sur son front, plus loin encore ses vêtements avaient été tirés au sort.

Chateaubriand.

Jugement chez les Égyptiens.

Trente juges étaient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeait tout le royaume. On était accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignait certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiraient rien des procès, et on ne s'était pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignait la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvait être expliquée d'une manière trop sèche. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure sans yeux, qu'on appelait la Vérité. Quand il la prenait, c'était le signal pour commencer la séance. Il l'appliquait au parti qui devait gagner sa cause, et c'était la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Égyptiens pour conserver leurs anciennes maximes, était de les revêtir de certaines cérémonies qui les impré-

maient dans les esprits. Ces cérémonies s'observaient avec réflexion; et l'humeur sérieuse des Égyptiens ne permettait pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avaient point d'affaires, et dont la vie était innocente, pouvaient éviter l'examen de ce sévère tribunal. Mais il y avait en Égypte une espèce de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappait. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusqu'après la mort, et chacun, touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille.

Bossuet.

Le Cheval dompté.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte, que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur qui vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite, à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande: il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle est réglée. Remarquez, elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperons, presque plus de bride, car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal

fougueux; par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force; et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter; son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

Le même.

S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit, son pied frappe la terre.
Son fier hennissement appelle les drapeaux;
Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux.
Son oreille se dresse, et ses crins se hérissent;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.

Rosset.

Les Arabes.

Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Égypte, et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amande, le regard humide et singulièrement doux. Rien n'annoncerait chez eux le sauvage, s'ils avaient toujours la bouche fermée; mais aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée; on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces; différents en cela du sauvage américain, dont la férocité est dans le regard, et l'expression humaine dans la

bouche. La plupart des Arabes portent une tunique nouée autour des reins par une ceinture. Tantôt ils ôtent un bras de la manche de cette tunique, et ils sont alors drapés à la manière antique; tantôt ils s'enveloppent dans une couverture de laine blanche, qui leur sert de robe, de manteau ou de voile, selon qu'ils la roulent autour d'eux, la suspendent à leurs épaules, ou la jettent sur leurs têtes. Ils marchent pieds nus. Ils sont armés d'un poignard, d'une lance ou d'une fusil. Les tribus voyagent en caravane; les chameaux cheminent à la file. Le chameau de la tête est attaché par une corde de bourre ou de palmier au cou d'un âne qui est le guide de la troupe; celui-ci, comme chef, est exempt de tout fardeau, et jouit de divers privilèges; chez les tribus riches, les chameaux sont ornés de franges, de banderoles et de plumes.

Chateaubriand.

Les Albinos.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite et très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les nègres en attrappent quelquefois, et nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, et mille Européens en ont vu. Prétendre que ce sont des nègres nains, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si on disait que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre à noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc et de brun, c'est une couleur de linge, ou plutôt

de cire blanchie; leurs cheveux, leurs sourcils sont de la plus belle et de la plus douce soie; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais il approchent beaucoup des yeux de perdrix. Il ressemblent aux lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, et ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole et la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Bazin.

LES ALPINES.

Les Alpines sont à la vérité une nation très-petite et très-rare; ils habitent au milieu de l'Alpines. Leur langage ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les nègres en arrivent quelquefois et nous les achètent d'eux par caravane. Les nègres de la partie Européenne en ont vu l'étendue que ce sont des nègres blancs, dont une partie de l'opéra à blanchi la peau, et comme si on disait que les nègres ont même une partie blanche que la tête à noirs. En Alpines ne ressemble pas plus à un nègre de l'Inde qu'un Anglais ou à un Espagnol. Leur langage n'est pas la même, rien d'humain, ni même de blanc et de noir, est une couleur de blanc ou d'ivoire.

POÉSIE.

L'ART DE LA GUERRE PAR FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROI DE PRUSSE.

*Au jeune prince qui doit régner sur la Prusse et aux
jeunes guerriers.*

Vous qui tiendrez un jour par le droit de naissance,
Le sceptre de nos rois, leur glaive, leur balance ;
Vous le sang des héros, vous l'espoir de l'état ,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un soldat ,
Qui, formé dans les camps, nourri dans les alarmes ,
Vous appelle à la gloire et vous instruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations ;
Apprenez leur usage et par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits sublimes.
Que ma muse en ces vers vous trace les tableaux

De toutes les vertus qui forment les héros ,
De leurs talents acquis et de leur vigilance ,
De leur valeur active et de leur prévoyance ,
Et par quel art encore un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas que, dangereux poète ,
Entonnant des combats la fatale trompette ,
Ébloui par la gloire, ivre de son erreur ,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modèle :
Je veux un héros juste , un Tite , un Marc-Aurèle ,
Un Trajan, des humains et l'exemple et l'honneur ,
Que la vertu couronne ainsi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la Victoire ,
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire !

O bienfaisante paix , et vous , Génie heureux ,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des cieux ,
Détournez de nos champs , des cités , des frontières ,
Ces ravages sanglants, ces fureurs meurtrières ,
Ces illustres fléaux des malheureux humains .
Si mes vœux sont reçus au temple des Destins ,
Consentez qu'à jamais ce florissant empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il désire ;
Que sous leurs toits heureux les laboureurs contents
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs champs ;
Que sur son tribunal Thémis en assurance
Réprime l'injustice et venge l'innocence ;
Que nos vaisseaux légers , fendant le sein des eaux ,
Ne craignent d'ennemis que les vents et les flots ;
Que , tenant dans ses mains l'olivier et l'égide ,
Minerve sur le trône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds ,
Rois , peuples , armez-vous , et que le ciel propice
Soutienne votre cause et venge la justice.
C'est à toi , dieu terrible , à toi , dieu des combats ,
A m'ouvrir la barrière , à diriger mes pas ;
Et vous , charmantes sœurs , déesses du Parnasse ,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse ;
Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux ,
Accordez ma trompette au luth harmonieux :
J'entreprends de placer , par une heureuse audace ,
Le dieu de la victoire au sommet du Parnasse ;
Je veux armer vos fronts de casques menaçants.
Ma main ne peindra point le transport des amants ,
Leurs peines , leurs plaisirs , leurs larcins , leurs caresses ,
Ni des cœurs des héros les indignes faiblesses.
Que le chantre du Pont , dans ses douces erreurs ,
Vante le dieu charmant qui causa ses malheurs ,
Qu'à ses flatteurs accents les Grâces soient sensibles.
Je ne vous offrirai que des objets terribles ;
Vulcain qui sous l'Étna par ses brûlants travaux
Forge à coups redoublés les foudres des héros ;
Ces foudres redoutés entre des mains habiles ,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes ,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats ,
Et font dans tous les temps le destin des états.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle ,
Qu'inventa dans Baïonne une fureur nouvelle ,
Qui du fer et du feu réunissant l'effort ,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée , au milieu du carnage ,
On verra des héros le tranquille courage

Réparer le désordre , et , prompt dans ses desseins ,
Disposer , ordonner , enchaîner les destins .

Avant que de traiter ces matières sublimes ,
Il faut vous arrêter aux premières maximes .
Ainsi , quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons
A diriger leur vol au sein des aquilons ,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle ,
La mère en s'élevant les porte sur son aile .

O vous , jeunes guerriers , qui , brûlant de valeur ,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur ,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mère ,
N'allez point vous flatter , novices à la guerre ,
Que vous débutez par d'immortels exploits ;
Commencez sans rougir par les derniers emplois :
Durement exercés dans un travail pénible ,
Du fusil menaçant portez le poids terrible ;
Rendez votre corps souple à tous les mouvements
Que le dieu des guerriers enseigne à ses enfants ;
Tous fermes dans vos rangs , en silence immobiles ,
L'œil fixé sur le chef , à ses ordres dociles ,
Attentifs à savoir , s'il commande , agissez ;
En mouvements égaux à l'instant exercés ,
Apprenez à charger vos tubes homicides ;
Avancez fièrement à grands pas intrépides ,
Sans flotter , sans ouvrir et sans rompre vos rangs ;
Tirez par pelotons en observant vos temps ;
Prompts sans inquiétude et pleins de vigilance ,
Aux postes dont sur vous doit rouler la défense ,
Attendez le signal et marchez sans tarder :
Qui ne sait obéir ne saura commander .

Tel , sous LOUIS DE BADE exerçant son courage ,

Finck de l'art des héros a fait l'apprentissage.

Des troupes qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des soldats composent les ressorts ;
Ces ressorts agissants , ces membres de l'armée ,
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi , pour fournir aux superbes jets d'eaux
Que Versailles renferme en ses vastes enclos ,
Qu'à Marli s'éleva cette immense machine
Qui rend la Seine esclave et sur les airs domine ;
Cent pompes , cent ressorts , à la fois agissants ,
Pressent dans des canaux les flots obéissants ,
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée ,
Qu'une soupape cède ou faible ou détraquée ,
La machine s'arrête et tout l'ordre est détruit.

Ainsi , dans ces grands corps que la gloire conduit ,
Que tout soit animé d'un courage docile :
La valeur qui s'égare est souvent inutile ;
Des mouvements trop prompts , trop lents , trop incer
Font tomber les lauriers qu'avaient cueillis vos main

Aimez donc ces détails , ils ne sont pas sans gloire :
C'est là le premier pas qui mène à la victoire.
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas :
Soldat , vous apprendrez à régir des soldats.
Bientôt , chef éclairé d'une troupe intrépide ,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide ,
Vous verrez sous vos lois un bataillon nombreux.
Présidez à sa marche et gouvernez ses feux ;
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance ,
Charge , tire , recharge , et s'arrête ou s'élance.

Sparte première école des guerriers.—Rome invincible.

La Grèce la première a planté nos lauriers ;
Sparte fut le berceau , l'école des guerriers ;
Là naquirent jadis l'ordre et la discipline ;
La phalange aux Thébains a dû son origine.
MILTIADE, CIMON sage il ÉPAMINONDAS ,
Vous fîtes des héros de vos moindres soldats :
L'art suppléait au nombre , et l'audace aguerrie
De l'orgueil des Persans vengea votre patrie.
O jour de Salamine ! ô jour de Marathon !
C'est vous qui de la Grèce éternisez le nom.
Regardez ce héros , ce roi de Macédonie :
Il donne à ses amis ses biens , son patrimoine ;
Mais riche en espérance et fier de ses vertus ,
Il fond sur les Persans , il défait Darius ,
Il subjugue l'Asie , et sa forte phalange
Asservit le Granique et l'Euphrate et le Gange.

Des bords de l'Orient le formidable Mars
Dans le sénat romain porta ses étendards.
Ce peuple de guerriers , amoureux des alarmes ;
Apprit de ce dieu même à manier les armes ;
Il combattit longtemps ses belliqueux voisins ;
A le favoriser il força les destins :
Hétrusques et Sabins vaincus par sa vaillance ,
Gouvernés par ses lois , accrurent sa puissance.
Fière de ses exploits , l'aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions :
Rome, de ses rivaux imitatrice heureuse ,

Tournant contre eux leurs traits , en fut victorieuse ;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts ;
Le Danube les vit et trembla pour ses bords.
Rome ainsi triompha du Germain , de l'Ibère ,
De ce peuple farouche habitant l'Angleterre ,
De tous les arts des Grecs , des fins Carthaginois ,
Des défenseurs du Pont , des grands corps des Gaulois ,
Et de tous les états qui composaient le monde.

Mais cette discipline , en victoires féconde ,
Qui les fit arriver au point de la grandeur ,
Sous les derniers Césars n'était plus en vigueur.
Alors les Goths , les Huns , les vagabonds Gépides ,
Moins guerriers que brigands et de pillage avides ,
Ravagèrent l'empire en proie à leurs fureurs ,
Vainement le Romain chercha des défenseurs ,
Et ce puissant état touchant à sa ruine ,
Regretta , mais trop tard , l'antique discipline.

Cet art , qui se perdit après un long déclin ,
Sortit de son tombeau sous le grand CHARLES-QUINT ;
Sous ce guerrier fameux la Castille aguerrie
Fit craindre aux nations sa brave infanterie :
L'ordre l'avait soumise à sa sévère loi ;
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Castramétation. — Coup d'œil militaire.

Sitôt qu'on a choisi les lieux de campements ,
On voit tracer , bâtir et croître en peu de temps
Places , maisons , palais de cette ville immense ;

L'élite de l'État y tient sa résidence ;
Le travail y préside , il élève ces toits
Sans l'aide du ciment , des pierres ni du bois.
Tout soldat est maçon : cet architecte habile
Fait , transporte et refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit , de l'art et des talents ,
Pour choisir son terrain et pour prendre ses camps :
Cette utile science est surtout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée ?
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains ,
Faites un bon emploi des différents terrains.
Ici vous rencontrez des hauteurs escarpées ,
Là des vallons , des champs ou des terres coupées ;
Dans des occasions ou des temps différents ,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps :
D'eux dépend votre sort quand le combat s'apprête.

Vos troupes font un corps dont vous êtes la tête :
Il faut penser pour lui , ranimer son effort ,
Agir quand il repose et veiller lorsqu'il dort.
En vous tous ces guerriers placent leur confiance ;
Leurs destins son commis à votre prévoyance ;
Répondez à leurs vœux par votre habileté :
Le soldat de vous seul attend sa sûreté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine ,
Avide des combats , campez-vous dans la plaine ,
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvements ;
Placez pour sûreté des corps sur vos devants ,
N'éloignez pas les camps des bois et des rivières ,
Couvrez de son abri les villes nourricières.
Il faut que votre corps , sur deux lignes rangé ,
Occupe son terrain avec art ménagé.

L'infanterie au centre, et surtout sur les ailes
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles ;
Ceux qui par pelotons vont lancer le trépas ,
Font le corps de bataille et vos coursiers ses bras :
Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre.
Attentif aux moyens qu'ils ont pour se défendre ,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps :
Dans un terrain contraire ils perdent leurs efforts.

Si votre expérience est déjà consommée ,
Vous saurez appuyer les flancs de votre armée ;
Un bois , une rivière , un village , un marais ,
Par leurs difficultés en défendent l'accès :
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes.
Il terrasse les ours , les lions , les chevaux.
Fièrement attentif à leurs brusques assauts ,
Il marche dans l'arène : il s'élançe , il s'arrête ,
Il refuse les flancs et présente sa tête ;
Gravez dans votre esprit ce principe important :
Qui cache sa faiblesse est un guerrier prudent ,
Le héros d'Illion , illustré par la fable ,
Vous l'êtes dans vos flancs , donnez-leur un appui ,
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

L'art des marches fut le talent de Fabius.

Le sort peut quelquefois abaisser les vainqueurs :
CONDÉ s'est vu battu , TURENNE eut des malheurs ;

Alors il faut céder à ce destin contraire.
On peut en reculant tromper son adversaire
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer ,
Si sans confusion il sait se retirer ,
Son bagage escorté part et prévient sa perte ,
Par un corps qui la suit son armée est couverte ,
Et , tandis qu'il garnit le fier sommet des monts ,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons :
Ce héros gagne ainsi , sans que son nom s'expose ,
Un poste avantageux où sa troupe repose .

En passant les forêts et les monts des Germains ,
VARUS négligea trop le soin de ses Romains ;
Il oublia de l'art les règles salutaires :
Ses camps étaient peu sûrs , ses marches téméraires ;
Il guida ses soldats en d'affreux défilés ,
Où par ARMINIUS ils furent accablés.
Frappe de leur destin , le pacifique Auguste
S'écria dans l'essor d'une douleur si juste :
« O Varus ! ô Varus ! rends-moi mes légions ; »
S'il eût vu les Romains dans leurs positions ,
Il aurait plutôt dit : « Général incapable ,
« Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable. »

Voilà quels sont de l'art les principes certains
Pour mouvoir de grands corps et choisir des terrains.
De l'ordre dans les camps une marche bien faite ,
Un poste avantageux , une belle retraite ,
Décident du destin des rois et des états.
Vous illustres guerriers , guides de nos soldats
Apprenez par mes vers les lois de la tactique ,
Et par leur théorie allez à la pratique :
Si vous voulez passer sous un arc triomphal
Campez en FABIUS , marchez comme ANNIBAL.

Palais de Mars.—Temple de la gloire.

Dans le fond de ce temple entouré de clarté,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le dieu terrible en toute sa splendeur.
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur,
Le tranquille Sang-froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant Travail qui jamais ne repose,
La Ruse à l'œil malin qui, féconde en détours,
Par ses déguisements se fournit de secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échappe et reparaît comme un autre Protée.
L'imagination aux yeux étincelants,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillants projets que Pallas examine.
Plus loin, les yeux baissés et le maintien discret,
On voit l'impénétrable et fidèle Secret;
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars sait tout ce qui le touche.
Le trône est entouré de lauriers éternels,
Qu'il présente lui-même aux demi-dieux mortels,
A ses vrais favoris qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la victoire.
Couronnées des héros, c'est vous dont les appas
Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats :
Les autres passions sont pour vous étouffées.
Dans ce temple brillant décoré de trophées,
Où Mars règne à son gré le sort du genre humain,

Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du dieu distinguer les statues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là sont ces deux héros tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différents degrés,
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée :
La terre de leur nom est encore occupée.
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL-ÉMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
Plus loin, le grand HENRI, CONDÉ, VILLARS, TURENNE,
Là MONTECUCULI, DE BADE, ANHALT, EUGÈNE,
L'heureux GUSTAVE-ADOLPHE et le GRAND-ÉLECTEUR.

Là, sortant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante et nouvelle :
Son front est ombragé d'une palme immortelle :
C'est ce fameux SAXON, le héros des Français
Que la Mort dans son lit abattit de ses traits.

Venez, jeunes guerriers ! voici l'Expérience :
Par d'immenses travaux elle acquit la science ;
Son front ombragé de cheveux blanchissants,
Ses membres recourbés cèdent au poids des ans ;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du temps qui nous détruit affronte les injures ;
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux,

Sièges. — Le canon.

La guerre en tous les temps fut le premier des arts ;

Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance.
La Grèce et l'Ausonie, assurant leur puissance,
N'avaient imaginé de plus puissants secours
Que l'épaisseur des murs et la hauteur des tours ;
De ces lieux élevés ils défendaient les brèches,
En employant la fronde ou décochant des flèches ;
Des pierres écrasaient les soldats assaillants,
Lorsqu'on serrait de près ces défenseurs vaillants,
Lorsqu'on battait un mur par des béliers terribles,
De bitume et de poix les masses combustibles
Tombaient sur la machine, et des traits meurtriers
Perçaient les assaillants malgré leurs boucliers.
Souvent les généraux, lassés d'efforts stériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siège fameux
Qui fit périr Priam et ses fils malheureux :
J'honore d'Illion la poétique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre :
Mais ce sujet si beau par Virgile chanté
Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Et METELLE employer la valeur et la ruse
Pour emporter ces murs à force de travaux ;
Là, voyez ARCHIMÈDE éluder les assauts ;
De la ville et des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains et brûler leurs machines.

Marseille de ses forts jusqu'alors indomptés
Repoussa de César les assauts répétés ;
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
César soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les sièges des Romains, tous longs et meurtriers,

Suspendaient les destins des plus fameux guerriers.

Longtemps après César, le démon de la guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre ;
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux :
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui, s'élevant aux cieux par une courbe immense,
Redoublent en tombant de poids, de véhémence,
Abiment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel vomissent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux et d'un essor rapide :
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer ;
Dans les murs des cités le boulet formidable
Rend à coups redoublés la brèche praticable.

Ces miracles de l'art, à nos jours réservés,
Par le dieu des combats aux sièges approuvés,
Se font par le charbon, le soufre et le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connaître,
L'industrie, inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours ;
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vauban.—Attaque et défense des places.

Vous, célèbre VAUBAN favori du dieu Mars,
Vous, le sublime auteur des modernes remparts,

Que votre ombre apparaisse à nos guerriers novices ;
Montrez-leur par quels soins et par quels artifices
Vous avez assuré les places des Français
Contre les bras germains et les canons anglais ;
Comment votre savoir par des routes nouvelles
A su multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasants , enterrés , protégés ,
Ne sont des feux lointains jamais endommagés ;
Munis de contre-forts à certaines distances ,
Ils sont environnés par des fossés immenses :
Les bastions voisins flanquent les bastions ;
Ils tournent vers leur gorge en forme d'oreillons.
Au milieu des fossés et devant les courtines ,
Je vois des ravelins chargés de coulevrines ;
Ces ouvrages , coupés par sa savante main ,
Par un nouveau rempart disputent le terrain.
Autour de ces travaux , dans un plus vaste espace ,
L'enveloppe s'élève , elle couvre la place ;
Devant sont des fossés , là le chemin couvert ,
La palissade enfin qui montre un front altier ,
Et ce glacis sanglant que défend le courage ,
Théâtre des combats , théâtre du carnage.
Que d'utiles travaux , de secours étonnants ,
L'homme a tirés des arts soumis à ses talents !
Qui ne dirait , à voir les remparts de la France ,
Que tout est épuisé dans l'art de la défense ?

Non , ne le pensez pas : voyez ces souterrains ;
Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains ,
Ces glacis sous vos pas contiennent des abîmes ;
Le salpêtre et la flamme attendent leurs victimes :
Ils partent de la terre , ils couvrent les remparts
D'armes , de sang , de morts , et de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne sont point imprenables.
Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
Par des secours égaux arme les agresseurs,
L'attaque a sa méthode : un chef expert et sage
A travers les périls s'ouvre un libre passage ;
Il entoure les forts par ses guerriers nombreux.
S'il craint des ennemis les projets hasardeux,
S'il craint qu'un général entreprenant, habile,
Ose forcer son camp et secourir la ville,
La terre se remue, et tous ses combattants
En creusant des fossés font leurs retranchements.
Ceux que Mars a doués de qualités insignes
Dans un terrain étroit ont resserré leurs lignes ;
Un fossé sans soldats ne défend pas ses bords ;
Il faut aux ennemis opposer des efforts
Et ménager de plus une forte réserve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Munissez-vous toujours de vivres abondants,
Et méprisez alors l'effort des assaillants.

Étudiez le faible et le fort de la place,
Et contre elle tournez vos soins et votre audace ;
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
Les niveaux à la main, la règle et le compas ;
Approchez par détour au pied des citadelles,
Et creusez dans les champs de longues parallèles.
L'airain vomit alors son redoutable foudre ;
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre ;
Le tonnerre des forts qui s'élançait sur vous
Est réduit au silence et respecte vos coups.
Dans son chemin couvert, l'ennemi sans asyle
Cède aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.

Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur,
Dont les volcans cachés impriment la terreur.
Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde;
Découvrez, éventez les mines à la ronde;
Craignez d'un sang trop vif le transport imprudent,
Ménagez vos soldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre souterraine;
Que le mineur caché fouille et perce avec peine,
Que la sappe en avant par des chemins précis
Vous mène en sûreté sur le pied du glacis.
Pour ne point hasarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos assauts près de la palissade;
Alors maître absolu de ce sanglant terrain,
Qu'on y mène d'abord ces tonnerres d'airain;
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent;
A l'aide du sapeur les boulevarts s'écroulent;
On comble les fossés à force de travaux,
Et les assauts cruels succèdent aux assauts.

Quartiers d'hiver.—Sûreté.

Lorsque le froid hiver aux cheveux blanchissants
Des cavernes d'Éole a déchainé les vents;
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphyre,
Sur Pomone et Cérès vient usurper l'empire;
Que les arbres, couverts de glaçons, de frimas,
Des feuilles et des fruits ont perdu les appas.
Que les fleuves gélés demeurent immobiles;
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles,
Lors enfin que les camps, étendus sur les monts,
Ressentent les rigueurs des rudes aquilons,
Les guerriers sont contraints d'abandonner leurs tentes,

Ils suspendent un temps leurs courses triomphantes ;
Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés,
Les chefs des deux partis , par l'hiver desarmés,
De l'abri des maisons recherchent les asiles ,
Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat , aux travaux consacré,
Goûte pendant l'hiver un repos assuré ;
La fatigue à la fin l'affaiblit et l'épuise.
L'art peut le garantir contre toute surprise.

Il faut que de gros corps , tout prêts à s'ébranler ,
Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler ;
Que des postes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puissante ;
Passages , défilés , bois , chemins importants,
Se garnissent d'abord par des détachements ;
Sous les ordres d'un chef un prudent capitaine
Garde cette frontière et préside à la chaîne.
Les agiles dragons , les rapides hussards ,
Observent l'ennemi , préviennent les hasards ,
L'inquiètent sans cesse , et leur avis fidèle
De sa moindre démarche apporte la nouvelle ;
Par leurs soins répétés ses desseins reconnus
Sont soudain découverts et soudain prévenus.

Quand sur tous les détails qu'exige la défense
Vous aurez consulté les lois de la prudence ;
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux ,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence sévère
Procure aux combattants une paix passagère ,
Leur chef judicieux , loin de rester oisif ,
Dans les bras du repos peut se montrer actif

C'est peut dans vos quartiers d'assurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée ;
Il vous faut remplacer ces soldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux ;
La victoire a coûté ; ces ombres immortelles
Veulent des successeurs et des cœurs dignes d'elles :
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécile à vil prix vend ses jours ;
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appât d'un métal suborneur
On tire de son champ l'indigent laboureur ;
Du roi qu'il va servir il ignore l'outrage ;
Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage
La fière discipline et le courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide.
Votre force peut rendre un ennemi timide ;
Rassemblez avec soin de rapides coursiers :
Il faut qu'ils soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux et dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter :
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidèle,
Par une maladie à la longue mortelle
Se sent deux fois par jour vivement assaillir,
S'il manque de secours, on le voit défaillir ;
Les fils de Galien y perdraient leur science.
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,

Ou, si vous négligez ces devoirs importants,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers et de son antre aride,
Ce monstre décharné, la Faim pâle et livide;
Il amène avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris séditieux,
La faiblesse, la peur, la misère effroyable;
Le sombre désespoir, la mort inexorable;
Et dans ce camp désert, peuplé par des mourants,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissants?

Prévenez ce malheur, préparez-vous d'avance;
Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
Et préparez ainsi dans les bras du repos
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Avant de quitter les quartiers d'hiver.

Avant que les hivers finissent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la saison des fleurs,
Aux postes avancés les généraux s'empressent;
Ils forment leurs projets, leurs camps se reconnaissent;
Les élèves d'Euclide arpentent les terrains,
Pour rassembler les corps désignent les chemins.
Le chef, toujours actif, veille sur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en sait l'avantage.
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent,
La mère des succès, la sage méfiance,
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance;
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,

A ses sens fatigués donne un nouvel essor ;
Souvent elle lui dit : « Craignez votre adversaire ,
« Pesez tout ce qu'il fait et tout ce qu'il peut faire ;
« Ayez chez l'ennemi , dans ses camps , en tous lieux ,
« Autour du général , des oreilles , des yeux
« Qui l'observent partout , qui percent ses mystères ,
« Qui sachent ses desseins , ses projets militaires ,
« Et n'épargnez jamais pour des avis certains
« Ce métal corrupteur qui séduit les humains.
« Jugez en étranger de vos plans , de vous-même ,
« A vos arrangements donnez un soin extrême.
« Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté ?
« Sur ces monts fondez-vous votre sécurité ?
« Croyez-vous que le corps qui tient cette rivière ,
« Qui , défendant son bord , garde votre frontière ,
« N'est point dans le péril de se voir insulter ?
« Sur vos positions n'allez point vous flatter ;
« Ces monts audacieux , dont la terrible chaîne
« Servait de boulevard à la fierté romaine ,
« Ces monts , dont on craignait le passage fatal ,
« Ne purent arrêter les progrès d'Annibal ;
« Soldat laborieux , il vainquit ces obstacles :
« L'audace des héros opère des miracles ;
« Il arrive , il descend par de nouveaux chemins ,
« Étonne , attaque et bat les généraux romains . »

Batailles.—Conceptions militaires.

Formez-vous donc l'esprit , surtout le jugement :
Attendez tout de vous , rien de l'événement .
Soyez lent au conseil , c'est là qu'on délibère ;
Mais , lorsqu'il faut agir , paraissez téméraire ,

Et n'engagez jamais sans de fortes raisons
Ces combats où la mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'état sont en votre puissance ,
Des soldats généreux vous guidez la vaillance :
Prompts pour exécuter l'ordre du général ,
Ils volent au danger dès le premier signal ;
Dès que vous commandez , leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis , comme un tigre en furie
Tombe sur un lion , lui déchire le flanc ,
Le terrasse , l'abat , s'abreuve de son sang.

Le lendemain , grand Dieu ! sur ces champs de batailles
Regardez ces mourants , ces tristes funérailles ,
Et , parmi ces ruisseaux du sang des ennemis ,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis ;
Voyez dans le tombeau ces guerriers magnanimes ,
De votre ambition malheureuses victimes ,
Leurs parents éplorés , leurs épouses en deuil ,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Ah ! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes ,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes ,
Périssent à jamais les cruels monuments ,
Moins dûs à vos exploits qu'à vos égarements !
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée ?

En père bienfaisant conduisez votre armée ,
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfants :
Ils aiment leurs pasteurs et non pas leurs tyrans .
Leurs jours sont à l'état , leur bonheur est le nôtre ;
Avaré de leur sang , sacrifiez le vôtre .
Tant que Mars le permet il faut les ménager ;
Quand le bien de l'état les appelle au danger ,
Lorsqu'entre vos drapeaux et ceux de l'adversaire

Il faut savoir fixer le destin de la guerre ,
Alors sans balancer , sans chercher des détours ,
Disposez , attaquez , et prodiguez leurs jours :
C'est là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse ,
Et qu'ils sauront périr d'une mort généreuse .

Un sage général , dont Bellone est l'appui ,
Combat quand il le faut et jamais malgré lui .
Rempli de prévoyance et sûr de sa cohorte ,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte ;
S'il pense en général , il s'expose en soldat .
Loin de le recevoir , il donne le combat ;
Le sort des assaillants est toujours favorable .

L'effort du fier bélier par son choc redoutable
S'ouvre un libre passage et renverse les tours
D'où l'assiégé tremblant croit défendre ses jours ;
Le mur longtemps battu cède au poids qui l'enfoncé .

Attaquez donc toujours , Bellone vous annonce
Des destins fortunés , des exploits éclatants ,
Tandis que vos guerriers seront les assaillants .
Si , malgré tous vos soins , la fortune légère
Passe de vos drapeaux à ceux de l'adversaire ,
Opposez aux revers un front toujours serein .
Par votre habileté corrigez le destin ;
Des guerriers abattus ranimez le courage ,
Montrez-vous ferme et grand tant que dure l'orage :
Comme une sombre nuit par son obscurité
Des feux du firmament relève la clarté ,
De même vos malheurs , autant que la victoire ,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire .
Ne désespérez point , sûr des secours de l'art :
La sagesse toujours triomphe du hasard .

Éloge de la clémence.

Si votre cœur aspire à la suprême gloire ,
Sachez vaincre et surtout user de la victoire ;
Le plus grand des Romains par ses succès divers ,
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'univers ,
Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.

Voyez à Fontenoi Louis dont l'âme égale ,
Douce dans ses succès , soulage les vaincus :
C'est un dieu bienfaisant dont ils sont secourus ;
Ils baisent en pleurant la main qui les désarme.
Sa valeur les soumit , sa clémence les charme.
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu.
Si vaincre est d'un héros , pardonner est d'un dieu.

Suivez , jeunes guerriers , ces illustres modèles ;
Alors la renommée en étendant ses ailes ,
Mélant à ces récits vos noms et vos combats ,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la vertu , du haut de l'Empirée ,
Retrouvant des héros dignes du temps d'Astrée ,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité ,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré bâti par l'Innocence ,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là sont tous les esprits dont les savants travaux
Enrichirent l'état , trouvant des arts nouveaux ;

Là sont tous les bons rois , les magistrats augustes ,
Très-peu de conquérants , mais tous les guerriers justes .

Si vous prenez un jour un vol si généreux ,
Si vous vous élevez jusqu'au faite des cieux ,
Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerrière ,
Vous ouvrant des héros la fameuse barrière ,
Excitant vos travaux du geste et de la voix ,
Par l'appât des vertus a hâté vos exploits .

ODE INVOQUANT LA PAIX.

BELLONE , jusque à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux ?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrents généreux ?
La terre infortunée est livrée au pillage ,
Aux flammes , aux combats , aux meurtres , au carnage ,
Et la mer n'aperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages et des morts .

Ce monstre au front d'airain , le démon de la guerre ,
Monstre avide de sang et de destruction ,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proscription ?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque ;
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à-la-fois rompu tant de fuseaux
Où tenaient les jours des héros .

La Discorde barbare , encor toute sanglante ,
Secouant ses flambeaux , agitant ses serpents ,
De l'antique chaos sombre et farouche amante ,

Ébranle la nature et poursuit les vivants ;
Elle guide leurs pas d'abîmes en abîmes ;
Le désespoir , la mort , la trahison , les crimes ,
Complices et vengeurs de ces cruels forfaits ,
Couvrent la terre de cyprés.

Quel transport inouï , quel nouveau feu m'anime ?
Un dieu subitement s'empare de mes sens ;
Apollon me possède , et son esprit sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accents.
Que l'univers se taise aux accords de ma lyre :
Rois , peuples , écoutez ce que je dois vous dire ;
Apaisez les transports de vos sens agités
Pour recevoir ces vérités.

Vous , juges des humains , vous nés dieux de la terre ,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers !
Si vos bras menaçants sont armés du tonnerre ,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire ;
Ces humains sont vos fils , ayez un cœur de père :
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent , à son devoir fidèle ,
Défend et garantit son troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup et la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé ;
Quand le tyran des bois s'échappe et prend la fuite ,
Son troupeau se repose et pâit sous sa conduite ,
Et s'il trait ses brebis , s'il les tond dans ses bras ,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre et bon monarque.

Humain dans ses conseils , humain dans ses projets ,
Il allonge pour eux la trame de la Parque ;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits ;
Ce n'est point de leur sang qu'il achette la gloire ;
Il laisse à ses vertus le soin de sa mémoire.
Tels furent ces héros : Titus , Marc-Antonin ,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines.
L'ambition fatale allume ce flambeau ;
De l'univers entier vous faites des ruines ,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théâtre !
L'Europe , à ses enfants trop cruelle marâtre ,
De l'Asie étonnée arme le puissant bras ,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un essaim de barbares ;
Les froids glaçons du Nord, mille fiers assassins.
Je les vois réunis, Caspiens et Tartares ,
Marcher sous les drapeaux bataves et germaines.
Quel démon excita votre farouche audace ?
Oui , l'Europe pour vous n'a plus assez de place :
La fureur des combats vous guide sur les mers ,
Pour troubler un autre univers.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée ,
Déesse dont dépend notre félicité.
O Paix , aimable Paix , si longtemps désirée ,
Viens fermer de Janus le temple redouté ;
Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie ;
Rends la gloire aux talents , à tous les arts la vie :
Alors nous mêlerons à nos sanglants lauriers
Tes myrtes et tes oliviers.

ÉPITRE A STIL,

SUR L'EMPLOI DU COURAGE ET SUR LE VRAI POINT D'HONNEUR.

STIL, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord :
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort,
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce.
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'apaiser.
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage :
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la patrie.
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,
Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

La Suède a de nos jours souffert cette infamie ;

Elle, qui subjugua la fière Germanie,
A vu de ses guerriers les cœurs abâtardis
Succomber sous l'effort d'ennemis enhardis.
La Finlande, témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguère fut réduite.

Par un destin pareil ces fiers républicains,
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux
Et souiller les vertus qui paraient leurs aïeux.
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte ;
Laufeld et Fontenoy sont témoins de leur honte ;
Le Batave, à la peur indignement livré,
Cherchait dans ses roseaux un asile assuré.
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime :
La faiblesse est sa honte et la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent :
Il n'a point de faiblesse et n'est jamais ardent ;
Assuré de son cœur et maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparaît, et c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse.
Au violent courroux prompt à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner ;
L'honneur est dans sa bouche, et pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
Et ne distinguant point dans son aveuglement

L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger sans avoir l'âme noire,
Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvements doivent se pardonner :
L'impétueux courroux ne peut se gouverner ;
Mais lorsque de sang-froid, sans haine, sans colère,
Un préjugé cruel que le monde révère,
Pour sauver leur honneur, oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis,
Qui ne déploreraient qu'un caprice bizarre
Impose à l'honneur même une loi si barbare ?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux ?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui, du ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'usage et la change en fureur.

Arrêtez, malheureux ! Ayez l'âme attendrie.
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie :
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour.
Ah ! qu'avidé de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
En déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitants,
Tous les vautours sont nés pour être des tyrans :
Mais vous, ô Prussiens ! vous êtes tous des frères ;
Respectez vos foyers, vos pénates, vos pères,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous ;
Arrêtez vos fureurs et suspendez vos coups :
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

« Verrai-je, ô ciel, dit-elle, égorger mes enfants,
« Leurs parricides mains leur déchirer les flancs ?
« Quel monstre des enfers, quelle affreuse Euménide
« Ramène les forfaits que vit la Thébaïde ?
« Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
« Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,
« Dont le venin semé produisit sur la terre
« Un peuple qui périt en se faisant la guerre ?
« Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
« Pour trahir votre mère, et vous exterminer ?
« Barbares assassins ! si j'ai pu vous produire,
« C'était pour vous aimer et non pour vous détruire ;
« Épargnez ce beau sang ; que mes rivaux jaloux,
« Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups ;
« Oui, signalez contre eux le vertueux courage
« Qui, tourné contre vous, n'est qu'une aveugle rage :
« Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers.
« Des mains de la victoire attendez vos lauriers ;
« Le courage rend-il les humains sanguinaires ?
« Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos frères ?
« Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion. »

J'applaudis de bon cœur à notre nation,
Lorsque de ses succès présents à ma mémoire
Je me rappelle ici la grandeur et la gloire.

LA TACTIQUE.

Satire par Voltaire.

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille.
«J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau,
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique:
Il fait seul nos destins: prenez; c'est la Tactique.»

«La Tactique? lui dis-je; hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.»

«Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence;
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.»

J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.

J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger son prochain.

J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre ;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas ;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert pourvu qu'on tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignent les maris et violent leurs femmes,
Écrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville du feu l'on n'eût rien fait sans lui.

Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté ;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :

« Allez, de Belséboth détestable libraire,
Portez votre Tactique au chevalier de Tott ;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth ;
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles ;
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof ;
A Frédéric surtout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage :
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur ;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit, quand il le plut, des mains du Créateur
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance :
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts :
La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarre, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.

« Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus

Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus ;
On a beau me vanter leur conduite admirable ,
Je m'enfuis loin d'eux tous , et je les donne au diable . »

En m'expliquant ainsi , je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épauettes ,
De son grade à la guerre éclatants interprètes ;
Ses regards assurés , mais tranquilles et doux ,
Annonçaient ses talents sans marquer de courroux ;
De la Tactique enfin c'était l'auteur lui-même .

« Je conçois , me dit-il , la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe , ami du monde entier ,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier ;
Il n'est pas fort humain , mais il est nécessaire ,
L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frère ,
Et nos frères les Huns , les Francs , les Visigoths ,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots ,
N'auraient point désolé les rives de la Seine
Si nous avions mieux su la Tactique romaine .
Guerrier , né d'un guerrier , professe aujourd'hui
L'art de garder son bien , non de voler autrui .
Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre !
Seriez-vous bien content qu'un Goth vint mettre en cendre
Vos arbres , vos moissons , vos granges , vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux .
Il est , n'en doutez point , des guerres légitimes ;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes .
Vous-même , à ce qu'on dit , vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois :
Il soutenait le droit de sa naissance auguste ;
La ligue était coupable , Henri quatre était juste .
Mais , sans vous retracer les faits de ce gran roi ,

Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaud !..... dans les murs de Paris,
Vous faisiez en riant la guerre aux beaux esprits,
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre ;
Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.
Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs ?
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis en personne
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne,
Et si tous vos Césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais, qui partait sans retour ?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire ;
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Lutteaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues ;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, et Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes ;
L'église, le barreau, la cour, ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas, Clément et Sabatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit longtemps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.»

Monsieur Guibert se tut après ce long propos :
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire ;
Je conçus que la guerre est le premier des arts ;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayarts,

En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais, je vous l'avouïrai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exercât jamais,
Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
La paix que Jésus-Christ recommanda à Saint-Pierre.

— 121 —

CONTINUATION DU VERS.-SUJETS NON MILITAIRES.

Dieu.

Cet astre universel , sans déclin , sans aurore ,
C'est Dieu , c'est ce grand Tout , qui soi-même s'adore !
Il est ; tout est en lui : l'immensité , les temps ,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour , l'éternité son âge ;
Le jour est son regard , le monde est son image ;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein ,
Comme un fleuve nourri par cette source immense ,
S'en échappe , et revient finir où tu commences.

Sans bornes comme lui , ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits :
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui , vouloir c'est faire , exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul , rapportant tout à soi ,
Sa volonté suprême est sa suprême loi !
Mais cette volonté sans ombre et sans faiblesse

Est à la fois puissance , ordre , équité , sagesse.
Sur tout ce qui peut être , il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence , amour , force , beauté , jeunesse ,
Sans s'épuiser jamais , il peut donner sans cesse ;
Et comblant le néant de ses dons précieux ,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main , ces fils de sa puissance ,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance ;
Tendant par la nature à l'Être qui les fit ,
Il est leur fin à tous , et lui seul se suffit !
Qu'Abraham a servi , que rêvait Pythagore ,
Que Socrate annonçait , qu'entrevoyait Platon ;
Ce dieu que l'univers révèle à la raison ,
Que la justice attend , que l'infortune espère ,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre !
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué ,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué ,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres ,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul , il est un , il est juste , il est bon ;
Voilà , voilà le Dieu que tout esprit adore.
La terre voit son œuvre , et le ciel sait son nom !
Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l'adore !
Qui tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore ,
Seul , aux rayons pieux des lampes de la nuit ,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit ,
Et , consumé d'amour et de reconnaissance ,
Brûle , comme l'encens , son âme en sa présence !
Mais , pour monter à lui , notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Lamartine.

Hymne au Seigneur.

Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord ,
Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port ,
Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour ,
A tes pieds quand elle arrive ,
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour !

Tu parles , mon cœur écoute ;
Je soupire , tu m'entends.
Ton œil compte goutte à goutte
Les larmes que je répands ;
Dans un sublime murmure ,
Je suis comme la nature
Sans voix sous ta majesté ;
Mais je sens en ta présence
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité !

Qu'importe en quels mots s'exhale
L'âme devant son auteur ?
Est-il une langue égale
A l'extase de mon cœur ?
Quoi que ma bouche articule ,
Ce sang pressé qui circule ,
Ce sein qui respire en toi ,
Ce cœur qui bat et s'élance ,
Ces yeux baignés , ce silence ,

Tout parle , tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent
Au lever du roi du jour ,
Ainsi les astres gravitent ,
Muets de crainte et d'amour ;
Ainsi les flammes s'élancent ,
Ainsi les airs se balancent ,
Ainsi se meuvent les cieux ,
Ainsi ton tonnerre vole ,
Et tu comprends sans parole
Leur hymne silencieux !

Ah! Seigneur! comprends-moi de même!
Entends ce que je n'ai pas dit ;
Le silence est la voix suprême
D'un cœur de ta gloire interdit!
C'est toi! c'est moi! je suis! j'adore!
Le temps , l'espace s'évapore ,
J'oublie et l'univers et moi !
Mais ce feu sacré qui m'embrase ,
Mais ce poids divin qui m'écrase ,
C'est toi , mon Dieu , c'est encor toi !

Le même.

La fin du Monde.

Tout était adoré dans le siècle païen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ces points l'oracle s'accomplisse ;
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse ,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé ,
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé :
Jour de miséricorde ainsi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémiss par avance.
Déjà j'entends les mers mugir, les flots troublés ;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De la religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité, les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent, le Dieu si longtemps invisible
S'avance, précédé de sa gloire terrible ;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connaître !
Ses anges ont partout fait entendre leur voix.
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain, tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser,
Il n'est plus temps : il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme.

L. Racine.

Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer

Ce sanctuaire impénétrable ,
Où tes saints inclinés , d'un œil respectueux
Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?
Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice ,
Attentif et fidèle à distinguer sa voix ,
Intrepide et sévère à maintenir ses lois .
Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche ,
Et qui , par des discours faux et calomnieux ,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux ;
Celui devant qui le superbe ,
Enflé d'une vaine splendeur ,
Paraît plus bas dans sa grandeur ,
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui bravant du méchant le faste couronné ,
Honore la vertu du juste infortuné ;
Celui , dis-je , dont les promesses
Sont un gage toujours certain ;
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses ;
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent .
Qui marchera dans cette voie ,
Comblé d'un éternel bonheur ,
Un jour , des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité .

Contreles Hypocrites.

Si la loi du Seigneur vous touche ,
Si le mensonge vous fait peur ,
Si la justice en votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche ,
Parlez , fils des hommes , pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche

Préside au jugement que vous lancez sur moi ?

C'est vous de qui les mains impures

Trament le tissu détesté

Qui fait trébucher l'équité

Dans le piège des impostures.

Lâches aux cabales vendus ,

Artisans de fourbes obscures ,

Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite , en fraude fertile ,

Dès l'enfance est pétri de fard ;

Il sait colorer avec art

Le fiel que sa bouche distille ;

Et la morsure du serpent

Est moins aiguë et moins subtile

Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille ,

Ils sont inflexibles et sourds ;

Leur cœur s'assoupit aux discours

De l'équité qui les réveille ,

Plus insensibles et plus froids

Que l'aspic , qui ferme l'oreille

A ux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant ,
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardents ,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents.
Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide ;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé :
Ainsi leurs grandeurs éclipsées,
S'anéantiront à nos yeux ;
Ainsi la justice des cieus
Confondra leurs lâches pensées ;
Leurs dards deviendront impuissants,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocents.

Le même.

Prière d'Esther.

O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux ;

Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père ,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère ;
Maintenant elle sert sous un maître étranger .
Mais c'est peu d'être esclave , on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs , insultant à nos larmes ,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes ,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom , ton peuple et ton autel .
Ainsi donc un perfide , après tant de miracles ,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles ;
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons ,
Le saint que tu promets , et que nous attendons ?
Non , non , ne souffre pas que ces peuples farouches ,
Ivres de notre sang , ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais .
Pour moi , que tu retiens parmi ces infidèles ,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles ,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table , leurs festins et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée ,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés ,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre ,
Et n'ai de goûts qu'aux pleurs que tu me vois répandre .
J'attendais le moment marqué de ton arrêt ,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence .

C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise ,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages , les vents , les cieux te sont soumis :
Tourne en fin sa fureur contre nos ennemis.

Racine.

Le Chien.

.....Le chien , aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant , courageux mais docile ,
Formé pour le conduire et pour le protéger ,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le Ciel l'a fait pour nous , et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs le premier demestique.
Redevenu sauvage , il erra dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme , il rentre sous ses lois ,
Et , par un vieil instinct qui jamais ne s'efface ,
Semble de ses amis reconnaître la trace.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment ,
Il vient lécher ma main après le châtement ;
Souvent il me regarde : humide de tendresse ,
Son oeil affectueux implore une caresse ;
J'ordonne , il vient à moi ; je menace , il me fuit ;
Je l'appelle , il revient ; je fais signe , il me suit ;
Chasseur sans intérêt , il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme , humain dans la cité ,
Il soigne le malheur , conduit la cécité :
Et moi , de l'Hélicon malheureux Bélisaire

Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère ;
Est-il hôte plus sûr , ami plus généreux ?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux :
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste ,
» Qui m'aimera , dit-il , si mon chien ne me reste ? »
Point de trêve à ses soins , de borne à son amour ,
Il me garde la nuit , m'accompagne le jour .
Dans la foule étonnée , on l'a vu reconnaître ,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître ;
Et quand son amitié n'a pu le secourir ,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir .

Delille.

Le Loup et l'agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure ,
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure .
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure .
Un loup survient à jeun , qui cherchait aventure ,
Et que la faim en ces lieux attirait .
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité .
Sire , répond l'agneau , que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je vais me désaltérant
Dans le courant ,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que , par conséquent , en aucune façon ,

Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi , c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère ,
Vous , vos bergers , et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus , au fond des forêts
Le loup l'emporte , et puis le mange ,
Sans autre forme de procès.

La Fontaine.

Départ de Jeanne d'Arc.

Adieu , mon beau pays , douce paix des campagnes ,
Vallons , sentiers , déserts , mes forêts , mes montagnes ,
Adieu ; pour les combats je vous fuirai demain.
P prospérez , jeunes fleurs qui croissez sous ma main ;
Vous ne me verrez plus sous l'aune des prairies
Assise et m'enivrant de longues rêveries
Echo , dont la voix pure embellissait mes chants ,
Je n'irai plus troubler la nuit calme des champs ;
Vous pleurerez longtemps votre bergère absente ,
Hameaux où j'ai caché ma jeunesse innocente ;
Je les fuis , à jamais ces lieux protecteurs.
Recherchez d'autres soins , suivez d'autres pasteurs ,
O mes agneaux plaintifs , errants sur la bruyère.
Dieu , des sanglants combats va m'ouvrir la carrière ;

Un belliqueux drapeau m'enchaîne dans ses rangs.
Non, ce n'est point l'orgueil au songes délirants ,
Ce n'est point le désir de la terrestre gloire
Qui m'appelle aux vieux murs défendus par la Loire ;
C'est la loi qui jadis , à Moïse exalté
Sur le sommet d'Horeb , promet la liberté ,
Le Dieu qui de David armant la main timide ,
Fit tomber sous ses coups le géant homicide ,
Purgea les champs d'Hébron des soldats étrangers ;
Car mon Dieu fut toujours favorable aux bergers.
Il m'a dit : Prends ce glaive et pars. Va sur la terre
Promener de mon nom la terreur salutaire.
Quand la patrie en deuil voit son heure approcher ,
Contre ses oppresseurs c'est toi qui dois marcher.
Du courage français s'éteint la noble flamme :
C'est toi qui dans les rangs porteras l'oriflamme ;
Devant la vierge armée Albion doit pâlir.
Crois aux prodiges saints que tu vas accomplir.
Comme au temps des moissons, sous l'ardente faucille,
Se courbe des épis l'innombrable famille,
Tu verras sans retour à tes pieds prosternés
Ces conquérants d'un jour de leur gloire étonnés.
Ta main arrêtera le char de la fortune,
Et d'Albion vaincra la présence importune ;
Ta main des lis brisés relèvera l'orgueil ,
Et des héros français fermera le cercueil ;
Ta main soutiendra seule un roi qui s'abandonne ,
Et dans Reims délivré lui rendra sa couronne.
Dans la nuit prophétique ainsi Dieu m'a parlé,
J'accomplirai cet ordre à ma foi révélé.
O guerriers ! prêtez-moi ce casque , cette épée ;
La volonté de Dieu ne sera point trompée.
Vous me verrez , pareille aux fougueux aquilons
Renverser l'épaisseur des nombreux bataillons.

N'entends-je pas des cris, le signal des alarmes ?
Nos coursiers ont frémi ; le clairon sonne aux armes ?

Delatouche.

Le secret.

Quand vous méditez un projet ,
Ne publiez point cette affaire ,
Toujours au fond du cœur gardez votre secret ,
On se repent toujours d'un langage indiscret ,
Et presque jamais du mystère.
Certain auteur sur ce sujet
S'explique de cette manière :
Le causeur dit tout ce qu'il sait
L'étourdi ce qu'il ne sait guère ,
Les jeunes ce qu'ils font , les vieux ce qu'ils ont fait ,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

J. B. Rousseau.

Le même sujet.

Si de quelque secret on vous fait confiance ,
Sachez bien le garder , l'honnête homme est discret :
Le silence absolu doit suivre le secret ,
Et la discrétion payer la confiance.
D'un secret confié ne dites jamais mot ,
De vos secrets surtout , soyez toujours le maître ;
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ,
Qui dit le sien s'expose à passer pour un sot.

Divers sujets.

Vains mortels, que du monde endort la folle ivresse,
Écoutez, il est temps, la voix de la sagesse.
Heureux, et seul heureux qui s'attache au Seigneur !
Pour trouver le repos, le bonheur et la joie,
Il n'est qu'un seul chemin, c'est de suivre sa voie
Dans la simplicité du cœur.

*Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !
Penser trop bien de soi, fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.*

Es-tu né sans aïeux ? suis l'exemple d'Horace :
Ajoute à tes vertus ce qui manque à ta race.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux !
Superbes monuments qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage.

Un travail assidu n'est jamais de durée ;
Il faut l'entremêler quelquefois de repos.
La vigueur défaillante est ainsi réparée,
Et les membres lassés en sortent plus dispos.

Du méchant quelquefois la fortune est prospère ;
Mais son éclat ne peut éblouir ton regard,
Sois sûr qu'au fond du cœur il porte une vipère
Qui le ronge et qui doit l'étouffer tôt ou tard.

C'est l'étude au plaisir qu'il faut que tu préfères,

Combien de ses trésors tu dois être jaloux !
Ses racines d'abord te sembleront amères ;
Dans peu tu trouveras que *les fruits en* sont doux.

Dans *maint* auteur de science profonde ,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence.
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa puissance ,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers ,
Sous qui tremblent le *ciel*, la *terre* et les *enfers*.
L'Éternel est son nom , le *monde* est son ouvrage ,
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ,
Juge tous les mortels avec d'égaies lois ,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Puisse le Ciel verser sur toutes nos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchainées.
Mortel , en quelque état que le Ciel *t'ait* fait naître ,
Sois soumis , sois content , et rends grâce à ton Maître.

Soyez compatissants pour les malheurs d'autrui.
N'évitez point celui que le chagrin accable ;
Allez le consoler et pleurer avec lui.
S'il voit qu'il intéresse , il est moins misérable.

Enfant , crains d'être ingrat , sois soumis , sois sincère ;
Obéis , si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père , offre-lui ton amour ;
Que celui qui t'instruit , te soit un nouveau père.
Du temps qui fuit , toujours fais un utile usage ;

Le plaisir et la paix en sont les fruits heureux :
L'homme oisif est sans goût , sans force , sans courage :
Le temps dont il abuse est son supplice affreux .
Quel que soit notre état , le repos est coupable ,
Lorsqu'il n'est pas le prix d'un travail honorable .

Qu'il est puissant , cet Etre , architecte des mondes ,
Qui , peuplant du chaos les ténèbres fécondes ,
Fit éclore le jour , fit bouillonner les mers ,
Alluma le soleil , dessina l'univers ,
Et de ces astres d'or roulant dans leur carrière ,
Prodigua sous ses pieds la brillante poussière !
Où commence , où finit le travail de ses mains ?
Vers quels lieux inconnus des fragiles humains ,
De la création accomplissant l'ouvrage ,
A-t-il dit aux esprits qui lui rendent hommage :
Enfants du ciel , ici s'arrêtent mes travaux :
Je n'enfanterai plus de prodiges nouveaux ?

Ah ! nos maîtres jamais pourraient-ils nous instruire ,
S'ils nous trouvaient toujours prêts à leur résister ?
A leurs sages conseils , laissons-nous donc conduire ;
Écoutez leurs avis afin d'en profiter .
A leurs ordres soumis , n'y résistons jamais ;
Nous devons obéir sans demander la cause ;
Souvent le danger presse , un retard nous expose ;
Obéissons d'abord ; interrogeons après .

F. P. B.

Tout mortel , en naissant , apporte dans son cœur ,
Une loi qui du crime y grave la terreur .

Racine.

Heureux l'œil éclairé de ce jour sans nuage ,

Qui partout ici-bas le contemple et le lit !
Heureux le cœur épris de cette grande image,
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit.
Ah! pour celui-là seul la nature est sans ombre ;
En vain le temps se voile et recule les cieus ,
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de nombre
Qui le cache à ses yeux !

Lamartine.

C'est Dieu qui du néant a tiré l'univers ;
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers ,
Qui de l'air étendit les humides contrées ,
Qui sema de brillants les voûtes azurées ,
Qui fit naître la guerre entre les éléments ,
Et qui régla des cieus les divers mouvements.
La terre à son pouvoir rend un muet hommage ;
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage.
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

Rotrou.

PENSÉES ET MAXIMES DE NAPOLEÓN 1.^{er}

1. On respecte dans l'abaissement ceux qui se sont respectés dans la grandeur.

2. Dix personnes qui parlent font plus de bruit que dix mille qui se taisent : voilà le secret des aboyeurs de tribune.

3. L'ambition de dominer sur les esprits est une des plus fortes passions.

4. Les âmes fortes repoussent la volupté comme les navigateurs évitent les écueils.

5. Quand on connaît son mal moral, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe.

6. La faculté de penser paraît être l'attribut de l'âme; plus la raison acquiert de perfection, plus l'âme est parfaite, et plus l'homme est moralement responsable de ses actions.

7. Un ennemi est toujours plus ardent à nuire qu'un ami à être utile.

8. Voulez-vous compter vos amis ? Tombez dans l'infortune.

9. Dans les affaires du monde , ce n'est pas la foi qui sauve , c'est la méfiance. Il ne faut ni préjugés ni passion dans les affaires : la seule permise est celle du bien public.

10. L'ambition est à l'homme ce que l'air est à la nature ; ôtez l'un au moral et l'autre au physique , il n'y a plus de mouvement.

11. L'amour est l'occupation de l'homme oisif , la distraction du guerrier , l'écueil du souverain. La seule victoire en amour , c'est la fuite.

12. Il n'appartient pas à chacun d'être maître chez soi.

13. Un État sans aristocratie est un vaisseau sans gouvernail , un vrai ballon dans les airs.

14. C'est l'indécision et l'anarchie dans les moteurs qui amènent l'anarchie et la faiblesse dans les résultats.

15. L'anarchie ramène toujours au gouvernement absolu.

16. C'est par l'argent qu'il faut tenir les hommes à l'argent.

17. Il ne faut point de demi-responsabilité dans l'administration ; cela ne sert qu'à favoriser les malversations et l'inexécution des lois.

18. On peut s'arrêter quand on monte , jamais quand on descend.

19. Avec de l'audace, on peut tout entreprendre, on ne peut pas tout faire.

20. C'est un principe qu'il faut souvent changer de place les autorités et les garnisons; l'intérêt de l'État veut qu'il n'y ait pas de places inamovibles.

21. Le plus sûr appui de l'homme est Dieu.

22. Les hommes peuvent pénétrer, par le calcul, quelques probabilités souvent menteuses, mais l'avenir est dans le sein de Dieu.

23. Le joug des Anglais n'est du goût d'aucune nation. Les peuples souffrent toujours avec impatience la domination de ces insulaires. L'Anglais méprise tous les peuples, et principalement le Français. Cette nation trafique aussi bien des chefs-d'œuvre de l'art que de la liberté et de la prospérité des autres peuples.

24. Lorsqu'on veut faire une loi politique, ce sont toujours les avocats qui s'y opposent.

25. On ne fait bien que ce qu'on fait soi-même,

26. Le bon sens fait les hommes capables; l'amour-propre est le vent qui enfle les voiles et conduit leur vaisseau dans le port.

27. Le vrai bonheur social réside dans l'ordre régulier possible et dans l'harmonie des jouissances relatives à chacun.

28. Ceux qui cherchent le bonheur dans le faste et la

dissipation ressemblent à ces gens qui préfèrent l'éclat des bougies à la lumière du soleil.

29. Une grande réputation, c'est un grand bruit ; plus on en fait, plus il s'étend au loin. Les lois, les institutions, les monuments, les nations, tout cela tombe ; mais le bruit reste et retentit dans d'autres générations.

30. La bravoure est une qualité innée, on ne se la donne pas.

31. Ce n'est qu'avec de la prudence, de la sagesse, beaucoup de dextérité, que l'on parvient à de grands buts, et que l'on surmonte tous les obstacles : autrement, on ne réussit à rien.

32. Tout dans la vie est sujet au calcul ; il faut tenir la balance entre le bien et le mal.

33. Il est toujours vil et déshonorant de calomnier celui qui est malheureux.

34. En administration comme à la guerre, pour réussir, il faut souvent mettre du caractère.

35. Les chartes ne sont bonnes que quand on les fait marcher ; il ne faut pas que le chef d'un État soit chef de parti.

36. La civilisation fait tout pour l'âme, et la favorise entièrement aux dépens du corps.

37. Les ministres de la religion ne doivent jamais s'émanciper dans les affaires civiles ; ils doivent porter la teinte de

leur caractère, qui, selon l'esprit de l'Évangile, doit être pacifique, tolérant et conciliant.

38. Dans tous les siècles et dans tous les États, les circonstances ont appelé des lois extraordinaires.

39. Le code de salut des nations n'est pas toujours celui des particuliers.

40. Le commerce unit les hommes, tout ce qui les unit les coalise; donc le commerce est nuisible au pouvoir despotique.

41. Rien de bon au monde comme un bon cœur. Rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider.

42. Un congrès est une fable convenue entre les diplomates; c'est la plume de Machiavel unie au sabre de Mahomet.

43. Il faut toujours se conduire par le raisonnement et le calcul.

44. Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles qu'on fait sur l'ignorance.

45. C'est un grand tort, sur le terrain de la cour, que de ne pas se mettre en avant.

46. Les courtisans consommés méprisent l'idole qu'ils semblent adorer et sont toujours prêts à la briser.

47. Le courage de l'improviste qui, en dépit des évène-

ments les plus souldains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit de jugement et de décision, est très-rare.

48. Si, dans une nation, les crimes ou les délits augmentent, c'est une preuve que la misère s'accroît, que la société est mal gouvernée.

49. La contagion du crime est comme celle de la peste: les criminels agglomérés se corrompent mutuellement, ils sont plus pervers qu'ils ne l'étaient, quand, leur peine terminée, ils rentrent dans la société.

50. Toute transaction avec le crime devient un crime de la part du trône.

51. Le levier de puissance le plus sûr est une force militaire que la loi donne et dont le génie dispose. Telle fut la conscription. Il suffit de raisonner cette force, les contradictions s'effacent, le pouvoir s'affermi. Qu'importent au fond toutes les raisons des sophistes, quand le commandement est dans sa vigueur? On contraint ceux qui obéissent, à ne pas franchir la ligne de l'ordre qu'on leur trace. A la longue, ils s'habituent au joug; on tire l'épée et les factieux rentrent dans la poussière.

52. Une constitution appuyée sur une aristocratie vigoureuse ressemble à un vaisseau. Une constitution sans aristocratie n'est qu'un ballon perdu dans les airs. On dirige un vaisseau, parce qu'il y a deux forces qui se balancent; le gouvernail trouve un point d'appui; mais un ballon est le jouet d'une seule force, le point d'appui lui manque, le vent l'emporte et la direction est impossible.

53. Les cultes sont à la religion ce que l'appareil est au pouvoir.

54. Le cynisme des mœurs est la perte du corps politique.

55. Le peuple a du jugement, lorsqu'il n'est point égaré par les déclamateurs.

56. Les déclamations passent, les nations restent.

57. Ce qui caractérise le plus la démente est la disproportion entre les vues et les moyens.

58. On ne gouverne pas une nation éclairée par des demi-mesures; il faut de la force, de la suite et de l'unité dans tous les actes publics.

59. Le dessin et les sciences exactes donnent de la rectitude à l'esprit. Le dessin apprend à voir, et les mathématiques apprennent à penser.

60. On se dépopularise pour une peccadille comme pour un coup d'État; quand on connaît l'art de régner, on ne joue son crédit qu'à bonnes enseignes.

61. La première des vertus est le dévouement à la patrie.

62. Le despotisme, en passant des mains des gouvernants dans celle des gouvernés, ne cesse pas d'être despotisme.

63. Le despotisme républicain est le plus fécond en actes de tyrannie, parce que tout le monde s'en mêle.

64. L'ordre va avec poids et mesures; le désordre est toujours pressé.

65. Celui qui préfère la richesse à la gloire est un dissipateur, qui emprunte à usure et qui se ruine en intérêts.

66. Rien de ce qui dégrade l'homme ne peut être utile.

67. Sous un maître, en politique, le seul mot de droit du peuple est un blasphème, un crime.

68. Avec de vieux édits de Chilpéric et de Pharamond, détériorés au besoin, il n'est personne qui puisse se dire exempt d'être dûment et légalement pendu.

69. La rigueur, le sang, la mort, créent des enthousiastes, des martyrs, enfantent des résolutions courageuses et désespérées.

70. C'est dans les temps difficiles que les grandes nations, comme les grands hommes, déploient toute l'énergie de leur caractère, et deviennent un objet d'admiration pour la postérité.

71. L'équilibre politique est une rêverie.

72. Quand l'esprit pétille et que les passions parlent, la raison et le jugement sommeillent.

73. Celui qui ne désire pas l'estime de ses concitoyens, en est indigne. L'estime publique est la récompense des gens de bien.

74. Quand on jette les honneurs à pleines mains, beaucoup d'indignes en ramassent et le mérite se retire à l'écart. On n'ira pas chercher une épauvette sur le champ de bataille, lorsqu'on peut l'avoir dans une antichambre.

75. La vraie sagesse des nations c'est l'expérience.

76. Les États constitutionnels n'ont pas de ressorts ; l'action du Gouvernement est trop entravée ; c'est ce qui leur donne une si grande infériorité, quand ils luttent avec des voisins puissants et absolus. La dictature pourrait les soutenir, mais le bélier frappe aux portes de la capitale avant qu'ils soient en mesure.

77. Dans tout ce qu'on entreprend, il faut donner les deux tiers à la raison et l'autre tiers au hasard. Augmentez la première fraction, vous serez pusillanime, augmentez la seconde, vous serez téméraire.

78. Toute faction est un composé de dupes et de fripons.

79. La faiblesse du pouvoir suprême est la plus affreuse calamité des peuples.

80. On est faible par paresse ou par défiance de soi-même ; malheur à celui qui l'est par ces deux causes ensemble : s'il est simple particulier, il ne sera que nul ; s'il est roi, il est perdu.

81. Sur cent favoris des rois, quatre-vingt-quinze ont été pendus.

82. Le lot des femmes est d'adoucir nos traverses.

83. L'homme qui se laisse entièrement gouverner par sa femme n'est ni soi ni sa femme : il n'est plus rien.

84. Une belle femme plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur, l'une est un bijou, l'autre est un trésor.

85. Il faut reconnaître les faiblesses humaines et se plier à elles plutôt que de les combattre.

86. En finance, la meilleure manière d'obtenir du crédit est de n'en pas faire usage ; le système des impôts les corrobore, celui des emprunts les perd.

87. Des finances fondées sur une bonne agriculture ne se détruisent jamais.

88. La flatterie a toujours honoré les gouvernements faibles d'esprit, de prudence, comme les séditeux qualifient la vigueur de despotisme.

89. Rien de plus impérieux que la faiblesse qui se sent appuyée de la force.

90. La force est toujours la force, l'enthousiasme n'est que l'enthousiasme, mais la persuasion reste et se grave dans les cœurs.

91. Il faut suivre la fortune dans ses caprices et la corriger quand on le peut.

92. Machiavel a beau dire, les forteresses ne valent point la faveur des peuples.

93. La froideur est la plus grande qualité d'un homme destiné à commander.

94. Les Français vaudront tout leur prix, lorsqu'ils substitueront les principes à la turbulence, l'orgueil à la vanité, et surtout l'amour des institutions à l'amour des places.

95. Avec notre expansion et notre mobilité nationale, de qui ne nous plaignons-nous pas, nous, Français?

96. Notre ridicule défaut national est de ne pas avoir de plus grands ennemis de nos succès et de notre gloire que nous-mêmes.

97. Le Français, de sa nature, est inquiet, faiseur et bavard. La badauderie est le caractère national du Français depuis les Gaulois.

98. Le sentiment de l'honneur national n'est jamais qu'assoupi chez les Français. Il ne faut qu'une étincelle pour le rallumer.

99. Les Français aiment de la grandeur jusqu'à l'apparence.

100. Le peuple français a deux passions également puissantes qui paraissent opposées et qui cependant dérivent du même sentiment: l'amour de l'égalité et l'amour des distinctions. Un gouvernement ne peut satisfaire à ces deux besoins que par une excessive justice: il faut que la loi et l'action du gouvernement soient égales pour tous, que les honneurs et les récompenses tombent sur les hommes qui, aux yeux de tous, en paraissent les plus dignes.

101. La France est le pays où les chefs ont le moins d'influence: s'appuyer sur eux, c'est bâtir sur le sable. On ne fait de grandes choses en France qu'en s'appuyant sur les masses, d'ailleurs, un gouvernement doit aller chercher son appui là où il est. Il y a des lois morales aussi impérieuses que des lois physiques.

102. La nation française est la plus facile à gouverner.

quand on ne la prend pas à rebours ; rien n'égale sa compréhension prompte et facile : elle distingue à l'instant même ceux qui travaillent pour elle ou contre elle , il faut toujours parler à ses sens, sinon son esprit inquiet la ronge, elle fermente et s'emporte.

103. Il faut que la nature place le génie de telle sorte que celui qui l'a reçu puisse en faire usage : mais souvent il est déplacé, comme la semence étouffée qui ne produit rien.

104. En fait de gouvernement, il faut des compères ; sans cela la pièce ne s'achèverait pas.

105. Les gouvernements à contre-poids ne sont bons qu'en temps de paix.

106. Au fond, le nom et la forme du gouvernement ne font rien à l'affaire ; pourvu que la justice soit rendue à tous les citoyens, qu'ils soient égaux en droit, l'État est bien régi.

107. Tout gouvernement ne doit voir les hommes qu'en masse.

108. C'est l'unanimité des intérêts qui constitue la force légitime d'un gouvernement. Il ne peut se mettre en guerre avec eux sans se frapper de mort.

109. La propriété, les lois civiles, l'amour du pays, la religion, sont les liens de toute espèce de gouvernement.

110. Le pouvoir absolu n'a pas besoin de mentir, il se tait ; le gouvernement responsable, obligé de parler, déguise et ment effrontément. Tout devient facile à l'influence du pou-

voir, quand il veut diriger dans le juste, l'honnête et le beau.

111. En dernière analyse, pour gouverner, il faut être militaire; on ne gouverne un cheval qu'avec des bottes et des éperons.

112. Quand on règne, on doit gouverner avec sa tête et non point avec son cœur.

113. Il est bien difficile de gouverner, quand on veut le faire en conscience.

114. On gouverne mieux les hommes par leurs vices que par leurs vertus.

115. Les dix-neuf vingtièmes de ceux qui gouvernent ne croient pas à la morale; mais ils ont intérêt à ce qu'on se persuade qu'ils font un bon usage de leur puissance; c'est ce qui en fait d'honnêtes gens.

116. Pour qu'il y eût un vrai peuple libre, il faudrait que les gouvernés fussent des sages, et que les gouvernants fussent des dieux.

117. Il n'est jamais utile de se rendre odieux et d'enflammer la haine.

118. Les hommes qui s'avalissent ne conspirent pas.

119. L'homme supérieur est impassible de sa nature; on le loue, on le blâme, peu lui importe; c'est sa conscience qu'il écoute.

120. L'homme ne marque dans la vie qu'en dominant

le caractère que lui a donné la nature, ou en s'en créant un par l'éducation, et sachant le modifier, suivant les obstacles qu'il rencontre.

121. L'homme, véritablement homme, ne hait point ; sa colère et sa mauvaise humeur ne vont point au-delà de la minute. L'homme qui a l'autorité en main ne doit point voir les personnes, mais bien les choses, leur poids et leur conséquence.

122. Les hommes ont leurs vertus et leurs vices, leur héroïsme et leur perversité ; ils ne sont ni généralement bons, ni généralement mauvais, mais ils possèdent et exercent tout ce qu'il y a de bon et de mauvais ici-bas : voilà le principe. Ensuite, le naturel, l'éducation, les accidents, sont les applications. Hors de cela, tout est système, tout est erreur.

123. Tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

124. Il faut mener les hommes avec une main de fer dans un gant de velours.

125. Misérables hommes que nous sommes ! Faiblesse et erreur, c'est notre devise. Nous ne pouvons rien contre la nature des choses ; la seule faculté qui nous reste, c'est l'observation.

126. Nul homme ne peut s'élever si haut, que les coups du sort ne puissent l'atteindre.

127. Les hommes sont comme les chiffres qui n'acquiè-

rent de valeur que par leur position. Il faut pour les hommes un jour favorable comme pour les tableaux.

128. L'homme découragé reste indécis, parce qu'il ne voit devant lui que mauvais partis, et ce qu'il y a de pire dans les affaires, c'est l'indécision.

129. Les hommes sont impuissants pour assurer l'avenir, les institutions seules fixent les destinées des peuples.

130. Le cœur d'un homme d'État ne doit être que dans sa tête.

131. Tous les détails de la vie doivent être soumis à cette règle; savoir vaincre sa mauvaise humeur.

132. Il n'y a rien de pis que les honnêtes gens dans les crises politiques, lorsqu'ils ont leur conscience fascinée par de fausses idées.

133. L'immoralité est sans contredit la disposition la plus funeste qui puisse se trouver dans le souverain, en ce qu'il la met à la mode, qu'on s'en fait honneur pour lui plaire; qu'elle fortifie tous les vices, entame toutes les vertus, infecte toute la société comme une véritable peste: c'est le fléau d'une nation. La morale publique, au contraire, est le complément naturel de toutes les lois, elle est à elle seule tout un code.

134. L'indécision des princes est au gouvernement ce que la paralysie est au mouvement des membres.

135. Les meilleures institutions deviennent vicieuses, quand la morale cesse d'en être la base, et, quand les agents ne sont plus conduits que par l'égoïsme, l'orgueil et l'insolence.

136. Les inventions le plus étonnantes ne sont pas celles dont l'esprit humain puisse se glorifier, c'est à un instinct mécanique et au hasard qu'on doit la plupart des découvertes, et nullement à la philosophie.

137. La jalousie est le propre des révoltes, l'égalité des intérêts les commence ; l'union des passions les continue, et le plus souvent, elles finissent par la guerre civile qui s'établit dans les révoltes elles-mêmes.

138. Le juste est l'image de Dieu sur la terre.

139. Sans justice, il n'y a que des partis, des oppresseurs et des victimes.

140. Tous les maux, tous les fléaux qui peuvent affliger les hommes, viennent de Londres.

141. On n'est point véritablement magistrat sans le respect le plus profond, sans le dévouement le plus absolu aux grands intérêts de la patrie.

142. Le pouvoir des magistrats s'énerve, lorsqu'ils vivent familièrement avec les défenseurs des accusés qu'ils sont chargés de juger.

143. Les hommes qui ont changé l'univers n'y sont jamais parvenus en changeant les chefs, mais toujours en remuant les masses.

144. Lorsque la masse est corrompue dans un État, les lois sont à peu près inutiles sans despotisme.

145. On ne fait pas des républiques avec de vieilles monarchies.

146. La morale publique est fondée sur la justice, qui, bien loin d'exclure l'énergie, n'en est, au contraire, que le résultat.

147. C'est dans le moral que se trouve la vraie noblesse; hors de là, elle n'est nulle part.

148. La modération imprime un caractère auguste aux gouvernements comme aux nations. Elle est toujours la compagne de la force et de la durée des institutions sociales.

149. La sagesse et la modération sont de tous les pays et de tous les siècles, mais elles sont absolument nécessaires aux petits États et aux villes de commerce.

150. Diviser les intérêts d'une nation, c'est les desservir tous, c'est engendrer la guerre civile. On ne divise pas ce qui, par nature, est indivisible.

151. Pauvres nations ! En dépit de vos lumières, de toute votre sagesse, vous demeurez soumises aux caprices de la mode, comme de simples particuliers.

152. Les oligarchies ne changent jamais d'opinion, parce que leurs intérêts sont toujours les mêmes.

153. L'opinion publique est une puissance invisible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste.

154. Tout devient facile, quand on suit l'opinion; elle est la reine du monde.

155. Rien n'est plus mobile, plus vague que l'opinion publique, et toute capricieuse qu'elle est, elle est cependant vraie,

raisonnable , juste , beaucoup plus souvent que l'on ne pense.

156. L'opinion publique est le thermomètre que doit sans cesse consulter un souverain.

157. Les grands orateurs qui dominent les assemblées par l'éclat de leurs paroles , sont , en général les hommes politiques les plus médiocres ; il ne faut point les combattre par des paroles , ils en ont toujours de plus ronflantes que les vôtres ; il faut opposer à leur faconde un raisonnement serré , logique ; leur force est dans le vague ; il faut les ramener à la réalité des faits , la pratique les tue.

158. L'ordre matériel est extrêmement borné ; il faut chercher les vérités dans l'ordre moral , si l'on veut approfondir la politique et la guerre.

159. Les peuples n'ont de force que par la nationalité.

160. Lorsque les peuples cessent de se plaindre , ils cessent de penser.

161. Pour bien faire la police , il faut être sans passions , se méfier des haines , écouter tout , et ne se prononcer jamais sans avoir donné à la raison le temps de revenir.

162. La perversité est toujours individuelle , presque jamais collective.

163. La perfection de la philosophie est de se rendre heureux , en pratiquant la vertu.

164. Avec les praticiens , il n'est pas facile d'obtenir de la simplicité.

165. Les anciens accumulaient les professions, tandis que nous les séparons d'une manière absolue.

166. C'est toujours en blessant l'amour-propre des princes que l'on influe le plus sur leur délibération.

167. Sans la religion, on marche continuellement dans les ténèbres : la religion catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines sur son principe et sa fin dernière.

168. Demander jusqu'à quel point la religion est nécessaire au pouvoir politique, c'est demander jusqu'à quel point on peut faire la ponction à un hydropique.

169. La religion, c'est le règne de l'âme, c'est l'espérance, c'est l'ancre de sauvetage du malheur; elle est l'appui de la bonne morale, des vrais principes et des bonnes mœurs.

170. Il ne peut y avoir de république en France: les républicains de bonne foi sont des idiots, les autres des intrigants.

171. Dans les révolutions, il y a deux sortes de gens: ceux qui les font et ceux qui en profitent.

172. Une révolution est l'un des plus grands maux qui puissent affliger la terre. C'est le fléau de la génération qui l'exécute; tous les avantages qu'elle procure ne sauraient égaler le trouble dont elle remplit la vie de leurs auteurs. Elle enrichit les pauvres, qui ne sont point satisfaits; elle bouleverse tout. Dans les premiers moments, elle fait le malheur de tous, le bonheur de personne.

173. Jamais de révolution sociale sans terreur. Les révo-

lutions les mieux fondées détruisent tout à l'instant même, et ne remplacent que dans l'avenir.

174. En révolution, on oublie tout. Le bien que vous faites aujourd'hui, demain sera oublié. La face des affaires une fois changée, reconnaissance, amitié, parenté, tous les liens se brisent, et chacun cherche son intérêt.

175. Les richesses ne sont point le partage ordinaire du militaire, du magistrat; il faut les en dédommager par la considération et les égards. Le respect qu'on leur porte entretient le point d'honneur, qui est la véritable force d'une nation.

176. Un roi ne peut pas descendre au-dessous du malheur.

177. Il faut qu'un roi soit au-dessus des plus rudes atteintes de l'adversité.

178. Un roi n'est pas dans la nature, il n'est que dans la civilisation; il faut qu'il marche à sa tête; il n'en est point de nu, il n'en saurait être que d'habillé.

179. Il n'y a qu'un roi fainéant ou méchant qui s'associe aux passions vulgaires de ses inférieurs quand il peut les comprimer.

180. Dans toute maison bien réglée, il ne faut dépenser que le quart de son revenu pour sa cuisine, le cinquième pour son écurie et le neuvième pour son logement.

181. Le ruban d'un ordre lie plus fortement que des chaînes d'or.

182. On peut, avec des rubans, parer des courtisans, mais on ne fait pas des hommes.

183. Si la science était conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands résultats pour le bien de la société.

184. La sévérité prévient plus de crimes qu'elle n'en réprime.

185. Le souverain n'a qu'un seul devoir à remplir vis-à-vis de l'État : c'est de faire observer la loi.

186. Un souverain ne doit jamais promettre que ce qu'il veut tenir.

187. Un souverain faible est une calamité pour ses peuples.

188. Le souverain a toujours tort de parler en colère.

189. L'honneur, la gloire, le bonheur du souverain ne peuvent être autres que l'honneur, la gloire, le bonheur du peuple.

190. Le but d'un souverain n'est pas seulement de régner, mais de répandre l'instruction, la morale, le bien-être. Tout ce qui est faux est un mauvais secours.

191. Un souverain n'évite pas la guerre quand il veut; et, lorsqu'il y est forcé, il doit se hâter de tirer l'épée le premier, pour faire une irruption vive et prompte, sans quoi tout l'avantage est à l'agresseur.

192. Le sot a un grand avantage sur l'homme instruit: il est toujours content de lui-même.

193. Les observations d'un sot apprennent jusqu'à quel degré de simplicité il faut descendre pour être compris de tous.

194. On peut être un sot avec de l'esprit ; on ne l'est jamais avec du jugement.

195. Le suicide est l'acte d'un joueur qui a tout perdu ou d'un prodigue ruiné.

196. Le suicide est le plus grand des crimes. Quel courage peut avoir celui qui tremble devant un revers de fortune ? Le véritable héroïsme consiste à être supérieur aux maux de la vie.

197. En fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

198. La témérité réussit souvent ; plus souvent elle se perd.

199. Une tête sans mémoire est une place sans garnison.

200. Le courage affermit un trône ; la lâcheté, l'infamie l'ébranlent : il vaut mieux abdiquer.

201. Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

202. La plus insupportable des tyrannies est la tyrannie des subalternes.

203. La marche inévitable des corps nombreux est de périr par défaut d'unité.

204. L'unité, le bel arrangement et la méthode sont des conditions sans lesquelles, en architecture ainsi qu'en affaires plus importantes, rien ne peut être beau et imposant.

205. On réussit quelquefois mieux par la porte du valet de chambre qu'autrement.

206. Point de bouleversement politique sans excès de vengeance populaire quand , par une cause quelconque , les masses populaires entrent en action.

207. Celui qui ne pratique la vertu que dans l'espérance d'acquérir une grande renommée , est bien près du vice.

208. La victoire est toujours une chose louable , soit que la fortune ou l'habilité nous y conduise.

209. Les vieillards qui conservent les goûts du jeune âge perdent en considération ce qu'ils gagnent en ridicule.

210. C'est au moment de quitter la vie qu'on s'y attache avec plus de force.

211. La vie d'un homme heureux est un tableau à fond d'argent , avec quelques étoiles noires. La vie d'un homme malheureux est un fond noir avec quelques étoiles d'argent.

212. La vie privée d'un homme est un reflecteur où l'on peut lire et s'instruire fructueusement.

213. Il y a une espèce de voleur que les lois ne recherchent pas et qui dérobe ce que les hommes ont de plus précieux : *le temps*.

214. Les moyens d'exécution manquent moins à l'homme que la persévérance et la volonté d'accomplir.

- 206. On évalue quelquefois mieux par le vote de l'opinion publique.
- 207. Point de développement politique sans excès de l'opinion publique, par une cause quelconque, les masses politiques ont leur action.
- 208. L'opinion est précieuse à voir en elle-même, elle est précieuse par son résultat, est bien plus du vice.
- 209. La victoire est toujours une chose touchée, soit par la fortune ou l'échec, soit par l'opinion.
- 210. Les victoires qui conservent les vices du jeune homme, en considération de son régime en réalité.
- 211. C'est au moment de quitter la vie qu'on s'y attache.
- 212. La vie d'un homme heureux est un tableau à fond d'opinion, avec quelques traits de vie d'un homme malheureux est un fond noir de quelques choses d'opinion.
- 213. La vie privée d'un homme est un reflet de l'opinion et de l'opinion l'opinion.
- 214. Il y a une espèce de vie que les lois ne respectent pas et qui dit que ce que les hommes ont de plus précieux, la liberté.
- 215. Les moyens d'opinion manquent moins à l'homme que la persécution et la volonté d'accomplir.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

QUALITÉS DE L'HOMME DE GUERRE.

De la Vocation militaire.	5
De l'Orateur militaire.	8
De la Bravoure et du Courage.	10
De l'Intrépidité.	15
La Témérité.	16
Origine de l'art de la guerre.	17

MAXIMES DE GUERRE.

Opinion de Napoléon sur le commandement des armées anciennes et modernes.	23
Le duc d'Albe à son conseil de guerre.	24
Le même Duc.	25
Le bonheur est commun à tout le monde.	<i>ib.</i>
De la Discipline	26
Le Secret dans les entreprises militaires.	27
Le même sujet.	28
De l'utilité des Langues.	<i>ib.</i>
Du serment.	29
Du respect à la loi.	32

Il faut apprendre à obéir avant de commander; et se bien conduire pour corriger les autres.	32
Du coup d'œil militaire.	36
De l'utilité des Sciences exactes, de la Géographie et du Dessin, dans le métier de la guerre.	37
Qualités qui constituent l'homme de guerre éminent.	39
Le rôle de Généralissime.	42
César et Napoléon	44
Napoléon ne savait faire une guerre méthodique.	48
Un Episode de l'histoire de Napoléon.	49
Ce qui perdit Napoléon.	52
Napoléon.	53
Napoléon.	54
Métaphysique de la guerre.	55
Les septentrionaux ou les méridionaux: quels sont les meilleurs soldats?	57
Des Batailles.	59
Spécialité des armes.	60
Infanterie.	61
Cavalerie.	62
Artillerie.	64
Génie.	67
L'État-Major.	68
Éloquence militaire.	69

STRATAGÈMES MILITAIRES ET RUSES DE GUERRE.

<i>Mathieu</i> , capitaine d'État-Major fait déposer les armes à 3.000 hommes.	75
<i>Franceschi</i> , aide-de-camp du général Soult, est chargé par le premier consul de dépêches pour le général Masséna.	76
<i>Pescara</i> . Le marquis de Pescara à la bataille de Pavie.	<i>ib.</i>
<i>Ney</i> . Le général Ney avec 300 hommes somme et fait se rendre 2.500 Autrichiens.	77
<i>Noailles</i> . Ce général échappe hardiment de St.-Domingue <i>Bélisaire</i> . Ce général profite de la sédition de ses soldats pour leur engager à se battre avec plus d'ardeur.	<i>ib.</i> 78

	Pages.
<i>Lucullus</i> ; attaque un jour malheureux et le rend heureux.	78
<i>Cyrus</i> . Cyrus et le coup de tonnerre.	<i>ib.</i>
<i>Philippe</i> . Quand ses soldats étaient montés sur les murs de Méthone fit retirer les échelles.	<i>ib.</i>
<i>Sartorius</i> : il poignarda de sa propre main un Barbare, craignant qu'il ne divulguât une nouvelle.	79
<i>Spinola</i> : le général Spinola trompe Henri IV.	<i>ib.</i>
<i>Anonyme</i> . Les Espagnols à Maëstricht en 1579.	<i>ib.</i>
<i>Pescaire</i> . Le marquis de Pescaire surprend les ennemis à Rebec à la faveur de la <i>Camisade</i>	80
<i>Religieuse prussienne</i> : elle évite d'être violée à côté de sa vie.	<i>ib.</i>
<i>Corsaires</i> . Deux corsaires français font tomber dans un piège à deux corsaires anglais.	<i>ib.</i>
<i>Colomb</i> : profita adroitement d'une éclipse pour effrayer les Caraïbes.	81
<i>Barbot</i> : simple soldat défend une forteresse et obtient capitulation.	82
La baronne de Roseneck délivre son mari en le chargeant sur ses épaules.	83

AVANT L'ACTION.

Henri IV avant la bataille d'Ivry.	84
Alexandre, la veille de la bataille d'Arbelles.	85
Fernand Cortez, avant la conquête de Mexique.	<i>ib.</i>
Alexandre I ^{er} (1812).	86
Annibal, à la bataille du Tesin.	<i>ib.</i>
César avant la bataille de Pharsale.	87
César à Pharsale.	<i>ib.</i>

DÉFENSE ET ATTAQUE DES PLACES.

César au siège d'Attegua.	88
Le maréchal de Villars fait rendre la place de Kintzingen par une simple sommation.	<i>ib.</i>
Réponse du gouverneur de l'île de Gomère aux Anglais.	89
Défense de Lille par le maréchal de Boufflers.	90

	Pages.
Floride à Milan.	90
Léonidas aux Thermopyles.	91
Le même sujet.	<i>ib.</i>

PENDANT L'ACTION.

Chevert et le sous-officier.	92
Kleber et Schouardin.	<i>ib.</i>
Camille, lorsqu'il vint délivrer Rome.	93
Desaix à Schifferstadt.	94
M. de l'Escure au combat de Chataigneraye.	<i>ib.</i>
Coutard à Saumur.	95
Louis VI à Brenneville.	<i>ib.</i>
Cordoue à Cérignole.	<i>ib.</i>
Pierre-le Grand à la bataille de Lesnow.	96
Bourbon à l'assaut de Rome.	<i>ib.</i>
Charles XII devant la place de Thorn.	97
Bataille de Pultava.	98

DÉSŒBÉISSANCE.—SÉDITIONS.—RÉVOLTES.

Le général Bernadotte à Milan.	99
Bonaparte aux soldats du 1 ^{er} régiment d'artillerie, à Turin.	100
Le Duc de Guise à Naples.	101
Le Duc d'Albe (1546).	102
Soworow dans la marche sur le Saint-Gothard.	103
Cordoue en Italie.	104

DES APROPOS.

Bonaparte et la sentinelle endormie.	105
Bonaparte et le général Joubert.	106
Bonaparte et La Tour d'Auvergne.	<i>ib.</i>
Crillon ou l'homme sans peur.	107
L'aigle enlevée.	<i>ib.</i>

MORALE MILITAIRE.

Championnet respecte les moissons.	109
Duguesclin recommande l'humanité.	<i>ib.</i>

	Pages.
Lorraine se résigne à la volonté suprême.	110
De l'Humanité.	<i>ib.</i>
La Rochefoucault et sa Fille.	111
De la Modestie.	112
Latour-d'Auvergne.	113
Jeune homme présomptueux.	114
Du Duel.	115
Désintéressement.	117
Humanité envers l'ennemi.	119
Appui que la religion prête à la morale.	121

DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Véritables causes de la grande valeur qu'ont montrée les troupes prussiennes.	124
Deux réflexions sur l'agrandissement de l'armée prus- sienne.	129
Le courage parmi ceux qui servent contre leur gré, et ceux qui se livrent de leur pleine volonté.	131

PAROLES MÉMORABLES.

—Un Spartiate veut qu'on le tue par devant.	132
—Le maréchal de Villars voudrait mourir comme Ber- wich.	<i>ib.</i>
—Gonzalve aime mieux mourir avançant que vivre en reculant.	133
—Christophe Colomb ne veut pas renoncer à l'entre- prise.	<i>ib.</i>
—Custine, le général, donna un exemple de sang- froid.	<i>ib.</i>
—Un guerrier de Sparte fit graver une mouche sur son bouclier.	<i>ib.</i>
—Ney appelle égratignure une blessure grave.	134
—Dugay, tambour, âgé de 13 ans.	<i>ib.</i>
—Bataille de Waterloo: la garde meurt et ne se rend pas.	<i>ib.</i>
—Philippe V et Vendôme.	<i>ib.</i>
—Moreau et le premier consul.	<i>ib.</i>

—Saint-Louis en Egypte.	135
—Julien Romero et un seigneur italien.	<i>ib.</i>
—Louis XIV et Vendôme.	<i>ib.</i>
—Bataille de Rocroy : officier espagnol.	<i>ib.</i>
—Le maréchal Toiras et l'officier qui ne voulait pas se trouver à la bataille.	136
—César : « Afrique, je te tiens »	<i>ib.</i>
—Charles XII : le sifflement des balles serait sa musique.	<i>ib.</i>
<i>Lannes</i> : dernières paroles qu'il adressa à Napoléon.	<i>ib.</i>
<i>Catinat</i> : la mort est devant, mais la honte est derrière.	137
<i>Crillon</i> : Henri IV lui dit qu'il était le premier capitaine du monde.	<i>ib.</i>
<i>Eugène</i> : à la bataille de Malphaquet.	<i>ib.</i>
<i>Anonyme</i> : un général ne veut reconnaître les ennemis que quand ils seront défaits.	138
<i>Luckner</i> : les balles respectent les braves.	<i>ib.</i>
<i>Cortez</i> et Charles-Quint.	<i>ib.</i>
<i>Catherine II</i> : elle était mécontente du maréchal Ro- manzow.	<i>ib.</i>
—Après la bataille de Veillane le comte de Cramail et le duc de Montmorency.	139
<i>Dexais</i> : meurt à la bataille de Marengo.	<i>ib.</i>
<i>Juvert</i> : meurt à la bataille de Novi.	<i>ib.</i>
<i>Saint-Hilaire</i> : déplore la mort de Turenne.	<i>ib.</i>

D'AUTRES SUJETS MILITAIRES.

Définition du mot Tactique.	140
La musique sous le feu.	141
Terstenson page de Gustave-Adolphe devient général.	143
L'excellence des hommes composant les armées donne la victoire.	<i>ib.</i>
Défense de se battre en duel.	144
Eloges rendus à Turenne.	145
Le même sujet	147
Turenne et la belle femme.	148
Turenne et Condé.	149

VAUBAN.

Sa naissance.	151
Sa Mort.	153
Le duc d'Albe.	154

ŒUVRES DE GUIBERT.

A ma Patrie.	155
Discours préliminaire.	157
Le progrès des autres arts ne doit faire décliner l'art militaire.	159
La mobilité continuelle des ministères, contribue à rendre la politique imparfaite.	160

CHARLES XII.

Sa Jeunesse.	163
Le jeune Charles XII prend la résolution de faire la guerre.	164
La bombe.	166
Sa Mort.	<i>ib.</i>

HISTOIRE ROMAINE.

Introduction.	169
Origine des Romains.	171
Royaume de Rome.—Romulus.	172
Numa Pompilius.	174
Tullus Hostilius.	175
République Romaine.	177
Dictature de Quintius Cincinnatus.	178
Prise de Rome par les Gaulois.	179
Première guerre punique.	181
Seconde guerre punique.	185
Troisième guerre punique.	195
Empire Romain.—Auguste (avant J. C. 30).	198
Constantin (de J. C. 306).	199
Division de l'Empire Romain.—Honorius (de J. C. 395).	201
Fin de l'Empire d'Occident (de J. C. 476).	202

	Pages.
Fin de l'Empire de Orient (de J. C. 1453)	203
Il faut tout rapporter à une Providence.	204
Manière de faire la Guerre parmi les Romains.	206
Sévérité des lois militaires.	212
Manlius Torquatus à son fils.	213
La milice romaine ne louait pas la fausse valeur.	214
Profonde politique du Sénat Romain.	<i>ib.</i>
Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.	216
Comment les Romains purent s'agrandir.	217
Constance de Rome dans l'adversité.	218
Le butin était un stimulant pour faire la guerre.	221
L'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses.	222
Les guerres civiles produisent de grands hommes.	224
Un empire fondé par les armes doit se soutenir par les armes.	225
Faiblesse de l'empire d'Orient.	226
Eloge de Trajan.	227

SCIENCES EXACTES.

Astronomie avec des applications à la Géographie.	228
La terre et la sphère céleste.	229
La nature des saisons n'est pas invariable.	230
Les lois du mouvement.	233
L'Epoque des grands progrès de l'astronomie. Cependant on n'en sait rien.	235
Des Comètes.	238
Force centrifuge.	240
De la Pesanteur universelle.	241
Lois de Kepler.	243
Le calcul.	244
L'art et la nature.	245
Dimensions des rayons de la terre; d'un arc d'un degré.	246

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE ET POLITIQUE.

L'Europe.	248
-------------------	-----

	Pages.
L'Asie.	249
L'Afrique.	<i>ib.</i>
L'Amérique.	250
La France.	251
Les Français.	252
Paris.	<i>ib.</i>
Londres.	253.
Jérusalem.	254

VOYAGES ATOUR DU MONDE.

Cook.	255
Progrès de la vie sociale.	257
L'amour de la parure.	258

HISTOIRE.

Des premiers peuples qui écrivirent l'Histoire.	260
La Grèce a été le pays des fables.	262
Zaleucus et quelques autres Législateurs.	263
Athènes et Lacédémone.	265
Bossuet historien.	266

LITTÉRATURE.

De la lecture des bons écrivains.	268
Comment les jeunes gens doivent composer.	269
Avantage de lire des livres bien écrits.	270
Manière de lire les bons écrivains.	271
Moyens pour bien composer.	272
Le même sujet.	273
Le même sujet.	274
Le même sujet.	276
Bossuet.	277
M ^{me} de Sévigné au comte de Bussy.	278
M ^{me} de Sévigné à sa fille sur la fête donnée au Roi.	279
M ^{me} de Sévigné annonce à M. de Grignan la mort de Turenne.	280
M ^{me} de Sévigné à sa fille.	281
M ^{me} de Sévigné au comte de Bussy.	282

M ^{me} de Sévigné à M. de Busse-Rabutin.	283
M ^{me} de Sévigné à sa fille.	<i>ib.</i>
Nécessité de l'étude.	284
Avis contre l'oisiveté.	286
Comptabilité morale.	287
Nouvelles méthodes de l'enseignement.	288
Savoir par laquelle de nos connaissances il faut com- mencer l'éducation des enfants.	290
Le dessin doit imiter la nature et non les imitations. .	291
Étude des premiers éléments de l'histoire naturelle. .	292

LA NATURE.

Réflexions sur les merveilles de la nature.	295
La Nature à l'aurore.	296
Le Lever du Soleil.	297
Le Coucher du Soleil.	298
Les Vagues.	299
Utilité de la Nuit.	300
Le Sommeil.	302
Du nombre des créatures.	303
De l'agriculture.	304
Différence entre l'animal et le minéral.	305
L'homme.	306

SIÈCLE DE LOUIS XIV ET LOUIS XV.

Philippe V est inébranlable. Lettre du même à son grand-père Louis XIV (17 avril 1709).	307
Lettre du Dauphin au Maréchal de Noailles (1746). . .	308
Réponse du Maréchal.	309
Lettre du roi de Prusse à Louis XV (1744).	311
Lettres du Maréchal de Noailles à Frédéric, roi de Prusse (1744).	313
Réponse du roi au Maréchal (1744).	314
Instruction du Maréchal de Noailles pour son petit-fils le comte d'Ayen, allant pour la première fois com- mander son régiment.	315

DES PROSCRIPTIONS EN GÉNÉRAL.

Définition.	324
Cicéron proscrit.	326
Rien ne justifie la rébellion contre la patrie.	327
Des Restaurations.	329

ANECDOTES.

Mieux que ça.	332
Dialogue entre Cicéron et Démosthène.	334
Démosthène en parlant de Philippe.	335
Maximes de Fénelon.	336
La Peinture.	337
Portrait d'Alexandre.	338
Probus.	<i>ib.</i>
Alexandre et les ambassadeurs de la Thrace.	339
Souvarof dédaignait l'intrigue.	340
Fin d'Alexandre-le Grand.	341
Découvertes.	342
Cérémonie pour conférer la chevalerie.	<i>ib.</i>
Restitution de l'honneur perdu.	343

MORALE CHRÉTIENNE.

Séduction du Monde.	345
Mort de Saint-Louis.	346
Les créatures ne sont rien pour l'homme.	347
L'extrême-Onction.	348
Mort du Méchant.	349
Mort du Chrétien.	350
De la connaissance de l'Ame.	352
Le mystère de la Croix.	353
L'Église toujours triomphante.	358
Porte avec toi la loi du Seigneur.	359
Tout nous montre qu'il y a une Providence.	360
Prière à la vue des maux de l'humanité.	<i>ib.</i>
Rapidité des années.	361
La Mort.	362

	Pages.
Dieu et l'Univers.	363
La nature parle à notre âme bien mieux que toute l'élo- quence humaine.	364
La vie humaine.	366
Dieu.	367
Le luxe.	368

DIVERS SUJETS.

Le Curé.	370
Le Magnanime ou la Grandeur d'âme.	371
Le grand parleur.	372
Le Médecin Nosophuge.	373
Le Serpent à sonnettes.	374
Nids des Oiseaux.	375
Le serpent.	376
L'Olympe.	378
L'Église du Saint-Sépulcre.	379
Jugement chez les Égyptiens.	380
Le Cheval dompté.	381
Les Arabes.	382
Les Albinos.	383

POÉSIE.—L'ART DE LA GUERRE PAR FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROI DE PRUSSE

Au jeune prince qui doit régner sur la Prusse et aux jeunes guerriers.	385
Sparte première école des guerriers.—Rome invincible.	390
Castramétation.—Coup d'œil militaire.	391
L'art des marches fut le talent de Fabius.	393
Palais de Mars.—Temple de la gloire.	395
Siéges.—Le canon.	396
Vauban.—Attaque et défense des places.	398
Quartiers d'hiver.—Sûreté.	401
Avant de quitter les quartiers d'hiver.	404
Batailles.—Conceptions militaires.	405
Éloge de la clémence.	408
Ode invoquant la paix.	410

Épître à Stil, sur l'emploi du courage et sur le vrai point d'honneur.	413
--	-----

LA TACTIQUE.

Satire par Voltaire.	417
------------------------------	-----

CONTINUATION DU VERS.—SUJETS NON MILITAIRES.

Dieu	423
Hymne au Seigneur.	425
La fin du Monde.	426
Caractère de l'homme juste.	427
Contre les Hypocrites.	429
Prière d'Esther	430
Le Chien.	432
Le Loup et l'agneau.	433
Départ de Jeanne d'Arc.	434
Le secret.	436
Le même sujet.	<i>ib.</i>
Divers sujets.	437
 Pensées et maximes de Napoléon I ^{er}	 441

FAUTES D'IMPRESION.

PAGE.	LIGNE.	DIT.	LISEZ.	PAGE.	LIGNE.	DIT.	LISEZ.
87	30	san	sans	272	21	Le estyle	Le style
64	21	préjudicials	préjudiciables	274	18	nécessitésdes	nécessité des
71	4	invuinraçble	invulnérable	285	23	avec	avec
74	24	pour	pur	292	9	Fe	Je
84	3	dan	dans	314	11	no	ne
89	12	commandat	commandant	318	9	eraindraï	craindrai
90	10	avait	avait	336	21	son	sont
91	16	ving-cinq	vingt-cinq	340	12	Je n'ai partie	Je n'ai fait partie
91	19	ras	va	340	12	Je n'ai fait jamais	Je n'ai jamais
101	14	Naple	Naples	350	2	tourtmente	tourmente
137	13	desmentirent	démentirent	352	6	Cette	Celle
139	25	Ce n'est et pas	Ce n'est pas	354	30	sigrand	si grand
144	28	pours	pour	354	30	à	a
186	6	compagnes	campagnes	372	6	eroit	croit
196	33	son	sous	390	6	sage il	sage
233	5	auxquelus	auxquelles	415	6	san	sans
241	15	da	de	420	32	gran	grand
254	18	richeque	riche que	420	1	Contreles	Contre les
272	1	lenchainement,	l'enchainement,				

